This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

DA
370
.G79

Guizot, François Pierre Guillaume

COLLECTION
DES MÉMOIRES
RELATIFS
A LA RÉVOLUTION
D'ANGLETERRE.

TOME XVI.

PARIS, IMPRIMERIE DE A. BELIN,
rue des Mathurins-S.-J., n. 14.

JOURNAL

DE LORD

HENRI CLARENDON,

Hyde, 2d earl, 1638-1709.

FILS DU COMTE DE CLARENDON,

GRAND-CHANCELIER D'ANGLETERRE,

SUR LES ANNÉES 1687, 1688, 1689 ET 1690.

PARIS.

PICHON-BÉCHET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47,

SUCCESSEUR DE BÉCHET AÎNÉ.

1827.

NOTICE

SUR

LORD HENRI CLARENDON.

Pendant son exil sur le continent, à la suite de Charles II pauvre et errant de pays en pays selon que leurs gouvernemens étaient en paix ou en guerre avec Cromwell, Édouard Clarendon, hors d'état peut-être de payer un secrétaire, n'en voulut ou n'en put avoir d'autre que son fils aîné, Henri Clarendon, alors âgé de dix-sept ans. Il était né le 2 juin 1638, au moment où commençait à gronder l'orage qui devait vouer son père à une vie si agitée. Il en partagea de bonne heure les travaux comme les vicissitudes. Dès 1655, ce fut par la main de son jeune fils que le chancelier Clarendon entretint, tant avec l'Angleterre qu'avec l'Espagne, la France ou les Pays-Bas, cette vaste correspondance dont probablement il espérait peu, mais qui du moins conservait encore à son maître l'ombre de la royauté, à lui-même celle du crédit auprès d'un roi. Le jeune Henri Clarendon passait alors ses journées à écrire en chiffres ou à déchiffrer des lettres; et il fit preuve, dans ces monotones fonctions, d'une discrétion et d'une intelli-

gence qui lui valurent toute la confiance de son père. Il paraît même que plus d'une fois le chancelier s'en remit à lui du soin de répondre, comme il le jugerait convenable, aux communications secrètes qui leur arrivaient d'Angleterre. Lorsqu'en 1660 la restauration vint justifier la prévoyance du chancelier et récompenser sa fidélité, son fils, associé à sa haute fortune comme il l'avait été à ses revers, épousa Théodosie, fille de l'illustre et malheureux lord Capell, et bientôt, en 1662, après le mariage de Charles II avec l'infante de Portugal, il fut nommé chambellan de la Reine. On s'étonne que le grand-chancelier Clarendon, au lieu de rechercher pour son fils aîné d'importantes fonctions politiques, se soit contenté de lui faire obtenir une charge de cour; et cette circonstance permet de douter qu'il eût, de la capacité du jeune Henri, une très-haute idée. D'autres faits viennent à l'appui de ce doute; l'évêque Burnet, tout en rendant hommage à la discrétion et à la fidélité que Henri Clarendon avait déployée durant l'exil, en servant de secrétaire à son père, dit « qu'on ne pouvait faire grand fonds sur son ju-« gement, car il était gouverné par des idées fausses « et des préjugés vulgaires, et que le roi Charles II « ne parlait jamais de lui qu'avec beaucoup de mo-« querie et de dédain. » L'éditeur anglais des *Mémoires de lord Henri Clarendon* s'est donné beaucoup de peine pour combattre ce témoignage, et il se peut que l'animosité de Burnet contre les adversaires de la révolution de 1688 n'y ait pas été étrangère. Rien n'indique cependant que les talens de

Henri Clarendon aient mérité une grande estime, ni que, sans le nom qu'il portait, il eût obtenu de son temps quelque importance, et de l'histoire un souvenir. Après la disgrâce de son père, se trouvant membre de la chambre des communes, il entra dans les rangs de l'opposition, sans perdre la charge qu'il occupait auprès de la Reine. Son nom revient assez souvent dans les débats parlementaires de cette époque, et si ses discours n'ont rien de remarquable, ils prouvent du moins qu'il n'était ni dépourvu de bon sens, ni vendu à la cour, mérite rare alors, surtout pour un homme dévoué aux Stuart par tradition, et courtisan par état. Devenu comte de Clarendon en 1674, à la mort de son père banni, il continua, dans la chambre des pairs, à voter avec l'opposition, assez modéré cependant pour que les voies de la réconciliation avec la cour lui demeurassent toujours ouvertes. C'était évidemment un de ces hommes honnêtes, mais timides et peu clairvoyans, qui s'affligent des maux de leur pays, mais redoutent encore plus les remèdes, et voudraient qu'on pût corriger le pouvoir sans jamais l'offenser ni lui ravir aucun des droits dont ils conviennent qu'il abuse. Telle avait été, au fond, avec bien plus d'élévation et d'énergie d'esprit, la politique du grand-chancelier Clarendon; on la retrouve dans son fils, sauf le talent, et aussi sans les bonnes raisons que, trente ans auparavant, les excès de la révolution avaient pu lui donner. C'était maintenant les vices de la restauration qu'il fallait craindre et combattre; Henri Clarendon ne les approuvait pas; mais

quand l'Angleterre manifesta le ferme dessein de ne plus subir leur empire, quand la lutte du pays et de la cour prit un caractère sérieux et définitif, il se rangea du parti de la cour. En 1680, la faveur du duc d'York le fit entrer au conseil privé, et il fut de ceux qui repoussèrent le fameux bill d'exclusion. Aussi fut-il l'un des conseillers dont, le 7 janvier 1681, la chambre des communes demanda l'éloignement.

En 1685, l'avénement de Jacques II redoubla les craintes de tous les amis de la religion et des libertés de leur pays. Lord Henri Clarendon, qui les partageait, n'en fut pas moins l'objet des faveurs du nouveau roi qui voulut le récompenser de s'être opposé à son exclusion. Il accepta la récompense et fut nommé d'abord garde du sceau privé, ensuite lord-lieutenant d'Irlande. Là, il apprit à connaître toute la portée des desseins qui menaçaient l'Angleterre; sincèrement attaché à la religion anglicane, et respectant, sinon la liberté, du moins les lois, il vit le gouvernement de Jacques II diriger tous ses efforts vers l'établissement du papisme et du pouvoir absolu, qui tour à tour se servaient l'un à l'autre de but et de moyen. Il se conduisit aussi honnêtement que le permettait sa situation, écrivant avec franchise au Roi ou à ses ministres, leur représentant le danger comme l'illégalité de leurs actes, et s'efforçant d'en atténuer le vice ou d'en prévenir l'effet, mais sans qu'il lui vînt en pensée de se refuser formellement à y concourir. Quand la servilité a pris possession d'un homme, le bon sens, l'honnêteté même lui deviennent inutiles; il voit le péril et y

marche, le mal et s'y prête; il a perdu la libre disposition de sa conduite, et sert les projets qu'il déteste, et se perd avec les insensés qu'il avertit. Si Jacques II, mécontent des continuelles objections et de la mollesse de lord Henri Clarendon, ne l'eût rappelé d'Irlande pour lui substituer lord Tyrconnel, papiste déclaré, il n'eût jamais songé à se retirer lui-même, et la révolution de 1688 l'eût trouvé au service d'un pouvoir qu'il ne cessait de déplorer. Revenu en Angleterre au commencement de 1687, lord Clarendon reprit, dans la vie privée, un peu de cette indépendance qu'il ne pouvait devoir à son caractère; à partir de cette époque, je n'ai plus besoin de raconter sa vie; il n'y a rien à ajouter aux détails que contient son Journal, tant sur sa propre conduite que sur les événemens généraux; aux approches et durant le cours de la révolution de 1688, il fut ce qu'il avait toujours été, grand seigneur honnête et protestant sincère, convaincu qu'il fallait sauver l'Église anglicane et réformer le gouvernement du Roi, disposé même à accepter, pour y réussir, le secours du prince d'Orange et de la sédition, mais s'effrayant, s'arrêtant et s'indignant dès que, pour consommer l'œuvre, on portait la cognée à la racine de l'arbre malfaisant qui, tant de fois attaqué, n'avait jamais cessé de croître, et qu'évidemment il était nécessaire d'extirper. On peut sourire de la crédulité avec laquelle il alla au devant du prince d'Orange, se flattant qu'il se bornerait à servir de médiateur entre Jacques et son peuple; mais, la révolution de 1688 une fois accomplie, on doit honorer

la fidélité qu'il porta au Roi détrôné; fidélité d'autant plus méritoire qu'elle l'éloigna de la cour où il se plaisait, et qu'après l'avoir quittée, il ne prit aucune part aux complots des Jacobites, convaincu à la fois qu'il lui était interdit de servir un nouveau maître, et de compromettre, pour rappeler un pouvoir qu'il avait trouvé mauvais sans cesser de le croire légitime, le repos de son pays. Il mourut le 22 octobre 1709, dans sa terre de Cornbury.

En 1763, les papiers qu'il avait laissés en mourant furent publiés à Londres, en deux volumes in-4°. Sa correspondance avec Jacques II et ses ministres pendant son gouvernement d'Irlande forme la plus grande partie de cette publication; elle est bonne à lire, mais d'un intérêt trop spécial pour que nous ayons cru devoir l'insérer dans cette Collection. Son *Journal* au contraire est un des documens les plus piquans et les plus vrais qui nous soient parvenus sur la révolution de 1688. Il est curieux de suivre, à travers les détails familiers et quotidiens de la vie d'un grand seigneur, la marche rapide de ce mémorable événement, qui, à le considérer en lui-même, ne fut qu'une intrigue, et auquel pourtant l'Angleterre doit sa prospérité et sa liberté.

A la suite du *Journal de lord Henri Clarendon* est un Appendix composé de pièces recueillies dans le temps par l'archevêque de Cantorbéry Sancroft, et qui répandent le plus grand jour sur le procès des évêques anglicans, cause déterminante de la chute de Jacques II. Nous avons traduit les plus importantes de ces pièces, qui contiennent des dé-

tails qu'on ne trouve point ailleurs; elles doivent être considérées, non comme des éclaircissemens historiques pareils à ceux que nous avons joints à quelques uns des volumes de cette Collection, mais comme le complément du récit contemporain le plus circonstancié que nous possédions de la révolution de 1688.

F. G.

JOURNAL

DE

LORD HENRI CLARENDON.

ANNÉE 1687.

SAMEDI 1er. JANVIER. Le nouvel an a commencé par un très-beau temps. Je suis allé à l'église. Comme c'était un jour de cérémonie, j'ai dîné en public. Le lord-maire et tous les aldermen ont dîné avec moi; selon la coutume, quand la nappe a été ôtée, ils se sont mis à boire à qui mieux mieux. Après être demeuré très-peu de temps à leur tenir compagnie, je me suis retiré, et tout le monde s'est grisé.

Dimanche 2. Je suis allé le matin à l'église. Beaucoup de lords ont dîné avec moi, comme à l'ordinaire. Nous n'avons pas reçu de lettres d'Angleterre; deux paquebots nous manquent.

Lundi 3. Dans la matinée, j'ai visité le lord chancelier. Nous avons été ensemble prendre l'air sur le bord de la mer. J'ai dîné chez moi en particulier. Lord Montrath est arrivé aujourd'hui d'Angleterre sur le paquebot.

Mardi 4. J'ai dîné chez le lord chancelier,

parce que toutes les femmes des citoyens dînaient avec la mienne. Nous avons reçu trois paquebots d'Angleterre, du 23, du 25 et du 28 du mois dernier; j'en avais déjà reçu un du 23, expédié par mon frère; il m'apprenait que tout ce qui le concernait était arrangé, qu'il croyait qu'il abandonnerait son emploi après les fêtes, et qu'il n'avait rien appris sur mon compte, excepté par ouï-dire. Mais, hélas! je ne puis espérer de rester ici quand il ne sera plus en place. J'ai reçu parmi mes dépêches une lettre écrite de Coventry par M. Nangle, à lord Tyrconnel, qui est en route pour revenir d'Angleterre en Irlande. C'est une pièce remarquable et qui montre clairement ce qu'on a le dessein de faire dans ce pays, quoique jusqu'à présent la cour ne m'en ait pas écrit un mot.

Mercredi 5. Le lord grand juge Keyting est venu me voir. Il m'a dit, ainsi que tout le monde l'assure depuis quelque temps, que lord Tyrconnel devait revenir et que j'allais être rappelé; à quoi je lui ai seulement répondu comme à tous les autres : Il en sera ce qu'il plaira au Roi, mais comme je suis sûr de n'être rappelé pour aucune faute, j'en serais content. J'ai donné au lord grand juge une copie de la lettre de M. Nangle en le priant de me dire ce qu'il en pensait. J'ai dîné chez moi en particulier.

Jeudi 6. Je suis allé à l'église. Comme c'était

un jour de cérémonie, j'ai dîné en public. Le lord chancelier, lord Limmerick et la plupart des lords qui se trouvaient en ville ont dîné avec moi.

Vendredi 7. Je n'ai pas dîné. J'ai passé la plus grande partie du jour dans mon cabinet, et j'ai vu très-peu de monde jusqu'au soir.

Samedi 8. Dans la matinée, il est arrivé deux paquebots d'Angleterre, du 30 du mois dernier et du premier du courant. J'ai reçu sous cette dernière date une lettre du lord-président annonçant le bon plaisir du Roi pour que je quitte mon gouvernement. Quant à juger si le lord-président en a bien usé avec moi dans cette affaire, ou si véritablement il en a jamais bien usé avec moi pendant tout le temps que je suis resté ici, j'en laisse le soin à tous ceux qui liront les lettres que nous nous sommes écrites; lesquelles, avec l'aide de Dieu, seront toutes soigneusement conservées. On y verra qu'il n'a guère fait d'autre réponse aux miennes qu'un simple accusé de réception; et que, bien que je lui transmisse à peu près une fois par semaine des détails très-étendus de tout ce qui se faisait, il ne m'a jamais dit, dans aucune de ses lettres, si le Roi était satisfait ou mécontent de mes actes. C'eût été pour moi une grande satisfaction que de savoir si le Roi approuvait ma conduite, ou du moins d'apprendre qu'il ne la blâmait pas. Je

ne suis point surpris maintenant d'être rappelé, ayant reçu des avis si positifs, quoique non officiels, de la prochaine arrivée de lord Tyrconnel pour me remplacer, chose qui était connue et avouée de tous ses parens ici. Je m'y attendais; mais j'avoue que la manière dont je suis rappelé et l'ordre qu'on me donne de quitter mon poste dans cette saison et dans le délai d'une semaine, semblent une marque du mécontentement du Roi, dont je serai toujours mortifié. Cependant quand je considère que, grâce à Dieu, je n'ai fait quoi que ce soit pour le mériter, et qu'on ne peut m'accuser d'avoir rien fait depuis que je suis dans ce gouvernement, que je ne sois à même de justifier parfaitement, mon esprit est en repos. J'avoue néanmoins que je ne puis m'empêcher de me demander souvent à moi-même ce qui a pu porter le Roi à en agir de la sorte avec moi, après les gracieuses paroles qu'il m'a adressées et ce qu'il a dit de moi à d'autres depuis que j'ai quitté l'Angleterre. Je ne puis être coupable d'aucune faute que je ne la connaisse; et, Dieu soit loué, mon cœur ne me reproche pas le moindre manquement à mon devoir envers le Roi. Je confesse que j'ai été très-roide au sujet de la révocation des mises hors la loi, parce que, d'après l'avis de personnes instruites, j'ai trouvé que cela était contraire aux lois, et parce qu'il est évident que ce serait le plus grand coup qu'on

pût porter aux intérêts des protestans anglais; intérêts au préjudice desquels, grâce à Dieu, rien ne m'engagera à contribuer le moins du monde. Quelquefois je pense qu'il est possible que le Roi ait assez changé de système pour vouloir introduire des catholiques romains dans tous les emplois; il semblerait qu'il y a quelque chose comme cela, d'après les opinions que les juges d'Angleterre ont énoncées depuis peu relativement au pouvoir dispensant du Roi. (*Dispensing power.*) Considérant en outre combien les papistes sont puissans en Irlande, maintenant que l'armée a été réorganisée, que beaucoup de protestans anglais ont été licenciés et que les papistes sont admis dans toutes les *corporations* (les corps municipaux), il est très-probable que le Roi a pu juger convenable de placer aujourd'hui l'Irlande sous un gouverneur papiste. Si c'est parce je suis protestant qu'on en use mal envers moi, je suis si loin d'en être troublé que je regarde comme un grand honneur d'avoir été trouvé digne de souffrir pour ma religion. J'ai promptement envoyé chercher le lord chancelier, l'archevêque de Dublin et lord Granard, et je leur ai communiqué mes lettres. J'ai dîné en particulier. Dans l'après-midi, j'ai envoyé chercher le solliciteur général et je lui ai fait part de la lettre et de l'ordre que j'avais reçus. Je dois dire que toutes ces per-

sonnes ont témoigné beaucoup de peine de me voir rappelé. Aujourd'hui même j'ai répondu à la lettre de lord Sunderland, en l'assurant que j'obéirais ponctuellement aux ordres du Roi. Je ne suis point étranger aux mortifications, quoique j'avoue que je ne comptais pas sur celle-ci pour bien des raisons; mais la volonté de Dieu soit faite. Mon voyage en Irlande m'a été très-dispendieux, et mon séjour ici a été trop court pour que je pusse me rembourser; de sorte que je me trouve à découvert de quelques milliers de livres sterling. Je prie Dieu de me donner la constance et la résolution nécessaires pour me conduire ainsi qu'il convient à un chrétien, afin que mes amis n'aient pas lieu de rougir de moi.

Dimanche 9. Je suis allé à l'église comme de coutume. J'ai dîné en public, et j'ai eu nombreuse compagnie; mais la plupart de mes convives étaient des Anglais. J'ai résolu, à compter d'aujourd'hui, de ne plus tenir maison, et de m'occuper de mon départ; car lord Tyrconnel pourrait très-bien arriver avant la fin de la semaine.

Lundi 10. Dans la matinée, le major-général est venu chez moi, et m'a prié de débarrasser ses hommes de quelques contraintes qu'on leur avait imposées; je lui ai accordé sa demande. Il ne m'a rien dit touchant mon rappel, quoique toute la ville en sût la nouvelle. J'ai dîné chez moi en particulier. Dans l'après-midi, mon fils

est parti pour l'Angleterre; mais arrivé à Ring's-End, il a trouvé le vent contraire et est revenu. Nous avons reçu des lettres d'Angleterre jusqu'au 4 du courant. Sir P. Rycaut en a reçu une de lord Tyrconnel, qui désire que l'yacht soit à Beaumaris le 15. Ces lettres apportaient la nouvelle que M. Fitton devait venir avec lord Tyrconnel pour être lord chancelier d'Irlande; mais pas un mot de cela à sir Charles Porter de la part de la cour.

Mardi 11. Dans la matinée, je suis allé voir le lord chancelier. Il me montra une lettre qu'il avait reçue de sir Patrick Trant, et qui lui annonçait que M. Fitton venait pour lui succéder; ce dont sir Patrick paraissait fort ému, mais il disait qu'on ne pouvait rien faire à cela, que lord Tyrconnel ne l'aimait point, lui, sir Charles Porter, et qu'ainsi il n'y avait point de remède. Tous les gens du parti papiste, eux-mêmes, semblaient surpris de ces changemens; ils étaient fâchés de perdre sir Charles Porter, qui s'était attiré de grands éloges et qui avait rempli l'office de chancelier à la satisfaction de tout le monde.

Mercredi 12. Ce matin je suis allé au conseil, où il ne s'est rien traité d'important. J'ai dîné en particulier.

Jeudi 13. Ce matin je suis allé chez Pooley, le peintre, pour qu'il finît mon portrait qu'il était en train de faire. J'ai dîné en particulier chez l'archevêque.

Vendredi 14. Ce matin je me suis rendu au conseil pour recevoir le rapport que j'avais chargé un comité de préparer sur les divers interrogatoires relatifs aux complots dont le bruit s'était répandu. J'ai jugé à propos de mettre fin à cette affaire avant de quitter le gouvernement (tout cela n'étant, dans le fait, que des bruits puérils et des rumeurs élevées par les indigènes contre les Anglais). Le comité a fait un rapport très-étendu, statuant qu'il n'y avait, dans toute cette masse d'informations, rien sur quoi on pût motiver une poursuite contre personne; mais M. le juge étant mécontent de diverses choses dans le rapport, j'ai renvoyé l'affaire au comité avec ordre de se réunir demain matin. Dans l'après-midi, l'archevêque de Dublin, les évêques de Meath et de Kildare, et le solliciteur-général sont venus chez moi pour régler le jour et les autres circonstances relatives à la consécration de la chapelle de l'hôpital royal; cérémonie qui, d'après ce dont nous sommes convenus, doit avoir lieu mercredi prochain. Dans la soirée sir Charles Meredith a pris congé de moi, son intention étant de partir pour l'Angleterre avec son fils.

Samedi 15. Je me suis enfermé tout le jour dans mon cabinet, et je n'ai vu personne jusqu'au soir que je suis venu au salon.

Dimanche 16. Dans la matinée je suis allé, comme d'usage, à l'église du Christ. Le vent étant

favorable, mon fils s'est embarqué pour l'Angleterre. Dans l'après-midi, il est arrivé trois paquebots d'Angleterre, ceux du 6, du 8 et du 11 courant. Je n'ai reçu aucune nouvelle, excepté que lord Tyrconnel avait quitté Londres le 11; il a écrit à lord Rycaut pour que l'yacht se trouve à Holyhead et non à Beaumaris.

Lundi 17. Dans la matinée, je me suis rendu au conseil, le comité m'a fait le même rapport que l'autre jour touchant les faux bruits de complots, savoir qu'il ne trouvait dans l'information rien sur quoi on pût motiver une poursuite contre personne : ainsi s'est terminée cette importante affaire. J'ai convoqué une réunion des gouverneurs de l'hôpital royal pour cet après-midi au château. J'y ai pris connaissance de l'état de la maison, et nommé un comité pour examiner les comptes.

Mardi 18. Je n'ai vu personne de tout le jour, n'ayant reçu que le soir.

Mercredi 19. Je suis allé ce matin en grande pompe à l'hôpital royal, où la chapelle a été consacrée par l'archevêque de Dublin assisté des évêques de Meath et de Kildare. M. Gilbert, chapelain de la maison, a prêché. J'ai reçu la communion. Dieu soit loué ! j'ai vu finir cette œuvre.

Jeudi 20. Nous avons eu deux paquebots d'Angleterre, ceux du 13 et du 15 courant. Sir P. Ry-

caut a reçu une lettre de lord Tyrconnel, en date de lundi dernier à Chester, par laquelle il lui annonçait qu'il comptait partir de cette ville le lendemain. Sir Thomas Fatherley est revenu de Holyhead, et m'a annoncé que mon fils était débarqué là à dix heures du soir, le même jour qu'il est parti d'ici.

Vendredi 21. Dans la matinée, M. le juge Daly est venu chez moi. Il m'a témoigné un grand attachement, et m'a dit être très-peiné de ce que j'allais quitter le gouvernement; mais il n'y a à se fier à aucun d'eux, quoique je doive dire qu'il me semble le plus franc de tous les Irlandais qui sont en place. Le prévôt du collége est venu me trouver un peu troublé, ayant entendu dire qu'on avait découvert un complot qu'avaient formé quelques étudians pour assassiner lord Tyrconnel à son arrivée; il n'avait pu remonter à la source de ce bruit; mais il m'a dit que le juge Nugent avait déjà fait divers interrogatoires sur ce sujet. Il m'a demandé si j'avais quelque connaissance de l'affaire; je lui ai répondu que non, et que je ne pouvais m'empêcher de rire de voir le petit artifice qu'on employait pour entraîner les pauvres Anglais de tous les rangs dans des complots. Toutefois je lui ai conseillé d'amener quelque personne discrète, et d'aller parler au juge Nugent sur ce sujet. J'ai dîné chez le lord chancelier, où dînaient aussi le lord grand juge Key-

ting, le lord juge baron et le solliciteur-général. M. Foster, juge de paix, est venu m'apporter une relation du meurtre commis dernièrement à sept milles de Dublin. Il m'a laissé des copies des interrogatoires et de la lettre que lui a adressée le coroner.

Samedi 22. Dans l'après-midi, l'évêque de Kildare étant avec moi, le prévôt est venu me dire qu'il avait amené le docteur Brown avec lui, et s'était rendu hier chez le juge Nugent, qui convint avoir commencé quelques informations au sujet de ce qu'il m'avait dit hier; mais que les dépositions qu'il avait recueillies étaient très-générales, et qu'il ne pouvait encore en rien conclure; au reste, il refusa de les laisser voir au prévôt. J'ai sur-le-champ envoyé dire au juge Nugent de venir me trouver; il est arrivé au bout d'environ une heure. Je l'ai questionné sur cette affaire. Il m'a raconté une histoire très-extraordinaire et très-entortillée, enfin n'ayant ni queue ni tête; et toutes les dépositions qu'il avait recueillies ne portaient que sur des ouï-dire. J'ai jugé que cela avait l'air d'un dessein de faire croire à un complot, manières que j'ai souvent appris à connaître en Angleterre, dans le temps du complot de Titus Oates. J'ai demandé au juge pourquoi il ne m'avait pas instruit de cela, puisque l'affaire était depuis trois jours entre ses mains. Il m'a répondu que véritablement il l'avait cru inu-

tile, parce que la chose lui avait semblé trop frivole, qu'il y avait encore une personne à interroger, et qu'après cela j'aurais un rapport détaillé de toute l'affaire. Dans la soirée, lord Brittas est venu me voir, et m'a fait de grandes excuses pour les déréglemens qu'il avait commis à Limmerick, où il était en garnison, et, dans le fait, il s'y était comporté d'une manière très-répréhensible. L'évêque de Dromore est venu me voir plein de tristesse de me savoir près de quitter le gouvernement; il m'a dit qu'il voudrait bien s'en aller avec moi, ayant, comme beaucoup d'autres, de sinistres appréhensions; mais je me suis moqué de ses craintes chimériques, et je l'ai dissuadé de quitter le royaume, ainsi que je l'ai fait vis-à-vis de toutes les personnes sur lesquelles j'avais quelque crédit.

Dimanche 23. Dans la matinée, avant que j'allasse à l'église, le juge Nugent m'a apporté les informations qu'il avait dressées dans l'affaire du collége; mais l'autre personne dont il m'avait parlé hier, ne s'était pas encore, disait-il, présentée à lui; il m'a dit qu'il lancerait dans l'après-midi un warrant pour la faire amener, et qu'alors il me rendrait un nouveau compte de l'affaire. J'ai ordonné à sir P. Rycaut de se trouver chez le juge quand cette personne serait interrogée. Dans l'après-midi, le colonel Garrat Moor est venu me voir, et m'a témoigné beaucoup de peine

de ce que j'allais quitter le gouvernement; et je le crois sincère, car, outre qu'il s'est toujours montré civil et respectueux envers moi, il est du parti de lord Clanrickard, dont les membres détestent lord Tyrconnel; il ne leur cède en rien à cet égard, car il ne montre aucune bienveillance pour les gens attachés à ce dernier, ni presque pour aucun homme du Connaught.

Lundi 24. J'ai visité aujourd'hui l'archevêque de Dublin. Dans la soirée, sir Paul Rycaut m'a rendu compte de l'affaire du collége. Il m'a dit qu'il n'y avait rien dans tout cela, et que le juge Nugent me verrait demain. J'ai ordonné à sir Paul d'aller de nouveau trouver le juge, et de lui dire qu'il m'apportât l'exposé de toute cette affaire par écrit.

Mardi 25. Dans l'après-midi, le juge Nugent m'a apporté par écrit le rapport sur l'affaire du collége, qu'il a avoué être une affaire très-ridicule; de sorte que quelque chose qui m'advienne, le collége n'éprouvera aucun préjudice de ce prétendu complot; c'est pourquoi j'ai laissé les papiers que m'a remis le juge entre les mains du prévôt qui est venu me voir ce soir. Les commissaires du revenu sont venus chez moi comme à l'ordinaire, parce que j'ai résolu de continuer à travailler jusqu'à la fin.

Mercredi 26. J'ai dîné chez l'archevêque de Dublin. Dans l'après-midi j'ai eu au château une

assemblée des gouverneurs de l'hôpital, pour les comptes de M. Robinson, que nous avons vérifiés et signés depuis le commencement des travaux jusqu'au 25 mars 1685. Nous avons nommé un comité qui doit se réunir demain pour examiner et régler le reste.

Jeudi 27. Dans l'après-midi, les gouverneurs de l'hôpital se sont de nouveau réunis. Le comité a déclaré avoir examiné le reste des comptes de M. Robinson, et n'y avoir rien trouvé à dire; sur quoi ils ont été visés et signés par tous les membres présens. M. Robinson a prié ensuite les gouverneurs de considérer qu'il était auditeur des comptes de l'hôpital, et de l'autoriser à se démettre de cet emploi, qu'il a cédé à M. Curtis, l'un des commis de la Trésorerie. Dans la soirée, ma sœur Frank est arrivée en ville. Je l'avais envoyé chercher, ne voulant pas la laisser après moi dans ce royaume.

Vendredi 28. Ma sœur m'a dit que le major général lui avait écrit récemment; elle m'a remis sa lettre. Je lui ai ordonné de ne pas permettre qu'il lui fît des visites, et de lui dire, si elle le rencontrait quelque part, qu'il n'avait pas besoin de l'importuner. Je lui ai parlé d'un ton très-péremptoire, et je lui ai dit que si elle ne voulait pas se laisser conduire par moi, je n'aurais plus rien de commun avec elle. Elle m'a bien promis de se laisser guider par moi.

Samedi 29. Dans l'après-midi, nous avons reçu trois paquebots d'Angleterre, ceux du 12, du 20 et du 22 du courant. Tom Hales est arrivé sur l'un d'eux; il a laissé lord Tyrconnel à Holyhead, et dit qu'il y était depuis huit jours, que pendant tout ce temps le vent avait été contraire, et que le capitaine Wright n'avait pas jugé prudent de hasarder le passage hier avec l'yacht, lorsque le dogre a passé. Je n'ai pas eu un mot de nouvelles dans mes lettres.

Dimanche 30. Ce matin, je suis allé à l'église, comme d'usage. Dans l'après-midi, lord Limmerick est venu me voir, et m'a fait beaucoup de protestations d'amitié; il m'a dit qu'il était fort peiné de me voir quitter le gouvernement, bien que ce fût son oncle qui vînt à ma place; et que lui et tous ses compatriotes se rappelleraient toujours la manière amicale dont j'avais vécu avec eux. Ce sont là de belles paroles; mais il est très-certain que beaucoup d'Irlandais aimeraient mieux vivre sous l'autorité d'un gouverneur anglais que sous celle d'un de leurs compatriotes.

Lundi 31. Je suis allé aujourd'hui à l'église, parce que c'est le jour fixé pour célébrer l'anniversaire du meurtre de Charles le Martyr. Dans l'après-midi, le juge Daly et M. Nangle sont venus me voir. Le dernier a saisi une occasion de parler des bruits répandus dans la ville, qu'il devait être procureur général; en même temps

il a protesté qu'il n'en savait absolument rien, et qu'il ne le désirait pas. Sur ce dernier point je ne puis le croire, parce que je suis sûr qu'il est à la fois avare et ambitieux.

Mardi 1er. *Février.* Dans l'après-midi, les commissaires du revenu se sont rendus auprès de moi. J'ai ordonné de payer les subsistances de l'armée pour le mois dernier.

Mercredi 2. Dans la matinée, je suis allé à l'église. J'ai dîné chez M. l'archevêque de Dublin.

Jeudi 3. Ce matin, je suis allé prendre l'air sur le bord de la mer; lord Granard et lord Drogheda étaient avec moi. J'ai dîné chez la comtesse douairière de Drogheda.

Vendredi 4. Dans l'après-midi, j'ai rendu visite à lord Limmerick, qui m'a renouvelé ses protestations d'amitié.

Samedi 5. Ce matin, je suis allé prendre l'air sur le bord de la mer avec l'archevêque, et dans son carrosse. J'ai dîné chez l'évêque de Kildare. Dans l'après-midi, j'ai envoyé prier le lord maire, sir Jos. Allen, sir Jos. Knox et quelques autres des principaux citoyens, de venir me trouver. Mon dessein était de les engager de tout mon pouvoir à prêter pleine et entière obéissance au gouverneur que le roi leur envoyait, et de ne point nourrir ces sinistres appréhensions qui

semblaient s'être emparées de la plupart des esprits. Je les ai assurés que tant qu'ils continueraient d'être soumis au Roi, Sa Majesté serait bienveillante envers eux. Je leur ai conseillé, par-dessus toutes choses, de ne pas quitter le royaume, comme un trop grand nombre d'entre eux l'avaient déjà fait, et un plus grand nombre se disposaient à le faire. Je me suis ainsi efforcé de tout mon pouvoir à leur inspirer de la confiance, et à leur faire sentir qu'ils ne devaient point concevoir de sinistres appréhensions au sujet d'un changement de gouverneur, parce le gouvernement serait toujours le même.

Dimanche 6. Ce jour étant consacré à célébrer l'avénement du Roi au trône, je me suis efforcé de le solenniser du mieux que j'ai pu, dans la position où je me trouvais, ma maison étant partie. Je suis allé à l'église, où le docteur Palesar a prêché. Le régiment des gardes était sous les armes. Vers la fin du sermon, le bruit s'est répandu dans l'église que l'yacht était dans la baie; le fait était vrai, car lord Tyrconnel est arrivé en ville vers deux heures après midi. J'ai dîné chez l'archevêque, où la plupart des lords protestans qui se trouvaient en ville ont dîné également. Dans l'après-midi, je suis retourné au château. Vers quatre heures, M. Sheridan est venu me trouver accompagné du juge Nugent. Il m'a dit être envoyé par lord Tyrconnel pour me

faire ses excuses de ce qu'il ne pouvait pas venir me voir aujourd'hui, par la raison qu'il était trop fatigué, mais qu'il ne manquerait pas de me rendre visite demain matin. Il m'a dit, en outre, que milord lui avait commandé, afin qu'il n'y eût point de temps de perdu, de me remettre la lettre du Roi que j'ai prise. Je tenais cette lettre dans ma main et j'adressais au juge quelques questions ordinaires sur leur voyage, lorsqu'il m'a prié de la lire parce qu'il était possible que lord Tyrconnel attendît quelque réponse. Je l'ai lue, en effet, et j'ai prié M. Nugent de présenter mes civilités à milord et de lui dire que j'aurais soin d'exécuter les ordres du Roi. Il m'a demandé ensuite quand est-ce que milord pourrait se présenter chez moi. Je lui ai répondu de ne point s'en mettre en peine, que je donnerais les ordres nécessaires. La lettre du Roi m'ordonnait de remettre l'épée à lord Tyrconnel dans la semaine qui suivrait son arrivée, ainsi que lord Sunderland m'avait annoncé que je devais le faire.

Lundi 7. Vers dix heures du matin, lord Tyrconnel est venu au château. J'étais dans l'antichambre lorsqu'il est entré. Après les salutations ordinaires, je l'ai conduit dans mon cabinet, où j'avais ordonné à sir Paul Rycaut de se trouver. Lord Tyrconnel avait amené avec lui sir Alex. Fitton, qu'il m'a présenté, en me disant seule-

ment qui il était, et que le Roi l'avait envoyé ici, mais sans me dire pourquoi faire. Nous nous sommes assis; mais notre entretien n'a roulé sur rien autre chose que sur son voyage et sa longue station à Holyhead. Il m'a dit qu'il voulait me voir tous les jours, et, que pour le présent, il allait prendre congé de moi, ce qu'il a fait ce matin; j'ai signé l'ordre au solliciteur général de préparer la commission du lord Tyrconnel. Dans l'après-midi, le major général est venu me voir et m'a dit, de la part du lord Tyrconnel, qu'il désirait que le régiment des gardes royales prît les armes le lendemain pour qu'il le passât en revue, ce que j'ai ordonné sur-le-champ.

Mardi 8. Dans la matinée, je suis allé rendre visite à lord Tyrconnel; il loge chez lord Limmerick. Il est venu me recevoir sur l'escalier et m'a conduit dans sa chambre, où nous nous sommes assis. Je lui ai dit que j'avais donné ordre de dresser sa commission, et que j'avais l'intention de lui remettre l'épée samedi; ce qui, conformément aux ordres du Roi, aurait lieu dans le délai d'une semaine après son arrivée. Il m'a répondu que ce serait quand je le jugerais à propos, et que, si je n'étais pas prêt à partir sitôt, je pourrais continuer d'habiter au château tant qu'il me plairait; sur quoi j'ai répliqué que je serais prêt à partir à cette époque et que je me hâterais le plus possible d'aller rendre mes de-

voirs au Roi. Il m'a dit alors qu'il s'étonnait de voir tant d'alarmes causées par son arrivée en qualité de gouverneur. Je lui ai répondu.....

N. B. Par malheur, à cet endroit intéressant, le journal de cette année se trouve interrompu brusquement dans le manuscrit. On ne sait si c'est que lord Clarendon n'en a pas écrit davantage, ou s'il a omis de transcrire ses notes éparses, par suite de la précipitation avec laquelle il quitta l'Irlande. Son journal recommence neuf mois après son retour en Angleterre.

ANNÉE 1688.

Dimanche 1er. *Janvier.* Dans la matinée, je suis allé au lever du Roi, et de là à l'église de Saint-James. Le bruit courant ce matin était que la Reine est grosse. Je suis persuadé que tous les honnêtes gens souhaitent l'accroisement de la famille royale. Dans l'après-midi, je suis allé chez le prince et la princesse pour leur souhaiter la bonne année.

Lundi 2. Mon frère et moi avons dîné avec sir Walter Saint-John à Battersea. Lord Drumlanrig et lord Ranalagh sont venus avec nous.

Mardi 3. Dans l'après-midi, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Mercredi 4. J'ai dîné avec sir R. Bellings. Dans l'après-midi, un ami est venu me voir, et m'a dit qu'il y avait eu hier une réunion de plusieurs papistes aux *Coteaux-Bleus*, dans Haymar-

ket, et que quelques personnes présentes ont montré du mécontentement de ce que M. Culliford avait été fait commissaire des douanes; sur quoi sir Nicolas Bubler avait dit qu'on ne pouvait empêcher ces choses parce qu'il y avait encore à la cour une faction Rochestérienne, qui, de temps en temps, trouverait moyen d'obtenir quelque chose. Ceci est très-plaisant, car, si je suis bien informé, sir Nicolas Bubler lui-même à fait rappeler Calliford d'Irlande et l'a fait nommer commissaire ici. Il est très-certain que le Roi écoute sir Nicolas Bubler plus que personne sur toutes les affaires relatives aux douanes.

Jeudi 5. Le bruit s'est généralement répandu dans la ville que lord Hallifax a eu très-récemment une audience secrète du Roi. Je ne sais sur quoi ce bruit est fondé, mais la chose est généralement crue. J'ai dîné chez mon frère. Dans l'après-midi, j'ai été rendre visite à lord et à lady Burlington, ainsi qu'à lady Ranalagh.

Vendredi 6. Ce matin, je suis allé à l'église. Sir Paul Rycaut a dîné avec moi. Il m'a dit qu'il s'était trouvé hier avec lord Hallifax, et qu'il lui avait parlé du bruit qui s'était répandu sur son compte; que milord avait répondu que plusieurs personnes lui en avaient déjà parlé, mais qu'il ne pouvait imaginer d'où provenait ce bruit; car il protestait n'avoir pas été avec le Roi depuis la session du parlement, et n'avoir vu Sa

Majesté qu'une fois par hasard dans sa voiture au milieu de la rue. Sir Paul Rycaut m'a prié de venir chez lui demain dans la soirée, parce que lord Hallifax voulait m'y rencontrer, et l'avait assuré qu'il me rendrait tous les bons offices qu'il pourrait auprès de la Reine douairière.

Samedi 7. Vers six heures ce soir, je suis allé chez sir Paul Rycaut; presque aussitôt lord Hallifax est entré. Après quelques complimens généraux, nous nous sommes assis, et milord m'a dit qu'il était fâché que nous fussions demeurés si long-temps étrangers l'un à l'autre. J'ai répondu que j'en étais aussi très-fâché, mais qu'il n'y avait point de ma faute, ce à quoi milord a répliqué : « Je ne sais à qui est la faute, mais ce « n'est pas la mienne. » Je n'ai pu m'empêcher de dire alors qu'à mon retour d'Irlande, la plupart des personnes de qualité qui se trouvaient en ville m'avaient honoré de leurs visites, et que milord n'avait pas daigné, dans cette occasion, faire la moindre attention à moi; ce que j'avais regardé comme un refus d'entretenir aucune liaison avec moi; que cela m'avait fait de la peine à cause de l'intimité qui avait existé entre nous et des protestations d'amitié qu'il m'avait faites autrefois. Milord a dit : « Eh bien ! ne pensons plus « au passé. » Il lui eût été possible d'alléguer des raisons pour ne m'avoir point visité à mon retour d'Irlande, mais il était mieux de n'en point par-

ler. Il m'a dit ensuite qu'il avait été sensible, comme tous mes amis, au coup que j'avais reçu, en étant rappelé d'Irlande de la manière dont je l'avais été; qu'il était content que le Roi m'eût donné une pension, mais qu'il était fâché qu'elle ne fût que de 2,000 livres sterling, et que Sa Majesté aurait mieux fait de m'en donner le double. J'ai répondu à tout cela que je ne devais murmurer contre rien de ce que faisait le Roi; que, grâce à Dieu, j'avais l'esprit tranquille; que je ne me reprochais d'avoir fait aucune chose capable de mériter la disgrâce de Sa Majesté; et que, pour le reste, la patience était un sûr remède. Milord m'a dit qu'il était très-fâché que les choses en fussent venues entre la Reine douairière et moi, au point que j'eusse l'intention de la citer en justice. J'ai répondu que milord savait très-bien l'état dans lequel était l'affaire; que je trouvais très-dur que la Reine ne voulût point m'accorder ce dont tous mes prédécesseurs avaient joui, et ce qu'elle avait alloué à M. Harvey, même après sa mort; que milord se trompait fortement en disant que j'avais l'intention de citer la Reine en justice; que je ne le ferais jamais; mais que si Sa Majesté m'intentait un procès, j'espérais qu'on ne regarderait pas comme un crime que je me défendisse aussi bien que je le pourrais; que je n'oublierais jamais l'honneur que j'avais d'être serviteur de Sa Majesté, depuis le

moment où elle était arrivée en Angleterre; que tant que je vivrais je lui témoignerais tous les respects possibles, et que j'espérais que Sa Majesté daignerait se souvenir de quelques services que je lui avais rendus; finalement, j'ai dit qu'il était grandement au pouvoir de milord de prendre l'affaire en main, et que s'il le faisait il me trouverait très-sensible à cette marque d'obligeance. Milord a répondu qu'il espérait que, d'après ce que sir Paul Rycaut m'avait dit et ce qu'il me certifiait lui-même en ce moment, je devais croire qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour me servir; mais qu'il me conseillait de soumettre toute l'affaire à la Reine, si j'avais la conviction morale qu'elle serait bienveillante à mon égard. J'ai répliqué que je m'étais fréquemment adressé à Sa Majesté, soit personnellement, soit par mes amis, et que j'étais toujours disposé à m'en remettre entièrement à elle; mais que si la conséquence de cette démarche était que la Reine déclarât qu'elle veut de l'argent, je me trouverais en pire état que je ne suis, et ma soumission tournerait à mon détriment, ce qui serait très-dur. Milord est convenu que, dans le fait, il ne savait que dire à cela. Après nous être entretenus de la sorte pendant une heure et demie, sir Paul Rycaut ayant toujours été présent, milord m'a réitéré ses protestations et m'a répété qu'il ferait tout son possi-

ble pour me servir; après quoi nous avons pris congé l'un de l'autre.

Dimanche 8. Dans la matinée, je suis allé à l'église de St.-James. Ce soir, sir Thomas Clarges est venu me voir. Je lui ai rendu compte de la conversation que j'avais eue avec lord Hallifax. Il a secoué la tête et a dit qu'il pensait que milord ne prendrait pas beaucoup de peine pour me servir. Sir Thomas est capable d'en bien juger, étant intimement lié avec milord; il s'est efforcé, par amitié pour moi, de lui faire sentir combien la Reine avait été dure à mon égard.

Lundi 9. Dans l'après-midi, j'ai été rendre visite à lady Thanet.

Mardi 10. Ce matin, je me suis présenté chez la princesse. Mon frère et moi avons dîné à Ély-House. Dans l'après-midi, j'ai visité lord Cliffort et sir R. Bellings.

Mercredi 11. J'ai dîné avec sir R. Bellings.

Jeudi 12. Ce matin, je suis allé au lever du Roi.

Vendredi 13.

Samedi 14. Dans la matinée, je suis allé chez mon frère. J'ai trouvé lady Henriette très-mal. Le docteur Lower craignait qu'elle n'eût la petite vérole. Je prie Dieu qu'elle guérisse; c'est la meilleure enfant qu'il y ait au monde.

Dimanche 15. Ce matin, je suis allé à l'église de St.-James; c'était le jour fixé pour les actions

de grâces au sujet de la grossesse de la Reine. Il y avait à peine dans l'église deux ou trois personnes qui eussent apporté la formule de prières usitée en pareil cas. Il est étrange de voir combien on tourne partout en ridicule le gros ventre de la Reine, comme si presque personne ne croyait qu'elle fût grosse. Bon Dieu, assistez-nous! Après le service divin, je suis allé chez mon frère. J'ai trouvé que l'éruption de la petite vérole avait eu lieu chez lady Henriette; mais elle allait très-bien.

Lundi 16. L'évêque d'Ely et moi sommes allés dîner à Lambeth. Dieu soit loué! la jolie petite lady Henriette est aussi bien qu'on pouvait l'espérer.

Mardi 17. J'ai dîné avec mon frère. L'enfant va fort bien, Dieu merci. Dans l'après-midi, je suis allé voir lady Ranalagh. Ce soir, sir Thomas Clarges est venu chez moi.

Mercredi 18. J'ai dîné avec sir R. Bellings. Dans l'après-midi, je suis allé consulter mes avocats au sujet de mon procès avec la Reine douairière.

Jeudi 19.

Vendredi 20. Dans l'après-midi, j'ai eu une consultation avec tous mes avocats chez sir Cres. Levins. Après mûre délibération, tous ont été d'avis que le *scire facias* devait être annulé.

Samedi 21. Je me suis fait tirer du sang. Dans

l'après-midi j'ai chargé le solliciteur-général sir W. Williams de suivre ma cause. Tous les autres membres du conseil du Roi étaient retenus par la Reine douairière. M. Holt seul, que j'avais été voir, m'avait dit qu'il avait refusé de se rendre à l'invitation de la Reine, qu'il me conseillerait en secret, mais qu'il ne paraîtrait pas pour moi devant la cour, parce qu'il était du conseil du Roi. Dans la soirée, sir Paul Rycaut est venu chez moi. Il m'a dit qu'il s'était trouvé avec lord Hallifax, et que celui-ci lui avait dit que lord Feversham et lui avaient parlé à la Reine en ma faveur, mais sans succès. Je m'attendais à cela; et je suppose que lord Hallifax pensera avoir rempli sa promesse de me rendre tous les services qu'il pourrait.

Dimanche 22. Ce matin, je suis allé à l'église de St.-James. Le bruit courait généralement dans la ville que le duc de Berwick était nommé gouverneur de Portsmouth. Le soir, sir Thomas Clarges est venu chez moi. Je lui ai dit ce que sir Paul Rycaut m'avait rapporté hier soir de lord Hallifax. Il m'a dit qu'il ne s'attendait pas à autre chose, parce que, bien que milord témoignât de l'amitié pour moi, il avait toujours craint, d'après son langage, qu'il ne prît pas beaucoup de peine pour m'assister.

Lundi 23. Ce jour étant le premier de la session judiciaire, je me suis rendu à Westminster.

Sir Francis Winnington a demandé à la cour de l'échiquier que le *scire facias* dirigé contre moi, à la requête de la Reine douairière, fût annulé. La cour a ajourné l'affaire à vendredi prochain. Pendant ce temps toutes choses restent *in statu quo*.

Mardi 24. J'ai pris médecine et ne suis pas sorti.

Mercredi 25.

Jeudi 26. Dans la matinée je suis allé rendre visite à la princesse. M. Charles Boyle s'est marié aujourd'hui. Dans l'après-midi, je suis allé conférer avec mon conseil pour l'audience de demain. Quand je suis arrivé chez le solliciteur-général, il m'a dit qu'il lui avait été ordonné de ne point être conseil contre la Reine douairière. Etrange manière de procéder en justice!

Vendredi 27. La demande formée lundi dernier par mon conseil a été, d'après l'ordre de la cour, plaidée pour et contre. Après beaucoup de plaidoiries ou plutôt de contestations, la décision de la cour a été que le conseil de la Reine devrait produire d'aujourd'hui en huit des précédens qui établissent quel avait été l'usage de la cour dans le cas de la Reine douairière, et que, en attendant, les choses demeureraient *in statu quo*. Dans l'après-midi, je suis allé visiter M. Boyle et sa femme chez lady Northampton.

Samedi 28. Je suis allé au lever du Roi. Je

comptais parler à Sa Majesté, mais je n'ai pu en trouver l'occasion.

Dimanche 29. Je suis allé à l'église de St.-James. Dans l'après-midi, j'ai rendu visite à lady Ranalagh, lady Thanet... et lord et lady Burlington.

Lundi 30. Ce jour étant l'anniversaire du meurtre de Charles Ier., je suis allé à l'église. Après le sermon, je suis allé voir sir Thomas qui n'est pas trop bien portant. Il m'a dit que lord Hallifax était venu ce matin chez lui, qu'ils avaient parlé beaucoup de mes affaires, mais qu'il n'avait pu le prévenir en ma faveur, bien que milord se répandît en discours bienveillans pour moi. Le docteur Tennison a soupé avec nous.

Mardi 31. Je suis allé au lever du Roi. J'y ai entendu faire à Sa Majesté le rapport d'un meurtre très-atroce. Un cadavre a été trouvé la nuit dernière sur un fumier, dans Parker's-Lane; il n'en restait que le tronc; la tête, les bras et les jambes en avaient été détachés. Quand le Roi a été habillé, j'ai témoigné que je désirais lui parler. Il m'a emmené dans une autre chambre. Je lui ai donné un précis de mes affaires avec la Reine douairière; j'ai dit que le solliciteur-général avait consenti à être mon conseil et avait reçu de moi des honoraires, mais qu'il m'avait dit ensuite qu'on lui avait défendu de suivre davantage mon affaire. Le Roi m'a dit qu'il n'était pas bien que quelqu'un de son conseil plaidât

contre la Reine douairière, et qu'il ne voulait pas la désobliger en cela; mais il a ajouté qu'il était extrêmement étonné que la Reine me poursuivît pour une dette de ce genre, qu'il pensait que cela ne lui ferait pas honneur, lorsque la chose serait exposée publiquement devant une cour de justice; qu'il avait fait connaître à lord Féversham son opinion à ce sujet, et qu'il en parlerait à la Reine elle-même si l'occasion s'en présentait. Le Roi m'a demandé ensuite si je savais que la Reine douairière allait partir pour le Portugal. J'ai répondu que non, et que c'était la première parole que j'en entendais dire. Le Roi m'a dit alors qu'elle lui avait envoyé hier son confesseur, le père Warner, pour l'informer que son intention était de s'en aller dans son pays, qu'elle en avait donné avis à son frère, et qu'un ambassadeur viendrait bientôt la chercher. Le Roi m'a paru très-mécontent que la Reine eût écrit au roi de Portugal avant de lui avoir communiqué sa résolution, et a dit qu'il méritait d'être mieux traité par elle. Dans le fait, il faut convenir que le Roi a été extrêmement bon à son égard, et l'a traitée avec le même respect que du vivant du feu Roi; au reste, il m'a dit qu'il irait la voir cet après-midi; qu'il l'eût fait hier, mais qu'il ne sortait jamais ce jour-là, et il m'a défendu de parler de ce qu'il venait de me dire, avant que je ne l'apprisse de la bouche d'autres

personnes. Je suis allé du cabinet du Roi dans la chambre de mon frère. Comme je traversais le jardin particulier du Roi, j'ai rencontré l'ambassadeur français qui revenait de chez lord Sunderland. Il est venu à me parler du départ de la Reine douairière pour le Portugal, l'en a blâmée extrêmement et a parlé d'elle très-lestement; il m'a voulu faire croire que c'était parce qu'elle se montrait si ingrate envers moi (ce sont ses propres termes). J'ai cherché à justifier Sa Majesté sur tout ce qu'il avait dit; et Dieu sait que je serai toujours peiné d'entendre parler mal d'elle, pour quelque motif que ce soit.

Mercredi 1er. *Février.* Je ne suis pas sorti.

Jeudi 2. Je suis allé à l'église. J'ai dîné avec sir Stephen Fox.

Vendredi 3. Je suis allé au lever du Roi. On lui avait fait rapport que l'auteur du meurtre atroce mentionné mardi avait été découvert, que c'était une sage-femme française qui avait tué son mari, et que cette femme était arrêtée. Ayant rencontré lord Godolphin dans la chambre du Roi, je l'ai prié de dire à la Reine que, dans le procès entre la Reine douairière et moi, je ne contestais aucun des priviléges ou prérogatives des reines d'Angleterre; parce qu'on m'avait dit que la chose avait été présentée de la sorte à Sa Majesté, et que c'était là la raison pour laquelle

il avait été défendu au solliciteur-général de me servir de conseil. Milord m'a paru avoir une idée juste de l'affaire, et m'a dit qu'il me rendrait justice auprès de la Reine.

Samedi 4. Ma cause a été appelée à la cour de l'échiquier. Le conseil de la Reine a cité divers précédens, mais aucun de conforme au cas. Après deux heures de débats entre les conseils, la décision de la cour a été que les précédens invoqués par le conseil de la Reine devaient être montrés au mien, et que nous serions entendus sur ce sujet à la huitaine. La cour a déclaré que le compte produit par le conseil de la Reine ne faisait pas foi, et que je devais être admis à le contrôler. Lord Feversham, M. Thynne et M. Thornhill étaient présens à l'audience. Dans l'après-midi, je suis allé chez le lord chancelier; mais on m'a dit qu'il dormait et qu'on ne pouvait lui parler. Il avait été pendant quelques momens, ce matin, à la chancellerie; mais il est très-indisposé. Dans la soirée, sir R. B. et sa femme sont venus me voir. J'avais évité d'aller à Sommerset-House, pendant que ma cause était pendante, de crainte d'offenser la Reine.

Dimanche 5. Je suis allé à l'église de St.-James.

Lundi 6. Aujourd'hui est l'anniversaire de l'avénement du Roi au trône; je suis allé à l'église, qui ne contenait pas plus de monde qu'un jour ordinaire.

Mardi 7. J'ai dîné à Lambeth. Quand je suis revenu à la maison, j'ai appris que sir Stephen Fox y était venu. Ne m'ayant pas trouvé, il avait laissé un billet par lequel il m'informait que, ce matin, M. North, procureur de la Reine, épouse du Roi, avait remis aux lords de la trésorerie un papier dans lequel il exposait que le procès pendant à l'échiquier entre la Reine douairière et moi regardait la Reine, sa maîtresse, et que, d'après cela, on avait chargé le procureur-général et le solliciteur-général d'aller trouver le Roi à la chambre de la trésorerie, ce soir à six heures. Je me suis rendu sur-le-champ chez mon frère qui m'a fait voir le papier de M. North. J'en ai pris une copie et l'ai portée à mes conseils, qui tous ont été d'avis que c'était un acte surabondant d'officieuseté de la part de M. North pour se faire valoir, et qu'il ne signifiait rien. Dans la soirée, je me suis présenté en personne à la chambre de la trésorerie. J'ai prié sir Stephen Fox de demander qu'on m'appelât quand les conseils du Roi seraient arrivés. Il en a fait la demande; mais on n'a pas voulu l'accorder. Quand le solliciteur-général est sorti, il m'a dit que le procureur-général et lui avaient reçu l'ordre de veiller à ce que la prérogative royale n'éprouvât aucun préjudice dans le procès entre la Reine douairière et moi. Bientôt après M. Guy est sorti et m'a dit que le Roi lui avait ordonné

de me dire que je n'avais pas besoin d'attendre plus long-temps; signe évident que sir Stephen Fox avait demandé que je fusse appelé: d'après cela je m'en suis allé. Je crois qu'on n'a jamais vu pareille chose; mais on pense que je suis en disgrâce et que je dois être ruiné par une main puissante. La volonté de Dieu soit faite!

Mercredi 8. Je me suis trouvé au lever du Roi. Je lui ai parlé de ce qui s'était passé hier soir à la chambre de la trésorerie. Il m'a dit qu'il était peiné de voir la Reine douairière me poursuivre de cette manière, qu'il en avait dit autant à lord Feversham, et qu'il était sûr que la Reine connaissait son opinion; mais qu'après tout il ne devait pas souffrir qu'on empiétât sur ses prérogatives. J'ai prié Sa Majesté de considérer que c'était la Reine qui me poursuivait, et que je m'étais adressé à elle de toutes les manières possibles, en personne, par pétition et par l'intermédiaire de mes amis, mais inutilement; que j'espérais que Sa Majesté ne serait point courroucée contre moi, parce que je me défendais; que s'il lui avait plu de m'entendre au sujet du papier de M. North, elle aurait vu que la prérogative n'était nullement compromise; que mon conseil avait toujours déclaré au tribunal que la Reine douairière avait la même prérogative que le Roi; mais que ce à quoi l'on prétendait dans ce procès était plus que le Roi ne réclamait. Le Roi

a paru mécontent et m'a dit qu'il était bien fâché pour moi que tout cela fût matière de droit qu'il n'entendait pas, et qu'il avait seulement ordonné à ses conseils de veiller au maintien de sa prérogative. J'ai alors dit au Roi que je lui soumettrais l'affaire, et que je ferais tout ce qu'il m'ordonnerait; à quoi il m'a répondu qu'il ne pouvait pas s'en mêler, que la Reine douairière était une femme à laquelle il était pénible d'avoir affaire, et qu'elle connaissait déjà son opinion sur l'objet en question.

Jeudi 9. Dans l'après-midi, j'ai eu une conférence chez sir Cres. Levins. Mon frère a eu la bonté de m'y accompagner. Tous mes conseils ont été d'avis que ma cause était très-bonne.

Vendredi 10. Dans l'après-midi, je suis allé au temple et chez mes conseils pour demain. Je suis allé ensuite chez sir Robert Sawyer pour mon affaire de Wapping. Comme je sortais de chez lui, il m'a dit qu'il était fâché que j'eusse ce procès avec la Reine douairière, qu'il était étonné que je ne me fusse pas adressé à elle, et que M. Hall lui avait dit que si je l'eusse fait, elle était bien disposée pour moi. Je l'ai assuré que M. Hall me faisait grand tort en lui insinuant de pareilles choses; et que, sur ma parole, je n'avais rien omis de ce qu'il m'était possible de faire par moi-même ou par mes amis vis-à-vis de la Reine; que, comme elle avait été ma mal-

tresse, je n'oublierais jamais mes devoirs envers elle, quelque chose qui m'advînt. Il m'a répliqué qu'il était fâché de me voir chargé d'une aussi forte dette; je lui ai dit que j'avais payé une somme considérable, même depuis que le *scire facias* avait été lancé, et que si on m'allouait ce que je réclamais (et qui n'était pas plus que ce qu'on avait alloué à mes prédécesseurs), je ne devrais rien. « Milord, m'a-t-il dit, tous les ho-« noraires d'usage sont connus, et le bureau de la « Reine doit les allouer. » Je suis très-fâché que le conseil ait refusé de m'entendre au sujet de ma patente. Il m'a dit clairement que la Reine ne m'allouerait pas ce que je réclamais, bien qu'on sût que cela avait été alloué à mes prédécesseurs. Je suis persuadé que si lui et d'autres personnes versées dans les matières de droit eussent été présens à l'examen de mon compte, les choses n'en seraient jamais venues au point où elles en sont. « Vraiment, milord, m'a-t-il dit, je n'aurais jamais consenti à ce qu'on procédât par un *ipsum* contre un comptable avant qu'on ne lui eût alloué tout ce qui était juste et raisonnable. — C'est là, ai-je dit à mon tour, la méthode qu'on a suivie en réglant le compte de M. Hervey, même après sa mort; — c'est là, a-t-il ajouté, la méthode claire et juste. » D'après cela, je pense, il est évident que ceux qui conduisent le procès au nom de la Reine ne disent pas aux hommes de

loi toute la vérité. Le père Couplet a soupé avec moi ; c'est un homme d'une très-bonne conversation. Après soupé, nous avons pris du thé, qu'il a dit être réellement aussi bon que le meilleur qu'il eût pris en Russie. Le Chinois qu'il a amené avec lui et M. Fraser ont également soupé avec nous.

Samedi 11. Je suis allé à Westminster. Quand la cour de l'échiquier a été assemblée, les barons ont dit qu'on ne leur avait point délivré copie des précédens qu'on avait invoqués, et que par conséquent ils n'étaient pas prêts à donner leur opinion. Le procureur-général a informé la cour qu'il avait ordre du Roi de veiller avec un soin particulier au maintien de ses prérogatives et de celles de la Reine son épouse, ce dont les barons n'ont pas paru satisfaits, disant qu'il n'était pas besoin qu'une telle admonition fût adressée à la cour. Après quelques observations faites par la cour et mes conseils sur ce que le procureur-général avait dit, la cour a fixé l'audition de toute la cause à mardi en huit, et le jugement après la session.

Dimanche 12. Je suis allé communier à l'église de Saint-James.

Lundi 13. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir ; je lui ai dit tout ce qui s'était passé samedi à l'échiquier.

Mardi 14. Je me suis trouvé au lever du Roi,

où j'ai rencontré mon frère. Nous sommes allés ensuite chez lui. Il m'a dit qu'il était allé hier voir la Reine douairière ; qu'elle lui avait parlé à mon sujet avec autant d'intérêt que possible, rappelant mes services passés et ceux de mon père ; mais qu'elle s'était montrée très-réservée, et avait seulement répondu que l'affaire était entamée devant les tribunaux, et qu'elle espérait que les juges lui rendraient justice. Les lords Hallifax et Feversham étaient avec la Reine quand il entra dans son appartement. Le dernier dit à mon frère que lord Hallifax avait assuré la Reine que la cause serait décidée en sa faveur, et qu'alors il serait plus généreux de sa part de m'allouer ce que je réclamais ; mais qu'il ne serait nullement convenable (maintenant que le Roi avait pris part à l'affaire) qu'elle fît rien, et qu'elle devait laisser l'affaire suivre son cours. C'est une chose étrange que lord Hallifax ait pu faire croire à la Reine que la cause était si clairement en sa faveur quand il est notoire que ses conseils n'ont pas été contens de ce qui a été fait ; j'en appelle à tous ceux qui étaient présens ; qu'ils disent si l'air de la cour ne me semblait pas plus favorable qu'autrement. De quels stratagêmes se sert-on là pour opprimer un pauvre homme ! Il faut d'abord qu'on détermine le Roi à ordonner à ses conseils de recommander à la cour le soin de sa prérogative ; et ensuite qu'on dise à la Reine

que maintenant que le Roi a pris part à l'affaire, il n'est pas convenable qu'elle m'accorde aucune faveur jusqu'à ce que la justice ait eu son cours, en l'assurant que la cause sera certainement jugée à son avantage.

Mercredi 15. J'ai dîné chez lord Montrath. Dans l'après-midi, je suis allé au temple pour conférer avec mes conseils. Un ami m'a rapporté que quelques personnes se trouvant dans la chambre de M. Roper et s'entretenant du procès entre la Reine douairière et moi, une personne de qualité avait dit que je devais à la Reine 31,000 liv. sterl. Je pense que j'ai raison de presser la publication de mes comptes, afin que le monde sache que c'est une abominable fausseté qui a été adroitement répandue, à mon grand préjudice. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Jeudi 16. J'ai fait une visite au docteur Tennison, à lady Ranalagh, à M. Robert Boyle et à lady Thanet.

Vendredi 17. Dans la matinée, je suis allé chez la princesse. J'ai ensuite été prendre l'air dans Hyde-Park. Lady Thanet et mon frère ont soupé avec nous.

Samedi 18. J'ai dîné chez mon frère. Dans l'après-midi, je suis allé chez mes conseils les retenir pour mardi.

Dimanche 19. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi j'ai fait une visite à Burlington-House.

Lundi 20. J'ai dîné à Lambeth. L'évêque de Chester y était, ce qui a un peu déconcerté la compagnie, personne ne se souciant de parler devant lui.

Mardi 21. Dans la matinée ma cause a été ouïe à la salle des sergens, dans Chancery-Lane; mais nous n'avons pas encore été plus loin que ce qui regarde la validité du *writ*. On a fortement argumenté des deux côtés. A la fin la cour a déclaré qu'en considération de ce qu'il était douteux si le *scire facias* était bien fondé, elle ne voulait pas le casser sur une demande interlocutoire; mais qu'elle m'ordonnait de plaider ou de présenter une exception dilatoire (suivant ce que l'on me conseillerait) le premier jour de la session prochaine.

Mercredi 22. Dans la matinée on a présenté à la salle des sergens, une demande de la part de la Reine, pour qu'une erreur soit corrigée dans le *scire facias;* ce à quoi sir Francis Winnington, qui se trouvait à la cour pour d'autres affaires, s'est opposé en mon nom, et l'on a ordonné à mes conseils d'exposer du moins les motifs pour lesquels cela ne devait pas être fait. L'erreur consiste en ce que, dans la dernière partie du *writ*, on a omis les mots *quatre mille* qui se trouvent dans la première partie.

Jeudi 23. Mes conseils ont exposé les motifs pour lesquels le *scire facias* ne devait pas être

corrigé ; mais la cour nous a débouté en déclarant que ce n'était qu'une erreur littérale; et en conséquence il a été ordonné que le *writ* serait corrigé.

Vendredi 24. Dans l'après-midi, j'ai fait visite à la duchesse de Monmouth, qui était retenue chez elle à cause de la mort de sa mère.

Samedi 25. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Dimanche 26. Je suis allé à l'église de Saint-James. M. Culliford a dîné avec moi.

Lundi 27. Je me suis trouvé au lever du Roi. Je suis ensuite allé chez la princesse. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, j'ai fait des visites à Burlington-House et chez lady Thanet.

Mardi 28. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Mercredi 29, jour des cendres. Je suis allé à Saint-James. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Jeudi 1er *Mars*. Dans l'après-midi, j'ai nommé l'enfant du capitaine Saint-Lo. La mère de sa femme, la veuve Chiffinch, et M. William Chiffinch étaient avec moi. L'enfant a reçu le nom de John.

Vendredi 2. Dans la matinée, je suis allé pour voir milord Preston ; mais il n'était pas chez lui.

Samedi 3. Je ne suis point sorti.

Dimanche 4. Je suis allé à l'église de Saint-

James. Dans l'après-midi, je me suis rendu chez mon frère pour y rencontrer M. R. Graham, afin de parler de mon projet d'aller trouver le lord chancelier, pour voir si je pourrais l'engager dans quelques affaires où j'avais besoin de quelque appui de la part du Roi. M. Graham m'a dit qu'il avait déjà pressenti le lord chancelier, que milord avait montré une grande disposition à me servir et l'avait chargé de me prier à dîner avec lui vendredi prochain; qu'il aurait du loisir ce jour-là et serait seul.

Lundi 5. Je n'étais pas bien portant; je ne suis pas sorti.

Mardi 6. Dans la matinée, lord Preston est venu me voir. Il m'a beaucoup parlé de mon affaire avec la Reine douairière; et voulait que je fisse quelque chose pour entrer en accommodement. Je lui ai demandé ce qu'il entendait par là, et j'ai ajouté que de tous les hommes qui existent il était celui dont j'attendais le moins un discours de ce genre; qu'il savait que tous mes comptes devaient être réglés à mon avantage, et que j'avais payé tout ce qui me restait dans les mains, bien que j'eusse pu le retenir jusqu'à ce qu'on m'eût alloué ce que je réclamais. Je lui ai dit en outre que très-récemment M. Mawson l'orfévre et M. Marryott avaient dit à sir Paul Rycaut que M. Hall avait acheté ma dette de la Reine et que par conséquent, à cause des faux

bruits qui couraient que je devais une somme considérable à la Reine, j'avais raison de presser la mise à découvert de toute l'affaire.

Mercredi 7. J'ai été saigné, et ne me trouvant pas très-bien je suis allé chez M. Graham pour qu'il m'excusât auprès du lord chancelier de ne pouvoir me trouver au rendez-vous qu'il m'avait donné.

Jeudi 8. Dans l'après-midi, je me suis présenté chez la Reine, en conséquence de ce qu'elle m'avait fait savoir qu'elle était étonnée de ne m'avoir pas vu depuis bien long-temps ; et, dans le fait, je n'étais pas allé chez elle depuis quelques mois. Sa Majesté s'est montrée très-gracieuse à mon égard et m'a demandé pourquoi je ne venais pas plus souvent à la cour. Je lui ai dit que je me présentais quelquefois au lever du Roi ; mais, que n'ayant rien à faire à la cour, je ne pensais pas qu'il fût nécessaire d'y être aussi souvent qu'autrefois. Elle m'a dit que j'étais blâmable, qu'elle savait que le Roi me voulait du bien, et qu'elle le ferait souvenir de moi. Elle a ajouté qu'elle comptait me voir souvent. Elle m'a ensuite demandé si ma pension était bien payée. Je lui ai dit que oui. En ce moment le Roi qui revenait de la chasse, est entré dans l'appartement et je me suis retiré. Je suis allé avec lady Thanet souper chez madame de Gouverné.

Vendredi 9. Je me suis trouvé au lever du Roi. Je suis ensuite allé chez la princesse,

Samedi 10. J'ai pris médecine. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Dimanche 11. Je suis allé à l'église de Saint-James, après quoi je suis allé voir mon frère et ses enfans. Dans la soirée, M. Keightley est arrivé d'Irlande. Il m'a dit qu'il était porteur d'une recommandation de lord Tyrconnel pour avoir la première place de commissaire du revenu qui viendrait à vaquer.

Lundi 12 *et Mardi* 13. Pendant deux jours, je ne suis pas sorti.

Mercredi 14. Je suis allé rendre visite à la princesse. J'ai dîné avec sir R. Bellings.

Jeudi 15. J'ai appris que le père Walsh est mort aujourd'hui, après avoir été mal quatre ou cinq jours. Il avait fait sa réconciliation mardi dernier; mais on m'a dit qu'il n'avait voulu rien rétracter de ce qu'il avait écrit. Quelques membres de son ordre ont saisi ses livres et ses papiers aussitôt qu'il a été mort. Dans l'après-midi, je suis allé voir l'archevêque de Cantorbéry.

Vendredi 16. Je suis allé voir sir Robert Clayton. Dans l'après-midi, ma femme et moi sommes allés à Fulham pour voir l'évêque de Londres.

Samedi 17. J'ai dîné à Whitehall avec M. Graham. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Dimanche 18. Je suis allé à l'église de Saint-

James. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à lady Ranalagh. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Lundi 19. L'évêque d'Ély et moi avons dîné chez mon frère. Dans l'après-dînée, je suis allé voir lady Tipping qui est en ville pour les affaires de son fils. Elle m'a dit qu'elle avait offert deux cents livres sterling à M. Brent pour obtenir un *noli prosequi*.

Mardi 20. J'ai soupé chez lady Thanet avec madame de Gouverné.

Mercredi 21. Je suis allé avec M. de La Bastide dîner chez lord Falcomberg à Chiswick.

Jeudi 22. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Vendredi 23. Je suis allé à Cornbury. Mon frère, M. H. Boyle et M. Gwyn sont venus avec moi; nous avons dîné à Wycomb et couché à Tetsworth.

Samedi 24. Nous avons dîné à Oxford. Nous sommes sortis avec M. Boyle pour lui montrer le théâtre, etc. J'ai trouvé l'évêque de Saint-Asaph à l'imprimerie. Il est très-occupé de sa chronologie. L'évêque de Man est venu nous trouver à l'Ange; sa femme était accouchée d'un fils; c'est son premier enfant. L'évêque Parker devait être enterré ce soir. Nous sommes arrivés à Cornbury vers cinq heures du soir.

Dimanche 25. Dans la matinée, je suis allé à l'église de Charlbury. Dans l'après-midi, sir

Robert Jenkinson et M. Mayott sont venus nous voir.

Lundi 26. M. London est venu chez moi.

Mardi 27. M. Mayott et M. Clare ont dîné avec nous.

Mercredi 28. Ce matin, nous nous sommes promenés à cheval dans la forêt. Sir Robert Jenkinson, M. Jordan et M. Trumbull de Wittney, ont dîné avec nous. Dans la soirée, nous sommes allés voir lady Jenkinson.

Jeudi 29. Nous sommes allés à Langley.

Vendredi 30. L'évêque de Man a dîné avec nous.

Samedi 31. M. Dormer, M. Mildway et M. Cary, ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, sir Henry Brown est venu nous voir; il est haut-shériff du comté.

Dimanche 1er. *Avril*. Le capitaine Jo. Lloyd, Thomas Lloyd et le capitaine Barlow ont dîné avec nous. Ils sont officiers dans le régiment du comte de Peterborough et tiennent garnison à Oxford.

Lundi 2. Dans la matinée, j'ai quitté Cornbury. Mon frère et sa compagnie sont partis en même temps pour le Warwickshire, avec l'intention de revenir à Cornbury à la fin de la semaine. J'ai dîné à Oxford avec l'évêque de Man. M. Dodwell a été choisi ce matin pour les lectures de

M. Camden, vacantes par la mort du docteur Lamphyre qui est décédé vendredi dernier. J'ai couché à Wycomb. L'évêque de Saint-Asaph a fait route avec moi.

Mardi 3. Nous sommes arrivés à Londres à quatre heures de l'après-midi. J'ai trouvé ma femme bien portante, Dieu merci. Les évêques d'Ély, de Saint-Asaph, Bath et de Wells, et le docteur Tennison ont soupé avec nous.

Mardi 4. Je me suis trouvé au lever du Roi. Sa Majesté a beaucoup parlé d'une réponse que le docteur Burnet avait faite à un pamphlet intitulé : *parliamentum pacificum*. Le Roi m'a demandé si je l'avais lue. J'ai répondu que non ; sur quoi le Roi a dit que le docteur était très en colère, et le traitait, suivant sa coutume, d'une manière grossière et en se servant de beaucoup d'expressions insolentes. Le Roi a ajouté qu'il n'avait pas lu le pamphlet auquel le docteur prétendait répondre, mais qu'il avait ouï dire qu'il était bon. Sir Jo. Lowther de Whitehaven qui se trouvait là, a dit qu'il l'avait lu et qu'il ne se rappelait rien qu'on y pût reprendre. J'ai soupé chez lady Thanet, où il y avait un très-grand repas pour lord Clifford et sa femme qu'il avait amenés récemment à la ville.

Jeudi 5. Sir Thomas Clarges est venu avec moi rendre visite à lord Hallifax. C'était la première fois que je le visitais. Je croyais qu'il n'en

avait pas bien usé envers moi dans mon affaire avec la Reine douairière; mais, comme on m'a dit qu'il continuait de protester de son désir de me servir, j'ai jugé qu'il n'était pas mal de voir ce que le renouvellement de notre ancienne liaision pourrait produire. Nous ne nous sommes entretenus que de choses ordinaires. J'ai dîné avec sir R. Bellings.

Vendredi 6. J'ai assisté au lever du Roi, et j'ai présenté l'évêque de Saint-Asaph à baiser la main de Sa Majesté. Sir Thomas Clarges et le docteur Horneck ont soupé avec moi.

Samedi 7. Je suis allé voir la princesse. J'ai fait visite à lady Ranalagh et à lady Thanet.

Dimanche 8. Je suis allé à l'église de Saint-James. L'évêque de Man a dîné avec moi; il avait prêché à la cour pour l'archevêque de Cantorbéry.

Lundi 9. Je suis resté tout le jour chez moi.

Mardi 10. Dans la matinée, on est venu me dire que la princesse allait mal. Je me suis aussitôt rendu chez elle. Elle était très-gaie et m'a dit qu'elle se portait fort bien, mais que ses femmes avaient peur qu'elle ne fît une fausse couche.

Mercredi 11. La princesse allait très-bien ce matin, et avait passé une fort bonne nuit. J'ai dîné chez M. de La Bastide.

Jeudi 12. La princesse a encore été prise de

mal pendant la nuit, et ma femme est venue à la maison me dire qu'elle craignait une fausse couche.

Vendredi saint 13. Je suis allé à l'église de Saint-James et ensuite chez la princesse. J'ai appris qu'elle avait encore été mal pendant la nuit. On avait envoyé chercher le docteur Chamberlain, et l'on craignait généralement une fausse couche.

Samedi 14. La princesse est restée dans le même état qu'hier.

Dimanche 15, *jour de Pâques*. Je suis allé communier à l'église de Saint-James. La princesse avait été très-indisposée pendant la nuit.

Lundi 16. Aussitôt que j'ai été levé, on est venu m'annoncer que la princesse avait fait une fausse couche, à quatre heures du matin. Je me suis rendu chez elle en toute hâte. J'ai trouvé le Roi auprès d'elle. La princesse m'a dit qu'elle était aussi bien qu'on pouvait l'espérer. Le bruit courait parmi les femmes qu'elle n'avait eu qu'une fausse conception. La Reine est tout-à-fait dérangée aujourd'hui, à tel point qu'on craint qu'elle ne fasse aussi une fausse couche. La Reine douairière s'est trouvée indisposée aussi et on l'a saignée. J'ai dîné à Lambeth.

Mardi 17. Ma femme et moi sommes allés à Swallow-Field; M. Keightley est venu avec nous. Nous avons trouvé mon frère, M. Boyle et M. Gwynn qui venaient d'arriver.

Mercredi 18. M. Gwynn est parti.

Jeudi 19. Le capitaine Ed. Saint-Lo a dîné avec nous; il venait de son quartier à Nottingham. Dans l'après-midi, nous sommes allés voir M. Parry; mais nous ne l'avons pas trouvé; cependant nous sommes entrés et nous avons examiné sa maison neuve.

Vendredi 20. Dans la matinée, mon frère et M. Boyle sont partis pour Londres. M. Parry a dîné avec moi. Dans la soirée, je suis monté à cheval pour prendre l'air. J'ai rencontré mon fils et M. Young qui venaient de Sarum.

Samedi 21. Je suis allé voir l'évêque de Winchester à Farnham, et j'ai dîné avec lui. M. Parry, M. Keightley et M. Young s'en sont allés avec moi.

Dimanche 22. Le docteur Hungerford et M. Pocock ont dîné avec moi.

Lundi 23. Dans la soirée, le corps municipal de Reading a envoyé un de ses officiers pour savoir quand il pourrait me rendre visite. C'était la première civilité que ce corps me faisait depuis la nouvelle organisation; et comme tous les honnêtes gens en avaient été écartés, je ne me souciais pas de cette visite; c'est pourquoi j'ai fait répondre que j'allais partir, et que quand je reviendrais, je le ferais savoir.

Mardi 24. M. Bromstead et sa femme ont dîné avec nous.

Mercredi 25. Nous sommes retournés à Londres. A mon arrivée, Heyton m'a dit que la princesse était très-mal, sur quoi je me suis rendu chez elle. J'ai trouvé qu'elle avait eu une attaque de colique, mais qu'elle était très-bien pour le moment. Les deux juges irlandais Nugent et Rice sont partis aujourd'hui pour l'Irlande, très-peu satisfaits; car on m'a dit que le Roi n'a pas approuvé la proposition qu'ils lui avaient apportée pour convoquer un parlement.

Jeudi 26. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lord Hallifax; mais il n'était pas chez lui.

Vendredi 27. Sir Thomas Clarges et le docteur Tennison ont dîné avec nous.

Samedi 28. J'ai dîné à Lambeth. Dans l'après-midi, je suis de nouveau allé rendre visite à lord Hallifax. Sir Paul Rycaut est venu avec moi. Nous avons beaucoup parlé de mon affaire avec la Reine douairière; mais les choses n'ont pas été au-delà de belles promesses de me rendre tous les services en son pouvoir. En revenant sir Paul Rycaut m'a dit qu'il était maintenant convaincu que lord Hallifax ne me voulait aucun bien. De mon côté je lui ai dit que je ne m'abusais pas sur ce point.

Dimanche 29. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Ranalagh et à M. Boyle.

Lundi 30. J'ai dîné chez le lord chancelier.

M. Graham était venu avec moi. Milord a été extrêmement civil envers moi, et m'a promis de saisir toutes les occasions de me servir; il m'a dit aussi qu'il désirait que je vinsse le voir quelquefois.

Mardi 1er. *Mai*. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, j'ai été retenir mes conseils pour demain.

Mercredi 2. La session a commencé à l'échiquier. Sir Francis Winnington a demandé qu'on prît connaissance de mon compte; mais on n'a pu rien faire sur ce point, les conseils de la Reine n'étant point présens.

Jeudi 3. Le docteur Tennison a dîné avec nous.

Vendredi 4. Il a été ordonné en conseil que la proclamation d'indulgence serait lue dans toutes les églises du royaume.

Samedi 5. Dans la soirée, le colonel Fairfax est venu me voir; il arrivait à l'instant d'Irlande. Il m'a dit qu'il avait trouvé moyen de s'occuper, et qu'il s'était fait fermier.

Dimanche 6. Je suis allé à l'église de Saint-James; après quoi j'ai été rendre visite à la princesse.

Lundi 7. J'ai dîné à Lambeth. Sir Charles Cotterell et le docteur Tennison étaient avec moi.

Mardi. 8. Je suis allé à Westminster pour entendre la motion que le conseil de la Reine avait

annoncé devoir faire contre l'ordre donné antérieurement, sur ma demande, de soumettre mes comptes à la cour de l'échiquier; mais sa motion a été renvoyée à demain. Le Roi est allé à Chatham. Dans l'après-midi, je me suis présenté chez la Reine, qui a été très-affable. Elle m'a dit qu'elle était bien aise de me voir, et m'a demandé si le Roi ne s'était pas entretenu avec moi touchant ses affaires. J'ai répondu que non. Elle m'a dit qu'elle en était très-étonnée, parce qu'elle était sûre qu'il en avait l'intention. Elle m'a ensuite demandé ce que devenait mon procès avec la Reine douairière. J'ai saisi cette occasion de lui faire connaître en peu de mots l'état de la cause; et je l'ai assurée que cela ne touchait en rien à sa prérogative, ce dont elle m'a semblé très-satisfaite.

Mercredi 9. La motion pour la Reine douairière a encore été ajournée, le baron Powell ne se portant pas bien. Le lord chef de la cour a dit que cette cause était d'une grande importance, et que par conséquent il convenait d'avoir une cour complète. D'après cela l'ajournement a eu lieu *sine die*. Dans la soirée, la Reine a été indisposée, ce qui a fait qu'on a envoyé chercher le Roi.

Jeudi 10. Dans la matinée, le Roi est revenu de Chatham; la Reine continuait d'être indisposée. Le docteur Horneck a dîné avec moi.

Vendredi 11. La Reine était très-bien ce ma-

tin; elle avait passé une fort bonne nuit. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Samedi 12. J'ai dîné à Lambeth, où ont dîné également les évêques de Londres, d'Ely, de Peterborough, de Chester et de Saint-David. Les deux derniers ont gêné la compagnie, personne ne se souciant de parler devant eux. Aussitôt après dîné, ils s'en sont allés. Alors l'archevêque et le reste de la compagnie ont délibéré sur la proclamation qui devait avoir lieu dans toutes les églises, conformément à l'ordre du conseil. Après une mûre délibération il a été résolu de ne pas la faire. Le docteur Tennison était présent au débat. On a arrêté d'adresser une pétition au Roi sur ce sujet, mais d'abord de réunir à Londres autant d'évêques qu'on pourrait, et en conséquence d'écrire aux évêques de Winchester, de Norwich, de Glocester, de Saint-Asaph, de Bath et Wells, de Bristol et de Chichester, de venir dans la capitale.

Dimanche 13. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite à lord Hallifax et à lady Ranalagh, ainsi qu'à Burlington-House.

Lundi 14. Je suis allé voir la princesse.

Mardi 15.

Mercredi 16. L'évêque de Saint-Asaph est arrivé avant midi. Il est descendu à la maison et a dîné avec moi. J'ai envoyé chercher l'évêque

d'Ely, qui est arrivé sur-le-champ. Dans l'après-midi, ils sont allés à Lambeth. Le soir ils sont revenus chez moi, parce que l'évêque de Saint-Asaph devait y coucher. Ils m'ont dit que la plus grande partie du clergé de la Cité avait résolu de ne pas lire la proclamation. L'évêque de Winchester a envoyé prier l'archevêque de l'excuser s'il ne venait pas à Londres, parce qu'il était indisposé.

Jeudi 17. Les évêques de Saint-Asaph et d'Ely, le docteur Tennison et le docteur Patrick ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, ils sont allés à Lambeth. Le soir, les évêques de Bath et Wells et de Bristol sont arrivés. Sir Thomas Clarges a soupé avec nous.

Vendredi 18. Je suis allé au lever du Roi. J'y ai amené M. Allix, qui a présenté à Sa Majesté un livre qu'il lui avait dédié. Le Roi l'a reçu très-gracieusement. J'ai dit au Roi que le lord Primat d'Irlande allait retourner dans ce royaume et désirait avoir l'honneur de baiser la main à Sa Majesté. Le Roi m'a chargé de le lui amener lundi, à quatre heures après-midi, chez M. Chiffinch, à cause des infirmités du primat. Dans la soirée, les évêques, au nombre de six, ont présenté au Roi une pétition pour le prier de révoquer l'ordre de lire la proclamation d'indulgence dans les églises. Cette pétition était écrite de la propre main de l'archevêque et signée de lui et des autres

six. Le Roi les a fait venir dans son appartement. Après avoir lu la pétition, il est entré en colère, et a dit qu'il n'attendait pas une pareille pétition de leur part. L'évêque de Saint-Asaph m'a dit cela en rentrant à la maison.

Samedi 19. Dans la matinée tous les juges ont été mandés à Whitehall. Le bruit courait que c'était au sujet de la pétition des évêques. Dans l'après-midi, j'ai eu une conférence avec mes conseils.

Dimanche 20. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans la soirée on m'a rendu compte que la proclamation n'avait été lue que dans quatre églises de la Cité et dépendances. Ni Stilling-Fleet, ni Tillotson n'étaient à leurs églises; mais, ainsi qu'on me l'a dit, ils étaient partis hier pour leurs maisons de campagne. Il y a des gens qui poussent loin la prudence.

Lundi 21. Le Roi est allé à la chasse, par conséquent le lord Primat n'a pu lui être présenté. Dans la matinée M. Pen est venu chez moi; c'était la première fois que je le voyais depuis longtemps. Il m'a témoigné beaucoup d'affection. Dans l'après-midi, je suis allé arrêter mes conseils pour demain.

Mardi 22. Dans la matinée, on a demandé pour moi, à la cour de l'échiquier, du temps pour plaider ou présenter quelques exceptions, suivant que cela me serait conseillé. La cour m'a

accordé jusqu'au premier jour de la session prochaine.

Mercredi 23. Dans la matinée, je suis allé voir le lord chancelier pour l'affaire de l'Université concernant ses imprimeurs. Milord m'a dit que le Roi était informé que je me trouvais à Lambeth lors de la consultation entre les évêques. Dans l'après-midi, je suis allé à Charter-House assister à un comité des gouverneurs.

Jeudi 24. Mon frère a dîné avec nous, et est ensuite retourné à New-Park. Sir Ed. Villiers est venu me voir. Il était arrivé de Hollande avant-hier, il m'a dit que la princesse lui avait ordonné d'aller me voir de sa part. Sir Thomas Clarges a soupé avec nous.

Vendredi 25. Sir R. B. m'a dit hier soir que la Reine douairière n'irait pas en Portugal, ce qui a causé une grande joie à toute la famille. L'évêque de Saint-Asaph est parti de Londres. Dans l'après-midi, je suis allé avec le vice-chancelier d'Oxford chez le lord chancelier pour l'affaire des imprimeurs de l'Université, qui étaient très-molestés par Hills et les imprimeurs de Londres.

Samedi 26. Je suis allé au lever du Roi. L'évêque d'Ely, ma femme et moi avons dîné chez mon frère à New-Park.

Dimanche 27. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite à lady Ranalagh.

Lundi 18. Mon fils est allé à Bath trouver le prince. Dans l'après-midi, l'évêque d'Ely est venu me voir. Il m'a dit que lord Sunderland avait envoyé un ordre signé et scellé de lui à l'archevêque, pour lui intimer ainsi qu'aux autres évêques qui avaient signé la pétition, de se présenter devant le Roi en conseil, le 8 juin, pour répondre à telles accusations qui pourraient être alors portées contre eux. J'ai fait visite à la duchesse de Monmouth, qui est arrivée nouvellement en ville. Elle a avoué qu'elle était mariée depuis trois semaines à lord Cornwallis, et qu'elle était allée à la campagne pour éviter les tracas ordinaires dans ces sortes d'occasions. Dans la soirée, je suis allé avec le docteur Tennison prendre l'air dans le jardin de Chelsea.

Mardi 29.

Mercredi 30. Je suis allé au lever du Roi. J'ai fait visite à lord Godolphin pour obliger M. Keightley, en faveur de qui milord m'a fait mille protestations d'intérêt; il m'a promis en outre que lui et lord Dover saisiraient la première occasion de demander au Roi que M. Keightley fût nommé l'un des commissaires du revenu en Irlande, ce qu'il ne doutait point qui ne réussît. On m'avait dit qu'il y aurait bientôt quelques mutations parmi les commissaires. Dans l'après-midi, j'ai conduit le lord Primat au Roi, chez M. Chiffinch. Sa Majesté a été très-affable envers

lui, mais n'a parlé que de matières générales et n'a pas dit un mot d'affaires.

Jeudi 31. Un domestique de mon fils est arrivé en poste m'annoncer qu'il était tombé malade à Marlborough, attaqué d'une fièvre violente. J'ai envoyé sur-le-champ une voiture pour le transporter à la ville, si cela était à propos et en même temps des prescriptions et des remèdes ordonnés par les docteurs Lowet et Goodale.

Vendredi 1er. *Juin*. Sir Thomas Clarges et le docteur Horneck ont soupé avec moi.

Samedi 2. J'ai aujourd'hui cinquante ans accomplis que j'ai passés en aussi bonne santé que le commun des hommes. J'en remercie Dieu et le prie de faire que, renonçant aux folies et à l'ambition du monde trompeur (auxquelles j'ai été trop attaché), j'emploie le reste de mes jours de manière à me rendre digne d'un monde meilleur; ce que je demande au nom de Jésus-Christ mon adorable Sauveur, qui est mort pour moi misérable pécheur. Amen, amen.

Dimanche 3, *jour de la Pentecôte*. J'ai reçu la communion à l'église de Saint-James.

Lundi 4. Dans la soirée, je suis allé avec ma femme me promener à Chelsea.

Mardi 5. Ma femme et moi avons dîné avec sir John Broderick à Wansworth. Lady Orrery et M. Keightley étaient venus avec nous. Dans la

soirée, les évêques d'Ély et de Bath et Wells sont venus me voir. Je leur ai conseillé de consulter les meilleurs légistes sur la manière dont ils devaient se comporter au conseil, parce que le temps approchait et qu'il fallait qu'ils se trouvassent préparés à répondre à toutes les questions qu'on pourrait leur faire touchant leur pétition.

Mercredi 6. Je suis allé au lever du Roi. Sir Charles Porter et le colonel Fairfax ont dîné avec moi. J'ai fait visite à la duchesse de Monmouth, à lady Thanet et à lady Ranalagh. Dans la soirée les évêques d'Ély, de Bath et Wells, de Peterborough et de St.-Asaph (ce dernier venait d'arriver en ville) sont venus me voir et m'ont demandé à emprunter quelques journaux du parlement qu'ils pensaient pouvoir leur être utiles et que je leur ai prêtés. J'ai reçu des lettres de mon fils m'annonçant qu'il était parfaitement rétabli et qu'il se proposait de continuer son voyage de Bath.

Jeudi 7. Dans la soirée, les évêques sont venus chez moi et m'ont dit qu'ils avaient pris l'avis des meilleurs avocats et qu'ils espéraient s'en tirer heureusement demain. Je leur ai demandé s'ils avaient bien réfléchi à ce qu'il fallait faire et dire, dans le cas où on exigerait qu'ils fournissent caution de se représenter en temps et lieu (car on disait tout bas qu'il en était question), et j'ai vu qu'ils n'y avaient pas pensé; sur quoi je les ai instamment priés d'aller ce soir même

conférer avec sir Robert Sawyer qui pouvait mieux que moi les instruire du pouvoir que le conseil avait aujourd'hui. Ils m'ont quitté avec l'intention d'y aller sur-le-champ.

Vendredi 8. Ayant appris qu'on allait bientôt remplir la place de M. Shéridan dans la commission du revenu de l'Irlande, je suis allé voir lord Godolphin au sujet de M. Keightley. Il m'a dit que le Roi ne lui avait parlé qu'hier de cette affaire et lui avait dit s'être engagé à donner la place de M. Shéridan à un autre; mais que, néanmoins, il parlerait à Sa Majesté de M. Keightley, dans deux où trois jours. Milord Godolphin a voulu me faire croire qu'il ne savait pas vis-à-vis de qui le Roi s'était engagé. Je commence à croire ce qu'on m'avait dit, que Keightley n'obtiendra jamais rien, parce qu'il a changé de religion. Dans l'après-midi, l'archevêque et les autres prélats ont paru au conseil. Aussitôt qu'ils ont été entrés, on leur a montré la pétition et on leur a demandé s'ils la reconnaissaient. L'archevêque a répondu que le Roi savait très-bien quelle pétition lui avait été remise, et qu'on ne devait pas compter qu'ils s'accusassent eux-mêmes; sur quoi on leur a ordonné de se retirer. Après un petit débat, on les a fait entrer et sortir deux ou trois fois. Je n'ai pas encore pu apprendre d'une manière précise ce qui s'est passé à chaque fois; mais, à la fin, on les a requis de

s'engager à comparaître à la cour du banc du Roi, ce qu'ils ont refusé de faire; en conséquence de quoi on les a envoyés à la Tour, et le procureur-général a eu ordre d'informer contre eux. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Samedi 9. Une multitude de personnes sont allées à la Tour pour voir les évêques.

Dimanche 10. Dans la matinée, je suis allé à l'église de Saint-James, où j'ai remarqué beaucoup de chuchottemens; mais je n'ai pu apprendre de quoi il s'agissait. Comme je retournais chez moi, mon page m'a dit que la Reine était accouchée d'un fils. J'ai envoyé à Saint-James (où la cour ne s'était établie qu'hier soir), et l'on m'a rapporté qu'il était vrai que la Reine était accouchée vers dix heures ce matin. Aussitôt après avoir dîné, je suis allé à la cour et j'ai trouvé le Roi se rasant. J'ai baisé la main de Sa Majesté et je l'ai félicitée. Le Roi m'a dit que la Reine avait eu un accouchement si court et qu'il avait eu tant de monde qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire sa toilette. Il m'a ensuite dit d'aller voir le prince. Je suis entré dans la chambre qui avait été autrefois celle de la duchesse, et lady Powis, qui avait été nommée gouvernante, m'a montré le prince. Il dormait dans son berceau et m'a paru un très-bel enfant. Je suis allé à la Tour voir les évêques, et j'ai trouvé une grande quantité de monde qui entrait et sortait.

Lundi 11. Dans la matinée, le bruit s'est répandu que le petit prince était mort. Il avait été malade pendant la nuit et l'on avait éveillé le Roi; mais au moyen de remèdes qu'on lui a donnés, Dieu merci, il s'est trouvé mieux.

Mardi 12. Dans l'après-midi, je suis allé à la Tour. Les évêques m'ont dit que lord Hallifax était venu les voir et leur avait conseillé d'écrire chacun à trois pairs de leur servir de caution lorsqu'ils paraîtraient devant la cour du banc du Roi; ce qu'ils me dirent ne pas leur plaire et ce qu'ils ne semblaient pas disposés à faire. J'avoue que je ne comprends pas l'intention de lord Hallifax. Je sais positivement que quand on délibéra sur la proclamation et sur la pétition pour laquelle les évêques sont détenus, il a poussé la prudence jusqu'à ne pas donner d'avis du tout. J'ai dit aux évêques que, dans mon opinion, la meilleure chose qu'ils pussent faire était d'envoyer secrètement engager quelques uns de leurs amis (sans regarder s'ils étaient ou s'ils n'étaient pas pairs), à se trouver à Westminster le premier jour de la session, en cas qu'on eût besoin d'eux.

Mercredi 13. J'ai fait visite à la duchesse de Monmouth et à lady Ranalagh. Sir Thomas Clarges a soupé avec nous.

Jeudi 14. Dans la matinée, je suis allé voir le lord chancelier. Il a parlé très-librement con-

cernant les évêques, et m'a dit qu'il était très-peiné des poursuites dirigées contre eux, me faisant en même temps beaucoup de protestations du désir de leur rendre service, ce qu'il m'a prié de leur faire savoir. Il m'a dit que le Roi avait d'abord résolu de laisser tomber l'affaire et de ne pas faire procéder contre eux; qu'il était fâché de voir que le Roi eût changé d'avis; qu'il ne savait pas comment cela s'était fait, mais qu'il y avait des gens qui voulaient pousser le Roi à sa perte. Dans l'après-midi, je suis allé à la Tour et j'ai rendu compte aux évêques de tout ce que le lord chancelier m'avait dit.

Vendredi 15. Ce jour étant le premier de la session, à l'ouverture de l'audience de la cour du banc du Roi, le procureur-général a demandé un *habeas corpus* délivrable sur-le-champ pour amener les évêques devant la cour. Vers onze heures et demie, ils sont arrivés. Westminster-Hall et Palaceyard étaient encombrés de monde. Pendant tout le chemin, depuis le port de Westminster où ils avaient débarqué jusqu'au tribunal, le peuple s'ouvrait pour leur laisser un passage et leur demandait leur bénédiction. Quand ils ont été arrivés au tribunal, on a lu l'information dressée contre eux. Les conseils des évêques ont ensuite présenté diverses exceptions préjudicielles; mais toutes ont été rejetées, le juge Powell différant d'avec ses collègues sur

tous les points. Enfin, les conseils ont plaidé au fond et les débats ont été renvoyés à quinzaine. La cour a reçu les cautions des évêques pour comparaître alors, savoir, de l'archevêque deux cents livres sterling, et des autres, cent livres chacun; après quoi ils s'en sont retournés à leur demeure. A leur retour, le peuple se pressait de même sur leurs pas pour demander leur bénédiction. Comme j'allais monter en voiture, dans la petite cour près de la chambre des lords, j'ai trouvé l'évêque de Saint-Asaph au milieu de la foule, le peuple regardant comme une bénédiction de baiser la main ou les vêtemens des évêques. J'ai pris l'évêque de Saint-Asaph dans mon carrosse et l'ai amené à la maison; mais j'ai été obligé de faire un grand détour pour éviter la foule qui encombrait les rues, et au milieu de laquelle, ni l'évêque, ni moi, ne nous souciions de demeurer. L'évêque a soupé avec moi ainsi que sir Thomas Clarges et les docteurs Tennison et Horneck. Dans la soirée, le prince et la princesse sont revenus de Bath. Mon fils, Dieu merci, est revenu sain et sauf, mais très-affaibli par sa dernière maladie.

Samedi 16. Je suis allé voir le prince et la princesse, que j'ai trouvés très-bien portans. La princesse m'a dit qu'elle se trouvait beaucoup mieux depuis qu'elle avait pris les bains, et parle d'aller bientôt à Tunbridge. Dans la soirée

quelques uns des évêques sont venus chez moi.

Dimanche 17. Je suis allé à l'église de Saint-James. C'est aujourd'hui le jour désigné pour rendre des actions de grâces au sujet de la naissance du prince de Galles.

Lundi 18. Je suis allé voir la princesse. Elle m'a prié de lui raconter l'affaire de évêques, ce que j'ai fait.

Mardi 19. L'évêque d'Ely et moi sommes allés ensemble dîner chez lord Burlington à Chiswick.

Mercredi 20. Dans l'après-midi, je suis allé à un comité des gouverneurs de Charter-House. En revenant à la maison, j'ai été rendre visite à l'évêque d'Ely.

Jeudi 21. On m'a dit que ce matin le lord chancelier avait amené sir Samuel Astry chez le Roi; on supposait que c'était au sujet du procès des évêques, sir Samuel étant chargé de choisir le jury. Je suis allé voir la princesse.

Vendredi 22. Je ne suis pas sorti de toute la journée.

Samedi 23. Je suis allé au lever du Roi. J'ai prié Sa Majesté de faire quelque chose pour ce pauvre capitaine Plunkett. Lord Tyrconnel l'avait traité très-durement (quoique Irlandais) sans aucun motif, mais parce que ce pauvre homme avait parlé de moi avec reconnaissance. Le Roi m'a promis de prendre soin de lui. Robert Barclay a dîné avec moi. Il m'a dit que lui

et Pen avaient réconcilié lord Sunderland et lord Melford; ce qui, à ce qu'il espérait, serait la ruine du père Peters. M. Zulestein est arrivé de Hollande avec les félicitations du prince d'Orange sur la naissance du prince de Galles. Dans l'après-midi, j'ai visité lady Ranalagh.

Dimanche 24. Je suis allé à l'église de Saint-James.

Lundi 25. Dans la soirée, les évêques de Saint-Asaph, d'Ely, de Bath et Wells et de Peterborough sont venus me voir. Ils m'ont dit que leur jury avait été composé cet après-midi. On m'a dit que sir Robert Clarke avait été très-occupé chez sir Samuel Astry, pour cet objet.

Mardi 26. Il y a eu une réunion d'hommes de loi. J'ai mené lord Montrath chez lord Godolphin pour le prier d'accueillir favorablement une pétition relative à son domaine d'Irlande, qui allait être soumise à la trésorerie. J'ai dîné avec sir R. B. J'ai arrhé mes conseils pour demain.

Mercredi 27. Je suis allé à Westminster-Hall; mais ma cause a été ajournée à samedi. J'ai été rendre visite à M. Zulestein. Dans l'après-midi, je suis allé chez le lord chancelier. Il m'a parlé très-librement et d'un air extrêmement peiné de l'affaire des évêques. Il m'a paru appréhender vivement que leur mise en jugement n'eût des conséquences très-fâcheuses pour le Roi, dans toutes ses affaires; mais il m'a dit qu'on verrait

qu'il avait joué le rôle d'un honnête homme; quant aux juges, a-t-il dit, ce sont pour la plupart des coquins.

Jeudi 28. Les évêques m'ont dit qu'ils avaient réglé tout avec leurs conseils pour leur procès. Lord Dartmouth est allé trouver l'évêque d'Ely pour lui persuader de s'adresser au Roi; la chose a transpiré, et aurait été très-désagréable si l'évêque n'avait pas tenu très-ferme.

Vendredi 29. Les évêques ont été mis en cause. Le procès a duré depuis neuf heures du matin jusqu'après six heures du soir. Il y avait de vingt-cinq à vingt-six nobles présens à l'audience pendant tout le temps. Quand le jury s'est retiré, la cour a renvoyé l'audience à demain dix heures du matin. L'évêque de Saint-Asaph, sir Thomas Clarges et le docteur Tennison ont soupé avec moi. M. Blancy était à la cour pour recueillir le procès. Le lord-maire et la cour des aldermen devaient aller aujourd'hui voir le prince de Galles.

Samedi 30. Westminster-Hall était de nouveau très-encombré de monde. Le jury, dont sir Roger Langley était le chef, a rendu son verdict : *Non coupables*. En ce moment il s'est élevé dans la salle une acclamation si extraordinaire qu'on aurait cru que l'édifice s'écroulait; à tel point que la cour a été obligée d'en tenir compte. Ma cause avec la Reine douairière a été ajournée jusqu'à

mardi prochain. Dans la soirée je suis allé à New-Park. J'ai trouvé mon frère qui arrivait de Bath. Quantité de feux ont été allumés en réjouissance de l'acquittement des évêques.

Dimanche 1er. *Juillet.* Je suis allé à l'église de Saint-James. L'évêque de Saint-Asaph a dîné avec nous. Dans l'après-midi, lord Abingdon, qui s'était rendu à Londres pour le procès des évêques, est venu me voir. Il repart demain.

Lundi 2.

Mardi 3. Je suis allé à Westminster-Hall, comptant que ma cause serait appelée; mais après quelques chicanes entre les conseils, les juges ont dit qu'ils n'avaient pas pu examiner suffisamment les registres, et qu'en conséquence la cause était renvoyée à la prochaine session. A coup sûr tous ces délais n'annoncent pas que l'affaire soit claire du côté de la Reine. Mon frère a dîné avec nous. Dans l'après-midi, nous sommes allés ensemble à Lambeth rendre visite à l'archevêque.

Mercredi 4.

Jeudi 5. Dans la matinée, je suis allé voir le lord chancelier. Il m'a dit qu'il avait trouvé le Roi un peu peiné de ce qu'on avait mis les évêques en jugement; qu'il semblait être d'une humeur plus douce; et qu'il espérait qu'on pourrait lui persuader de prendre des mesures

modérées. « Maintenant, nous a dit milord, les honnêtes gens, lords ou autres (bien que le Roi les eût traités durement) devraient paraître souvent à la cour : je suis sûr que cela ferait bien. » Il m'a prié de venir quelquefois le voir, afin que par mon intermédiaire il pût avoir avec l'archevêque une correspondance qu'il était encore trop tôt pour lui d'avoir ouvertement. Dans la soirée, lord Morpeth a épousé lady Anne Capell ; il y a eu une grande fête et beaucoup de monde, quoique rien que des parens.

Vendredi 6. Sir John Trevor, maître des rôles, le colonel Titus et M. Vane, fils de sir Henri Vane, ont prêté serment comme membres du conseil privé. Dieu nous bénisse ! Que va devenir le monde?

Samedi 7. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite à lady Thanet et à lady Ranalagh.

Dimanche 8. Je suis allé à l'église de Saint-James.

Lundi 9. Dans l'après-midi, je suis allé voir la Reine. C'était la première fois que je la voyais depuis qu'elle était en couches ; elle m'a reçu très-gracieusement, et m'a demandé pourquoi je n'étais pas venu plus tôt, et pourquoi je ne venais pas plus souvent.

Mardi 10. Quand je suis rentré chez moi, en revenant de la prière du matin, ma femme m'a annoncé que mon fils était parti avec mistriss

Obryon, fille de lady Catherine, ce qui m'a frappé au cœur. Plus j'y pense, plus cela m'afflige. J'avais été en pourparlers, l'année dernière, avec lady Catherine et sir Joseph Williamson, au sujet de cette jeune personne, d'après le désir de mon fils, car je ne les connaissais nullement; mais voyant qu'elle n'avait pas de dot (ce sans quoi je ne puis faire d'établissement) et que son bien ne lui reviendra qu'après le paiement des dettes du duc de Richmond, lesquelles s'élèvent encore à près de 14,000 livres sterling, je rompis l'affaire tout net. C'était le mariage le plus inconvenant possible pour moi : une jeune femme assez mal élevée, aucune espèce d'avantage et une charge inévitable. D'un autre côté, c'est une action basse et indigne d'un homme d'honneur d'enlever un enfant à ses parens, et que personne ne voudrait avoir faite. Dieu merci, je n'y ai pas donné les mains. O Seigneur! rendez-moi capable de supporter ce coup irréparable. Grand Dieu! faut-il que ma pauvre famille soit plongée dans l'affliction par celui en qui reposait l'espoir de son élévation. O Dieu! mon cœur en est brisé. Mon frère, dont l'affection est toujours active, est venu me trouver en toute hâte; mais je lui ai dit que je ne voulais pas voir mon fils, ni entendre parler de ce mariage. Il est ensuite allé trouver lady Catherine, qui était remplie d'indignation, comme j'avoue qu'elle

avait raison de l'être. Ma femme, qui a toujours aimé mon fils comme s'il eût été le sien, l'a encouragé tant qu'elle a pu à faire ce mariage, pensant qu'il était convenable et serait avantageux pour lui; mais voyant que cela me causait tant de peine, elle a pris un logement pour les jeunes gens, dans Leicester-Fields; ils y sont allés ce soir. Il paraît qu'ils ont été mariés à Totteridge. Mistriss Garaway et M. Keightley les ont aidés et sont partis avec eux, imaginant, je le crois véritablement, qu'en cela ils faisaient bien.

Mercredi 11. Ayant réfléchi que ce jeune homme, que je pensais qui s'était rendu malheureux, était mon fils et mon seul enfant, que je devais tirer le meilleur parti possible d'un mauvais marché, et ne pas ajouter malheur sur malheur, j'ai cédé aux sollicitations de ma femme et de mon frère, et je suis allé voir mon fils et sa femme. J'ai dîné avec eux, et je les ai ramenés le soir à la maison. J'ai cherché à voir lady Catherine; mais elle n'était pas ou ne voulait pas être chez elle.

Jeudi 12. Dans l'après-midi, je suis allé chez lady Catherine; j'ai trouvé sir Joseph avec elle. Je lui ai fait mon compliment aussi bien qu'elle m'en a laissé le moyen; mais elle n'a voulu rien écouter patiemment (ce dont j'avoue que je ne saurais la blâmer), et en conséquence je me suis retiré. J'ai prié sir Joseph d'employer ses bons offices, et d'engager milady à voir sa fille; mais

il m'a dit avec une roideur étonnante qu'il était l'homme du monde le moins propre à intervenir entre milady et sa fille. J'ai répliqué que je croyais tout au contraire qu'il y était le plus propre, et sur cela nous nous sommes quittés. Ils sont partis sur-le-champ pour Cobham. M. Zulestein est venu me voir.

Vendredi 13. Sir Thomas Clarges et le docteur Horneck ont soupé avec moi.

Samedi 14. J'ai été faire visite à sir R. B. et à lady Ranalagh.

Dimanche 15. Je suis allé à l'église de St.-James.

Lundi 16. Nous avons tous dîné avec mon frère à New-Park.

Mardi 17. Lady Catherine et sir Joseph W. sont venus en ville. Je suis allé les voir. Ils étaient assez apaisés. Dans la soirée sir Joseph est venu rendre visite à ma famille et lui a dit que sa mère viendrait bientôt la voir. Nous sommes tous allés chez la duchesse de Richmond pour voir le feu d'artifice tiré à l'occasion de la naissance du prince de Galles. J'ai été faire visite à M. Zulestein.

Mercredi 18. Sir Joseph W. est venu voir ma fille, et l'a menée à sa mère; Dieu merci, cette faute est réparée. Sir Joseph est venu ensuite nous rendre visite, à ma femme et à moi, et dans la soirée nous sommes allés chez lady Catherine.

Jeudi 19. M. Zulestein a dîné avec nous. Lady Catherine et sir Joseph sont partis pour Cobham, et nous ont invités à y aller.

Vendredi 20.

Samedi 21. Ma femme et moi, mon fils et ma fille, avons dîné à Sion. Nous sommes allés de là à Cobham. Sir Joseph est venu au-devant de nous à deux milles de la maison. Nous avons été très-bien reçus. C'est un bel endroit.

Dimanche 22. Nous sommes allés à la cathédrale de Rochester, où, à mon agréable surprise, il n'y avait ni doyen, ni chanoine. Le même homme a lu les deux services et a prêché; et, avant le sermon, il a été chanté un psaume comme dans les simples paroisses. Quelle honte!

Lundi 23. Dans l'après-midi, nous sommes revenus à Londres. En arrivant, j'ai appris que le duc d'Ormond était mort samedi dernier à Kingston-Hall. Je suis allé avec mon fils chez le maître de la chancellerie pour les affaires de ma femme. Nous avons soupé sur l'eau.

Mardi 24. La cour est partie pour Windsor. J'ai dîné chez sir H. Capell, à Kew, avec toute sa famille. Lord Worcester est venu avec nous. Nous sommes allés lui et moi solliciter les chanoines de Westminster, afin qu'ils choisissent le jeune duc d'Ormond pour leur grand-maître, à la place de son grand-père. Dans la soirée, j'ai eu

avis d'Oxford que l'Université avait choisi le duc d'Ormond pour son chancelier.

Mercredi 25. Dans l'après-midi, je suis allé avec mon fils voir le maître de la chancellerie.

Jeudi 26. Je suis allé le matin chez le lord-chancelier pour être présent à une demande concernant les affaires de ma fille. Mon frère est allé à Windsor avec le duc d'Ormond pour le présenter au Roi. A Hounslow, mon frère a trouvé une lettre de lord Middleton, qui lui annonçait en substance que le Roi était très-mécontent de ce que lord Ormond avait été élu chancelier d'Oxford, et que Sa Majesté ne voulait pas qu'il acceptât; sur quoi lord Ormond a rebroussé chemin, et mon frère est allé tout seul. J'ai soupé chez lady Thanet.

Vendredi 27. Mon frère a envoyé dire au duc d'Ormond de se rendre en toute hâte à Windsor pour présenter ses hommages au Roi, qui avait bien voulu se désister dans l'affaire de l'Université. Dans l'après-midi je suis allé chez le lord-chancelier assister à une conférence relative à une pétition de M. Dockmanique, concernant le nouveau canal; mais elle a été renvoyée à un autre jour.

Samedi 28. Je suis allé à Swallow-Field avec ma famille. Nous avons dîné à Bagshot.

Dimanche 29. Le docteur Hungerford et M. Pocock ont dîné avec nous.

Lundi 30. Il a plu avec la plus grande violence pendant douze heures sans interruption.

Mardi 31. Je suis allé à Windsor. J'ai été rendre mes devoirs au Roi et à la Reine, qui, aussitôt après avoir dîné, sont allés à Richmond, le prince n'étant pas bien; on l'avait envoyé là, à cause du bon air. J'ai dîné avec lord Dartmouth. Je suis revenu à Londres dans la soirée. J'ai soupé avec lady Orrery.

Mercredi 1er. *Août.* Je suis allé chez M. Ant. Keck, pour voir MM. Cherry, Darwyn et Green au sujet du nouveau canal, le lord-chancelier ayant recommandé la pétition de M. Dockmanique, et invité M. Keck et Whitelocke à s'occuper de toute l'affaire. En conséquence de cela, ils nous ont fait une proposition d'accommodement, qui a été acceptée de notre part; mais Green a dit qu'on ne pouvait rien faire sans le gouverneur. Cherry s'est engagé à lui écrire, ainsi qu'au sous-gouverneur, et à rapporter des réponses d'eux samedi, jour où nous sommes convenus de nous réunir de nouveau. J'ai dîné avec sir R. B.

Jeudi 2. J'ai dîné à Lambeth. Dans l'après-midi, j'ai été rendre visite à lady Ranalagh. Le prince était extrêmement mal et on le croyait en grand danger. Il avait, jusqu'à présent, été nourri à la main; mais aujourd'hui on parlait de lui donner une nourrice.

Vendredi 3. J'ai soupé chez lady Sylvius.

Samedi 4. Je suis allé chez M. Keck, où il n'est venu que M. Whitelocke et M. Cherry; ce dernier a rapporté des lettres de MM. Neville et Berners, qui ne parlaient de rien que de délai; ce qui a tellement mécontenté M. Keck qu'il a signé un rapport au lord-chancelier sur cette affaire; rapport que M. Whitelocke a refusé de signer. Dans l'après-midi, je suis allé à Swallow-Field.

Dimanche 5. Je ne suis allé qu'à l'Église.

Lundi 6. Mon fils est allé à Tunbridge voir le prince de Danemarck, après beaucoup de sollicitations.

Mardi 7.

Mercredi 8. Je suis retourné à Londres. On m'a dit que le prince avait été très-mal jusque dans la journée d'avant hier, où on lui a donné une nourrice, et qu'aussitôt qu'il a eu tetté il a été visiblement mieux. Je suis allé chez le lord-chancelier; mais il était parti pour Douvres avec lady Pembroke, et on ne l'attend pas avant demain soir. J'ai soupé chez lady Thanet.

Jeudi 9. J'ai dîné à Lambeth. Le docteur Tennison y est venu avec moi; lord Falconberg y était. J'ai soupé chez madame de Gouverné.

Vendredi 10. J'ai rendu compte au lord-chancelier de ce qui s'était passé chez M. Keck. Il m'a dit qu'il était fâché qu'on ne se fût pas accom-

modé; mais que si je voulais dîner lundi prochain avec lui à Bulstrode, où il allait en ce moment, il y ferait venir M. Whitelocke et M. Neville, et terminerait l'affaire.

Samedi 11. Je suis allé à Swallow-Field avant midi. Peu de temps après, lord Montrath et mon fils y sont arrivés. Mon fils n'avait fait qu'un court séjour à Tunbridge. Ma femme était allée à Windsor; elle m'a dit que le prince y avait été ramené aujourd'hui, et paraissait beaucoup mieux.

Dimanche 12.

Lundi 13. Je suis allé à Bulstrode; mais aucune des personnes attendues n'y est venue, excepté M. Dockmanique. Le lord-chancelier nous a dit que puisque les autres intéressés n'étaient pas présens, il fallait ajourner la conférence jusqu'à son retour à Londres, et qu'alors il arrangerait tout à notre satisfaction. Le docteur Hickman et M. Slater, gentilhomme du voisinage, ont dîné avec nous. Lorsque je me disposais à partir, milord a voulu me ramener jusqu'à la maison du docteur Hickman; j'ai monté dans sa calèche. Il m'a parlé très-librement de toutes les affaires du jour; il a appelé les juges un tas de sots et de coquins; il a dit que le grand juge Wright était une bête; il a ajouté que le Roi et la Reine devaient dîner avec lui jeudi prochain, et qu'il avait encore beaucoup d'espoir que le Roi serait modéré quand le parlement s'assem-

blerait. Lorsque nous sommes arrivés chez le docteur, milord était disposé à plaisanter; il m'a dit qu'il avait des papistes et des espions parmi ses domestiques, et que par conséquent il devait être prudent chez lui. Je suis resté là environ une heure, après quoi j'ai pris congé de milord et du docteur, ayant au moins quatorze milles à faire.

Mardi 14.

Mercredi 15. Je suis allé avec ma famille à Cornbury. Nous avons dîné à Oxford, à l'*Ange*, aucun de mes amis n'étant en ville. Lord Montrath est venu avec nous.

Jeudi 16. M. Mayott est venu nous voir.

Vendredi 17. Lord Abingdon, M. Bertie, le colonel Heyling, le docteur Aleworth et M. Mayott ont dîné avec nous.

Samedi 18. Sir Littleton Osbaldiston et M. Cary ont dîné avec nous.

Dimanche 19. Dans l'après-midi, sir Robert Jenkinson et ses dames sont venus nous voir.

Lundi 20. Nous avons tous dîné chez le colonel Heyling.

Mardi 21. Nous avons tous dîné chez sir Robert Jenkinson.

Mercredi 22.

Jeudi 23. Nous avons tous dîné chez M. Mayott. Dans l'après-midi, sir W. Walter et sa femme sont venus nous voir.

Vendredi 24. Lord Wenman, sir Robert Jenkinson, le colonel Heyling et leurs dames ont dîné avec nous.

Samedi 25. Sir L. Osbaldiston, M. Cary et M. Jordan ont dîné avec nous. J'ai reçu avis de Londres que l'évêque de Rochester ne voulait plus siéger dans la commission ecclésiastique, et des copies de sa lettre aux autres commissaires, contenant les motifs de sa retraite, ont été répandues dans la province. M. Fraser est arrivé de Londres.

Dimanche 26.

Lundi 27. M. Blake a dîné avec moi. Il a été dernièrement admis dans la commission de paix, dont il n'avait, jusqu'à présent, jamais fait partie. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore prêté serment, qu'il était infirme, et a allégué beaucoup d'excuses, en me priant de le faire rayer, ce que j'ai entrepris volontiers. C'est un fanatique austère, et qui n'avait jamais pu entrer auparavant dans la commission de paix; mais aujourd'hui que tous les honnêtes gens et les amis de l'Église ne sont plus soutenus, lui et les gens de sa sorte sont employés; ce qui, je n'en doute pas, causera la perte du Roi. Cet homme est très-riche et très-fier; et il désire ne pas faire partie de la commission, afin que ses voisins ne pensent pas mal de lui. Les gens de cette espèce veulent ménager tous les partis.

Mardi 28. J'ai dîné chez mon cousin Parker. M. Keightley est venu avec moi. En rentrant chez moi le soir, j'y ai trouvé M. de La Bastide et M. Wichart, chanoine de Windsor, arrivant de Londres.

Mercredi 29. Je suis allé avec sir Robert Jenkinson et M. Mayott dîner chez lord Abingdon, à Rycott; nous avons mené M. de La Bastide avec nous.

Jeudi 30. La veuve Hyde et sa fille Levins ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, M. de La Bastide et M. Wichart sont partis.

Vendredi 31. Mon cousin Parker, sa femme et ses filles ont dîné avec nous. Lord Montrath est parti pour Londres. Dans la soirée, le doyen de Bristol est arrivé d'Oxford.

Samedi 1er. *Septembre*. Dans l'après-midi, je suis allé voir sir Harry Brown.

Dimanche 2.

Lundi 3. Le vice-chancelier, le docteur Willis et le prévôt de la Reine ont dîné avec nous.

Mardi 4. Mon fils et ma fille sont allés chez mon cousin Parker, et sont revenus dans la soirée. Ma femme ne se portant pas bien, je suis resté à la maison avec elle. Dans l'après-midi, M. Fraser est parti. M. William Robinson est venu pour régler tout ce qui regarde mon pont.

Mercredi 5. M. Keightley, M. Ferrers et M. Ro-

binson s'en sont allés. Sir H. Brown et son fils ont dîné avec nous.

Jeudi 6. Nous avons tous dîné chez lord Wenman.

Vendredi 7. M. Evans a dîné avec nous.

Samedi 8. Sir L. Osbaldiston a dîné avec nous.

Dimanche 9. M. Bray a dîné avec moi. Il m'a dit que lord Abingdon était convenu de le présenter comme un des candidats au parlement pour ce comté, le parlement devant s'assembler en novembre prochain.

Lundi 10. Nous sommes partis de Cornbury. Nous avons dîné chez le vice-chancelier, et couché chez mon cousin Levins.

Mardi 11. Ce matin, de bonne heure, j'ai reçu, par exprès, une lettre de lord Worcester, qui me priait de me trouver à Charter-House, jeudi matin, pour élire le duc d'Ormond gouverneur à la place de son grand-père. Nous sommes allés à Swallow-Field.

Mercredi 12. Je suis allé à Londres. J'ai soupé chez lord Montrath. Le colonel Beaumont et quatre ou cinq autres officiers ont été cassés pour avoir refusé de recevoir des Irlandais dans leurs compagnies.

Jeudi 13. Je suis allé avec mon frère à Charter-House, où le duc d'Ormond a été élu à l'unanimité. J'ai dîné chez lady Thanet. Dans la soirée,

ma femme et ma famille sont revenues à Londres.

Vendredi 14.

Samedi 15. Je suis allé à Kew avec sir Ol. Saint-George; mais n'ayant pas trouvé sir H. Capell chez lui, nous avons dîné à New-Park avec mon frère. Mon fils et sa femme sont allés à Cobham.

Dimanche 16. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, j'ai été à Burlington-House et chez lady Ranalagh.

Lundi 17. J'ai dîné avec sir R. B. Le prince et la princesse sont revenus de Tunbridge. M. Skelton a été envoyé prisonnier à la Tour.

Mardi 18. Ce matin je suis allé voir le prince de Danemarck et la princesse. Elle est allée à Windsor et est revenue le soir. Le Roi est revenu en ville avec elle. Mon fils et ma fille sont de retour de Cobham.

Mercredi 19. Le Roi est allé à Chatham. J'ai dîné avec sir H. Capell à Kew.

Jeudi 20. Je suis allé rendre visite au duc de Hamilton. Dans la soirée, le Roi est revenu de Chatham; la Reine et le prince de Galles sont également revenus de Windsor.

Vendredi 21. Sir Thomas Clarges et le docteur Horneck ont soupé avec nous. Une déclaration a été adoptée au conseil pour apaiser les méfiances qu'excite la convocation du parlement.

Samedi 22. Je suis allé au lever du Roi. J'ai

été voir le lord chancelier, avec le docteur Willis, pour l'affaire de l'Université concernant les imprimeurs. Milord a conseillé de présenter demain au Roi, en conseil, une pétition dressée au nom de l'Université, et il a dit qu'il en prendrait soin. Il m'a ensuite beaucoup parlé de la déclaration qui a été adoptée hier; il m'a dit qu'il en était le rédacteur; que Sunderland, Dartmouth et Godolphin s'étaient accordés avec lui sur cette pièce, mais qu'ensuite elle avait été altérée en quelques endroits par l'influence d'autres personnes; que lord Godolphin s'était séparé d'avec lui et avait tâché de glisser quelques clauses dans la nouvelle rédaction. Le lord chancelier m'a dit en outre que le Roi avait eu l'intention de mander l'archevêque de Cantorbéry, mon frère, moi et quelques autres de ses anciens amis, pour s'entretenir avec nous sur la situation générale de ses affaires; que l'archevêque de Winchester avait déjà eu un entretien avec Sa Majesté, et qu'elle avait envoyé chercher les évêques de Londres, d'Ely, de Bath et Wells et de Peterborough. J'ai dîné à Lambeth, et j'ai rendu compte à l'archevêque de cette conférence. Sa Grâce m'a dit que l'évêque de Winchester était venu les trouver et leur avait rapporté ce que le Roi lui avait dit, et qui était en substance que Sa Majesté était résolue à soutenir l'église d'Angleterre, et que l'on verrait qu'il ne laissait pas de côté ses anciens

amis. Dans la soirée, mon frère est arrivé de New-Market, où il avait passé quelques jours avec lord Burlington. Il m'a montré une lettre que lord Darmouth lui avait envoyée par un exprès pour l'engager, par l'ordre du Roi, à venir en toute hâte à Londres. Il m'a dit que le messager qui lui a remis cette lettre en avait une de la même nature pour l'évêque d'Ely.

Dimanche 23. Je suis allé à l'église de Saint-James. Dans la soirée, j'ai été rendre mes devoirs à la Reine. Elle m'a demandé où j'avais été pendant si long-temps qu'elle ne m'avait pas vu. J'ai répondu que Sa Majesté n'avait été que trois jours en ville. Elle a répliqué qu'elle aimait à voir ses amis, et m'a ordonné de venir plus souvent. Je suis, après cela, allé chez la princesse, ma femme m'ayant dit qu'elle était surprise de ne pas me voir. Je l'ai trouvée dans sa chambre à coucher avec une seule de ses femmes. Elle m'a demandé pourquoi je ne venais plus aussi souvent que j'avais coutume de le faire. J'ai répondu que j'avais été à la campagne, et que Son Altesse royale n'avait pas été long-temps en ville; mais qu'en quelque lieu que je fusse, j'étais toujours prêt à me rendre aux ordres de Son Altesse royale. Elle m'a dit alors qu'elle trouvait le Roi très-inquiet des préparatifs qui se faisaient en Hollande. Elle m'a demandé ce que j'avais ouï dire à ce sujet. J'ai répondu que j'étais étranger à

toute espèce d'affaire, et que je n'avais véritablement entendu que des bruits ordinaires. La princesse m'a parlé ensuite avec beaucoup de mécontentement de lord et lady Sunderland, surtout de la dernière. J'ai dit que j'étais surpris de trouver Son Altesse royale dans une telle disposition vis-à-vis de cette dame, que tout le monde regardait comme lui étant très-attachée, et j'ai demandé si je pouvais oser m'informer du sujet de ce mécontentement. La princesse m'a dit qu'elle pensait que lady Sunderland était une des plus méchantes femmes qui existassent dans le monde. Après une petite pose, j'ai pris la liberté de dire que j'aurais désiré que Son Altesse royale ne pensât pas aussi bien sur le compte de cette dame qu'elle l'avait fait jusqu'alors, et que j'étais certain qu'on avait eu raison de la prévenir contre elle. La princesse a alors regardé sa montre et est passée dans le salon. Elle m'a engagé à venir la voir souvent. Qu'est-ce que cela veut dire? Elle semble avoir envie de dire quelque chose, et pourtant elle se tient sur la réserve, et, en effet, ne dit rien.

Lundi 24. Je suis allé au lever du Roi, et je l'ai trouvé allant du côté de la Reine. Le Roi m'a dit que les Hollandais venaient pour envahir tout de bon l'Angleterre. J'ai pris la liberté de demander à Sa Majesté si elle le croyait réellement; ce à quoi le Roi a répondu avec chaleur : « dites-

« moi si je vous vois, milord. » Il m'a dit ensuite qu'un exprès arrivé la veille au soir avait apporté la nouvelle que deux mille hommes étaient déjà embarqués, et que sept mille autres se portaient sur la côte. « Maintenant, milord, a ajouté « le Roi, je verrai ce que feront les champions de « l'église d'Angleterre. » J'ai répondu : « Sire, Votre « Majesté verra qu'ils se comporteront comme « d'honnêtes gens, quoiqu'on les ait traités un peu « sévèrement dans ces derniers temps. » J'ai été rendre visite au lord chancelier, qui m'a dit que samedi dernier le Roi était résolu de convoquer tous les pairs qui étaient dans la capitale ou aux environs pour conférer avec eux sur la situation actuelle des affaires; qu'il voulait mettre toutes les choses sur le pied où elles étaient à son avénement au trône; et qu'en conséquence de cette résolution le Roi lui avait ordonné de réintégrer tous les anciens aldermen de la Cité qui avaient été renvoyés; que plusieurs d'entre eux étaient venus hier chez lui; mais qu'il les avait trouvés résolus de ne pas rentrer en place que le Roi n'eût fait quelque déclaration ultérieure, ce dont il comptait rendre compte au Roi à midi. Le Roi est allé à Hampton-Court pour voir le régiment de Mac Gilly-Cudd, arrivé dernièrement d'Irlande. J'ai dîné à Lambeth, et j'ai rendu compte de tout cela à l'archevêque. Dans l'après-midi, je suis allé chez la princesse. Quoique je l'aie

trouvée seule, elle ne m'a rien dit. Je lui ai raconté ce qui s'était passé entre le Roi et moi. Elle m'a dit très-sèchement qu'elle ne savait rien que ce que le prince lui disait avoir entendu dire au Roi.

Mardi 25. J'ai dîné avec sir R. B. Dans la soirée, l'évêque d'Ely est me venu voir, étant nouvellement arrivé en ville. Il m'a montré une lettre qu'il avait reçue ce matin à Hockerell, et que le lord Sunderland lui avait écrite hier pour l'inviter à se rendre chez le Roi vendredi prochain, à dix heures du matin. Plusieurs autres évêques ont reçu l'ordre de s'y rendre en même temps.

Mercredi 26. Je suis allé voir la princesse. Elle m'a annoncé que le prince lui avait dit que le Roi avait ordonné hier soir d'annuler les lettres de convocation du parlement pour novembre prochain. L'évêque d'Ely et mon frère ont dîné avec moi. Comme nous nous mettions à table, l'évêque a reçu une lettre venant du trésor privé, et par laquelle on l'engageait à se trouver chez M. Graham, aujourd'hui à trois heures après midi, et que le Roi y viendrait. Lord Godolphin avait dit ce matin à mon frère que le Roi avait envie de parler en particulier à l'évêque d'Ely, et l'avait prié d'arranger cette conférence. L'évêque a prié mon frère de dire à lord Godolphin qu'il pensait qu'il serait beaucoup mieux de ne voir le Roi en particulier qu'après qu'il aurait

été lui rendre ses devoirs vendredi avec les autres évêques. D'après cela il a écrit à M. Graham qu'il ne lui était pas possible de se trouver chez lui au temps fixé. Dans l'après-midi, l'évêque et moi sommes allés chez le docteur Tennison, avec qui nous avons trouvé le docteur Sherlock et M. Wake. Nous sommes revenus à la maison où mon frère était de retour. Il avait annoncé à lord Godolphin ce que désirait l'évêque, et milord en avait informé le Roi; mais Sa Majesté avait dit qu'elle voulait parler à l'évêque d'Ely et lui ordonnait de venir ce soir à huit heures la trouver dans son appartement. L'évêque y est allé en sortant de chez moi.

Jeudi 27. L'évêque d'Ely m'a dit que le Roi l'avait reçu très-gracieusement hier au soir, mais n'avait parlé que de choses générales. Je suis allé voir la princesse. Elle m'a dit que le Roi avait reçu ce matin un nouvel exprès annonçant que la plus grande partie des forces hollandaises était embarquée, que le prince d'Orange devait s'embarquer lui-même lundi prochain; que lord Shrewsbury, lord Wiltshire et M. Sidney étaient avec lui. Elle a ajouté que le Roi paraissait très-très-troublé et très-triste. J'ai pris la liberté de dire que c'était dommage que personne ne saisît cette occasion de parler franchement et loyalement au Roi; que je pensais dans mon humble jugement qu'il serait très-à propos que Son Al-

tesse lui dît quelque chose à ce sujet, et le priât de conférer avec quelques uns de ses anciens amis qui l'avaient toujours servi fidèlement. Elle m'a répondu que jamais elle ne parlait d'affaire au Roi. J'ai répliqué que son père ne pouvait trouver mauvais de la voir si inquiète pour lui. J'ai dit tout ce que j'ai pu pour l'engager à parler au Roi; je lui ai représenté que cela pourrait faire un bon effet, et qu'il n'en pourrait résulter aucun mal; mais elle ne s'est pas laissé persuader. Plus je l'ai pressée et plus elle a montré de réserve. Enfin elle m'a dit qu'il fallait qu'elle s'habillât et que l'heure de la prière était presque arrivée. Au moment où je prenais congé, elle m'a prié de revenir promptement la voir. Je suis allé chez le lord chancelier. Il m'a dit que tout était défait, que quelques coquins avaient fait changer d'avis au Roi, qu'il ne voulait céder en rien aux évêques, et que la Vierge Marie devait tout faire. J'ai dit à mon frère tout ce qui s'était passé chez la princesse et chez le lord chancelier.

Vendredi 28. Plusieurs évêques ont été ce matin chez le Roi. On m'a dit que Sa Majesté les avait reçus très-gracieusement, mais qu'elle ne leur avait parlé qu'en termes généraux, leur disant que ce n'était pas maintenant le moment de s'occuper de disputes particulières, qu'ils éprouveraient chaque jour de plus en plus les effets de sa bienveillance, et qu'elle avait donné ordre de

réintégrer l'évêque de Londres. L'archevêque étant indisposé, n'avait pas pu venir. Les évêques de Londres et de Bristol n'étaient pas encore arrivés en ville, bien qu'on les eût mandés. Au moment où les évêques sortaient de chez le Roi, plusieurs personnes qui se trouvaient dans les appartemens leur ont demandé comment allaient les choses. L'évêque de Winchester a répondu : *Omnia bene* (le pauvre homme!) Dans l'après-midi, il y a eu un chapitre de la Jarretière, où l'ordre a été conféré aux ducs d'Ormond et de Berwick. Le Roi a dit là à mon frère qu'il croyait avoir satisfait les évêques. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Samedi 29. Je suis allé au lever du Roi. J'ai été rendre mes devoirs à la princesse; mais elle ne m'a rien dit en particulier. Mon frère m'a dit qu'il avait été hier soir chez la Reine, qu'elle lui avait paru très-contente que les évêques eussent été satisfaits de ce que le Roi leur avait dit. Mon frère a dit à Sa Majesté que c'était une grande erreur, parce qu'il avait vu quelques uns d'entre eux et ne les avait point trouvés satisfaits. La Reine a semblé surprise de lui entendre dire cela, et lui a ordonné de revenir la voir ce soir. On a publié aujourd'hui un pardon général, ce que l'on pensait devoir causer une grande satisfaction; on a publié pareillement une proclamation pour révoquer la convocation du parlement.

Dimanche 30. Dans la matinée, l'archevêque a été chez le Roi. D'après les informations que j'ai reçues, voici en substance ce qui s'est passé entre eux. Le Roi a dit qu'il espérait que l'archevêque était satisfait de ce qu'il avait dit aux autres prélats. L'archevêque a répondu que les évêques étaient grandement satisfaits de la condescendance de Sa Majesté envers eux personnelment; que ceux qui étaient venus au palais l'autre jour étaient disposés à lui faire part de différentes choses; mais que le Roi ayant dit alors qu'il n'était pas opportun de s'occuper de disputes particulières, ils avaient pensé que Sa Majesté n'avait pas le loisir de les entendre; et, d'après cela, il ne pouvait pas dire qu'ils eussent reçu aucune satisfaction vis-à-vis du public. L'archevêque a ensuite demandé au Roi la permission de lui faire remarquer une chose; savoir, que dans le pardon général publié hier, tout le clergé d'Angleterre était excepté, comme les corps politiques, ce qui était très-décourageant au moment actuel. Le Roi a dit qu'il fallait qu'il y eût quelque erreur dans la rédaction, parce que telle n'avait pas été son intention, et que la chose serait expliquée; que pour le moment il allait à l'église, mais que l'archevêque et les autres prélats pourraient venir le voir quand ils voudraient, et qu'il écouterait tout ce qu'ils auraient à lui dire.

Lundi 1er. *Octobre*. J'ai dîné à Lambeth, où tous les évêques s'étaient réunis pour concerter ce qu'ils comptaient dire au Roi ; car ils avaient décidé d'aller trouver Sa Majesté demain.

Mardi 2. M. Seymour a eu une audience particulière du Roi. Le Roi a dîné chez M. Chiffinch avec plusieurs officiers-généraux. Le lord chancelier m'a dit que le Roi rendrait l'ancienne charte de la Cité de Londres, et, qu'à cet effet, il devait amener ce soir à Sa Majesté plusieurs des anciens aldermen. Le lord chancelier paraissait extraordinairement satisfait de cette condescendance de la part du Roi; il se félicitait beaucoup d'avoir amené le Roi à cela, et a dit qu'il ne doutait pas qu'il l'amènerait à faire encore beaucoup de bonnes choses.

Mercredi 3. On m'a dit que la plupart des anciens aldermen avaient été hier soir chez le Roi, qu'il leur avait déclaré qu'il voulait rendre à la Cité son ancienne charte, et les remettre dans la même condition où ils se trouvaient lorsqu'on rendit un jugement contre eux. Les évêques ont eu pleine audience du Roi. Sa Majesté leur a ordonné de lui donner par écrit ce qu'ils avaient dit et de n'en point parler, jusqu'à ce qu'il leur eût donné sa réponse; sur quoi ils se sont retirés. Dans l'après-midi, l'évêque d'Ely a porté leur papier au Roi : c'était la substance de ce qu'ils avaient dit à Sa Majesté, divisée par articles.

Jeudi 4. Dans la matinée, je suis allé chez la princesse; mais je n'ai pas pu avoir de conversation particulière avec elle. Sir Joseph et lady Catherine ont dîné avec nous.

Vendredi 5. Le Roi en conseil a déclaré qu'il voulait mettre fin à la commission ecclésiastique. Le duc de Newcastle a été fait lord-lieutenant des trois districts du Yorkshire. Je suis allé avec sir Joseph Williamson consulter des avocats pour les affaires de ma fille.

Samedi 6. J'ai dîné à Lambeth. Sir John Chapman a prêté serment en qualité de lord-maire de Londres.

Dimanche 7. La princesse n'est pas allée à la chapelle, se croyant grosse. Dans l'après-midi, je suis allé la voir. Elle m'a dit qu'elle se portait très-bien, mais qu'ayant été sujette à faire des fausses-couches, elle avait pensé qu'il valait mieux rester dans son appartement. Dans la soirée, l'évêque de Saint-Asaph est venu me voir; il était arrivé en ville hier soir; il m'a dit qu'il avait vu très-peu de ses connaissances, et qu'ainsi il ne savait guère ce qu'on disait dans le monde. Je lui ai rapporté une bonne partie de ce qui s'était passé entre le Roi et les évêques, et qui, je l'espérais, aurait un bon effet. Il m'a dit qu'il était très-content de n'avoir pas été ici, car il n'avait pas envie d'aller voir le Roi.

Lundi 8. Dans l'après-midi, les évêques sont

allés chez le Roi, qui les avait fait mander. Le Roi leur a parlé d'un jeûne à ordonner, et de préparer quelques prières pour être employées dans ce temps où il y avait du danger d'une invasion, et il leur a ordonné de les lui apporter. Sa Majesté leur a ensuite dit qu'il avait examiné leur papier; il paraissait mécontent en disant cela. Il a dit qu'il mettrait le collége de la Madeleine entre les mains de l'évêque de Winchester (qui était présent) et qu'il rétablirait tout.

Mardi 9. Je suis allé rendre visite à lord Hallifax. Les évêques d'Ely et de Bath et Wells ont dîné avec moi. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Mercredi 10. Dans l'après-midi, les évêques sont venus chez le Roi; et lui ont remis ce qu'ils avaient préparé conformément à ses ordres. Il leur a ordonné de le lui laisser et de revenir demain dans l'après-midi. Dans la soirée, je suis allé chez la princesse. Elle m'a dit que le Roi était très-agité, et n'était pas bien content des évêques. Je lui ai dit qu'elle devait parler franchement au Roi, ce qui serait une consolation pour lui; elle n'a rien répondu.

Jeudi 11. Je suis allé au lever du Roi. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, les évêques sont venus chez le Roi. Sa Majesté leur a rendu les prières et leur a ordonné de les faire lire dans les églises. Les évêques ne se sont plus regardés

comme tenus au secret, et se décidant à retourner chacun chez soi, ils ont rendu compte à leurs amis de tout ce qui s'était passé entre le Roi et eux.

Vendredi 12. Je suis allé chez la princesse. Elle m'a dit qu'elle voudrait que les évêques fussent hors de Londres; car, a-t-elle dit, il est clair qu'ils ne peuvent pas faire de bien. Le Roi ne les écoutera pas, et ils ne feront que s'exposer en restant ici. Je lui ai dit qu'ils allaient tous retourner à leurs diocèses. Sir Thomas Clarges et le docteur Tennison ont soupé avec moi.

Samedi 13. J'ai dîné à Lambeth. Le docteur Huntingdon et le docteur Brown de Dublin y sont venus avec moi. Sir Robert Sawyer y était. L'archevêque nous a rendu compte de tout ce qui s'était passé avec le Roi. Dans l'après-midi, je suis allé chez le lord chancelier avec le duc d'Ormond, qui a prêté serment entre ses mains en qualité de chancelier de l'Université de Dublin, conformément à la charte de cette université.

Dimanche 14. J'ai été communier à l'église de Saint-James. Comme c'était l'anniversaire de la naissance du Roi, je suis allé à la cour.

Lundi 15. Il est arrivé à la cour la nouvelle que quelques uns des vaisseaux hollandais ont été jetés à la côte près du Texel. Dans l'après-midi, le prince de Galles, qui avait été baptisé antérieurement, a reçu ses noms en grande pompe,

dans la chapelle de Saint-James : on l'a nommé Jacques-François Edouard.

Mardi 16. Je suis allé au lever du Roi. Il m'a promis une compagnie pour le capitaine Rodney. Sa Majesté m'a dit qu'elle avait reçu hier des lettres de Hollande annonçant que toutes les troupes étaient embarquées et devaient mettre à la voile au premier bon vent. Le Roi m'a dit qu'il n'avait reçu, par ce courrier, aucune lettre de la princesse d'Orange, et que c'était la première fois qu'il manquait d'en recevoir depuis bien long-temps. Il a dit en outre : « Vous trouverez tous dans le prince d'Orange un homme pire que Cromwell. » Le docteur Huntingdon, le docteur Brown et le docteur Sherlock ont dîné avec moi. Dans la soirée, je suis allé rendre visite à la princesse. Je lui ai rendu la plus grande partie de ce que le Roi m'avait dit, et je l'ai vivement pressée de lui parler, pensant qu'elle pourrait le déterminer à écouter quelques uns de ses anciens amis; mais elle n'a voulu en rien faire.

Mercredi 17. J'ai dîné avec sir R. Bellings. On a publié une proclamation par laquelle toutes les corporations recouvrent leurs anciennes chartes.

Jeudi 18. Le Roi s'est rendu à Hyde-Park pour inspecter le régiment de mon fils; il en a été très-satisfait. J'étais présent.

Vendredi 19. Sir Th. Clarges a soupé avec moi.

Samedi 20. J'ai dîné à Kew avec sir H. Capell. Sir Thomas Clarges est venu avec moi.

Dimanche 21. Dans la matinée, je suis allé à l'église de Saint-James. Dans l'après-midi, j'ai reçu avis de me rendre au conseil demain à dix heures du matin. Le messager m'a dit qu'il avait ordre de convoquer tous les pairs qui se trouveraient en ville, qu'ils fussent ou non conseillers privés du Roi. Je suis allé rendre visite à lord Hallifax dans l'espoir d'apprendre le motif de cette réunion ; il m'a dit qu'il avait reçu sa lettre de convocation, mais qu'il ne pouvait imaginer de quoi il s'agissait. Nous sommes convenus de nous communiquer ce que nous apprendrions, et je lui ai dit que je passerais chez lui demain matin en m'en allant à la cour. Je suis allé voir la princesse dans l'espoir d'apprendre la cause de cette convocation extraordinaire. Elle m'a dit qu'elle ne savait pas d'une manière certaine de quoi il était question; mais qu'elle croyait que c'était pour quelque chose concernant le prince de Galles. Elle avait beaucoup de monde, de sorte que je n'ai pu lui dire que deux mots.

Lundi 22. Dans la matinée, je suis allé voir lord Hallifax. J'ai trouvé chez lui lord Burlington et lord Weymouth. Bientôt après, lord Nottingham y est venu. Tous paraissaient étonnés de cette convocation extraordinaire. Je leur ai dit

que j'en avais appris la cause, mais sans nommer mon auteur. Lord Nottingham a dit qu'il avait ouï dire la même chose. J'ai dit que j'étais un peu embarrassé sur ce que je devais faire, que je ne voulais pas déplaire au Roi, en ne me rendant pas au conseil, et que cependant j'avais résolu de n'y point siéger avec le père Peters. Lord Nottingham pensait de même. Après avoir causé encore ensemble, nous nous sommes rendus à Whitehall. Nous avons trouvé le Roi presque habillé. Je lui ai dit que lord Nottingham et moi désirions lui parler; il nous a emmenés sur-le-champ dans sa chambre à coucher. J'ai pris la parole, et j'ai dit à Sa Majesté que nous avions reçu l'ordre de nous rendre ce matin auprès de sa personne; que j'avais jugé qu'il s'agissait de quelque affaire extraordinaire, en voyant que tous les pairs qui se trouvaient en ville avaient été particulièrement convoqués; que j'espérais que Sa Majesté ne s'offenserait pas si je la suppliais humblement de me permettre d'assister comme pair et non comme conseiller. Le Roi a paru un peu fâché et m'a demandé mes raisons. Je lui ai dit que je serais toujours prêt à le servir, mais que je le suppliais humblement de me pardonner la liberté que je prenais de dire que je ne pouvais siéger au conseil avec le père Peters. Lord Nottingham a parlé plus longuement sur le même point. Le Roi a répondu que nous ne verrions plus

le père Peters au conseil. Lord Nottingham a demandé s'il était renvoyé du conseil. Le Roi a répondu que non, mais qu'il lui avait intimé l'ordre de ne point s'y présenter, et qu'il n'y viendrait plus. Lord Nottingham a dit alors qu'il y en avait d'autres qui n'avaient pas qualité pour siéger et qu'il ne pouvait siéger avec eux; sur quoi le Roi s'est mis un peu en colère et nous a dit de faire comme nous voudrions. Il a dit que l'heure approchait; c'est pourquoi nous nous sommes retirés. Nous sommes allés dans la chambre du conseil et nous sommes assis parmi les lords et non pas à la table du conseil. L'archevêque de Cantorbéry a fait de même. La Reine douairière était là ainsi que tous les évêques qui se trouvaient en ville, le lord-maire et les aldermen, tous les juges et les conseils du Roi. Le Roi a dit que la princesse devait venir, mais qu'étant grosse et sujette à faire des fausses couches, il n'était pas prudent qu'elle quittât sa chambre. Le Roi a fait un petit discours pour informer les lords du motif de la réunion, qui était d'entendre plusieurs dépositions sous serment, concernant la naissance du prince de Galles. Toutes ces dépositions, ainsi que ce qu'a dit le Roi, ont été enregistrées dans le livre du conseil. J'ai dîné à Lambeth. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Mardi 23. Dans la matinée, je suis allé voir la princesse. Elle s'est mise tout de suite à me

parler des dépositions que nous avons reçues hier; elle m'a dit que j'avais dû entendre beaucoup de belles choses au conseil et s'est beaucoup divertie de toute l'affaire. Elle s'habillait et avait toutes ses femmes autour d'elle. Beaucoup de celles-ci ont mêlé leurs plaisanteries à celles de la princesse. J'ai été étonné de cette conduite, et je n'ai pas jugé à propos de rien dire pour le moment; mais j'ai dit tout bas à la princesse que je la priais de me permettre de lui parler en particulier. Elle m'a dit qu'il se faisait tard et qu'elle devait se dépêcher afin d'être prête pour l'heure des prières; mais que je pouvais venir la voir à toute heure, excepté dans l'après-midi; d'après cela, je m'en suis retourné à la maison. Dans la soirée, mon frère est venu me voir. Je lui ai dit tout ce qui s'était passé chez la princesse, et je l'ai prié d'aller la voir et de lui parler; mais il m'a dit que cela ne signifierait rien.

Mercredi 24. Ma cause avec la Reïne douairière devait être entendue aujourd'hui; mais elle a été remise sur la demande de sir James Butler, le président de la cour ne se portant pas bien. J'ai dîné chez mon frère; j'y ai amené le docteur Huntingdon et le docteur Brown. Je suis allé voir la princesse, mais je n'ai pu lui dire un mot.

Jeudi 25. J'ai dîné à Chiswick avec lord Falcomberg. Sir Paul Rycaut est venu avec moi.

Vendredi 26. Je suis allé au lever du Roi et je lui ai parlé en faveur du capitaine Rodney. Sa Majesté m'a dit qu'elle l'emploierait sous peu. Sir Thomas Clarges et le docteur Tennison ont soupé avec moi. Lord Sunderland a été remercié de sa place de secrétaire d'État et de président du conseil. On parlait dernièrement des motifs de son renvoi. Quelques personnes veulent qu'il ait entretenu une correspondance avec le prince d'Orange; Dieu le sait.

Samedi 27. Le Roi a reçu par exprès la nouvelle que la flotte hollandaise avait mis à la voile, il y a huit jours; mais que le mauvais temps l'avait forcée de rentrer dimanche; que deux vaisseaux avaient été désemparés, et qu'on avait été obligé de jeter quatre cents chevaux à la mer; mais que le prince d'Orange comptait repartir au premier bon vent. Dans l'après-midi, je suis allé voir la princesse; mais elle ne m'a pas laissé l'occasion de lui parler. J'imagine qu'elle n'a pas envie que je lui parle. Je lui ai demandé si elle avait reçu quelque lettre de sa sœur. Elle m'a dit que non, qu'elle n'en avait pas reçu depuis assez long-temps, et que sa sœur ne lui écrivait jamais sur ces affaires. Lord Preston a été fait secrétaire d'Etat.

Dimanche 28. Dans la matinée je suis allé à l'église de Saint-James.

Lundi 29. Je suis allé au lever du Roi. J'ai été

ensuite rendre visite à lord Preston pour lui faire mon compliment; après quoi je me suis présenté chez la princesse. Elle était à sa toilette, et lady Churchill était dans sa chambre, de sorte que je n'ai pas cherché à lui parler.

Mardi 30. Ma cause contre la Reine douairière devait être appelée aujourd'hui; elle a été renvoyée faute de temps, et vient demain. J'ai dîné à Lambeth.

Mercredi 31. Ma cause a encore été ajournée jusqu'à mardi prochain, sur la demande du conseil de la Reine. Il est très-désagréable de payer ainsi ses conseils pour rien. Un certain capitaine Lendham, arrivé dernièrement de Hollande, a été arrêté et envoyé à Newgate. On a trouvé sur lui plusieurs exemplaires de la déclaration du prince d'Orange. Dans l'après-midi, je suis allé voir la princesse; elle était dans son cabinet; cependant elle est venue tout de suite me trouver. Elle m'a dit qu'elle était fâchée de m'avoir désappointé si souvent, quand je désirais lui parler, et elle m'a demandé ce que j'avais à lui dire. Je lui ai dit que j'avais été extrêmement surpris et troublé l'autre jour de l'entendre parler si légèrement de l'affaire du prince de Galles, et de souffrir que ses femmes fissent des plaisanteries sur ce sujet. Elle a répondu que certainement je devais avoir ouï les bruits qui couraient sur la naissance du prince. J'ai dit que j'avais à la vé-

rité entendu des choses étranges, comme il arrive à tout homme qui vit d'une manière un tant soit peu publique, mais qu'elles me paraissaient sans fondement. La princesse m'a dit alors qu'elle ne disait pas qu'elle les crût, mais qu'elle était obligée de dire que la conduite de la Reine pendant sa grossesse avait été très-bizarre, surtout d'après les bruits qui se répandaient. « N'est-ce pas étrange, a-t-elle ajouté, qu'étant avec la Reine matin et soir, elle ne m'ait jamais dit de toucher son ventre? » Je lui ai demandé si, dans les autres grossesses de la Reine, elle lui avait dit de le faire. Elle a répondu : « Non, c'est vrai.—Eh bien! madame, ai-je dit, pourquoi vous étonnez-vous donc qu'elle ne vous ait pas dit cette fois de le faire? — Peut-être, a répondu la princesse, à cause des bruits. Je suis sûre, a-t-elle dit, que le Roi les connaissait; car, étant assis auprès de moi dans ma chambre, il m'a quelquefois parlé de tous les contes qu'on débitait au sujet de la Reine, qu'on disait n'être pas grosse, et il en riait. Je m'étonne donc, a ajouté la princesse, qu'on n'ait pas pris plus de soin pour convaincre le monde. » Je lui ai demandé si dans ces occasions elle avait dit quelque chose au Roi. Elle m'a répondu que non. J'ai répliqué que le Roi pouvait très-bien penser qu'elle ne tenait pas plus que lui compte de ces bruits, puisqu'elle ne lui avait rien dit, même lorsqu'il lui en avait fourni

l'occasion; que je pensais que si elle avait le moindre doute, elle aurait dû le manifester pour le bien public, non moins que pour son intérêt et celui de sa sœur. Elle a répondu que si elle eût dit quelque chose au Roi, il se serait fâché, et que Dieu sait ce qui en serait arrivé. J'ai dit que si elle n'avait pas envie de parler elle-même au Roi, elle avait des amis qui se seraient efforcés de la servir, et qui auraient conduit les choses de manière à ne lui point porter préjudice; que c'était la première fois qu'elle m'en disait quelque chose, bien que je lui eusse plusieurs fois donné lieu de m'ouvrir son cœur, en l'engageant à parler au Roi depuis qu'on craignait une invasion. Je l'ai priée de considérer quels malheurs ces suppositions pourraient attirer sur le royaume, même dans le cas où Dieu accorderait au Roi d'autres fils; et, en conséquence, je l'ai humblement suppliée de réfléchir sur le sujet, et de faire quelque chose au moyen de quoi le monde pût voir que Son Altesse royale était convaincue. A tout cela elle n'a point fait de réponse; mais, comme je m'en allais, elle m'a invité à la venir voir souvent. C'est étrange!

Jeudi 1er. *Novembre.* Aujourd'hui, au conseil, le Roi a ordonné à tous les conseillers privés de se rendre chez la princesse de Danemarck, avec des copies des dépositions concernant la naissance

du prince de Galles, et de ce que le Roi en son conseil avait dit à cette occasion. Dans la soirée, à l'issue du conseil, tous les lords se sont en conséquence rendus chez la princesse avec lesdites dépositions et les déclarations du Roi et de la Reine douairière. En recevant ces papiers des mains des lords, la princesse a dit : « Milords, « ceci n'était pas nécessaire ; car je porte tant de « respect au Roi que sa parole doit être beau- « coup plus pour moi que ces dépositions. » J'étais dans la chambre voisine, et quand les lords sont sortis, je suis entré. La princesse a bien voulu me faire part de la réponse ci-dessus, à quoi j'ai dit que j'espérais qu'il ne restait plus de soupçon dans l'esprit de Son Altesse royale. Elle n'a fait aucune réponse parce qu'il y avait du monde dans la chambre.

Vendredi 2. L'archevêque et l'évêque de Londres sont allés chez le Roi, qui les avait fait demander. Les évêques de Durham, Chester et Saint-David y étaient également. Le Roi leur a montré la déclaration du prince d'Orange, et a ordonné à lord Preston de lire la phrase où il dit qu'il a été invité à venir en Angleterre par plusieurs des lords spirituels et temporels. Tous, à ce qu'on m'a dit, ont assuré le Roi du contraire. Le Roi a dit qu'il les croyait et était très-satisfait. Il leur a dit ensuite qu'il croyait nécessaire qu'ils fissent une espèce de déclaration, où ils

témoigneraient leur mécontentement de ce que le prince vînt de cette manière, et de lui porter cette pièce le plus tôt possible.

Samedi 3. Etant au lever du Roi, Sa Majesté m'a emmené dans son cabinet, m'a montré la déclaration du prince, comme il l'avait fait hier aux évêques, et m'a adressé les mêmes questions qu'à eux. J'ai assuré à Sa Majesté que je n'avais nullement invité le prince d'Orange à venir, et que je ne connaissais de ses desseins que ce qui maintenant était devenu public. Le Roi a bien voulu me dire qu'il était très-satisfait, et qu'il ne croyait pas qu'aucun membre de la noblesse eût invité le prince à venir, excepté ceux qui étaient en Hollande. Mon frère et moi avons dîné à Lambeth, où nous avons trouvé les évêques de Chester et de Saint-David. Ils avaient dit à l'archevêque, avant notre arrivée, que le Roi les avait envoyé chercher pour conférer avec lui au sujet de la déclaration dont il leur avait parlé la veille, pour manifester leur mécontentement de la venue du prince d'Orange. L'archevêque les a déroutés en leur disant qu'il avait envoyé voir quels autres évêques étaient en ville ou aux environs, afin de s'entretenir avec eux ; mais la vérité est que l'archevêque ne veut rien avoir à démêler avec ces deux évêques. Aussitôt après le dîner, ils s'en sont allés. Pendant que mon frère et moi causions avec l'archevêque, les évêques de Londres et de

Rochester sont venus. Ils avaient dîné chez le docteur Hooper, sachant que ceux de Chester et Saint-David étaient à Lambeth, et ne voulant ni les rencontrer, ni conférer avec eux. Ils ont parlé alors de ce que le Roi leur avait demandé. Le résultat de cet entretien a été la résolution de s'informer quels autres évêques étaient aux environs, et de se réunir de nouveau lundi. Dans la soirée, le Roi a eu avis que la flotte hollandaise avait été vue au large de Douvres ce matin. Je suis allé voir la princesse; elle m'a présenté la déclaration du prince d'Orange; elle m'a dit que le Roi la lui avait prêtée et qu'elle devait la lui rendre demain.

Dimanche 4. A trois heures, ce matin, mon fils a eu ordre de marcher avec son régiment vers Portsmouth. Avant neuf heures, mon frère est venu et m'a dit qu'il sortait de chez le Roi, qui lui avait fait les mêmes questions qu'à moi, et s'était plaint du peu d'empressement qu'il trouvait chez les évêques à témoigner leur mécontentement de la venue du prince. Il avait demandé à mon frère s'il n'allait jamais chez l'archevêque. Mon frère a répondu qu'il y avait dîné la veille, et a nommé tous ceux qui y étaient, pensant que très-probablement l'évêque de Chester avait déjà dit tout cela auparavant. Mon frère également dit au Roi qu'après le dîner les évêques de Londres et de Rochester étaient venus, et

qu'aucun des évêques n'avait voulu conférer avec ceux de Chester et de Saint-David. Je suis allé sur-le-champ à Lambeth, et j'ai rendu compte à l'archevêque de tout ce que mon frère m'avait dit. En revenant de la chapelle nous avons trouvé lord Preston dans l'avant-salon ; le Roi l'avait envoyé vers l'archevêque pour le presser au sujet d'une déclaration de la part des évêques. Je suis revenu dîner chez moi.

Lundi 5. Mon fils s'est mis en route pour Portsmouth, afin de rejoindre son régiment qui est parti hier. J'ai dîné à Lambeth, où se trouvaient les évêques de Londres, de Peterborough et de Rochester. Ils ont parlé un peu de ce que le Roi leur avait dit; mais ils n'ont pas paru disposés à faire une déclaration à moins que les lords temporels ne se joignissent à eux ; néanmoins ils ont résolu de se présenter demain chez le Roi. Sir Thomas Clarges a soupé avec moi.

Mardi 6. Ma cause avec la Reine douairière a été plaidée aujourd'hui, et on a renvoyé à la huitaine pour une seconde plaidoirie. Le Roi a appris que les Hollandais étaient débarqués à Torbay. Les évêques sont allés chez le Roi ; mais Sa Majesté n'a pas été satisfaite de ce qu'ils lui ont dit.

Mercredi 7. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, je suis allé aux rôles pour les affaires de ma fille.

Jeudi 8. Sir H. Capell a dîné avec moi. Dans la soirée, mon frère est venu me voir. Les évêques de Saint-Asaph et de Peterborough sont venus ensuite. Nous avons parlé de l'idée que les lords spirituels et temporels se réunissent pour présenter une adresse au Roi, dans laquelle on l'inviterait à convoquer un parlement, afin de prévenir l'effusion du sang. Ils ont approuvé cette idée, et ont promis d'en faire part à l'archevêque et de nous rendre réponse demain.

Vendredi 9. Je suis allé au lever du Roi, après quoi je me suis rendu chez la princesse, et j'ai eu d'elle une courte audience. Je lui ai dit les efforts qu'on faisait pour que les lords spirituels et temporels se réunissent pour présenter une adresse au Roi ; que, dans ce moment, il serait à propos que Son Altesse royale dît quelque chose au Roi qui lui fît voir l'intérêt qu'elle prenait à sa position : mais elle m'a dit que le roi n'aimait pas qu'elle se mêlât des affaires publiques, et que les papistes ne lui laisseraient rien faire. Je lui ai dit que le roi était son père, qu'elle savait ce qu'elle lui devait, qu'il avait été très-bon et très-tendre envers elle, et ne l'avait jamais tourmentée pour sa religion, ainsi qu'elle me l'avait avoué plusieurs fois. Elle m'a répondu que c'était vrai; mais elle a paru goûter assez peu mes paroles, et m'a dit qu'il fallait qu'elle s'habillât ; en conséquence je l'ai quittée. J'ai dîné chez mon

frère. Dans la soirée, je suis allé chez le docteur Sherlock, où j'ai rencontré les évêques de Saint-Asaph et de Peterborough. Ils m'ont dit que l'archevêque approuvait beaucoup l'adresse proposée, et qu'ils devaient sur-le-champ aller trouver lord Hallifax et d'autres lords, pour leur en parler.

Samedi 10. Dans la matinée, je suis allé voir l'évêque d'Ely qui m'avait fait avertir qu'il était arrivé en ville hier soir. Nous sommes allés ensemble à Lambeth où nous avons dîné. Nous avons trouvé là les évêques de Durham et de Peterborough, ce qui m'a un peu surpris. L'archevêque m'a dit que l'évêque de Durham lui avait fait beaucoup de protestations, et s'était entièrement rangé à nos avis. L'évêque de Peterborough m'a dit qu'il était allé rendre visite à lord Hallifax, qui, de lui-même, avait proposé que les lords spirituels et temporels, qui se trouvaient en ville, s'unissent pour présenter une adresse au Roi, afin de prévenir l'effusion du sang; qu'il désirait en faire part à l'archevêque, et qu'ils étaient convenus de se trouver ensemble demain, à sept heures du soir, chez le docteur Sherlock.

Dimanche 11. Dans l'après-midi, j'ai été rendre visite à lord Hallifax. Il m'a dit qu'il avait eu une conversation avec quelques personnes, au sujet de la réunion des lords spiri-

tuels et temporels pour présenter une adresse au Roi, comme la seule chose qu'on pût faire maintenant dans la vue de prévenir l'effusion du sang. Il m'a demandé si j'y prendrais part; j'ai répondu : « Oui, de tout mon cœur. » Il m'a dit alors qu'il devait se réunir ce soir avec quelques évêques, chez le docteur Sherlock, et qu'ils verraient là ce qu'on pourrait faire. « Au reste, m'a dit milord, quand nous aurons fait la chose, je ne sais qui se joindra à nous; et si nous ne pouvons pas réunir un bon nombre de personnes, n'agir qu'avec peu de monde gâtera l'affaire. » J'ai dit à cela qu'il y avait beaucoup de lords en ville, et qu'on pourrait aisément les réunir, chacun de nous communiquant à ses amis ce qu'on avait en vue. Il a répondu qu'il ne serait pas convenable que tous les lords prissent part à l'adresse. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire par là. « C'est bon, m'a-t-il dit; si vous voulez venir me voir demain matin, nous verrons alors à quoi consentent les évêques, et nous causerons plus amplement sur ce sujet. » Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu chez moi, et a paru très-satisfait que les lords spirituels et temporels fissent une adresse au Roi.

Lundi 12. Dans l'après-midi, les évêques de Saint-Asaph et de Peterborough m'ont apporté une pétition adressée au Roi, au nom des lords spirituels et temporels; ils l'avaient signée tous

deux. Ils m'ont dit que lord Hallifax l'avait approuvée, qu'il les avait priés d'y faire adhérer quelques personnes, et qu'alors il la signerait. Je leur ai dit que je pensais que c'était là une singulière manière de procéder; qu'il était possible que plusieurs lords n'aimassent point à signer une pétition préparée sans les avoir consultés, bien qu'ils pussent approuver la démarche en général; que pour mon compte, bien que je fusse très-disposé à prendre part à l'adresse, comme le seul moyen probable de produire quelque bien dans les circonstances actuelles, je pensais néanmoins que quelques expressions devaient être changées dans cette pétition, et que par conséquent je ne la signerais pas que je n'en eusse parlé d'abord avec lord Hallifax. Je suis allé sur-le-champ chez milord, et lui ai dit à peu près la même chose que je venais de dire aux évêques. Milord m'a dit que les évêques seraient chez lui à trois heures après midi, et que si je voulais m'y rendre aussi, nous causerions sur tout cela. A l'heure fixée, je me suis rendu chez lord Hallifax, où j'ai trouvé les lords Nottingham et Weymouth, ainsi que les évêques dont j'ai déjà parlé. J'ai présenté mes objections sur la manière dont la pétition était rédigée, et j'ai dit qu'il était possible que d'autres lords en fissent davantage, et que par conséquent je désirais qu'il y eût une réunion de tous les lords qui se trouvaient en ville, afin que nous

pussions convenir d'une rédaction que chacun signerait. Lord Hallifax a demandé où nous nous réunirions, et qui ferait la convocation. J'ai répondu que je croyais que tous les lords viendraient volontiers chez lui, à la première invitation. Il m'a dit que cela ne se pouvait pas. J'ai dit alors que, comme nous étions à l'époque des sessions des tribunaux, la plupart des lords se trouvaient tous les jours à Westminster-Hall, que nous pourrions nous réunir dans une des salles publiques de cet édifice, et discourir ensemble. Lord Hallifax a dit alors qu'il était très-indifférent qu'une pétition fût présentée ou non, que si on ne tombait pas d'accord sur ce sujet aujourd'hui ou demain, il n'en signerait aucune. Il m'a demandé ensuite si je croyais convenable que le lord chancelier signât la pétition. J'ai répondu que je ne m'inquiéterais pas qu'il la signât ou non; mais que, s'il la signait, cela ne me ferait pas refuser de le faire. « Pour moi, a dit milord, je ne me joindrai jamais à personne qui ait siégé dans la commission ecclésiastique. Je n'ai pas d'objection contre milord Rochester, sauf qu'il a siégé dans cette commission. Ses opérations doivent être contestées, et par conséquent il n'est pas convenable qu'aucun des membres de cette commission signe la pétition. » J'ai répondu qu'il y avait quelques membres de cette commission qui l'approuvaient aussi peu

que lui, et qui néanmoins avaient fait du bien en y allant quelquefois; que je ne savais pas comment milord pouvait empêcher quelqu'un de signer la pétition, si une rédaction était adoptée, à la satisfaction de tout le monde, dans une réunion des pairs. Lord Nottingham a dit qu'il avait toute l'estime possible pour lord Rochester, mais qu'ayant siégé dans la commission ecclésiastique, il n'était pas convenable qu'il signât la pétition, pour les raisons que lord Hallifax avait données. Lord Weymouth n'a pas dit un mot. Bon Dieu! quelle partialité! Que deux lords pensent qu'ils imposeront au reste ce qui leur plaira! Nous sommes destinés à devenir un peuple bien heureux! Dieu nous assiste! Dans la soirée, lord Burlington et mon frère sont venus me voir. Je leur ai fait part de tout cela.

Mardi 13. Dans la matinée, je suis allé à Westminster-Hall, où j'ai trouvé lord Hallifax, lord Weymouth et l'évêque de Peterborough. Nous avons causé ensemble, pendant quelque temps, dans la salle de l'échiquier; mais le marquis était dans les mêmes dispositions qu'hier, et a dit qu'il ne prendrait part à aucune pétition. J'ai dîné à Lambeth. L'archevêque et les évêques de Norwich, Saint-Asaph, Ely et Peterborough ont résolu de présenter une pétition, et ont dit qu'ils engageraient autant de lords temporels qu'ils pourraient à se joindre à eux. Dans

la soirée, j'ai rendu compte de tout à mon frère ; il s'est chargé de parler à plusieurs lords de cette affaire.

Mercredi 14. Les évêques de Saint-Asaph, Ely et Peterborough m'ont montré le projet de pétition. Ils m'ont dit qu'ils essaieraient de voir si lord Hallifax voulait la signer. J'ai promis de me trouver avec eux à Lambeth, demain, époque où nous pensions pouvoir connaître combien de lords se joindraient à nous. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir. Je lui ai fait part de la conduite de lord Hallifax, relativement à la pétition ; il m'a dit que cela l'étonnait.

Jeudi 15. Je suis allé au lever du Roi. On a apporté la nouvelle que lord Lovelace avait été pris à Cirencester par un détachement de la milice. Le Roi a ordonné de l'envoyer à Salisbury. L'évêque d'Exeter a baisé la main du Roi ; il avait quitté la ville où est son siége lorsque le prince d'Orange était arrivé dans les environs. Le Roi l'a reçu très-gracieusement et lui a dit qu'il le ferait archevêque d'York. J'ai dîné à Lambeth, où se trouvait les évêques d'Exeter, Saint-Asaph, Norwich et Peterborough. La pétition au Roi a été approuvée, et les évêques ont promis de se réunir dans la soirée chez l'évêque de Rochester avec plusieurs lords temporels pour leur montrer cette pièce. Aussitôt après dîner, M. Dent est arrivé pour m'annoncer, de la part de

ma femme, qu'on avait reçu en ville la nouvelle que mon fils avait passé du côté du prince d'Orange avec son régiment, le régiment de cavalerie du comte d'Oxford et celui du duc de Saint-Albans. J'ai sur-le-champ passé l'eau pour aller trouver mon frère qui m'a confirmé cette triste nouvelle. O Dieu! mon fils devenu un rebelle! Que le Seigneur, dans sa miséricorde, jette un regard sur moi et me rende capable de supporter ce terrible malheur! Je suis retourné en toute hâte à la maison, et aussitôt que j'ai pu recouvrer un peu mes sens, j'ai écrit à lord Middleton, pour qu'il m'obtînt la permission d'aller me jeter aux pieds du Roi. Milord m'a envoyé sur-le-champ une réponse obligeante, portant que je pouvais aller voir le Roi quand je voudrais. Dans la soirée, mon frère est venu me trouver. Il m'a dit qu'il avait été à la réunion des lords chez l'évêque de Rochester, qu'ils avaient arrangé la pétition et fixé à demain matin une nouvelle réunion pour la signer, et qu'en même temps on devait y parler de lord Oxford et de quelques autres.

Vendredi 16. Dans l'après-midi, je suis allé voir le Roi chez M. Chiffinch. J'ai dit tout ce qu'il m'a été possible sur un aussi triste sujet que la désertion de mon fils. Dieu sait dans quel trouble j'étais. Le Roi a été très-gracieux envers moi; il m'a dit qu'il me plaignait de tout son

cœur et qu'il continuerait ses bontés à ma famille. Dans la soirée, mon frère m'a dit que ni lord Oxford, ni lord Nottingham ne voulaient prendre part à la pétition, mais que le reste des lords présens avait résolu de la signer et de se réunir le lendemain matin pour aller tous ensemble la présenter au Roi. J'ai prié mon frère d'y mettre mon nom. Dieu sait que je ne suis pas en disposition de paraître en public.

Samedi 17. Dans la matinée, l'archevêque et le reste des lords spirituels et temporels qui s'étaient réunis ont remis la pétition au Roi. Sa Majesté n'en a pas paru satisfaite et leur a adressé une très-courte réponse sur ce sujet, portant qu'il convoquerait un parlement aussitôt qu'il serait convenable de le faire; mais que cela ne pouvait avoir lieu tant que l'invasion et la rébellion dureraient. Mon frère et l'évêque d'Ély ont dîné avec nous. Sir H. Capell est venu me voir, et n'a pas paru mécontent de la révolte de mon fils. On a envoyé ce matin le prince de Galles à Portsmouth. Dans la soirée, le Roi s'est mis en route pour Sarum; il doit coucher ce soir à Windsor.

Dimanche 18. L'évêque d'Ely a dîné avec moi, ainsi qu'un M. Crook, ministre irlandais qui a prêché à Saint-James ce matin. Dans la soirée, mon frère m'a dit qu'il avait été chez la Reine, et qu'elle était très-mécontente que lui et moi eussions signé la pétition. J'ai écrit à la prin-

cesse pour savoir si elle voulait me permettre d'aller la voir. Elle a dit à mistriss Danvers, qui lui a remis ma lettre, que je pourrais venir quand je voudrais.

Lundi 19. Mon frère est allé à Salisbury trouver le Roi. J'ai été à Westminster. Dans l'après-midi, j'ai conféré avec mes conseils. Je suis allé rendre visite à sir R. Bellings.

Mardi 20. Ma cause a été de nouveau plaidée à l'échiquier par sir Francis Winnington de mon côté, et par le procureur-général du côté de la Reine douairière. Il y a eu quelques mots aigres entre le procureur-général et moi. La cour s'est interposée. Vendredi prochain est le jour fixé pour la dernière plaidoirie. Dans l'après-midi, je suis allé chez la princesse. Elle m'a demandé pourquoi je me faisais scrupule de la venir voir. J'ai répondu que véritablement la honte m'empêchait d'oser aller nulle part depuis la trahison de mon fils. Elle m'a répondu qu'on avait tant d'appréhension du papisme qu'elle croyait que beaucoup d'autres personnes de l'armée feraient de même.

Mercredi 21. Dans la matinée, j'ai rendu visite au duc Hamilton. Il m'a parlé avec une grande ardeur pour le service du Roi. Il m'a dit qu'il était très-fâché qu'on eût retiré les troupes qui étaient en Ecosse, parce qu'il croyait que cela donnerait occasion aux mécontens de faire

les turbulens. Les évêques de Saint-Asaph et d'Ély ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite au nouvel archevêque d'York et au docteur Patrick.

Jeudi 22. Dans l'après-midi, je suis allé chez la Reine qui m'avait fixé ce temps en m'envoyant mistriss Dawson. Je me suis exprimé du mieux que j'ai pu sur le malheur de la désertion de mon fils. La Reine a eu la bonté de me faire des réponses très-gracieuses. Sa Majesté a parlé très-librement des affaires publiques, disant combien le Roi était mal connu de son peuple, qu'il n'avait rien en vue qu'une liberté générale de conscience à laquelle elle s'étonnait qu'on pût s'opposer, qu'il avait toujours eu l'intention de soutenir la religion établie, étant bien convaincu de la loyauté de l'église d'Angleterre. J'ai pris la liberté de dire à Sa Majesté que la liberté de conscience ne pourrait jamais être accordée que par un acte du parlement. La Reine n'a pas paru goûter ce que je disais, et, en conséquence, m'a interrompu en me disant qu'elle était fâchée que mon frère et moi eussions signé la pétition, et que le Roi en était courroucé. Je me suis justifié en exposant les raisons qui m'avaient porté à le faire; mais voyant que Sa Majesté ne paraissait pas contente, j'ai mis fin à mon discours en la priant d'employer son influence pour rendre de bons offices et de servir d'instrument pour réta-

blir la confiance entre le Roi et son peuple, ce qu'elle était heureusement placée pour faire. Des nouvelles de Sarum annoncent que le Roi a beaucoup saigné au nez.

Vendredi 23. La dernière plaidoirie a eu lieu dans la cour de l'échiquier entre la Reine douairière et moi. Les conseils entendus, la cour a dit qu'elle réfléchirait sur ce qu'elle venait d'ouïr, et a déclaré qu'elle ne donnerait son opinion qu'à la session prochaine. Le conseil du Roi en a paru très-mécontent et a dit qu'il valait autant laisser tomber le *scire facias*; mais la cour s'est levée. Les évêques de Saint-Asaph et d'Ely, sir Thomas Clarges et le docteur Tennison ont soupé avec moi.

Samedi 24. On a reçu par exprès la nouvelle que le saignement de nez du Roi continuait, qu'il comptait quitter Sarum demain, et que l'armée avait ordre de rétrograder.

Dimanche 25. Un exprès a apporté la nouvelle que le duc de Grafton, lord Churchill et le colonel Berkley étaient passés du côté du prince d'Orange; que le Roi avait couché la nuit dernière à Andover, et serait à Whitehall demain. Dans la soirée, je suis allé à la cour. Il y avait une grande foule dans les galeries; la consternation était sur tous les visages.

Lundi 26. Comme je me promenais dans Westminster-Hall, le bruit s'est répandu subitement

que la princesse était partie, sans que personne sût où elle était allée, que quelqu'un l'avait emmenée de force. Je suis allé sur-le-champ chez Son Altesse. J'ai trouvé lady Frecheville et toutes les femmes dans une grande consternation. Tout ce que j'ai pu recueillir, c'est que, hier soir, après que Son Altesse royale se fut mise au lit, les portes de sa chambre étant fermées et mistriss Danvers couchée dans la chambre voisine, où elle avait coutume de passer la nuit quand elle était de service, la princesse s'est relevée, a descendu par l'escalier dérobé, et, accompagnée seulement de lady Churchill, de mistriss Berkley et d'une femme de la maison de lord Churchill, elle est montée dans un carrosse à six chevaux, qui était tout prêt à la porte de la rue. C'est là tout ce que j'ai pu apprendre. Je suis allé dans les galeries, où j'ai trouvé lord Craven donnant des ordres de la part de la Reine pour interroger les gardes et s'informer de la manière dont la princesse s'en était allée. J'ai rencontré lord Preston qui m'a dit que samedi soir, à Andover, après que le Roi s'était mis au lit, le prince George, le duc d'Ormond, lord Drumlanrig et M. Boyle étaient partis pour aller rejoindre le prince d'Orange. Je suis allé voir la duchesse d'Ormond qui m'a semblé très-troublée que son mari ait déserté de la sorte. Elle s'occupait de brûler les papiers du duc. Comme j'allais me mettre à dî-

ner, mon frère a mis pied à terre à ma porte, venant de Sarum. Vers cinq heures du soir, le Roi est revenu en ville. M. Skelton a été fait lieutenant-gouverneur de la Tour.

Mardi 27. J'ai dîné chez la duchesse d'Ormond. Le Roi avait ordonné à tous les lords spirituels et temporels qui se trouvaient dans les environs de la ville de se rendre auprès de lui dans l'après-midi. Environ quarante se sont présentés. La réunion a eu lieu dans la salle où le Roi a coutume de dîner. Le Roi a parlé à peu près de la manière suivante. Il a dit que l'objet de cette réunion était la remise d'une pétition qui avait eu lieu le jour où il était parti pour Sarum, laquelle était signée par quelques uns des lords présens, bien que plusieurs autres ne l'eussent point signée; de sorte qu'il voyait qu'elle n'avait pas été présentée du consentement général de tous les pairs; que ne faisant qu'arriver, il ne pouvait répondre encore à cette pétition; qu'il avait remarqué dans son voyage que, dans les lieux qu'il avait traversés, on désirait généralement la convocation d'un parlement; qu'en conséquence il avait convoqué tous les lords pour aviser avec eux à ce qu'il y avait de mieux à faire dans les circonstances présentes. Après un moment de silence, je crois que le comte d'Oxford a pris le premier la parole et a parlé à peu près comme suit. Il a dit qu'il pensait que c'était aux

lords qui avaient signé la pétition à parler les premiers; que ceux qui avaient songé à la convocation d'un parlement étaient, selon toute probabilité, les plus disposés à offrir leurs avis. Il a dit ensuite qu'on l'avait engagé à signer la pétition; mais que sachant qu'elle ne plairait pas au Roi, il s'y était refusé. Alors mon frère a pris la parole pour justifier la pétition, et la convocation d'un parlement, comme le seul remède dans les circonstances actuelles; il a dit que personne ne pouvait dire si cette mesure aurait l'effet désiré, mais qu'il pensait qu'il ne restait pas d'autre moyen d'arranger les affaires. Autant que je m'en souviens, il a parlé d'envoyer auprès du prince d'Orange. Le lord chancelier, Godolphin, Falconberg et d'autres ont parlé pour la convocation d'un parlement. J'ai parlé moi-même avec grande liberté, exposant la plupart des fautes commises récemment, et particulièrement celle de lever un régiment de catholiques romains, en ce moment même sous le commandement du comte de Stafford, pour garder la personne du Roi; corps dans lequel on recevait tous les artisans français de cette religion qui se trouvaient dans la ville, et où l'on n'admettait que des papistes. J'ai si fort insisté sur ce point que le Roi s'est écrié que ce n'était pas vrai, qu'il n'y avait point d'ordre de n'admettre que des papistes; mais j'ai continué en disant qu'on me l'avait dit

ainsi, etc. Ma motion a été pour convoquer un parlement, et pour qu'on nommât sur-le-champ des commissaires pour aller faire avec le prince d'Orange un traité qui rendît la réunion d'un parlement praticable. Lord Hallifax a parlé avec beaucoup de flatteries, et a dit qu'il n'avait pas voulu signer la pétition parce qu'il croyait qu'elle déplairait au Roi, et qu'il se garderait toujours de le faire; qu'en outre il regardait la convocation d'un parlement comme impraticable en ce moment, bien qu'il dût avouer qu'il ne serait, en aucun temps, d'un avis contraire à la convocation d'un parlement; que l'envoi des commissaires au prince d'Orange pourrait être avantageux, si le Roi voulait faire quelques concessions par forme de préliminaires, ce qui rendrait les choses plus faciles; qu'on pouvait regarder comme prudent de faire, à une certaine époque, des choses qui, dans un autre moment, auraient paru marquer trop de condescendance. Ce lord est un homme étrange! Si nous eussions fait nos représentations à présent, et de sa manière, tout aurait été bien; on ne songeait pas alors si l'on déplairait au Roi. Lord Nottingham a cherché à placer quelques mots, et a parlé à peu près dans le sens de lord Hallifax. Ces deux lords ont exposé toutes les fautes, quoique en termes plus doux que je ne l'avais fait. Plusieurs concessions ont été proposées en forme de préliminaires,

telles qu'un pardon général à tous ceux qui sont d'une manière quelconque engagés avec le prince d'Orange ou avec les lords dans le Nord. On a proposé encore que le Roi renvoyât sur-le-champ les catholiques romains de tous les emplois, civils, militaires, etc. Enfin, après un débat sérieux et animé, le Roi a parlé à peu près en ces termes : « Milords, je vous ai tous écoutés; vous « avez parlé avec une grande liberté, et je ne « prendrai pas en mal ce qu'aucun de vous a dit. « Je puis vous dire que je convoquerai un parle- « ment ; mais quant aux autres choses que vous « avez proposées, elles sont d'une grande impor- « tance, et vous ne vous étonnérez pas que je « prenne une nuit pour y réfléchir. » Il est à observer qu'aucun des lords papistes n'était présent à cette assemblée ; ils en avaient, à ce qu'on m'a dit, été empêchés par lord Godolphin. Lord Middleton et lord Preston, les deux secrétaires d'Etat, étaient présens et siégeaient de chaque côté du fauteuil du Roi, mais à une petite distance en arrière. Pendant le débat, le Roi a beaucoup parlé de la défection de son armée ; néanmoins il paraissait penser qu'il y avait beaucoup de personnes qui lui demeureraient fermement attachées. Il a dit qu'il regardait son saignement de nez comme une grande faveur de la Providence ; car s'il ne lui fût pas venu le jour où il voulait inspecter quelques unes de ses trou-

pes à Westminster, il avait de fortes raisons de croire que le lord Churchill avait alors le projet de le livrer au prince d'Orange. Le Roi a dit en outre qu'on voyait que le prince d'Orange était venu pour s'emparer de la couronne, bien qu'il prétendît le contraire; mais qu'il n'avait pas envie de se voir déposer, et qu'il avait lu l'histoire du roi Richard II.

Mercredi 28. Je suis allé à Westminster-Hall. Le lord chancelier avait reçu ordre d'émettre les *writs* pour la réunion d'un parlement le 15 janvier prochain. Cela cause une satisfaction infinie. Sir H. Capell a dîné avec moi. Je lui ai dit que si les *writs* étaient lancés, j'avais le dessein d'aller à Sarum voir si je ne pourrais pas assurer l'élection de mon fils pour ce comté, et qu'alors j'irais trouver le prince d'Orange. Il m'a dit qu'il désirait partir avec moi. Je lui ai promis qu'aussitôt que j'aurais pris ma résolution, je l'en instruirais.

Jeudi 29. Dans la matinée, je suis allé voir le lord chancelier; il loge maintenant dans l'ancienne petite chambre à coucher du duc à White-Hall. Il m'a dit que le Roi était très-courroucé contre moi, à cause de ce que j'avais dit l'autre soir à la réunion des lords; mais que maintenant que les *writs* pour la convocation d'un parlement étaient lancés, il espérait se réconcilier avec ses anciens amis. Je suis allé rendre

visite à lord Hallifax; il m'a dit qu'il était allé hier voir le Roi, et lui avait parlé plus ouvertement encore que je ne l'avais fait l'autre soir. Le colonel Birch a dîné avec moi. Lord Hallifax et lord Nottingham ont été reçus en audience privée par le Roi, cet après-midi.

Vendredi 30. Dans la matinée, je suis allé voir lord Hallifax. Il m'a dit que le Roi avait nommé lord Godolphin, lord Nottingham et lui, commissaires pour se rendre auprès du prince d'Orange afin de conclure un traité; et qu'ils partiraient aussitôt que leurs passe-ports seraient arrivés, c'est-à-dire aujourd'hui ou demain. Il prétend n'être pas content de cette mission. Avant dîner, sir H. Capell est venu me voir. Je lui ai dit que maintenant que les *writs* pour la convocation d'un parlement étaient lancés, et qu'une proclamation allait être publiée pour permettre à chacun d'aller dans les provinces, j'avais résolu de me rendre à Sarum, et ensuite auprès du prince d'Orange, et que je commencerais mon voyage demain. Il m'a dit qu'il viendrait avec moi, et m'a prié de le prendre en passant à Brentford. Lord Drogheda et lord Blessington se trouvant chez moi, dans l'après-midi, je leur ai fait part de mon voyage. Ils ont dit tous deux qu'ils voulaient partir avec moi.

Samedi 1er. *Décembre*. Vers huit heures, ce

matin, je suis parti de Jermin-Street. Lord Drogheda et lord Blessington sont montés dans la voiture avec moi. Sir Ar. Cole, sir Th. Fotherley, M. Pitt (fils cadet de M. George Pitt), et M. Thomas Jordan de Witney nous accompagnaient à cheval, outre mes domestiques. Nous avons pris sir H. Capell à Brentford. Au pont, il y avait une garde qui s'est bornée à demander qui nous étions, et qui nous a laissé passer. Nous avons dîné à Bagshot et dans la soirée nous sommes arrivés à Hertford-Bridge, où nous avons couché. Nous avons trouvé là quelques unes des voitures du Roi, qui étaient restées faute de chevaux pour les ramener.

Dimanche 2. Nous sommes partis de Hertford-Bridge au point du jour. M. Pitt est resté en arrière, prétendant que son cheval était boiteux. Nous avons dîné à Sutton et gagné Stockbridge à la brune; nous y avons couché. Les chemins étaient très-mauvais. Vers minuit, M. Hitson, frère de la maîtresse de l'auberge de Hertford-Shire, et qui avait été enseigne en Irlande de mon temps, est venu en poste nous rejoindre dans la maison où nous étions. Il est monté dans ma chambre, et m'a dit qu'environ deux heures après notre départ de Hertford-Bridge, M. Pitt avait pris la poste pour Londres, ce qui lui avait paru étrange; et, ne sachant pas ce qui pourrait en arriver, il avait jugé à propos de venir nous en donner avis. Sir H. Capell s'est montré

extrêmement alarmé, et a témoigné la crainte que nous ne fussions arrêtés et ramenés; en conséquence il nous a instamment priés de gagner Sarum. J'ai ordonné de préparer les chevaux en toute diligence.

Lundi 3. Sur les trois heures du matin, nous sommes montés en voiture et nous avons gagné Sarum vers sept heures. Nous sommes descendus à l'auberge de George où nous avons trouvé l'ambassadeur hollandais; il était arrivé la veille au soir. Il nous a dit que le prince d'Orange était à Hindon; mais qu'il ne savait pas combien de temps il s'y arrêterait, ni quelle route il suivrait; qu'au reste, il allait partir pour aller le trouver. Nous avons résolu de nous arrêter à Sarum pour faire reposer nos chevaux. Pendant que nous dînions, M. Heveningham est entré dans la chambre et nous a dit que le prince s'arrêterait toute la journée à Hindon, sur cet avis, nous nous y sommes rendus. En route, nous avons rencontré le capitaine H. Bertie, M. W. Herbert et plusieurs autres qui nous ont dit que le prince logeait à Berwick, à deux milles d'Hindon, dans une maison de sir George How, laquelle était actuellement habitée par la veuve de mon cousin E. Hyde de Hatch. Nous sommes arrivés là vers quatre heures. J'y ai trouvé mon fils. En descendant de voiture, nous nous sommes rendus chez le prince; nous l'avons trouvé dans sa

salle à manger. Après nous avoir adressé quelques questions sur notre voyage, il m'a emmené dans sa chambre à coucher. Il m'a dit qu'il était très-aise de me voir; que la démarche de mon fils, en passant de son côté, était un service dont il se souviendrait toujours. Il m'a ensuite adressé plusieurs questions : Pourquoi le Roi avait quitté Sarum si subitement? Qu'est-ce qui s'était fait à la réunion des lords, mardi dernier? Quand les commissaires seraient auprès de lui, et quelle était leur mission? J'ai reconnu, par ses discours, que l'ambassadeur hollandais lui avait rendu un compte assez exact de la plupart des choses. Je lui ai dit que la mission des commissaires, d'après ce que j'avais appris, était de convenir des moyens de rendre la réunion du parlement sûre et facile; qu'ils comptaient partir aussitôt qu'ils auraient reçu leurs passe-ports. Il m'a demandé quelle était l'opinion générale, et ce que je pensais des choses. J'ai dit que si Son Altesse suivait sa déclaration, nous pourrions espérer de voir bientôt les choses s'arranger heureusement. Il a répondu : « Ma déclaration sera ponctuellement suivie. » Il m'a dit ensuite qu'il ne connaissait guère lord Nottingham, mais qu'il s'étonnait un peu de voir venir les lords Hallifax et Godolphin auprès de lui avec cette mission. Je lui ai demandé quand il partait d'ici. Il m'a dit qu'il partirait demain

pour Sarum et y resterait un jour. Le prince a ensuite appelé sir H. Capell, et j'ai pris congé de Son Altesse. Ayant appris que le docteur Burnet était dans la maison, je suis allé à sa chambre; il avait pris médecine. Il a paru très-content de me voir. Après s'être un peu informé de toutes ses connaissances, il s'est mis à discourir (à sa manière habituelle) sur les affaires publiques. « Que peut signifier, a-t-il dit, l'envoi de ces commissaires par le Roi? » Je lui ai dit que c'était pour arranger les choses de manière à rendre la réunion du parlement sûre et facile. Il a répondu : « Comment un parlement peut-il se réunir aujourd'hui que le royaume est dans la confusion, tout l'ouest étant occupé par les troupes du prince, et tout le nord en armes pour lui? » J'ai dit que si le prince suivait sa déclaration, et n'avait pas d'autre dessein que de replacer les choses sur leur véritable base, nous pourrions compter bientôt sur un accommodement; que le Roi avait fait un grand pas vers ce but en convoquant un parlement et en envoyant des commissaires au prince. Le docteur, avec sa chaleur ordinaire, s'est écrié : « C'est impossible! il ne peut y avoir de parlement; il n'y aura pas de parlement; c'est impossible! » Alors je l'ai quitté. Dans la salle à manger, j'ai rencontré lord Churchill. Je lui ai dit que le Roi avait parlé aux lords de son dessein de li-

vrer Sa Majesté au prince d'Orange, si elle fût allée à Westminster. Il l'a nié avec beaucoup de protestations, disant qu'il ne voudrait jamais être ingrat envers le Roi, qu'il risquerait sa vie pour la défense de sa royale personne, et qu'il n'aurait jamais quitté le Roi s'il n'eût vu que notre religion et notre pays étaient en danger d'être perdus. Il m'a ensuite demandé comment la princesse avait quitté sa demeure. Je le lui ai dit. Il a marqué de l'étonnement qu'elle ne fût pas partie plus tôt. En ce moment, sir H. Capell est sorti de chez le prince, et comme il était assez tard, mon fils nous a reconduits à Hindon, où nous avons occupé un couple de chambres à l'auberge. Le prince de Danemarck était cantonné à Hatch.

Mardi 4. Dans la matinée, j'ai fait visite à M. Schomberg. J'ai rencontré Wildman dans les rues. Nous sommes de nouveau allés au quartier du prince. J'ai fait visite à M. Bentinck qui avait reçu hier, par l'ambassadeur hollandais, la nouvelle de la mort de sa femme. Il m'a fait beaucoup de complimens sur ce que mon fils avait sitôt passé du côté du prince, démarche à laquelle il a dit que le prince était très-sensible. Il a pris de là occasion pour parler des motifs de l'expédition du prince, et a dit que Son Altesse en avait fait un exposé sincère dans sa déclaration, et qu'elle avait agi conformément à ses promesses depuis son débarquement. « Cela n'empê-

che point, a-t-il dit, qu'il ne manque pas de gens malintentionnés qui donnent à entendre que le prince aspire à la couronne, ce qui est l'insinuation la plus perfide qu'on puisse inventer; mais, bien que les trois royaumes pussent présenter une forte tentation à d'autres que lui, on verra que le prince met sa parole au-dessus de tout ce qui existe dans le monde, et se conformera à sa déclaration en s'efforçant de remettre toutes choses sur leur véritable base. » Je lui ai dit que si le prince suivait cette résolution, tout serait facile, et que les commissaires n'éprouveraient pas de difficulté à remplir leur mission. Il m'a dit qu'il voudrait que les commissaires fussent arrivés, afin qu'on ne perdît pas de temps. J'avoue que ces discours m'ont causé une grande satisfaction. Le prince a déjeuné à Berwick et s'est rendu à cheval à Sarum. Il a pris par Wilton et est allé voir la maison et les jardins. Le prince de Danemarck l'a rejoint là. J'étais parti de Wilton auparavant. Sur le pont à l'entrée du côté de Salisbury, j'ai trouvé le maire et ses confrères en grande cérémonie. Je leur ai dit que le prince ne venait pas par cette route, qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de se rendre à la maison de ville, et que je les ferais avertir quand le prince serait arrivé; sur quoi ils s'en sont allés. Vers trois heures de l'après-midi, le prince est arrivé à Sarum. Il a pris son quartier au palais de l'é-

vêque, et le prince de Danemarck a couché dans la maison du doyen. J'ai envoyé chercher le maire et les aldermen, et je les ai présentés au prince. J'ai soupé avec le prince d'Orange. J'ai logé chez M. Vyner, dans Newstreet, et j'y ai eu une chambre pour sir H. Capell. Dans la soirée, le comte d'Oxford et un fils du comte de Beaufort sont venus trouver le prince. Au moment où le prince est parti de Berwick, le peuple s'est porté en foule pour le voir et priait Dieu de le bénir. En partant, il a ôté son chapeau et a dit : « Je vous remercie, bonnes gens, je suis venu pour affermir la religion protestante et pour vous affranchir du papisme. » Lord Abingdon est arrivé en ville ce soir; il avait quitté le prince et était allé à Lavington pour se reposer. Je suis allé à son logement; je l'ai trouvé charmé de me voir. Il m'a dit qu'il craignait que nous ne fussions déçus dans notre attente, car les choses ne lui plaisaient pas du tout; qu'il était résolu de demeurer attaché à ses principes et de ne pas donner les mains à ce qu'il voyait qu'on projetait. Il m'a dit qu'il n'aimait pas à voir Wildman et Ferguson à la suite du prince, non plus que d'autres personnes qu'il savait partager leurs principes en dépit de leurs protestations. Milord allait se mettre à souper, et j'ai pris congé de lui.

Mercredi 5. Dans la matinée, j'ai rendu visite à M. Schomberg; il logeait chez M. Hill. Je suis

allé voir lord Oxford, qui m'a dit qu'il ne pensait pas faire ce voyage quand nous étions ensemble chez le Roi. Je ne lui ai dit que peu de chose parce que je pensais qu'il était dans une singulière humeur. Il m'a dit qu'il n'aurait pas cru que lord Hallifax eût été l'un des commissaires; mais qu'un homme qui était guidé par son ambition ferait tout. Je suis allé chez le prince de Danemarck. Il m'a demandé quand j'étais parti de Londres et quand le Roi y était arrivé. Je le lui ai dit. Il m'a ensuite demandé quand la princesse était partie et qui l'avait suivie. Je lui ai donné, sur ce sujet, des détails aussi circonstanciés que je l'ai pu. Il m'a dit qu'il était étonné qu'elle ne fût pas partie plus tôt. J'ai répondu que je ne pouvais rien dire là-dessus, et que je souhaitais que le voyage de la princesse ne lui fît point de mal; à quoi il a répliqué qu'il n'y avait pas de danger. J'ai dit qu'elle était si sujette à faire des fausses couches qu'il était bien à craindre qu'elle n'en fît une maintenant. Le prince m'a dit alors qu'elle n'était pas grosse. Je lui ai appris ensuite avec quelle tendresse le Roi avait parlé d'elle à son retour, et quelle peine il avait témoignée en apprenant qu'elle l'avait quittée. Il n'a pas répondu un mot à cela. Ce qu'il m'a dit que la princesse n'était point grosse m'a confondu. Dieu ait pitié de nous! Il n'y a que mensonge et dissimu-

lation dans le monde. Le docteur Woodward est venu me voir et m'a prié de présenter le clergé au prince, ce que j'ai fait dans la soirée. Il n'y avait que lui, le docteur Lambert et un autre. J'ai dîné à la *Vigne*. Il s'y trouvait environ trente gentilshommes de campagne. Tous sont convenus que mon fils devait être l'un des membres pour ce comté, au parlement qu'on allait convoquer. Ils n'étaient pas encore tombés d'accord sur le choix de l'autre membre. Après le dîner, M. Johnston, qui avait accompagné le prince dans sa traversée, est venu nous voir. Il portait un rouleau de parchemin contenant l'association qu'il disait avoir été signée par tous les gentilshommes dans les provinces par où le prince avait passé; c'est pourquoi il nous l'apportait. Je crois que toutes les personnes qui étaient dans la chambre ont signé. M. Davenant a proposé que tous les gentilshommes présens se rendissent en corps chez le prince d'Orange, pour le remercier d'être venu et l'assurer qu'ils leveraient autant d'argent et d'hommes qu'il désirerait, ce qui a été convenu. Ils m'ont prié d'aller avec eux et de les présenter au prince, ce à quoi j'ai consenti, et nous sommes partis sur-le-champ. Je n'étais pas disposé à rien refuser aux gentilshommes qui avaient si franchement obligé mon fils. Le prince a reçu les gentilshommes d'une manière très-affable, les

a remerciés de l'offre qu'ils lui avaient faite, et a dit que de l'argent lui serait plus utile que des hommes ; que s'ils voulaient lui en procurer un peu, ils lui rendraient un grand service ; du moins qu'il le regarderait comme tel. Un certain Francard, homme âgé, a apporté deux cent cinquante livres sterling de la part de deux drapiers. Le prince d'Orange a ordonné de compter cette somme à M. Harboard, qui remplissait l'emploi de commissaire général de l'armée. Plusieurs habitans de Sarum et des environs se sont plaints à moi de désordres commis par les soldats hollandais et ont dit qu'ils ne payaient ni leur logement, ni les voitures qu'ils prenaient. J'en ai parlé à M. Bentinck qui m'a répondu d'une manière très-légère. Il a demandé à sir H. Capell (ainsi que celui-ci me l'a redit peu de temps après) pourquoi je me mêlais de ces affaires. Sir H. Capell lui a répondu que j'étais dans ma province, et que, par conséquent, le peuple s'était adressé à moi. M. Bentinck montra son caractère de bonne heure. J'ai été faire visite au docteur Burnet. Il m'a dit que le prince d'Orange était venu le cœur plein d'affection et de penchant pour moi ; que ma conduite en Irlande m'avait gagné l'estime générale, et que, par conséquent, je pouvais compter sur le prince ; mais qu'il devait me dire que le prince avait une très-mauvaise opinion de mon frère, et qu'il ne devait pas compter

être employé. J'ai répondu que je serais toujours très-flatté d'être bien dans l'opinion du prince, mais que j'étais surpris de ces discours. Je lui ai dit ensuite ce que Bentinck m'avait dit à Hindon. Il m'a répondu que Bentinck était un vieux serviteur qui avait été élevé avec son maître, et avait une grande part dans son affection; mais que, s'il plaisait à Dieu de bénir les desseins du prince, Bentinck n'occuperait pas le poste de ministre favori. J'ai dit qu'il était étrange de parler de ceux qui seraient ou ne seraient pas employés, comme si l'on avait la disposition de ces choses; que, s'il plaisait à Dieu que le traité vînt à se conclure, le Roi et le prince seraient bientôt d'accord, et qu'alors tout irait bien. A ces mots, le docteur m'a interrompu, en me demandant, avec beaucoup de chaleur : « Quel traité? Comment peut-il y avoir un traité? l'épée est tirée; il y a un enfant supposé, sur la naissance duquel il faut faire une enquête. » En disant cela, il parcourait la chambre à grands pas et d'un air très-animé. Quelqu'un est venu frapper à la porte et je l'ai quitté. Bon Dieu! à quel point en viendrons-nous, si cet homme exprime les sentimens du prince? Nous aurons une belle réformation. Dans la soirée, je suis allé à la cour, où j'ai vu lord Macclesfield. J'ai présenté sir R. How et M. St.-John au prince.

Jeudi 6. Dans la matinée, le docteur Burnet

m'a fait une visite. Il était très-calme d'abord, et m'a dit qu'il était fâché de voir qu'on soupçonnait que je n'étais pas franchement dans les intérêts du prince. J'ai dit que je ne savais pas ce qu'il entendait par être franchement dans ses intérêts; que je n'avais, jusqu'à ce moment, parlé à aucun de ceux qui étaient venus avec le prince, excepté lui, et que par conséquent on ne pouvait avoir de soupçons sur mon compte; que ses discours et la venue de Wildman et de Ferguson avec le prince m'avaient effectivement fait soupçonner qu'on projetait d'autres choses que ce qui était mentionné dans la déclaration du prince, ce qui me fesait regarder autour de moi. Je lui ai demandé ensuite pourquoi il s'était comporté hier, à la prière dans la cathédrale, de manière à attirer tous les regards des assistans. En effet, au moment où on récitait les litanies pour le Roi, il s'était levé de dessus ses genoux, s'était assis dans sa stale et avait fait un vilain bruit avec sa bouche. Il m'a dit qu'il ne pouvait se joindre à la prière pour le Roi. Je lui ai dit alors que j'allais à la cour, et notre conversation a fini là. Vers onze heures le prince a quitté Sarum; il doit loger ce soir à Collingburne. Je suis resté avec ma compagnie à Sarum. Nous avons dîné à l'*Ange*. Après dîner, je suis allé à la *Vigne*, où étaient plusieurs gentilshommes. M. Harboard est venu là pour recevoir ses 250 livres sterling de

M. Francard. Il a été proposé ensuite de lever 2000 livres sterl. pour le service du prince. Quelques uns étaient d'avis d'emprunter cette somme sur leur propre garantie; d'autres que chacun devait souscrire pour la portion qu'il voulait donner, et, de la sorte, compléter la somme parmi les personnes présentes; d'autres enfin ont proposé de faire courir la souscription dans tout le comté, pour que chacun donnât ce qu'il jugerait à propos sans préciser aucune somme pour total. J'ai dit que chacun pouvait donner au prince d'Orange ce qu'il lui plairait de sa propre bourse; mais que c'était une chose dangereuse que de se mettre à lever de l'argent sans acte du parlement, que je ne voulais y tremper en rien; qu'un parlement allait bientôt s'assembler, et qu'il pourvoirait à tous les besoins publics. Cela dit, j'ai quitté la compagnie, qui commençait à être lasse de ce qu'on avait mis en avant.

Vendredi 7. Dans la matinée, ma compagnie et moi avons quitté Sarum. Nous sommes arrivés à Hungerford vers les trois heures après midi. Les commissaises du Roi étaient arrivés hier soir à Ramsbury. Le prince leur avait fait dire de prendre leurs quartiers là, et de se trouver auprès de lui demain matin à neuf heures. Le prince est arrivé à Hungerford à la nuit tombante; il avait passé par Hampsted-Marshall et était allé voir la maison. Lord Delamere est arrivé à Hungerford,

dans la soirée ; le comte de Stamford est arrivé avec lui ; on disait qu'ils avaient amené avec eux quatre cents chevaux ; mais sir Thomas Fotherley, que j'avais prié de les observer, m'a assuré qu'il n'y en avait pas plus de la moitié ; que c'étaient de pauvres diables, montés d'une manière pitoyable, et encore plus mal armés. J'ai soupé à mon logement avec toute ma compagnie. Sir Jo. Hotham et W. Harboard ont soupé avec nous. Ils ont beaucoup parlé contre la réunion du parlement qui était convoqué, disant qu'ayant été si long-temps hors de l'Angleterre auprès du prince d'Orange, ils ne pouvaient espérer d'être élus, s'ils n'avaient pas le temps de se rendre dans leurs provinces ; comme s'il ne pouvait pas y avoir un bon parlement, sans que ces messieurs en fussent. M. Harboard a dit qu'il avait tiré l'épée contre le Roi, qu'il n'avait pas besoin de son pardon, mais que c'étaient eux qui obligeraient le Roi à leur demander pardon de toutes les fautes qu'il avait faites. En un mot tous leurs discours ont été si séditieux que j'ai été facilement confirmé dans mon opinion que ceux qui étaient venus d'outre-mer avec le prince n'avaient aucune bonne intention.

Samedi 8. Dans la matinée, sir Robert Pye et quelques autres gentilshommes de la province sont venus chez le prince. Vers neuf heures, les commissaires sont arrivés. Le prince d'Orange

les a reçus dans sa chambre à coucher. Tous les lords et les gentilshommes qui étaient dans la ville se trouvaient présens, d'après le désir du prince. Aussitôt que les commissaires ont eu exposé verbalement l'objet de leur mission et remis leurs lettres de créance, ils se sont retirés dans une chambre qu'on avait disposée pour eux. M. Bentinck les y a suivis. Le prince a lu alors à la compagnie la lettre du Roi. Elle était en français ; sur quoi le prince a dit (et j'ai pensé que cela venait de sa tendresse pour le Roi) que c'était la première lettre qu'il eût jamais reçue du Roi en français, qu'il avait coutume de lui écrire en anglais et de sa propre main. J'ai pris la liberté de lui dire : « Votre Altesse étant un « prince étranger, et ce papier étant une lettre « de créance en forme (pièces qu'on écrit en fran- « çais ou en latin), il devait être écrit de la main « du secrétaire d'Etat. » Le prince a parlé à la compagnie en ces termes : « Ce que milord « Hallifax m'a dit (car c'est lui qui a porté la « parole), je pourrais très-facilement me trom- « per en vous le répétant (les commissaires « avaient parlé au prince auprès d'une fenêtre, « et à une certaine distance de la compagnie) ; « par conséquent je crois à propos de les prier « de mettre par écrit ce qu'ils ont dit. » Et promenant ses regards autour du cercle, il a désigné M. Schomberg, le comte d'Oxford et moi

pour aller remplir cette mission auprès des commissaires, ce que nous avons fait sur-le-champ. Ils nous ont dit qu'ils obéiraient à l'instant aux ordres de Son Altesse. En attendant que leurs domestiques arrivassent, les commissaires se sont entretenus avec nous de choses indifférentes. Lord Hallifax m'a demandé comment j'avais fait pour arriver ici avant eux. J'ai répondu que j'avais quitté Londres la veille de leur départ. Il s'est informé ensuite du docteur Burnet, et m'a prié de le lui envoyer. Après cet entretien, nous les avons laissés seuls. J'ai dit sur-le-champ au prince que lord Hallifax avait témoigné le désir de voir le docteur Burnet; sur quoi le prince a dit que cela ferait un beau bavardage; mais que lord Hallifax ne parlerait pas à Burnet en particulier, qu'il n'avait pas envie qu'aucun de ceux qui étaient avec lui s'entretînt avec eux; en conséquence il m'a prié de ne pas aller auprès d'eux. Au bout d'une demi-heure, les commissaires nous ont fait mander, et nous ont remis par écrit ce qu'ils avaient dit au prince. M. Schomberg a pris ce papier et l'a donné à Son Altesse. Le prince a ensuite envoyé Bentinck inviter les commissaires à dîner avec lui. Le prince a dit en même temps que l'auberge était très-bruyante, et qu'en conséquence, après dîner, il irait à Littlecott pour y coucher. Il a exprimé le désir que tous les lords et gentilshommes qui étaient avec lui se réunissent

dans l'après-midi et préparassent une réponse au papier que les commissaires lui avaient remis, et que deux ou trois d'entre eux la lui apportassent dans la soirée. J'ai dîné avec M. Schomberg. Pendant que j'étais dans la chambre du prince, M. Jepson m'a pris à part et m'a montré un parchemin qu'il m'a dit être une commission que le prince avait fait dresser pour autoriser plusieurs personnes à se réunir et à délibérer ensemble sur ce qu'il convenait de lui offrir, selon la tournure que prendraient les affaires, et que Son Altesse avait ordonné de mettre mon nom sur la liste de ces personnes. J'ai lu cette pièce, et je crois que toutes les personnes de qualité, excepté les Ecossais et les Irlandais, y étaient compris. J'ai dit à M. Jepson que je me joindrais au reste de la compagnie à midi, ainsi que le prince avait témoigné le désirer; mais que je ne comprenais pas ce que signifiait cette commission. Cet après-midi, nous nous sommes tous réunis dans la plus grande chambre de l'auberge. Dans le principe, il y a eu quelque difficulté pour le choix d'un président, personne ne se souciant de ces fonctions; mais à la fin lord Oxford s'est laissé persuader de prendre le fauteuil. M. Jepson a présenté le papier des commissaires. Il portait en substance qu'il était à propos de s'entendre sur les moyens de rendre la réunion du parlement libre et sûre. Plusieurs choses ont été mises en avant dans le débat. A la

fin il a été proposé que les *writs* pour la convocation d'un parlement fussent annullés. Je ne puis me rappeler qui a fait cette proposition (car il est à présent minuit, et jusqu'à présent je n'ai encore pu rien mettre par écrit); toutefois elle a été appuyée avec une grande force par sir H. Capell, sir Jo. Hotham, M. W. Harboard et d'autres, qui craignaient, comme j'avais lieu de le croire, de ne pouvoir entrer dans la chambre des communes. Cette motion a été fortement combattue par les lords Shrewsbury, Abingdon, Colchester, moi et plusieurs autres; mais lorsqu'on l'a mise aux voix, il a été décidé, après un débat long et animé, que la révocation des *writs* pour la convocation d'un parlement serait une proposition à faire au Roi, afin de conclure un traité. On a ensuite soutenu que nous n'avions plus rien à faire, parce que, toute la mission des commissaires se bornant à examiner les moyens de rendre la réunion du parlement libre et sûre, dès qu'il était décidé que les *writs* de convocation seraient annullés, que pouvions-nous faire encore? Mais on a répondu que la décision était prise; de cette manière la réponse au papier des commissaires a été bientôt donnée. Pendant ce débat, lord Abingdon, qui était assis à côté de moi, m'a dit : « Vous voyez « maintenant, milord, que j'avais raison quand « je vous ai dit à Sarum qu'on n'avait rien de

« bon en vue. Il y a ici, avec le prince, des gens « qui mettront tout sens dessus dessous, s'ils le « peuvent. » La réponse étant ainsi arrêtée, l'assemblée s'est séparée. Lord Churchill, sir H. Capell, M. Jepson et moi, sommes allés à Littlecott pour informer le prince de ce qui avait été fait. M. Jepson lui a lu le texte de la réponse. Le prince a dit sur-le-champ qu'il n'était pas content de la clause touchant l'annullation des *writs* de convocation d'un parlement. Sir H. Capell s'est efforcé de soutenir cette clause par les meilleurs argumens qu'il a pu trouver. J'ai dit que mon avis était pour la réunion du parlement, et que je n'avais entendu, dans les débats, rien qui pût me convaincre de l'avis contraire. M. Jepson s'est prononcé contre la clause en question. Lord Churchill a dit très-peu de chose. Le prince a dit qu'il souhaitait que cette clause fût rayée. Sir H. Capell l'a prié de s'entretenir auparavant avec quelques unes des autres personnes qui faisaient partie de la réunion, et d'écouter leurs raisons; sur quoi le prince a dit : « Avec « votre permission, sir Harry, nous pouvons « chasser le Roi, mais peut-être ne savons-nous « pas bien comment nous pourrons avoir un « parlement. » En conséquence il a été ordonné de rayer la clause pour annuller les *writs* de convocation. Le prince nous a priés ensuite de nous réunir de nouveau demain matin, pour in-

former l'assemblée du changement qu'il avait fait, et pour que la disposition des armées fût de nouveau examinée, et qu'il fût désigné pour ses troupes d'autres positions que celles qui étaient indiquées dans notre papier. Ceci réglé, on a demandé le souper. En même temps, je ne sais comment cela s'est fait, mais le prince s'est mis à parler de la convocation du parlement; sur quoi sir H. Capell a dit qu'il s'était souvent étonné que Son Altesse n'eût pas de pairie anglaise. Le prince a répondu qu'à l'époque de son mariage lord Danby avait voulu le faire nommer pair; mais que quelques uns de ses bons amis les papistes ne s'en souciaient pas, et que lui-même n'avait montré aucune envie de l'être. Je n'avais jamais entendu parler de cela auparavant. Le prince nous a dit qu'il désirait que la réponse au papier des commissaires parût venir des lords et gentilshommes qui étaient avec lui aussi bien que de lui-même, parce que son but était de soulager le peuple d'Angleterre. Après souper, nous sommes retournés en toute hâte à Hungerford. La nuit était très-obscure; enfin à minuit nous avons regagné nos logemens. Jusqu'à ce moment je n'avais pas eu l'occasion de me recueillir pour mettre en écrit rien de ce qui s'était passé dans cette journée. Aussi ces notes doivent être très-confuses.

Dimanche 9. Dans la matinée, toutes les mêmes

personnes se sont de nouveau réunies. M. Jepson a rendu compte des changemens que le prince avait faits au papier qu'il lui avait porté. Là-dessus il s'est élevé un débat très-animé au sujet de l'annullation des *writs*. Sir Jo. Hotham et W. Harboard se sont montrés très-ardens, et blâmaient beaucoup ceux qui avaient porté le papier au prince, comme s'ils eussent conseillé ce changement, tandis que Dieu sait qu'il est venu du prince lui-même. Après beaucoup de contestations, il a été décidé à la majorité que la clause pour annuller les *writs* serait insérée de nouveau. La réponse étant rédigée de la sorte, sir H. Capell et moi sommes allés à Littlecott. Nous y avons trouvé une grande partie de la compagnie. Le texte de la réponse a été lu au prince, qui l'a approuvé, mais qui s'est encore montré mécontent de la clause touchant l'annullation des *writs*; sur quoi sir Jo. Hotham et d'autres gentilshommes exaltés ont donné leurs raisons pour l'avoir insérée, et prié Son Altesse d'entendre débattre cette question, ce qui a été fait avec beaucoup de chaleur. Après tout, le prince l'a emporté, et la clause a été de nouveau rayée. La réponse ainsi approuvée, le prince la prise et a dit qu'il la ferait copier fidèlement, qu'il avait invité les commissaires à se rendre auprès de lui demain matin, et qu'alors il leur donnerait cette réponse. Cette affaire étant réglée

de la sorte, je suis retourné à Hungerford, n'ayant encore rien mangé de la journée. Le prince a dit qu'il séjournerait demain à Littlecott. Dieu merci, le parlement s'assemblera, et, selon toute probabilité, il n'y aura pas d'autre moyen d'arranger les affaires.

Lundi 10. Dans la matinée, j'ai quitté Hungerford avec ma compagnie. Nous avons dîné à Farringdon, avec sir Robert Pye, et vers six heures du soir, nous sommes arrivés à Cornbury. Les chemins étaient très-mauvais.

Mardi 11. Nous avons déjeuné à Cornbury et atteint Oxford vers quatre heures après midi. Sir H. Capell et moi avons pris notre logement chez l'évêque de Man. Il était alors dans son île; mais sa femme et sa famille nous ont bien traités. Il y avait auprès de Saint-Giles une garde de méchans coquins établie par ordre de lord Lovelace. Ils faisaient un grand vacarme, et avaient rompu une partie du pont de la Madelaine. Lord Abingdon est venu me trouver; il m'a dit que le prince couchait ce soir à Abingdon, et serait ici demain avant midi. Après m'être un peu reposé, je suis allé à Christ-Church, où j'ai trouvé le duc d'Ormond, le vice-chancelier et beaucoup d'autres personnes qui préparaient tout pour la réception du prince.

Mercredi 12. Dans la matinée, mon domestique qui avait couché à l'*Ange*, est venu m'in-

former qu'on avait reçu en ville la nouvelle que le Roi était parti de Whitehall hier à trois heures du matin, et que la Reine et le prince de Galles étaient partis la veille. Je suis allé sur-le-champ trouver le duc d'Ormond à son auberge. Il avait reçu cette nouvelle par un exprès arrivé ce matin, avec celle de la mort de sa mère. Il m'a dit aussi que le prince d'Orange lui avait envoyé dire qu'à cause du départ précipité du Roi, il ne viendrait pas à Oxford, mais irait coucher à Wallingford. Le prince avait envoyé le même message à lord Abingdon. Le prince de Danemarck a envoyé dire au duc d'Ormond qu'il dînerait aujourd'hui à Oxford, en le priant de demeurer à l'y attendre avec tous ceux qui l'avaient accompagné, au nombre desquels se trouvaient lord Drumlanrick et M. H. Boyle. J'ai déjeuné avec ma compagnie chez le docteur Levett. Nous sommes allés de là à Wallingford. Le prince a dîné au quartier de Schomberg. Il était très-gai, et ne pouvait cacher la satisfaction que lui causait le départ du Roi. J'ai réfléchi alors à ce qu'il avait dit à Littlecott : « Nous pouvons peut-être chasser « le Roi, etc. » Je suis allé à Brightwell, chez M. Stone, qui m'a reçu et traité très-cordialement ainsi que toute ma compagnie. M. Keightley m'a rejoint à Wallingford, et a fait route avec moi. A Oxford, le capitaine Flower et plusieurs autres qui avaient été officiers en Irlande,

sont venus me trouver. Ils m'ont accompagné jusqu'à Wallingford, où je les ai laissés.

Jeudi 13. Nous sommes venus à Henley. Le prince y est arrivé aussi ce soir et a pris son logement chez M. Whitelocke. Le comte de Pembroke, les lords Weymouth et Colepepper, ainsi que l'évêque d'Ely sont arrivés ici avec une déclaration des pairs qui s'étaient assemblés à Whitehall, en conséquence du départ du Roi. L'évêque de Saint-Asaph est venu avec eux, quoique sans mission. Il est arrivé pareillement des adresses de la cité et lieutenance de Londres apportées par sir Robert Clayton et d'autres aldermen. Les lords ont soupé avec le prince. Après soupé, le prince est passé dans sa chambre. Il y a emmené les lords et les gentilshommes qui étaient avec lui et a ordonné de lire les adresses. Il a paru très-content de celles qui venaient de la cité, mais pas du tout de celle des lords. Quelqu'un a dit au prince que lord Feversham avait licencié l'armée du Roi, et que les soldats couraient de droite et de gauche sans savoir que faire; sur quoi le prince a paru très-courroucé contre lord Feversham, et a dit : « Je ne suis « pas fait pour qu'on en agisse ainsi avec moi. » J'ai dit au prince que s'il n'avait pas d'ordres à me donner, je retournerais demain à Londres. La vérité est que je suis las de la compagnie, et que je voudrais être chez moi. Le prince a dit

qu'il se rendrait demain à Windsor et y séjournerait un jour ou deux. Il m'a prié de m'y trouver dimanche. Quand je suis retourné à mon logement chez le ministre, j'ai fait venir l'évêque d'Ely et lui ai dit que tout était manqué.

Vendredi 14. Je suis parti pour Londres avec ma compagnie. Les lords qui s'étaient séparés du reste des pairs, sont également revenus. Avant de quitter Henley on nous a annoncé que le Roi avait été arrêté à Feversham, et y était retenu par la canaille. L'évêque de Saint-Asaph est resté avec le docteur Burnet. J'ai laissé sir H. Capell à Brentford. Vers quatre heures après midi, je suis arrivé à Londres. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme et ma famille en bonne santé. Mon frère est venu promptement me trouver. Il m'a rendu compte de la manière dont le Roi avait été arrêté, et m'a dit que les pairs qui se réunissaient matin et soir dans la chambre du conseil à Whitehall avaient envoyé auprès de lui aussitôt qu'ils avaient appris son arrestation. J'ai envoyé M. Knight prier M. Pollexfen de venir me trouver demain aussi matin qu'il le pourrait.

Samedi 15. Dans la matinée, M. Pollexfen est venu chez moi. Je lui ai dit que j'avais un grand désir de conférer avec lui, afin de mieux savoir comment me diriger dans cette étonnante occurrence. Il m'a dit tout de suite qu'il s'étonnait que le prince d'Orange n'eût pas fait davantage,

que le Roi, en se retirant, lui avait laissé le gant, qu'il avait fait une cession et perdu son droit, que sa présence actuelle à Feversham, quand même il retournerait à Londres, ne signifierait rien, que le prince d'Orange n'avait rien à faire que de se déclarer roi, à la tête de son armée, et de lancer sur-le-champ les *writs* pour la convocation d'un parlement, en suivant l'exemple et la manière de Cromwell; ce qui était un mode d'élection beaucoup plus équitable que d'après l'ancienne constitution. Dieu me bénisse! Quel homme est-ce là? J'avoue qu'il m'a étonné; aussi nous nous sommes promptement séparés. Je suis allé à l'assemblée des lords à Whitehall. On a reçu une lettre de lord Middleton, annonçant que le Roi coucherait ce soir à Rochester, et serait demain à Whitehall.

Dimanche 16. Je suis allé à Windsor, principalement pour ramener mon frère. Lord Drogheda est venu dans la voiture avec nous. Nous avons pris sir H. Capell à Brentford. Lord Blessington s'est joint au reste des lords et gentilshommes d'Irlande qui ont porté une adresse au prince. Quand je suis arrivé à Windsor, le prince était allé à l'église. Je suis entré dans sa chambre où j'ai trouvé Bentink. Il m'a dit que le Roi avait envoyé lord Feversham vers le prince avec une lettre dont la substance, autant que je puis m'en souvenir, était que le Roi espérait que lui et le

prince pourraient bientôt se voir, et priait ce dernier de s'en rapporter à tout ce que le lord Feversham pourrait lui dire. Mais Bentinck m'a dit que le Roi s'était montré très-courroucé contre lord Feversham et l'avait fait arrêter; que Son Altesse avait répondu à la lettre du Roi, par M. Zulestein, et avait prié Sa Majesté de rester à Rochester. J'ai demandé à Bentinck ce que pouvait signifier l'arrestation de lord Feversham; ce à quoi il ne m'a fait d'autre réponse qu'en haussant les épaules et disant : « Bah! milord. » Cette conduite m'étonne. Quand le prince est revenu de l'église, je lui ai présenté mon frère. Il l'a reçu très-froidement, comme je m'y attendais, et lui a dit peu de chose ou rien. J'ai dit au prince que plusieurs lords et personnes de qualité, tous Anglais appartenant à l'Irlande, attendaient pour lui être présentés. Le prince est allé les trouver dans la salle précédente. Ils lui ont présenté une adresse dont j'ai fait la lecture. Le prince, d'un ton grave, a dit : « Milords et messieurs, je vous « remercie; je prendrai soin de vous; » et s'en est allé. Le duc de Beaufort est arrivé ce matin à Windsor. Il a attendu une heure avant de pouvoir être admis auprès du prince, dont il a été reçu très-froidement. Le prince a couché en bas dans les appartemens de Will. Chiffinch, et a dîné en haut, dans la salle à manger du Roi. Bentinck occupait le logement de la duchesse de

Portsmouth. Je me promenais avec mon frère, quand deux ou trois messagers sont venus l'un après l'autre me dire que le prince m'invitait à dîner avec lui; mais ils n'ont rien dit à mon frère. J'en ai conclu que ces messages réitérés avaient été envoyés à dessein pour mortifier un peu mon frère, dont Burnet et d'autres m'avaient dit que le prince était très-mécontent. Mon frère m'a pressé de me rendre auprès du prince; il avait fait venir sa voiture à Windsor, il est parti pour New-Park. J'ai trouvé le prince à table. Le duc de Beaufort y était ainsi qu'une nombreuse compagnie; mais on avait gardé ma place. Après dîner je suis allé chez le doyen, qui m'avait invité. J'y ai trouvé l'évêque de Saint-Asaph et le docteur Burnet. Nous nous sommes mis à parler de l'arrestation du Roi à Feversham, et de ce qu'il serait à Whitehall ce soir; sur quoi Burnet a dit que ceux qui l'avaient arrêté à Feversham avaient fait une sottise, et que son retour à Whitehall dérangerait beaucoup les choses. J'ai dit que j'espérais qu'il était dans l'erreur; que le Roi avait écrit au prince et l'avait invité à venir à Londres; mais que je m'étonnais qu'on eût emprisonné lord Feversham, qui était chargé de ce message; sur quoi Burnet s'est mis à rire. L'évêque de Saint-Asaph a dit que le Roi, en se retirant, avait fait une cession. Je lui ai demandé ce qu'il voulait dire. Il a répondu :

« Ce ne peut être qu'une cession. » Dieu me bénisse ! comme un homme est bientôt perverti par un autre qui est plus rusé que lui ! J'ai pensé réellement, d'après ses discours, que ce n'était plus le même homme que j'avais quitté à Henley. Je suis allé promptement de chez le doyen au logement du duc de Beaufort, que j'ai trouvé prêt à sortir de la ville. Nous avons un peu causé de ce qu'il avait observé, et il est parti pour Chelsea. Je suis retourné à mon logement, que j'avais pris chez mon ancien hôte, M. Hill. Sir H. Capell y loge aussi; il m'est venu annoncer que le prince coucherait demain à Sion. Sir Robert Howard et M. Powell sont arrivés ensemble à Windsor, et ont eu un long entretien particulier avec le prince. Le colonel Titus et sir Will. Williams sont arrivés également, mais n'ont pu être admis auprès du prince.

Lundi 17. J'ai envoyé chercher ma voiture à neuf heures. Sir H. Capell m'a dit qu'il voulait aller au château pour s'enquérir de l'heure à laquelle le prince serait à Sion, afin de pouvoir en informer lady Northumberland, et revenir immédiatement. Le docteur Burnet est venu me voir, et a amené sir Robert Atkyns avec lui. Ce dernier avait été présenté au prince par lord Macclesfield. Comme il était plus de dix heures, j'ai envoyé Tom Apprice vers sir H. Capell pour lui dire que je l'attendais; Tom est revenu me

dire de la part de sir H. Capell que le prince voulait me parler; en conséquence je me suis rendu sur-le-champ au château. Lord Chandos et plusieurs autres personnes de qualité étaient dans la salle d'attente. J'ai été appelé immédiatedans la chambre du prince, mais on n'a laissé entrer personne que moi. J'ai trouvé là plusieurs lords dont je ne puis me rappeler le nom, et lord Hallifax au milieu d'eux. Celui-ci s'est tourné vers moi et m'a dit que le prince avait fait mander tous les pairs qui étaient à Windsor, pour conférer avec eux sur ce qu'il était à propos de faire, en conséquence du retour du Roi à Whitehall, et que comme j'étais venu tard, il allait me dire ce qui avait été résolu. J'ai dit que si la résolution était prise, il était inutile de m'informer de rien; mais il a continué et m'a dit que M. Zulestein avait manqué le Roi sur la route, et que Sa Majesté était arrivée hier soir à Whitehall; que le Roi avait écrit au prince pour l'inviter à se rendre au palais Saint-James, et à envoyer en ville telles forces qu'il lui plairait; mais que les lords étaient d'avis qu'on devait conseiller au Roi de quitter Whitehall et d'aller à Ham. J'ai demandé pourquoi le Roi devrait quitter Whitehall. On m'a répondu : parce que le prince pensait qu'il n'y serait pas en sûreté. J'ai demandé alors pourquoi il devait aller à Ham. Lord Hallifax a répondu que les lords étaient

d'accord et avaient envoyé prier le prince de venir les trouver; comme il parlait le prince est entré. Lord Hallifax lui a fait part de la résolution des lords, laquelle avait été mise par écrit. Lorsqu'on en a fait la lecture, j'ai dit qu'il me semblait étrange qu'on ordonnât pour ainsi dire au Roi d'aller à Ham. « Si Sa Majesté n'est pas en « sûreté à Londres, ai-je ajouté, pourquoi ne « serait-elle pas libre d'aller où il lui plairait, « ou ne la prierait-on pas d'aller à quelqu'une « de ses maisons, comme Hampton-Court ou « Windsor, et n'aurait-elle pas sa garde autour « d'elle? » En ce moment lord Delamere, d'un air très-courroucé (car un rien le mettait en colère), a dit qu'il ne le regardait pas comme son roi, et ne lui obéirait plus jamais; qu'il ne devait pas habiter en roi dans une des maisons royales; lord Delamere a vivement insisté pour qu'on ordonnât au Roi d'aller à Ham. Le prince a approuvé ce que les lords avaient fait, et a prié lord Mordaunt de transcrire le papier contenant leur décision. Lord Hallifax a dit alors au prince qu'il y avait eu des débats très-libres dont il ne serait pas à propos de parler. En conséquence, le prince a enjoint de les tenir secrets. Le prince a dit ensuite qu'il fallait voir maintenant qui porterait ce message au Roi. Lord Hallifax a dit qu'il pensait qu'il vaudrait mieux l'envoyer par quelqu'un des officiers du prince, et je crois qu'il

a nommé le comte Solmes. Mais le prince a répondu : « Avec votre permission, milord, ceci « est l'avis des pairs, et quelques uns d'entre « vous doivent le porter ; » au même instant il a nommé les lords Hallifax, Shrewsbury et Delamere. Les gardes du prince ont reçu de bonne heure, ce matin, l'ordre de s'avancer vers Londres. Le comte Solmes a reçu l'ordre de les suivre et de prendre possession des postes à Whitehall. Le prince a dit ensuite qu'il fallait décider quelle garde serait placée auprès du Roi à Ham. Quelqu'un (je ne puis me rappeler qui c'était) a dit qu'il serait à propos de donner à l'officier qui serait nommé pour commander cette garde, des instructions sur ce qu'il aurait à faire, dans le cas où le Roi chercherait à s'échapper de Ham. Cet objet a amené quelques débats. Toutefois lord Shrewsbury a proposé qu'on ne décidât rien à cet égard maintenant, mais qu'on en fît le sujet d'une autre délibération, ce qui a été décidé. L'assemblée s'est alors séparée. Je suis allé à mon logement, où je suis monté en voiture pour Londres. J'y suis arrivé qu'il faisait déjà nuit. Plusieurs de mes amis sont venus me voir. Je crois que c'est le jour le plus triste que j'aie passé dans toute ma vie. On m'a dit que le Roi avait traversé hier soir la Cité en voiture ; que de grandes démonstrations de joie avaient été manifestées dans toutes les rues où il avait passé,

et qu'il avait été reçu au son des cloches et au bruit de toutes sortes d'acclamations. Aussitôt que le Roi était arrivé à Whitehall, il avait convoqué un conseil dans lequel il avait donné plusieurs ordres. On m'a dit qu'il avait témoigné beaucoup de mécontentement de ce que les lords avaient fait pendant son absence.

Mardi 18. Je n'ai pas bougé de chez moi. On m'a dit que les trois lords sont arrivés hier soir à Whitehall après que le Roi s'était mis au lit. Les gardes anglaises ayant été relevées, et les Hollandais ayant pris possession de leurs postes, les lords ont été promptement admis auprès du Roi. Quand ils ont eu délivré leur message, le Roi leur a dit qu'il aimait mieux retourner à Rochester que d'aller à Ham; sur quoi les lords sont retournés à Sion, et sont revenus ce matin à neuf heures dire au Roi qu'il pouvait aller à Rochester, si cela lui plaisait. Vers onze heures le Roi a pris un bateau et a descendu la rivière; une garde hollandaise avait été chargée de l'accompagner. Vers quatre heures de l'après-midi, le prince est arrivé à Saint-James, où il s'est logé. Je suis allé à la cour; mais la foule était si grande que je n'ai pu voir le prince. Lord Mulgrave était à la porte de la chambre à coucher, espérant d'obtenir le premier audience. Bentinck l'a accosté et lui a parlé ainsi en français : « Comment, milord, vous avez quitté

« votre bâton ! — Il est bien temps, a répondu « l'autre. »

Mercredi 19. On ne saurait imaginer quelle tristesse était répandue parmi toutes les classes des habitans de la capitale. Le traitement que le Roi a éprouvé de la part du prince d'Orange, et la manière dont il a été pour ainsi dire chassé de Whitehall, ont ému de compassion même ceux qui n'étaient pas très-épris de lui. Quantité de gens de l'armée, officiers et soldats, commençaient à murmurer. Le Roi a couché la nuit dernière à Gravesend, et est arrivé ce matin à Rochester. Il a pris son logement chez sir Richard Head. Je suis allé à Saint-James, où j'ai présenté lord Preston et sir Jo. Ernle au prince. Lorsque le prince d'Orange partit d'Abingdon, le prince de Danemarck se rendit à Oxford pour y rejoindre la princesse; ils s'y sont reposés quelques jours, et ce soir ils sont revenus à Londres.

Jeudi 20. Dans la matinée, je suis allé à Saint-James; mais je n'ai pas vu le prince; il n'y avait pas moyen de l'approcher, à cause de la multitude de gens de toute sorte qui se trouvaient là sans cesse. Chacun désirait être admis auprès du prince. Je n'avais pas affaire là; mais j'avais résolu d'y aller tous les jours pour voir comment allait le monde. J'ai vu M. Pollexfen sortir de la chambre du prince, et l'on m'a dit qu'il avait été une heure en particulier avec lui. Les aldermen

et le *recorder* de la Cité sont venus complimenter le prince. Le lord-maire était malade et n'a pas pu venir. Vers midi, M. Graham est venu chez moi; il était arrivé en ville hier soir. Il m'a dit qu'il avait laissé le Roi bien portant, et qu'il devait retourner demain auprès de lui. Je l'ai engagé à supplier le Roi de ne pas partir de Rochester, parce que j'avais appris par plusieurs lords et d'autres personnes avec lesquelles j'avais causé, qu'il y aurait des adresses pour l'inviter à revenir, et que tous ceux à qui j'avais parlé étaient d'avis que rien ne pourrait être aussi funeste pour lui et pour le peuple que sa sortie du royaume. Dans l'après-midi, des invitations ont été adressées à tous les pairs qui se trouvaient en ville pour se rendre auprès du prince d'Orange demain à dix heures du matin. Dans la soirée, M. Keightley est venu chez moi. Sir Thomas Clarges y est venu aussi, et nous avons parlé très-tristement de l'état des affaires publiques, tout ayant l'air d'être en désordre. Quand sir Thomas (qui souhaitait autant que personne un accommodement avec le Roi) a été parti, et que je me suis trouvé seul avec Keigthley, je lui ai dit que je désirais qu'il allât à Rochester assurer le Roi de mon humble respect, et que je le servirais jusqu'au dernier moment de tout mon pouvoir; je l'ai engagé à dire au Roi que ses ennemis voudraient qu'il fût parti, et que ses amis le craignaient, bien qu'ils

espérassent qu'il ne nous quitterait pas; à faire connaître au Roi les opinions de plusieurs lords et autres dont je lui donnais les noms; à lui dire que certainement il y aurait des adresses, et en conséquence à le supplier de ne pas quitter Rochester jusqu'à ce qu'il vît ce que les lords feraient. Keigthley était très-disposé à entreprendre ce voyage; mais il m'a dit qu'il ne pouvait prétendre à avoir aucun crédit sur l'esprit du Roi, et qu'on ne devait pas imaginer que Sa Majesté changeât la résolution qu'elle avait prise (si elle en avait pris une) d'après ce qu'il pourrait lui dire. Je lui ai dit alors que je désirais que quelque honnête catholique romain voulût essayer ce qu'on pourrait faire en exposant au Roi, franchement et sans détour, l'état des choses. Keightley m'a aussitôt indiqué M. Belson, qu'il savait être honnête et discret, et qui n'avait jamais approuvé la sotte direction du père Peters; ce que, dans le fond, aucun des gens sensés parmi les catholiques n'avait fait. Je l'ai prié de voir si M. Belson consentirait à aller trouver le Roi pour l'objet dont nous avions parlé; et, s'il y consentait, de me l'amener demain soir, afin qu'il pût partir samedi de grand matin.

Vendredi 21. Dans la matinée, l'évêque d'Ely est venu me voir et m'a dit qu'il avait déterminé le docteur Brady à aller trouver le Roi pour le même objet dont nous avions parlé Keightley et

moi, ce dont j'ai été très-aise. Je suis allé à St.-James d'après l'invitation adressée aux pairs. Les pairs se sont réunis dans la chambre de présentation de la Reine. Le prince est venu les y trouver. Il leur a lu quelques mots d'un papier qu'il leur a laissé et s'est retiré. Les lords sont convenus de se réunir demain matin dans la chambre des pairs (comme le lieu le plus convenable) pour délibérer sur ce que le prince leur avait dit; et, autant que je m'en souviens, ils ont fait mander quelques gens de loi pour les assister, à cause qu'il n'y avait pas de juges, ou du moins qu'il ne s'en trouvait aucun avec qui ils voulussent conférer. Dans la soirée, M. Belson est venu chez moi. Je l'ai trouvé parfaitement de mon avis sur ce que le Roi devait faire pour satisfaire son peuple. Après un court entretien pour le mettre au fait de l'état actuel des choses, et des motifs que j'avais de croire qu'on ferait des adresses au Roi (idée dans laquelle j'avais été confirmé par les conversations que j'avais eues avec plusieurs pairs à la réunion du matin), je l'ai engagé à user de toute son adresse pour tâcher, tant par lui-même que par les autres catholiques qu'il trouverait auprès du Roi, de lui persuader de ne pas bouger, et de publier une déclaration pour satisfaire les esprits de son peuple, ainsi que de recevoir favorablement les adresses qui pour-

raient lui être envoyées par les lords. Dieu bénisse ces efforts !

Samedi 22. Dans la matinée les pairs se sont réunis dans leur chambre. M. Gwynn a rempli les fonctions de clerc. Il ne s'est rien passé d'important. Mon frère et moi avons dîné à Lambeth, où nous avons trouvé les évêques d'Ely et de Peterborough. Notre but était de persuader à l'archevêque de venir à la chambre des lords, chose pour laquelle il avait une extrême répugnance; mais à la fin nous l'y avons décidé, et il nous a promis qu'il y viendrait lundi. J'ai envoyé Th. Apprice à Rochester avec un détail des opérations d'aujourd'hui. Le temps étant venu d'élire de nouveaux membres du conseil commun, dans la Cité, pour l'année prochaine, on m'a dit que le prince avait écrit une lettre pour dire qu'on ne leur présentât pas le serment à prêter.

Dimanche 23. Dans la matinée, j'ai envoyé Richard à Rochester avec une lettre de l'évêque d'Ely pour M. Keightley. Dans l'après-midi, je suis allé à Saint-James. Le prince m'a emmené dans sa chambre à coucher. Il m'a demandé si les pairs se réunissaient demain. Je lui ai dit que oui. Il m'a demandé alors ce que je pensais qu'ils feraient. J'ai dit que je ne pouvais, à cet égard, lui faire connaître mon opinion, et que

je tâcherais que nous procédassions conformément à la déclaration de Son Altesse, à laquelle j'espérais qu'elle s'attacherait, comme au seul fondement sur lequel on pût asseoir le bonheur du Roi et du royaume. Le prince m'a écouté avec une grande patience; et, au moment où je m'attendais qu'il allait me faire quelque réponse, il m'a dit très-tranquillement : « Milord, « le Roi est parti de Rochester. — Où est-il allé « (ai-je demandé)? — Je ne le sais pas, a ré- « pliqué le prince. Il est parti ce matin vers une « heure ou deux. » Cette nouvelle m'a frappé au cœur, et, sans dire un mot, je me suis retiré, et je suis retourné chez moi aussi vite que j'ai pu. Il n'y avait pas long-temps que j'étais dans ma chambre, quand M. Belson et M. Keightley sont venus me trouver. Ils m'ont dit qu'hier, aussitôt leur arrivée à Rochester, Keightley était allé chez le Roi, et lui avait dit que M. Belson désirait lui parler de la part de plusieurs de ses anciens amis, sur des objets de la plus grande importance. Le Roi se disposait à souper. Quand il eut fini, il dit à Keightley qu'il allait écrire des lettres et qu'il parlerait le lendemain matin à M. Belson. Quand celui-ci est allé ce matin pour se présenter au Roi, il a trouvé que Sa Majesté s'était évadée pendant la nuit, et avait laissé sur sa table une lettre pour lord Middleton. Voilà tout ce qu'ils ont pu me dire. Bon Dieu! que va

devenir cette pauvre nation toute troublée et divisée? Dans la soirée, l'évêque d'Ely et sir Tho. Clarges sont venus me trouver, pleins d'étonnement, comme tout le monde, que le Roi s'en fût allé de nouveau. Cela a produit l'effet d'un tremblement de terre.

Lundi 24. Dans la matinée, les lords se sont assemblés et ont siégé jusqu'après cinq heures du soir. Bonne manière pour Noël. Milord de Cantorbéry n'est pas venu. L'évêque d'Ely et moi avons envoyé vers lui; mais le départ du Roi l'avait plongé dans une telle tristesse qu'il n'a pas voulu venir, ce dont beaucoup d'entre eux ont été fâchés. La manière dont il se serait déclaré aurait été pour nous d'un grand poids en ce moment. On a d'abord donné lecture de ce que le prince avait lu aux lords à Saint-James. Plusieurs choses ont été proposées, comme de lire la déclaration du prince; mais on n'a pas voulu y consentir. Il a été proposé, par le comte Berkley (autant que je m'en souviens), de s'informer de ce qu'était devenu le Roi. Il a dit que lord Aylesbury, qui avait été à Rochester, se trouvait dans la chambre et pourrait peut-être donner quelques détails, que lord Middleton avait une lettre du Roi et qu'on pourrait avoir cette lettre. Il a été proposé par plusieurs membres d'envoyer chercher cette lettre. Cette proposition a amené quelques débats, et je crois qu'elle aurait

été adoptée si lord Godolphin n'eût pas dit qu'il avait vu la lettre, et assuré les lords qu'elle ne leur donnerait aucune satisfaction. Beaucoup de personnes croyaient que ce lord était fidèle aux intérêts du Roi (ce que, je l'avoue, je ne croyais pas), et, en conséquence, ont acquiescé à ce qu'il a dit. La chose en est restée là. On a soutenu que, par la retraite du Roi, le gouvernement était tombé et que c'était, en point de droit, comme un décès. On a proposé que les gens de loi donnassent leur opinion sur ce point; il a été également proposé que les questions qu'on voulait leur soumettre seraient rédigées par écrit, et qu'ils donneraient également leurs réponses par écrit. On a proposé ensuite de prendre en considération comment on pourrait obtenir un parlement libre, ce qui était le seul moyen pour arriver à un arrangement. J'ai proposé de nouveau de lire la déclaration du prince, et d'instituer une enquête sur la naissance du prince de Galles. Lord Wharton a répondu ainsi : « Je ne m'attendais pas à voir aujourd'hui personne faire mention de l'enfant qu'on a nommé le prince de Galles. En vérité, je ne m'y attendais pas, et j'espère que nous n'en entendrons plus parler. » Il a été soutenu (autant que je m'en souviens, par lord Pagett) que la fuite du Roi était un décès en point de droit; en conséquence, il a proposé que la princesse d'Orange fût déclarée

Reine. Cette motion a été appuyée par l'évêque de Londres et lord North; mais les comtes de Pembroke et de Nottingham l'ont combattue; ils ont parlé du Roi avec une grande modération et beaucoup d'affection, ainsi que l'ont fait plusieurs autres. Ceux qui ont paru les plus durs et les plus sévères sont les lords Devonshire, Montague, Cornwallis et Delamere. Plusieurs pairs ont proposé que les membres qui avaient été élus d'après les *writs* qu'on avait lancés (quoique le reste ait été arrêté), pourraient se réunir à l'époque spécifiée dans les mandats et qu'ils pourraient ordonner qu'on procédât aux autres élections, s'ajournant jusqu'à l'époque où les élections seraient terminées; mais cette proposition a été écartée. A la fin, après que beaucoup de choses ont été mises en avant, le résultat de tout cela a été qu'on présenterait une adresse au prince d'Orange pour l'inviter à prendre les rênes du gouvernement et à écrire des lettres circulaires à tous les comtés, villes, bourgs et universités, ainsi qu'aux cinq ports, pour qu'ils eussent à élire des représentans qui se réuniraient et formeraient une convention à Westminster le.... de janvier prochain; et, afin de ne pas perdre de temps, les lords ont résolu de se réunir encore demain dans l'après-midi. Ce matin, sir H. Reynell d'Irlande est venu chez moi et m'a prié instamment de

proposer qu'on tînt pour valables les élections déjà consommées. M. Boywer, du Temple, est venu me trouver pour le même objet, et sir Th. Clarges m'a paru pencher pour le même avis.

Mardi 25. Dans l'après-midi, je suis allé à Westminster. L'objet de la réunion était seulement de signer les deux adresses au prince pour prendre les rênes du gouvernement et pour publier des circulaires pour la convocation d'une convention. Les pairs sont ensuite allés en corps à Saint-James pour les présenter. Le prince a répondu qu'il ne pouvait pas faire de réponse à ces adresses avant d'avoir conféré avec les membres de la dernière chambre des communes qu'il avait convoqués pour demain, ainsi que le lord-maire, les aldermen et le conseil commun de la cité. Dans la soirée, je suis allé voir sir Jo. Willamson. J'ai trouvé chez lui sir Th. Lee qui était très-morne; nous avons fort peu parlé.

Mercredi 26. Dans la matinée, les personnes qui avaient fait partie de la chambre des communes pendant le règne de Charles II (ainsi portaient les lettres de convocation imprimées par ordre du prince d'Orange), se sont rendues auprès du prince à Saint-James. Le prince leur a lu un discours à peu près semblable à celui qu'il avait lu aux pairs. Les personnes en question se sont immédiatement rassemblées dans la salle de la chambre des communes à Westminster, et sont

promptement convenues de faire au prince d'Orange une adresse pareille en substance à celle des lords. Dans l'après-midi, mon frère m'a montré la lettre que le Roi avait laissée sur sa table pour lord Middleton; j'en ai pris copie. Dans la soirée, le comte de Danby est arrivé en ville.

Jeudi 27. Dans la matinée, je suis allé à Saint-James avec le juge Street, dans l'intention de le présenter au prince; mais on m'a dit que le prince était occupé, et je n'ai pu avoir audience. Pendant que j'étais dans la salle d'attente, lord Coote est venu à moi et m'a dit qu'il était fâché de me voir protéger Street. J'ai répondu que je connaissais le juge depuis long-temps et que je le tenais pour un très-honnête homme. « Je sais, a répliqué milord, qu'il n'a pas pris part au jugement pour le pouvoir dispensateur; il a épousé une de mes parentes, mais c'est un très-mauvais homme; c'est pourquoi je vous prie, milord, de ne plus rien avoir à démêler avec lui. » J'ai dit à lord Coote que je ne connaissais au juge d'autre affaire vis-à-vis du prince que de lui baiser la main comme les autres l'avaient fait, que je n'avais aucune demande à faire pour lui et que je ne présenterais personne au prince pour recevoir un affront. Les évêques de Norwich et d'Ély ont dîné avec moi. Après dîner, ils sont allés voir lord Danby. Ils sont revenus chez moi, dans

la soirée, et m'ont dit que lord Danby s'était montré très-réservé, et qu'ils n'avaient rien pu découvrir de son opinion. Dans la soirée, lord Rosscommon est venu me voir, il était nouvellement arrivé en ville; il avait quitté Dublin, le 16. Il m'a prié de le présenter au prince d'Orange, ce que j'ai fait chez le prince de Danemarck.

Vendredi 28. Dans la matinée, le juge Street est venu me voir de nouveau. Je l'y avais engagé hier avant la conférence avec lord Coote. Je lui ai dit que j'avais appris que le prince était prévenu défavorablement sur son compte, et que, en conséquence, je lui conseillais d'attendre quelque temps avant d'aller le voir, parce que ma présentation ne lui serait d'aucune utilité. Les pairs ont été invités de nouveau à se rendre auprès du prince, à Saint-James, ce matin. Il leur a dit qu'il les avait mandés pour leur donner sa réponse à leur adresse; la substance de cette réponse était qu'il consentait à prendre les rênes du gouvernement et à envoyer des circulaires pour la convocation d'une convention ainsi qu'on l'avait désiré.

Samedi 29. Dans la matinée, je suis allé à Saint-James; mais je n'ai pu voir le prince. Il est resté long-temps enfermé avec lord Mordaunt. Mistriss Danvers est venue aujourd'hui faire visite à ma femme, et lui a dit que la prin-

cesse disait hier qu'elle ne m'avait pas vu depuis bien long-temps, ce qui l'étonnait un peu. Les motifs qui ont porté le Roi à partir de Rochester ont été imprimés et publiés aujourd'hui. Dans la soirée, les évêques de Saint-Asaph et d'Ély sont venus chez moi; nous avons lu ensemble ce papier. Il nous a émus, l'évêque d'Ély et moi; mais l'évêque de Saint-Asaph l'a pris et a commencé à le commenter, en disant que c'était un chef-d'œuvre de jésuitisme. Je pense que je n'ai jamais entendu de conséquences plus méchantes que celles qu'il a tirées des expressions du Roi dans ce papier. Bon Dieu! que sont devenues la loyauté et la charité chrétienne!

Dimanche 30. Dans l'après-midi, je suis allé à Sommerset-House avec sir R. Bellings. Dans la soirée, j'ai reçu la visite de lady Ranalagh. Sir Thomas Clarges est venu me voir. Il m'a dit qu'il ne savait que penser de lord Hallifax.

Lundi 31. Dans la matinée, je suis allé chez la princesse. Elle m'a dit qu'elle ne m'avait pas vu depuis bien long-temps. J'ai dit que j'avais éprouvé qu'il ne m'était pas aussi facile qu'auparavant d'obtenir accès auprès de Son Altesse royale; que je craignais qu'elle n'eût été mécontente du dernier entretien que j'avais eu avec elle, ce qui m'avait empêché de me présenter aussi fréquemment chez elle que j'avais coutume de le faire; mais qu'elle savait qu'elle pouvait me

commander toutes les fois qu'elle aurait quelque besoin de mon service. Elle m'a dit qu'elle désirait être informée de ce qu'on avait maintenant en vue; qu'elle pourrait me parler librement, et qu'en conséquence elle m'engageait à venir la voir comme j'avais coutume de le faire. Dieu veuille qu'elle rentre dans le devoir! Dans la soirée, mon frère et sir Thomas Clarges étant avec moi, lord Pembroke est venu me voir, et nous avons parlé très-librement de l'état présent des affaires. Lord Pembroke était en très-bonne disposition et paraissait d'avis qu'on devait employer tous les efforts possibles dans la convention qui s'assemblerait en janvier pour pourvoir à la sûreté du gouvernement en ce qui concernait l'intérêt du Roi.

Ainsi se termine cette malheureuse année, qui, je le crains, aura été fatale à l'Angleterre. Dieu veuille que l'année prochaine soit plus heureuse qu'elle ne semble s'annoncer!

ANNÉE 1689.

Mardi 1er. *Janvier*. L'année a commencé par un froid rigoureux. Dans la matinée, je suis allé à la cour pour le compliment d'usage. J'ai fait visite à sir Edw. Seymour. Il m'a dit qu'il avait rencontré hier M. William Harboard à la cour, et qu'il m'avait envoyé dire par M. Gwynn tout ce

qui s'était passé. J'ai demandé à sir E. Seymour si je pouvais y ajouter foi, parce qu'en vérité j'avais l'intention d'en informer le prince d'Orange; mais il m'a prié de n'en rien faire à présent, à cause que cela avait été dit entre eux deux seulement; mais qu'il me fournirait promptement une occasion de le faire, en lui reparlant sur le même sujet, quand il le trouverait dans une autre compagnie. Sir E. Seymour m'a ensuite parlé très-librement sur l'état des affaires publiques. Il m'a dit que tous les honnêtes gens avaient été étonnés de la manière dont le Roi avait été renvoyé de Whitehall; que tout l'ouest s'était rangé pour le prince d'Orange, pensant, d'après sa déclaration, qu'on aurait un parlement libre qui redresserait tout ce qui allait de travers; mais que maintenant on commençait à croire que le prince visait à quelque autre chose; et que l'appui qu'il donnait aux dissidens offrait trop de motifs de jalousie à l'église anglicane qui contenait la masse la plus considérable et la plus respectable de la nation, et que si cette masse n'était pas appuyée, nous tomberions dans une république, et tout serait perdu. Il a dit qu'il parlerait librement de tout cela au prince, et que s'il ne le trouvait pas solidement attaché à la base de sa déclaration, il serait impossible à des honnêtes gens de le servir. J'avoue que j'ai été très-aise de le trouver dans cette disposition, sachant

qu'il avait beaucoup d'influence sur quantité de personnes. J'ai dîné chez moi. Dans l'après-midi, je suis allé voir le prince d'Orange, et je lui ai donné, conformément à ses ordres, une liste de tous les officiers protestans qui avaient été renvoyés de l'armée d'Irlande, pendant que j'étais à la tête du gouvernement de ce pays. Je l'ai informé aussi que le comte de Meath et lord Blessington offraient leur service pour aller en Irlande afin de réduire ce pays ; que le dernier désirait avoir le commandement du régiment de dragons qui en arrivait, et qu'il le recruterait. J'ai fait cela pour satisfaire aux importunités de ces lords. Le fait est que tous les protestans d'Irlande qui se trouvent maintenant ici (et ils sont très-nombreux) demandent avec une extrême ardeur qu'on envoie des hommes et des armes dans ce pays : ce qui ne doit pas étonner de la part de gens qui ont là tous leurs moyens d'existence. Il y en a beaucoup qui ont souffert de grandes privations, et tous savent que leurs biens se sont améliorés depuis trois ou quatre ans. Le prince m'a chargé de remercier ces deux lords de leur offre, et a dit qu'il s'occuperait de l'Irlande aussitôt que les choses seraient arrangées ici. Il m'a dit ensuite qu'il ne pouvait s'entretenir plus long-temps avec moi pour le moment, parce que c'était son jour d'écrire, et il m'a dit de ne pas venir le voir les mardi ni les vendredi, parce que c'étaient

ses jours de courrier pour la Hollande. Dans la soirée j'ai fait visite à lord Abingdon, qui m'a dit qu'il n'avait pas encore pu causer longuement avec lord Danby; qu'il paraissait peiné que le Roi fût parti. Lord Abingdon m'a dit qu'il croyait que lord Danby se tenait sur la réserve avec lui; mais qu'il l'aurait bientôt deviné. J'ai dit à lord Burlington et à lord Blessington ensemble, ainsi qu'à sir Ol. Saint-George, qui est venu me voir ce soir, que je m'intéressais autant que qui ce fût aux protestans d'Irlande, et que je serais très-aise d'avoir une bonne occasion de hasarder ma vie pour les servir; mais que je craignais que les choses ne fussent mises sur un pied tel que je ne pourrais leur être utile. Toutefois je suis résolu à aller à la cour tous les deux ou trois jours pour observer comment va le monde, bien qu'il soit aisé d'apercevoir que ma compagnie n'est pas agréable aux gens de la cour.

Mercredi 2. Plusieurs gentilshommes de l'Irlande sont venus chez moi ce matin. Ils ne connaissaient personne autre à qui ils pussent s'adresser. Ils m'ont dit qu'ils avaient ouï dire que le prince avait ordonné qu'on préparât une déclaration concernant l'Irlande; qu'ils avaient découvert qu'elle avait été concertée entre sir Jo. Temple et William Harboard; que ce dernier en avait montré le projet à quelques uns d'entre eux, et qu'ils ne le goûtaient pas du tout. J'ai vu

qu'ils étaient très-jaloux de sir Jo. Temple, et qu'ils avaient appris avec un grand mécontentement que William Harboard devait être vice-trésorier d'Irlande; ce qu'il avait eu la vanité d'avouer à quelques uns d'entre eux, et comme une confirmation de ce qu'il disait que le prince avait confié toutes les affaires d'Irlande à ses soins, et que toutes les personnes du royaume avaient ordre de s'adresser à lui. J'ai dit à ces gentilshommes que je ne savais rien concernant la déclaration, excepté ce qu'ils m'en avaient dit (et qui était très-vrai), mais que je tâcherais de m'en informer. J'ai dîné à la maison, et ne suis plus sorti de toute la journée.

Jeudi 3. Je suis allé dîner à Lambeth; le docteur Tennison est venu avec moi. Nous avons passé sur le pont, parce que la rivière était tellement pleine de glaces que les bateaux ne pouvaient traverser. Après dîné, j'ai parlé à l'archevêque, ainsi que je l'avais fait plusieurs fois, d'aller trouver le prince d'Orange ou de lui envoyer quelque message par l'un des évêques (car jusqu'alors il n'avait encore fait nulle attention au prince); mais il a positivement refusé de le faire, pour les raisons qu'il avait précédemment données. Nous lui avons ensuite parlé de la prochaine convention, et nous lui avons demandé s'il ne songeait pas à préparer d'ici là quelque chose en faveur des dissidens. Le doc-

teur Tennison a ajouté que l'on comptait qu'il serait présenté quelque chose de conforme à la pétition que les sept évêques avaient remise au au Roi, et pour laquelle ils avaient été mis à la Tour. L'archevêque a dit qu'il savait bien ce qui était dans leur pétition, et qu'il croyait que tout évêque d'Angleterre devait se proposer de le soutenir lorsqu'il y aurait quelque occasion de débattre ces matières dans une convocation; mais que jusque-là, et sans une commission du Roi, il était très-criminel de s'occuper des matières religieuses; que néanmoins il aurait toujours ce sujet présent à l'esprit, et qu'il en parlerait volontiers, soit aux évêques, soit à tous autres membres du clergé, s'ils venaient le trouver, bien qu'il pensât que les dissidens ne voudraient jamais s'accorder entre eux sur les concessions propres à les satisfaire. Le docteur Tennison a dit qu'il le croyait aussi; qu'il n'avait parlé à aucun d'eux sur ce sujet, et que le moyen de bien faire n'était pas de discourir avec eux; mais qu'il fallait que les évêques tâchassent d'obtenir du parlement des concessions qui, acceptées ou non par les dissidens, fussent avantageuses à l'Église. L'archevêque a répondu que, quand il y aurait une convocation, on examinerait ces matières, et qu'en attendant il ne savait que nous dire; mais qu'il réfléchirait à ce dont nous lui avions parlé.

Vendredi 4. De bonne heure, ce matin, sir

Richard Steevens, M. Warburton et quelques autres gentilshommes d'Irlande sont venus me trouver, très-mécontens de la déclaration projetée pour l'Irlande, que je n'avais pas encore vue. Je leur ai dit que je n'avais pas encore eu occasion de parler au prince sur ce sujet, ce que je ferais aussitôt que possible; mais, hélas! il est très-difficile d'avoir accès auprès du prince, du moins je le trouve ainsi. Cependant je suis allé à la cour, dans la matinée. Le prince d'Orange était dans le salon et a pris à part chacun de ceux qui se sont présentés à lui; entre autres choses, il a chuchotté long-temps auprès d'une fenêtre, avec le fils de sir William Temple; et j'ai pu remarquer que ce jeune homme lui parlait d'un papier qu'il tenait à la main et qui paraissait divisé en paragraphes ou chapitres, car j'ai pu apercevoir en marge les chiffres 1, 2, 3, 4, etc. Quand j'ai vu que tout était fini, je me suis présenté pour parler au prince. Il m'a dit que c'était vendredi, et qu'il ne pouvait m'emmener pour causer en particulier avec moi. Je lui ai dit que je n'importunerais pas Son Altesse d'un long discours; que je ne voulais que lui dire un mot ou deux. « En ce cas, parlez, m'a-t-il dit. » Je lui ai dit que j'avais trouvé les gentilshommes d'Irlande très-alarmés du bruit d'une déclaration qu'on disait que Son Altesse allait publier relativement à l'Irlande; et que, d'après le

compte qu'on leur en avait rendu, ils craignaient qu'elle n'eût pas été bien réfléchie; sur quoi le prince m'a dit qu'il s'en était entretenu avec William Harboard et quelques autres qui connaissaient l'Irlande, et qu'ils pensaient que la meilleure marche à suivre était de publier une proclamation pour inviter lord Tyrconnel et le reste à poser les armes et à remettre le royaume; que sir Jo. Temple avait dressé le projet de cette proclamation; qu'il l'avait vu et avait ordonné de le montrer à quelques personnes de ce royaume. J'ai dit que sir Jo. Temple était un homme très-respectable et très-habile; mais que tous ses compatriotes étaient jaloux de le voir se charger seul d'une pareille affaire; et qu'en conséquence je suppliais humblement Son Altesse, considérant que le duc d'Ormond, lord Burlington, lord Drogheda et plusieurs autres nobles et gentilshommes protestans de ce royaume étaient actuellement ici, qu'il lui plût de les faire se réunir (comme il avait fait à ceux d'Angleterre et d'Ecosse), et de leur ordonner de lui faire connaître leur opinion sur l'état actuel du pays; sur quoi le prince a dit qu'il y réfléchirait. Alors je lui ai fait ma révérence et je me suis retiré. En me retournant, la première personne que j'ai aperçue était sir Jo. Temple. Je lui ai parlé de l'affaire dont je venais d'entretenir le prince. Il m'a dit qu'il avait fait un projet de proclamation; mais

qu'il n'en était pas très-content lui-même ; qu'il l'avait montré à quelques uns de ses compatriotes, et qu'il s'était aperçu qu'ils n'en étaient pas satisfaits. Il allait continuer, quand le prince l'a appelé ; je m'en suis allé. J'ai été faire visite à lord Talbot et au lord-avocat d'Écosse. Le premier n'était pas chez lui ; j'ai trouvé l'autre. Il m'a parlé très-librement et avec de grandes protestations de respect envers le Roi, et m'a semblé très-surpris d'avoir trouvé les choses comme elles étaient ici. Dans l'après-midi, lord Hallifax est venu me rendre visite. C'est le premier honneur de cette espèce que j'aie reçu depuis mon retour en ville. Il m'a semblé très-sombre et fort réservé dans ses discours. Dans la soirée, sir Ol. St.-George, le sergent Osborn et sir Richard Steevens sont venus séparément me voir, et m'ont dit qu'on avait suspendu la proclamation relative à l'Irlande, et que le prince avait invité toutes les personnes de ce pays à se réunir et à voir ce qu'ils auraient à lui proposer. Steevens et Osborn étaient allés à la cour ce matin, et m'avaient vu parler au prince ; de sorte qu'ils ont répandu que j'avais un grand crédit auprès de Son Altesse. Comme on s'imagine facilement qu'un homme est en crédit, parce qu'on le voit parler à un prince ou à un grand personnage ! Rien n'est plus ridicule.

Samedi 5. Ce matin, je suis allé à la cour, mais seulement dans la foule. Je suis allé rendre

visite à M. de Schomberg qui a été très-civil envers moi, et voilà tout. Il y avait une multitude d'officiers avec lui; de sorte que j'en ai conclu qu'il était en affaire, et je l'ai quitté promptement. J'ai dîné chez moi. Les évêques de Saint-Asaph et d'Ély sont venus me voir. Le premier m'a dit qu'il était allé ce matin chez Burnet, qui lui avait dit avoir demandé au prince d'Orange un ordre pour que l'évêque de Londres changeât, dans la liturgie, les prières pour le Roi, etc., mais que le prince s'y était refusé en disant que les affaires ecclésiastiques ne lui avaient pas été confiées. Burnet a dit en outre à l'évêque de Saint-Asaph que le prince était si loin d'avoir de l'ambition qu'il ne prendrait pas le titre de Roi, si on le lui offrait.

Dimanche 6. Je suis allé à l'église; mais j'ai passé tout le reste du jour à la maison.

Lundi 7. Dans la matinée, je suis allé pour rendre visite à M. de Schomberg, mais je ne l'ai pas trouvé. Mon fils est allé dans le comté de Wilts, afin d'être élu pour la convention. J'ai dîné chez nous. Nous avons tous soupé chez mon frère, où nous avons tiré les rois.

Mardi 8. Ce matin, j'ai reçu d'Irlande un paquet que m'a expédié M. Alway, le 30 du mois dernier, avec un détail circonstancié de l'affaire de Londonderry, les articles conclus entre cette ville et lord Mountjay, ainsi que plusieurs pa-

piers relatifs aux affaires de ce royaume. Je suis allé à Saint-James, et j'ai envoyé dire au prince que je savais que c'était son jour d'écrire, mais que je venais de recevoir d'Irlande des lettres que j'étais prêt à lui montrer s'il lui plaisait. Le valet de chambre qui avait fait mon message est revenu me dire que le prince ne pouvait me parler aujourd'hui, sur quoi je suis retourné chez moi; mais pensant qu'il serait possible qu'on sût que j'avais ces papiers et qu'on me regardait comme n'étant pas ce qu'on appelle de cœur dans l'intérêt du prince, je lui ai écrit une petite lettre à laquelle j'ai joint les papiers que j'avais reçus d'Irlande; et de la sorte j'en ai été débarrassé. Tous les lords protestans et les gentilshommes d'Irlande se sont assemblés ce matin chez le duc d'Ormond d'après l'ordre du prince. Ils étaient environ deux cents; mais sir Jo. Temple n'est pas venu à cette réunion, ce qui a beaucoup étonné. On a adopté une adresse au prince et nommé un comité pour la rédiger d'ici à demain. J'ai dîné à la maison et ne suis plus sorti.

Mercredi 9. Vers midi, je suis allé à la cour. Le prince d'Orange m'a vu et m'a parlé comme à tout le reste de la compagnie, mais n'a rien dit touchant les papiers que je lui avais envoyés hier venant d'Irlande. Les lords d'Irlande se sont de nouveau assemblés aujourd'hui et ont fini leur adresse; ils sont convenus d'aller en

corps la présenter au prince demain matin. J'ai dîné à la maison. La Cité a choisi ses membres pour la convention. Ce sont des hommes remarquables, savoir : sir Rob. Clayton, sir Pat Ward, l'alderman Love et M. Pilkington. Le conseil commun a arrêté de prêter au prince deux cent mille livres sterling.

Jeudi 10. Dans la matinée, je suis allé à Saint-James, et j'ai envoyé savoir si je pourrais parler au prince. Après plus d'une heure d'attente, j'ai été introduit dans la chambre à coucher où le prince était seul. Je lui ai demandé pardon de l'avoir importuné d'une lettre pour lui envoyer les papiers d'Irlande. Il m'en a remercié et m'a dit n'avoir pas encore lu un détail aussi précis de ces affaires, mais il m'a paru très-sec sur tout autre sujet. Je lui ai demandé s'il avait quelque chose à me commander relativement à ces papiers. Il m'a dit : « Non, pas à présent. » En conséquence, je me suis retiré. Comme je m'en allais, j'ai rencontré le duc d'Ormond avec le reste des personnes appartenant à l'Irlande, qui venaient présenter leur adresse au prince. Dans la soirée, lord Blessington m'a amené le baron Worth qui arrivait de Dublin; il avait quitté cette ville le premier du mois. Il m'a dit que le lord primat, lord Granard, etc., lui avaient conseillé de faire le voyage pour s'informer comment les choses allaient ici, et apporter

la nouvelle que deux jours avant son départ le lord primat avait reçu la visite du lord grand juge, baron Rice, et de M. Purcell, par l'ordre du lord député (visite à laquelle M. Worth était présent), pour voir si l'on pouvait faire quelque chose pour calmer les esprits des Anglais. Il m'a dit qu'en général on croyait que, si le Roi voulait abandonner le lord député à lui-même, on pourrait aisément lui persuader de quitter le royaume, parce qu'il était convaincu qu'il ne pourrait pas le conserver, mais qu'il ne ferait rien jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles du Roi. Quand le baron Worth m'a eu donné ces détails sur l'état des choses en Irlande et remis mes lettres, car il m'en avait apporté beaucoup, il m'a prié de le présenter au prince. Quoiqu'il fût près de huit heures du soir, pour qu'on ne pût pas dire que je tardais à donner des nouvelles d'Irlande, les yeux de tant de gens étant tournés sur moi, je me suis rendu sur-le-champ à Saint-James avec Worth, et j'ai envoyé dire au prince le motif qui me faisait venir; mais il m'a fait répondre qu'il attendait les lords d'Écosse et ne pouvait pas me parler ce soir.

Vendredi 11. Dans la matinée, j'ai amené de nouveau le baron Worth avec moi à Saint-James. J'ai envoyé dire au prince que le motif de ma venue un jour de poste, était uniquement pour lui présenter une personne qui arrivait

d'Irlande; mais il m'a fait dire qu'il ne pouvait me parler aujourd'hui. J'ai dîné à Burligton-House. Dans la soirée, le docteur Burnet m'a fait une visite. Il n'est pas demeuré long-temps et nous n'avons pas beaucoup causé, parce que sir Thomas Clarges est arrivé chez moi, ce dont j'ai été fort aise; car le docteur est si amer en parlant de déposer le Roi que je ne me soucie pas de sa compagnie. Il m'a dit que le bruit courait que je cabalais avec quelques personnes pour faire revenir le Roi. Je lui ai dit que ceux qui disaient cela me faisaient trop d'honneur; que je n'étais d'aucune cabale et que je ne le nierais pas si j'en étais, mais qu'on savait bien que je n'avais pas l'honneur d'être dans la confiance du Roi; que, néanmoins, je lui conserverais obéissance et fidélité. Voilà tout ce qui s'est dit d'important.

Samedi 12. Dans la matinée, j'ai encore amené le baron Worth avec moi à Saint-James. J'ai envoyé vers le prince. Au bout d'une demi-heure d'attente, un officier des gardes est venu me trouver par l'autre côté (celui qui est opposé à la chambre à coucher) et m'a dit que le prince l'avait chargé de me dire qu'il était allé prendre l'air dans Hyde-Park et serait de retour dans une heure. Je suis allé rendre visite à M. Dykevelt, chez lequel je m'étais présenté deux fois sans le trouver. Il m'a parlé très-librement des affaires

publiques et m'a dit que le prince était venu avec l'intention de me montrer une grande bienveillance, et qu'il était sûr que j'aurais tout emploi que je voudrais aussitôt que le prince serait un peu établi. Ceci m'a paru un langage étrange et m'a confirmé dans l'opinion que j'avais sur ce à quoi l'on visait. J'ai répondu que j'avais beaucoup d'obligation à Son Excellence pour la franchise avec laquelle elle me traitait; que je me regarderais comme très-heureux d'être bien dans l'opinion du prince; que je serais très-aise de voir les affaires de mon pays bien arrangées, ce que je croyais encore fort éloigné, et que je n'importunerais jamais le prince en lui adressant des demandes, surtout pour moi-même. Il m'a demandé alors ce que je pensais que ferait la convention quand elle se réunirait. A cela j'ai répondu avec une grande réserve, que bien peu de membres encore étaient arrivés en ville, et que jusqu'à ce qu'on sût quelles personnes étaient élues on ne pouvait rien deviner; que selon toute probabilité l'affaire principale serait d'exécuter les choses mentionnées dans la déclaration du prince; que si l'on projetait autre chose et qu'il voulût bien m'en informer, je lui en dirais mon opinion franchement et honnêtement. En ce moment, lord Stairs et quelques autres lords écossais sont entrés, et j'ai pris congé. Je suis allé de nouveau à Saint-James. J'ai parlé

au prince et je lui ai demandé quand il voudrait que le baron Worth se présentât devant lui. Il m'a prié de le lui amener demain à six heures du soir. A coup sûr c'est une singulière manière de traiter les affaires que de forcer un gentilhomme qui vient d'Irlande exprès pour lui faire un rapport sur le pays, à passer trois jours en ville avant de vouloir lui parler. J'ai dîné à la maison et ne suis plus sorti.

Dimanche 13. Dans la matinée, je suis allé à l'église. L'évêque d'Ely a dîné avec moi. Dans la soirée, conformément aux ordres du prince, j'ai amené le baron Worth avec moi à Saint-James; mais le prince était enfermé avec lord Churchill, et, après deux heures d'attente, nous nous en sommes allés sans le voir.

Lundi 14. Dans la matinée, j'ai encore amené le baron Worth avec moi à Saint-James. Le prince m'a fait mander et m'a dit qu'il faisait si beau temps qu'il ne voulait pas perdre cette occasion de prendre l'air pour sa santé, mais qu'il me priait de lui amener le baron demain matin à dix heures et qu'il lui parlerait, bien que ce fût son jour de poste. Certainement le prince a très-peu de curiosité ou fait très-peu de cas de l'Irlande. Le prince a dîné à Sheane avec sir W. Temple. Je suis allé rendre visite au duc de Queensbury, qui était arrivé d'Écosse samedi dernier. J'ai dîné à la maison. Dans l'après-midi,

je suis allé chez la princesse de Danemarck, et lui ai fait demander une audience particulière; elle l'a fixée à demain à quatre heures après midi. J'ai revu aujourd'hui M. Dykevelt. Il m'a parlé avec une grande franchise et m'a dit qu'il s'étonnait de trouver, chez plusieurs membres du clergé, des sentimens différens de ce qu'il croyait. Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Il m'a dit que je lui paraissais plus froid que lors de notre dernière entrevue. Je lui ai demandé en quoi. Il m'a dit que je ne lui parlais pas aussi franchement; qu'il avait appris de moi, antérieurement, que j'étais contre la révocation des lois pénales et du test; qu'il avait été très-aise d'apprendre, quand il était en Hollande, que j'étais allé joindre le prince d'Orange, mais que pour jouer de franc jeu avec moi, il devait m'apprendre qu'on lui avait dit, depuis qu'il avait passé la mer, que j'avais changé d'opinion et que je n'étais pas aussi chaudement dans les intérêts du prince qu'il le désirerait, ce dont il était extrêmement fâché, parce qu'il savait positivement combien le prince était disposé en ma faveur, qu'il comptait beaucoup sur moi. J'ai répondu qu'on me trouverait de la même opinion qu'autrefois lorsqu'il y aurait une occasion de la montrer; qu'on me trouverait très-opposé à la révocation des lois pénales et du test; que je m'étais rallié au prince d'après sa déclaration, que tous

les honnêtes gens approuvaient cordialement ; que quand j'étais allé le joindre ce n'était pas pour prendre parti contre le Roi, Sa Majesté ayant convoqué un parlement et nommé des commissaires pour traiter avec le prince; que si le prince déviait de sa déclaration, je ne saurais à quel point je pourrais m'accorder avec lui, jusqu'à ce que je fusse instruit de ce qu'il projetait. M. Dykevelt a répondu que certainement je devais penser que la fuite du Roi avait totalement changé l'état des affaires. J'ai dit que je ne pouvais imaginer que cela dût le changer, quand je me rappelais la résolution des Etats-Généraux du.... octobre, laquelle, je n'en doutais point, avait été prise avec une grande sincérité. Il a paru un peu déconcerté de cela ; mais il m'a dit qu'à coup sûr ceux qui n'approuvaient pas la manière dont on conduisait les affaires depuis quelques années et qui sentaient combien le Roi avait violé et renversé la plupart des lois, ne pouvaient songer à rappeler le Roi après qu'il avait abdiqué le gouvernement, et qu'il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était aussi justifiable de mettre le Roi tout-à-fait de côté que de le brider par des lois plus strictes que celles qui existaient déjà. J'ai répondu que je ne voulais pas, pour le moment, entrer en discussion avec Son Excellence sur l'abdication, ou sur la question de savoir (dans le cas où cela pourrait être) si la retraite du Roi,

ainsi qu'il l'avait faite, équivalait à cela; mais que notre religion ne nous permettait pas de déposer le Roi, et que je croyais qu'il trouverait bien peu de personnes de l'église d'Angleterre qui voulussent en venir à ce point; que je savais que le bruit courant dans la ville était que le prince devait être proclamé Roi, ou peut-être la princesse Reine, l'un ou l'autre selon qu'on pourrait en convenir; mais que pour ma part je n'y consentirais point, ni ne pourrais me dégager des sermens que j'avais prêtés au Roi. En entendant ces mots, Dykevelt s'est montré plus calme, car il était très-animé auparavant. Il m'a dit qu'il espérait que je considérerais attentivement la malheureuse condition de mon pays, que je lui permettrais de me servir, et beaucoup d'autres belles choses. Il m'a ensuite extrêmement pressé d'employer mes efforts auprès du clergé, sur lequel il savait, m'a-t-il dit, que j'avais beaucoup d'influence. Là-dessus, il a paru se plaindre vivement de ce que l'archevêque n'était pas encore allé voir le prince, et de ce que les évêques ne s'adressaient pas à lui comme il y comptait et l'espérait. Je lui ai dit que, si l'on visait à un changement dans le gouvernement, il ne devait pas compter que beaucoup de membres de notre clergé l'approuvassent. Nous nous sommes quittés très-amicalement, nous promettant réciproquement de nous revoir avant peu. Dans la soirée, sir Ol.

Saint-George est venu me voir, et m'a paru très-peiné de ce qu'on faisait si peu d'attention à moi à la cour. Je l'ai remercié de l'intérêt qu'il me témoignait, mais je lui ai dit que je connaissais trop bien le monde pour m'en étonner, et qu'en vérité je ne pouvais m'en plaindre, puisque je n'étais pas disposé à appuyer ce qu'on projetait et qui ne me plaisait point.

Mardi 15. Dans la matinée, conformément aux ordres du prince, j'ai encore amené le baron Worth avec moi à Saint-James. Nous avons enfin été introduits dans la chambre à coucher. Le prince a écouté le rapport que le baron lui a fait de l'état de l'Irlande; il lui a ensuite adressé quelques questions, mais en très-petit nombre, et l'a renvoyé en lui disant qu'il prendrait en considération la situation de l'Irlande aussitôt qu'il le pourrait convenablement. Là-dessus Worth s'est retiré. Me trouvant alors seul avec le prince, il m'a dit qu'il était très-surpris que lord Forbes eût abandonné sa commission et n'eût su qu'en faire, n'ayant donné aucune raison à Son Altesse, si ce n'est que l'état de sa fortune ne lui permettait point de recruter son régiment dans un pays étranger, où il prétendait n'avoir aucune influence. Le prince m'a dit qu'il désirait que je lui en parlasse comme de moi-même; mais j'ai refusé, en disant à Son Altesse que, bien que je fusse très-lié avec lord Granard, je ne l'étais point avec

lord Forbès; mais que je savais qu'il était homme d'honneur, et qu'il n'avait point quitté le service du prince par mauvaise humeur, mais par des motifs qu'il avait bien pesés. J'ai dîné à Lambeth, où entre autres personnes se trouvait l'évêque de Saint-Asaph. D'après quelques paroles que je lui ai entendu dire, je crains qu'il ne soit trop influencé par Burnet, et que cette influence ne le porte à considérer la retraite du Roi comme une cession (mot favori du docteur), et à aller plus loin que je ne voudrais ou qu'il ne serait avantageux au bien public, ce qui serait infiniment peu honorable. J'ai insisté autant que j'ai pu auprès de milord de Cantorbéry pour qu'il vînt à la convention, ne fût-ce qu'une fois, pour s'y déclarer, ce qui serait d'un grand poids; mais il n'a pas voulu me le promettre. Dans l'après-midi, je suis allé voir la princesse de Danemarck, ainsi qu'elle me l'avait commandé; mais elle était sortie incognito avec lady Churchill.

Mercredi 16. J'ai dîné à la maison. M. Dykevelt était venu me voir dans la matinée, mais j'étais sorti. Dans l'après-midi, mon frère est venu chez moi. Il m'a dit qu'il sortait de chez lord Nottingham qui était décidé à soutenir la cause du Roi à la convention, et désirait beaucoup que l'archevêque y vînt; qu'en conséquence il me priait de tâcher de l'y déterminer.

Jeudi 17. Vers midi, je suis allé à la cour. Le

prince d'Orange m'a demandé si j'avais quelques nouvelles d'Irlande. Je lui ai dit que j'avais reçu hier soir des lettres de ce pays à la date du 12, lesquelles portaient qu'après l'arrivée du colonel A. Hamilton, le lord député avait envoyé le lord Mountjoy et le baron Rice en France pour faire au Roi un rapport sur l'état du royaume, et lui annoncer (c'est ainsi que les lettres s'expriment) qu'il pourrait détruire le pays, mais ne pas le conserver. Le prince m'a dit qu'il avait entendu dire quelque chose de cela, mais qu'il n'y ajoutait pas foi et ne le regardait que comme un artifice pour gagner du temps. Capell a dîné avec moi; il m'a dit qu'il avait été écarté à l'élection de Tewkesbury, et pensait qu'il ne pourrait entrer à la convention. Dans l'après-midi, je suis allé chez la princesse de Danemarck. Je lui ai rendu compte des bruits de la ville, savoir, que le prince d'Orange et sa sœur devaient être couronnés roi et reine; que le prince devait être roi dans le cas où la princesse mourrait sans enfans, ce qui serait au préjudice de Son Altesse royale, et qu'on disait qu'elle y avait consenti. Elle m'a répondu qu'en effet elle avait entendu quelque chose de ces bruits; surtout que le prince et la princesse d'Orange devaient être couronnés; mais qu'elle n'en savait rien; qu'elle était sûre de n'avoir aucunement donné lieu de dire qu'elle eût consenti à quoi que ce fût; car personne ne

lui avait jamais parlé de rien de pareil; qu'à la vérité, on lui avait dit que le docteur devait lui en parler; mais que c'était tout, et qu'elle ne consentirait à rien qui pût porter préjudice à elle-même ou à ses enfans, car elle était grosse. Elle a ajouté qu'elle savait très-bien que le parti de la république se remuait beaucoup; mais qu'elle espérait que le parti honnête prédominerait dans la convention, et ne souffrirait pas qu'on lui fît du tort. Je lui ai dit que si elle pensait véritablement comme elle paraissait le faire, elle devait le faire savoir à quelques membres des deux chambres avant la réunion, et qu'elle n'avait guères de temps à perdre. Elle a dit qu'elle y penserait et manderait quelques personnes auprès d'elle. Je lui ai demandé si elle pensait que son père pût justement être déposé. Elle a répondu que c'étaient des matières trop graves pour qu'elle s'en mêlât; qu'elle était très-fâchée que le Roi eût amené les choses au point où elles en étaient; mais qu'elle craignait qu'il ne fût jamais sûr pour lui de revenir. Je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là. Elle n'a rien répondu. Je lui ai dit alors que j'espérais que Son Altesse royale ne s'offenserait pas si je prenais la liberté de lui dire que beaucoup de personnes étaient extrêmement peinées de voir qu'elle ne parût pas plus touchée du malheur de son père; que des gens qui l'avaient accompagnée dans son dernier voyage

avaient remarqué que, quand elle avait reçu la nouvelle du départ du Roi, elle n'avait pas du tout paru émue; mais qu'elle avait demandé des cartes, et s'était montrée aussi gaie que de coutume. Elle m'a répondu qu'on avait tort de faire de semblables réflexions sur sa conduite; qu'il était vrai qu'elle avait demandé des cartes, parce qu'elle avait l'habitude de jouer, et qu'elle n'avait jamais aimé à rien faire qui eût l'air d'une contrainte affectée. J'ai répliqué que j'étais fâché que Son Altesse royale pensât que la douleur qu'elle aurait montrée du malheur de son père eût pu être interprétée comme une contrainte affectée; que j'avais bien peur qu'une telle conduite ne lui fît perdre dans l'opinion du monde, et même dans l'esprit des ennemis de son père. Elle n'a pas paru le moins du monde émue de tout cela. Je lui ai demandé alors si elle avait montré la lettre que je lui avais écrite à l'occasion de la désertion de mon fils. Elle m'a assuré que non, et qu'elle l'avait brûlée sur-le-champ. Elle a voulu savoir pourquoi je lui faisais cette question. Je lui ai dit que c'était parce que quelqu'un de ceux qui entouraient le prince d'Orange avait dit que j'avais écrit à Son Altesse royale une lettre dans laquelle je témoignais un grand déplaisir de ce que mon fils avait fait, et qu'en conséquence de cela on cherchait à me porter préjudice (M. Harboard avait dit à sir Ed. Seymour que j'avais écrit

une lettre de ce genre à la princesse de Danemarck, et que par conséquent il pensait qu'il n'était pas convenable que mon fils fût élu pour représenter le comté de Wilts). J'ai ajouté que j'étais sûr de n'avoir montré cette lettre à personne, et que par conséquent, pour qu'elle fût connue de quelqu'un, il fallait ou qu'elle la lui eût montrée, ou qu'elle lui en eût parlé; que j'étais toujours du même avis, et que je ne pouvais m'empêcher de penser que mon fils avait fait une action très-abominable; mais que si Son Altesse royale faisait part de tout ce qu'on lui dirait ou lui écrirait, peu de personnes voudraient lui rien communiquer. Elle m'a répété qu'elle n'avait montré ma lettre à personne; mais qu'elle ne pouvait imaginer où était le mal s'il y en avait à cela. Elle m'a dit ensuite qu'elle avait à son tour à se plaindre de moi; que le sujet de sa plainte était que mon fils n'allait jamais rendre visite au prince. Elle m'a dit que cela était plus nécessaire maintenant que jamais, parce que le prince n'avait aucune personne de qualité auprès de lui; qu'elle l'avait déjà dit à mon fils, d'elle-même; mais qu'elle l'avait vu tenir si peu de compte de ce qu'elle lui disait qu'elle avait eu une fois l'intention de le prier de s'en aller et de faire place à quelque autre; mais que c'était à une époque où la famille semblait affligée, et qu'elle n'avait pas le cœur de faire une chose dure. J'ai adressé

mes très-humbles remercîmens à Son Altesse royale pour la faveur qu'elle m'avait faite en cela ; j'ai dit que je parlerais à mon fils, et que je ne pouvais m'empêcher d'avouer qu'il était très-blâmable d'avoir ainsi négligé son devoir ; quoiqu'il se fût plaint souvent de quelques duretés, ce qui, à mon avis, ne pouvait nullement justifier l'oubli de son devoir. La princesse m'a dit alors que le prince était très-embarrassé de n'avoir aucune personne de qualité auprès de lui ; qu'il avait pensé à prendre lord Scarsdale, mais qu'il s'était montré si mauvais sujet qu'il n'y avait pas moyen de le rappeler. Je lui ai demandé qui le prince comptait prendre. Elle a répondu sir G. Hewitt. J'ai dit qu'il n'était pas noble. Elle a répondu qu'on pourrait le faire noble quand les choses seraient arrangées, et qu'elle espérait qu'on ne refuserait pas cela au prince et à elle. Je lui ai demandé comment cela se pourrait faire sans le Roi. Elle m'a dit qu'elle était sûre qu'il y aurait moyen de le faire dans un temps ou dans un autre.

Vendredi 18. Dans la matinée, je suis allé à la Tour rendre visite à lord Peterborough. Il a pris cette démarche en très-bonne part. Je suis allé ensuite au temple avec M. Roger North et sir Ch. Porter, qui sont les deux seuls hommes de loi honnêtes que j'aie rencontrés. Le premier m'a dit qu'il était élu membre de la convention ; mais

qu'il croyait que son élection serait contestée. Dans l'après-midi, je suis allé voir lord Preston, afin de m'entendre avec lui pour trouver moyen d'arranger mon affaire avec la Reine douairière, parce qu'un ami m'a dit que cela serait facile, s'il voulait s'en mêler (en effet, M. Broderick m'a dit le tenir de M. R. North; mais qu'il ne devait pas être nommé). Milord m'a dit qu'il n'avait pas entendu parler de mon affaire depuis la dernière session; mais il m'a promis qu'il tâcherait de me revoir, ce qu'il m'avait déjà promis plusieurs fois auparavant; mais ses promesses n'ont pas eu d'effet; et jamais je n'ai entendu parler de lui, quand une fois il m'a eu congédié de la sorte; c'est pourquoi j'ai toujours regardé cela comme un moyen employé pour se débarrasser de moi.

Samedi 19. De très-bonne heure, ce matin, lord Preston est venu chez moi, et m'a dit que Ra. Sheldon, l'écuyer du Roi, était arrivé hier soir de Paris, avec l'ordre d'emmener l'équipage du Roi. Il avait apporté à lord Preston une lettre du Roi, laquelle en renfermait une autre adressée aux lords du conseil privé, que milord m'a montrée. Je l'ai lue; elle était contre-signée Melford. Milord m'a demandé ce que je pensais qu'il avait de mieux à faire; il m'a dit qu'il n'avait encore vu personne. Je lui ai dit que c'était une affaire trop grave pour que je m'en mêlasse; que je pen-

sais qu'il y avait dans la lettre plusieurs choses qui pourraient faire tort au Roi lorsqu'elles deviendraient publiques; que, d'un autre côté, je ne croyais pas, en point de droit (lors même qu'il n'y aurait pas eu d'autre objection), qu'on dût agir d'après cette lettre, en ce qu'elle n'était pas revêtue du grand sceau, et que l'autorité du conseil privé avait dû cesser par le départ du Roi; enfin que le prince d'Orange ne souffrirait pas qu'il s'assemblât. Milord m'a dit qu'il était presque entièrement de mon opinion; mais qu'il voulait conférer secrètement avec quelques autres membres. Sur le soir, il m'a dit qu'on avait décidé que la lettre devait être détruite. Dans la soirée, j'ai reçu une visite de M. Bentinck; c'était la première qu'il me faisait depuis son arrivée avec le prince; il s'est confondu en excuses, alléguant non pas tant une multitude d'occupations, que d'être tellement retenu auprès du prince qu'il n'avait pas le temps d'être aussi poli qu'il le devrait. Nous avons parlé très-peu, excepté de choses générales. Il m'a demandé ce que je pensais que ferait la convention. Je lui ai dit qu'il était très-difficile de savoir d'avance ce que feraient cinq cents hommes lorsqu'ils seraient réunis; mais que ceux avec lesquels j'avais conversé comptaient procéder d'après la déclaration du prince; sur quoi il m'a dit que cela serait bien.

Dimanche 20. Je suis allé ce matin à l'église, et j'ai passé le reste de la journée à la maison.

Lundi 21. Dans l'après-midi, je suis allé à Lambeth, ayant promis à milord de Cantorbéry de le revoir avant la réunion de la convention. La plupart des évêques présens à Londres se trouvaient là. Nous avons pressé l'archevêque de venir à la convention, mais il est obstinément résolu à n'y pas aller.

Mardi 22. Dans la matinée, la convention s'est assemblée; il n'y a pas eu de prières. Lord Hallifax a été nommé orateur *pro tempore;* il a alors présenté une lettre du prince d'Orange, qui a été lue. La chambre s'est ensuite occupée de nommer des assistans à défaut de juges. Plusieurs de ceux dont on lisait les noms ont été écartés, parce qu'ils s'étaient prononcés pour le *pouvoir dispensateur*, ou avaient plaidé contre lord Russel, ou avaient contribué à imposer l'amende à lord Devonshire. Enfin, après quelques contestations, le lord grand juge Montague, sir Rob. Atkins, sir Chres. Levinz, sir William Dolben, sir Ed. Nevill, le sergent Holt, M. Whitelocke, M. Petyt et M. Bradbury ont été agréés comme assistans. Lundi 31, a été désigné pour rendre des actions de grâces. J'ai dîné chez mon frère.

Mercredi 23. Je suis allé à la chambre des lords. J'ai dîné à la maison. Dans la soirée, sir

Thomas Clarges est venu chez moi et m'a dit qu'il avait demandé, de concert avec lord Nottingham et M. Finch, que lundi prochain la chambre entrât dans l'examen de la situation des affaires publiques du royaume, ce qui a été arrêté. Il m'a dit aussi qu'il s'était trouvé aujourd'hui avec lord Hallifax qui lui avait dit avec quelque chaleur qu'il était très-étrange qu'il eût fait une pareille motion; que c'était autant de temps perdu, parce que les lords ne s'occuperaient d'aucune affaire publique jusqu'à ce qu'ils eussent vu ce que les communes feraient. Sir Thomas était très-affecté, et disait que lord Hallifax voulait nous perdre tous. Il m'a prié d'engager lord Nottingham à demander demain que les lords s'occupassent en toute hâte des affaires publiques du royaume, afin d'empêcher tous les votes extravagans qu'on pourrait provoquer dans la chambre basse. J'ai promis de le faire. Les prières ont été prononcées dans la chambre par l'évêque de Bristol. Il a omis la prière pour le Roi.

Jeudi 24. Les prières ont été dites aujourd'hui dans la chambre par l'évêque de Bristol. Divers comités ont été nommés. Lord Hallifax a prié M. Brown de rechercher et de rendre compte demain si lord Manchester avait une masse quand il était orateur *pro tempore*. Lord Nottingham n'est pas venu aujourd'hui à la chambre; il était allé à la chasse.

Vendredi 25. Les prières ont été dites dans la chambre par l'évêque d'Oxford. Il a lu la prière pour le Roi, et j'ai vu que le lord Hallifax lui a fait une observation à ce sujet; mais on n'en a rien dit publiquement. On a fait l'appel de la chambre selon l'ordre. Après cela, le comte de Berkeley a fait remarquer qu'il y avait un pair qui n'avait jamais été présenté; il a nommé lord Griffin, qui était à sa place, et a dit qu'il avait été créé pair par le Roi un peu avant son départ; qu'il avait reçu son mandat pour siéger au parlement, et que ses lettres patentes étaient à la porte, prêtes à être produites. Là-dessus il s'est élevé un débat, quelques lords soutenant qu'aucun pair ne pouvait siéger avant d'avoir été présenté; on a allégué que la présentation ne contribuait en rien aux droits de la pairie, et qu'à la restauration, les pairs qui avaient été créés par le feu Roi, dans le temps de son exil, étaient entrés à la chambre des lords, sans être présentés. Lord Delamere s'est opposé violemment à ce que lord Griffin fût admis; mais tout à coup lord Lovelace, au grand étonnement de tout le monde, a proposé son admission, et, au même instant, lui et lord Delamere se sont levés de leurs places et l'ont présenté. C'est, je crois, la première fois qu'un pair est présenté, lorsqu'on prétendait avoir mis de côté l'autorité du Roi, et que les lords ne prétendaient pas être un parlement. Je ne puis ima-

giner ce qui a fait tourner le vent en faveur de lord Griffin, à moins que le parti violent n'ait pas eu envie de perdre lord Carteret, qui n'avait jamais été présenté, et dont je crois que ceux de ce parti étaient sûrs. Le duc de Northumberland n'avait pas non plus été présenté. Après avoir statué sur cet incident, on a proposé à la chambre de prendre en considération l'état de la nation, et d'y procéder sur-le-champ ou à partir de demain, proposition qui a été appuyée par plusieurs lords, mais combattue par un plus grand nombre. Lord Devonshire entre autres a dit que la chambre des communes avait décidé de s'occuper de cet objet lundi, et en conséquence il a proposé que les lords ne commençassent que mardi, parce que d'ici là nous serions à même de recueillir quelques lumières venant de la chambre basse, et qui pourraient nous être utiles. Cette motion a été appuyée par les marquis de Winchester et d'Hallifax et quelques autres pairs. En conséquence mardi á été le jour fixé pour l'objet en question. Cependant *les lumières* n'ont pas passé sans observation. La chambre s'est ajournée à lundi. Quand je suis revenu de Westminster, j'ai trouvé à la maison le capitaine Layton, qui arrivait du nord de l'Irlande. Il avait quitté Belfast dimanche dernier. Il apportait au prince d'Orange une adresse des lords et gentilshommes des comtés de Down, Antrim, Armagh et Mona-

ghan, qui avaient formé une association pour se défendre contre les Irlandais. Toutes ses dépêches et instructions m'étaient adressées. Je l'ai amené sur-le-champ à Saint-James, et j'ai envoyé dire au prince que j'étais là avec un gentilhomme arrivant d'Irlande avec des lettres d'une grande importance; mais Son Altesse m'a fait dire que c'était son jour de poste, qu'elle était très-occupée à écrire des lettres, et m'engageait à revenir demain à six heures du soir.

Samedi 26. Dans la matinée, je suis allé pour rendre visite à M. Dykevelt; mais je ne l'ai point trouvé. Le prince d'Orange est allé à la chasse et a dîné chez sir Rob. Howard à Bansted Downs. A l'heure fixée, j'ai amené le capitaine Layton à St.-James. Après environ trois heures d'attente, un des gentilshommes du prince m'a dit qu'il était sûr que le prince rentrerait si tard que Son Altesse ne parlerait à personne. En conséquence nous nous en sommes allés. Le prince n'est revenu qu'entre neuf et dix heures.

Dimanche 27. Dans la matinée, je suis allé chez la princesse de Danemarck. J'ai trouvé le prince avec elle. J'ai demandé à la princesse si elle avait parlé à quelqu'un de la chambre des communes au sujet de la succession, objet qu'on doit probablement discuter demain. Elle m'a dit que non, mais qu'elle le ferait certainement aujourd'hui. Je lui ai dit qu'il était très-néces-

saire qu'elle fît quelque chose, parce qu'on disait qu'elle consentait à ce que le prince d'Orange fût Roi, sa vie durant, quand même la princesse son épouse n'aurait pas d'enfans, ce qui porterait préjudice à elle et à ses enfans (car Dieu merci elle est grosse), et en outre au prince de Galles. J'ai ajouté que l'on disait que lord Churchill avait assuré qu'elle donnerait son consentement à ce que cela eût lieu. Elle m'a répondu avec un peu de chaleur, qu'elle avait ouï dire que le docteur Burnet l'avait dit; mais qu'elle avait interrogé lord Churchill à ce sujet, qu'il avait nié la chose, et qu'elle était certaine qu'il montrerait par sa conduite la fausseté de ce bruit. J'ai dit que j'ignorais que le docteur eût jamais parlé de cette affaire; mais que si lord Churchill en était si innocent, et qu'il voulût me dire quelque chose à ce sujet, je serais le premier à m'efforcer de lui faire rendre justice, parce qu'il était extrêmement calomnié; que néanmoins, d'après les informations que j'avais prises, j'avais su qu'il était allé à St.-Albans, et que son absence, dans ce moment, était propre à confirmer les bruits répandus sur son compte. Le prince de Danemarck m'a remercié d'être venu le voir. Il m'a dit qu'il avait eu connaissance des bruits en question, et qu'il avait prié le duc d'Ormond de dire à lord Worcester et autres qui en avaient parlé à Sa Grâce, qu'ils n'étaient nullement fondés, et que ni lui ni sa

femme ne consentiraient à changer la succession. Je suis allé chez le prince d'Orange avant dîner ; il m'a dit de lui amener le capitaine Layton ce soir, ce que j'ai fait. Il a remis à Son Altesse l'adresse qu'il avait apportée, et lui a ensuite dit de bouche tout ce dont on l'avait chargé. J'ai après cela lu au prince les lettres que m'avait apportées le capitaine. Son Altesse m'en a demandé des copies que je lui ai remises, les ayant préparées d'avance. Il a ordonné au capitaine d'aller trouver M. Harboard, et qu'il l'expédierait promptement. Dans la soirée, M. J. Hamilton du Cumberland est arrivé d'Irlande et m'a apporté plusieurs lettres.

Lundi 28. L'évêque de St.-David se disposait à dire les prières dans la chambre quand lord Hallifax lui a dit tout bas d'omettre la prière pour le Roi, comme inconvenante en ce moment; mais l'évêque a dit tout net qu'il ne l'omettrait point, sur quoi lord Hallifax en a informé la chambre et a demandé que l'on suspendît les prières jusqu'à nouvel ordre, ce qui a été ordonné. Lord Newport a annoncé à la chambre que lord Castlemaine était dans le Shropshire, et après avoir exposé quel homme dangereux c'était, qu'il avait été ambassadeur à Rome, etc., il a demandé qu'on l'amenât sous escorte, ce qui a été ordonné.

Mardi 29. Il est arrivé à la chambre un message de la chambre des communes apporté

par M. Hampden avec un vote déclarant que le trône est vacant. La chambre s'est alors formée en comité pour prendre en considération la situation du royaume, conformément à l'ordre du jour adopté vendredi. Le comte de Danby a occupé le fauteuil. Le premier objet soumis à l'examen de la chambre a été l'établissement d'une régence au nom du roi Jacques II. Après un long débat, cela a été rejeté à la majorité de deux voix. Les noms des lords qui ont voté pour une régence se trouvent ci-dessous (1), ainsi que les noms de ceux qui ont voté contre (2). On a lu ensuite le vote de la chambre des communes, et comme il était tard (plus de huit heures du soir), la chambre s'est réinstallée; on a proposé que le comité siégeât demain; ce qui a été décidé, nonobstant la solennité

(1) *Lords qui ont voté pour une régence* : Les ducs de Sommerset, Southampton, Grafton, Northumberland, Beaufort; les comtes de Kent, Pembroke, Exeter, Scarsdale, Chesterfield, Westmoreland, Thanet, Clarendon, Craven, Nottingham, Feversham, Berkeley, Rochester, Abingdon, Aylesbury, Litchfield; le vicomte Weymouth; les lords de la Ware, Ferrers, Chandos, Brook, Leigh, Coventry, Jermyn, Darmouth, Crew, Godolphin; Maynard, Arundell Trer; l'archevêque d'York; les évêques de Winchester, Norwich, Lincoln, Landaff, Ely, Chichester, Bath et Wells, Peterborough, Rochester, Glocester et St.-David.

(2) On n'a pas trouvé, dans le manuscrit, les noms des lords qui ont voté contre une régence, la moitié de la page qui était réservée pour cette liste ayant été laissée en blanc.

du jour (l'anniversaire de la mort de Charles Ier.).

Mercredi 30. Dans la matinée je suis allé à l'église de ma paroisse. Il n'y a pas eu de sermon à la chambre des lords ; le doyen de Norwich a prêché devant la chambre des communes. Après le service divin, j'ai conduit M. Hamilton chez le prince d'Orange ; je n'avais pu obtenir d'audience plus tôt, bien que ce gentilhomme fût arrivé dimanche et eût quitté Dublin il y a aujourd'hui une semaine. Dans l'après midi, je suis allé à la chambre des lords. La chambre était formée en comité pour délibérer sur le vote de la chambre des communes ; il a été décidé de substituer le mot *déserté* au mot *abdiqué*. On a ensuite proposé que le comité se réunît de nouveau après midi, ce qui a été arrêté.

Jeudi 31. Aujourd'hui jour d'actions de grâces. L'évêque de St.-Asaph avait été désigné pour prêcher devant la chambre des lords, mais étant malade, M. Gee a prêché pour lui. Je ne suis pas allé à l'église. Dans l'après midi, je me suis rendu à Westminster. La chambre était formée en comité pour continuer le débat sur le vote de la chambre des communes. Après une longue discussion l'on en est venu à la question de substituer à ces mots : *que par là le trône est vacant*, ceux-ci : *que le prince et la princesse d'Orange soient déclarés Roi et Reine*. La question préalable ayant été mise aux voix pour savoir si la question

ci-dessus serait posée; décidé négativement par cinquante-deux voix contre quarante-sept. On a ensuite posé la question de savoir si l'on s'accorderait avec la chambre des communes sur ces mots du vote : *que par là le trône est vacant*; décidé négativement par cinquante-cinq voix contre quarante-une. Trente-cinq membres qui avaient voté pour l'affirmative ont fait enregistrer leur protestation. Il était alors près de onze heures, et la chambre s'est ajournée à demain. Dans ce débat il a été dit plusieurs choses désagréables sur le compte du Roi; je n'aurai pas la témérité de rappeler tout cela. Lord Montague a dit qu'il était si parfaitement convaincu que le trône est vacant, qu'il n'avait pas besoin, pour s'en séparer, du secours de lord Jefferies ou de sir Edw. Herbert; et qu'en conséquence, il déclarait qu'à compter de ce jour il se regardait comme affranchi de toute allégeance envers le roi Jacques. Lord Delamere a dit qu'il y avait longtemps qu'il se croyait affranchi de son allégeance envers le roi Jacques; qu'il ne lui en devait aucune, et que si le roi Jacques revenait, il était décidé à combattre contre lui, et que, fût-il seul, il mourrait l'épée à la main, plutôt que de lui prêter obéissance.

Vendredi 1er. *Février*. La chambre des lords a renvoyé à celle des communes les amendemens

qui l'ont occupée si long-temps hier soir; mais les communes avaient levé leur séance. En conséquence, nous nous sommes ajournés à demain. Je suis allé faire visite au prince de Danemarck, et lui ai rendu compte des opérations de la veille, dont il m'a semblé très-satisfait. Dans l'après-midi, j'en ai fait autant vis-à-vis de la princesse; mais elle m'a paru très-indifférente; ce qui a fait que j'ai peu causé avec elle.

Samedi 2. Lord Hallifax a informé la chambre qu'on venait de lui remettre une lettre pour être communiquée aux lords spirituels et temporels; qu'on lui avait dit qu'elle venait de lord Preston, et qu'il avait en effet reconnu l'écriture de lord Preston sur l'adresse; il a demandé à connaître si la volonté de la chambre était qu'on lût cette lettre. Quelques membres ont crié : Lisez! D'autres : Non! L'huissier à verge noire a été alors interrogé pour savoir qui lui avait remis la lettre. Il a dit que c'était M. Warr, un des secrétaires de lord Preston. M. Warr a été appelé et on lui a demandé d'où venait cette lettre. Il a répondu que lord Preston la lui avait donnée en lui recommandant soigneusement de la remettre à milord marquis de Hallifax, et que c'était tout ce qu'il en savait. On a ensuite ordonné à M. Warr d'aller dire à lord Preston que la chambre exigeait qu'il se rendît sur-le-champ auprès d'elle. Au bout d'un peu moins d'une

heure, lord Preston est arrivé. Il a été introduit et on lui a demandé ce que c'était que la lettre qu'il avait envoyée à la chambre. Il a répondu qu'hier matin, un certain M. Hay, gentilhomme écossais arrivant de Paris, lui avait apporté un paquet de la part du Roi; qu'en l'ouvrant il n'avait trouvé que l'enveloppe à son adresse et deux lettres, l'une pour la chambre des lords et l'autre pour celle des communes, et que c'était tout ce qu'il en savait. On a ensuite demandé à lord Preston où était M. Hay. Il a répondu que véritablement il ne saurait dire où l'on pourrait le trouver à présent, mais qu'il pouvait assurer qu'il se présenterait lundi devant la chambre si elle le désirait. D'après cela on a décidé que M. Hay se présenterait lundi, et lord Preston s'est retiré. Comme la chambre allait lever sa séance, lord Lovelace a présenté une pétition que le clerc a prise. J'ai demandé que, conformément à l'ordre établi, il l'ouvrît et fît connaître à la chambre par qui elle était signée. Lord Ferrers m'a appuyé, sur quoi lord Lovelace a retiré la pétition en disant qu'elle n'était pas signée, mais qu'il n'y manquerait pas de signatures. Il paraît que c'était une pétition de la populace qui s'était rassemblée en grand nombre ce matin à Westminster, sur l'invitation de lord Lovelace ou de Will. Killigrew. J'ai dîné à Lambeth où se trouvaient plusieurs évêques,

Il a été décidé que tous les évêques qui se trouvaient à Londres prêcheraient souvent et commenceraient demain. L'archevêque leur a écrit une petite lettre à cet effet.

Dimanche 3. Je suis allé à l'église. L'évêque de Glocester prêchait; il a dîné avec moi. Dans la soirée, j'ai nommé l'enfant de lord Aylesbury.

Lundi 4. Dans la matinée, je suis allé chez le prince d'Orange, et lui ai montré une lettre que j'avais reçue des lords et autres anglais confédérés dans le nord de l'Irlande. Elle m'avait été apportée par le docteur Dun qui était arrivé ici samedi; mais, jusqu'à ce moment, je n'avais pu obtenir accès auprès du prince. Il y a eu une conférence entre les deux chambres sur les amendemens proposés par les lords au vote relatif à la vacance du trône. On a ensuite annoncé à la chambre que M. Hay était à la porte. On l'a fait appeler et on lui a demandé d'où il avait eu la lettre qu'il avait apportée de France à lord Preston. Il a répondu que lorsqu'il avait quitté Paris, il y a aujourd'hui une semaine, le Roi lui avait dit qu'il avait un paquet pour lord Preston, et lui avait commandé d'aller trouver lord Melford pour cet objet, ce qu'il avait fait, et que c'était tout ce qu'il pouvait dire, après quoi il s'est retiré. On n'a rien fait de plus au sujet de la lettre; et je pense que les amis du Roi se sont montrés un peu refroidis,

après avoir entendu prononcer le nom de lord Melford. Lord Newport a dit qu'il espérait que la chambre ne lirait pas les lettres de tout simple particulier, et qu'il regardait cette lettre comme celle d'un simple particulier, car il n'était plus roi.

Mardi 5. Les lords ont eu une conférence avec les communes sur le même sujet qu'hier. Après cette conférence, les lords ont siégé jusqu'après trois heures de l'après-midi, espérant que la chambre des communes leur enverrait un message, mais sans qu'elle eût seulement manifesté le désir de voir siéger les lords; chose que je crois que l'on n'a jamais vue. Aussi lord Hallifax a été souvent invité à ajourner la chambre; mais il occupe le fauteuil d'une manière peu équitable, et ne veut rien faire que ce qui lui plaît. A force d'importunités sur ce point, il s'est vu obligé de dire que, si l'on n'avait pas de nouvelles de la chambre des communes à trois heures, il pensait que ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de s'ajourner; tant ce lord et quelques autres ont hâte de renverser le gouvernement. A trois heures et demie aucun message n'étant venu de la chambre des communes, la chambre s'est ajournée jusqu'à demain dix heures du matin. J'ai dîné chez mon frère. Dans l'après-midi, je suis allé chez la princesse de Danemarck. J'ai trouvé le prince avec elle. Je leur ai dit que le docteur Burnet avait dit hier à l'évêque de Lincoln que

Son Altesse royale avait consenti à ce que le prince d'Orange fût roi, sa vie durant, quand même la princesse son épouse mourrait sans enfans; et qu'il paraissait qu'elle l'avait fait et signé de sa main. Tous deux ont dit que c'était un mensonge abominable. Je leur ai dit en outre que lord Churchill avait dit à l'évêque de Bristol que Son Altesse royale m'avait écrit une longue lettre pour me prier de ne rien dire d'elle dans la chambre; sur quoi j'avais dit qu'elle était trahie par ceux qui l'entouraient, parce que jamais je n'avais dit à âme qui vive qu'elle m'eût écrit. La princesse a dit, à cette occasion, qu'elle m'avait écrit de brûler la note qu'elle m'avait envoyée. J'ai répondu que j'espérais ne l'avoir pas brûlée, puisque je voyais qu'elle avait dit à lord Churchill m'avoir écrit de ne rien dire d'elle dans la chambre; que j'avais pensé qu'il me serait très-nécessaire de la garder, dans le cas où il y aurait occasion de la montrer; puisqu'elle et le prince avaient dit non-seulement à moi qu'ils ne consentiraient à aucune chose qui pût porter préjudice à leurs droits, mais encore avaient dit la même chose au duc d'Ormond, à lord Digby, aux évêques d'Ely, Peterborough, Bristol, Bath et Wells, et à d'autres. Tous deux ont paru très-peinés que j'insistasse si fort sur cette affaire, et que j'eusse jeté du blâme sur lord Churchill. En rentrant chez moi, j'ai trouvé la note de la prin-

cesse. Je l'avais, pour plus de sûreté, enfermée dans mon bureau. (Cette copie ne s'est point trouvée dans le manuscrit.)

Mercredi 6. Les communes ont réclamé une conférence avec les lords sur le même sujet que la dernière; ce qui a été agréé. Je pense que tous les hommes impartiaux qui étaient présens avoueront que les lords avaient, sans contredit, le meilleur argument de leur côté, tant sous le rapport de la raison, que d'après la loi telle qu'elle existe. Néanmoins, telle a été la force du parti méchant (je crois que je puis l'appeler ainsi) que, contre tout droit et toute raison, après un long débat, on a posé la question de savoir si l'on s'accorderait avec la chambre des communes sur le mot *abdiqué* au lieu du mot *déserté*, et sur les mots suivans : *Et que par là le trône est vacant.* Elle a été résolue affirmativement à la majorité de soixante-douze voix contre quarante-sept. Le grand argument employé par lord Hallifax (qui était à la tête du parti dominant, et le menait grand train) a été la nécessité; que la couronne était rendue élective seulement *pro hac vice*, et qu'ensuite elle resterait dans la voie héréditaire. Ces faibles argumens (car certainement on peut les appeler tels) ont été vigoureusement réfutés par lord Nottingham; d'autres ont parlé dans le même sens que lui; mais le torrent était si fort qu'on n'a rien voulu écouter; et, dans le

fait, on ne pouvait guères être entendu. Trente-huit des dissidens ont fait enrégistrer leur protestation. Il peut sembler étrange que cette question ait été décidée de la sorte; mais, sous un prétexte quelconque, plusieurs des lords qui avaient toujours voté en faveur du Roi ne se trouvaient pas aujourd'hui à la chambre; entre autres, lords Chesterfield, Weymouth, Ferrers, Hatton, Godolphin (qui a dit qu'il devait accompagner le prince d'Orange à la trésorerie), et l'évêque d'Oxford. Lord Burlington, qui avait toujours voté avec nous, était réellement très-malade. Toutes les peines imaginables avaient été prises pour amener à la chambre d'autres lords qui n'avaient jamais coutume d'y venir; comme le comte de Lincoln qui, pour confirmer l'opinion que plusieurs personnes avaient de lui, savoir, qu'il était à moitié fou, a déclaré qu'il était venu pour faire tout ce que lord Shrewsbury et lord Mordaunt voudraient qu'il fît. Le comte de Carlisle est venu sur des béquilles; lord Lexington, arrivé en Angleterre depuis trois jours seulement, s'est présenté à la séance, et l'évêque de Durham, qui n'avait encore paru que deux fois à la chambre, y est venu pour donner son vote contre le Roi qui l'a élevé à l'épiscopat. Tous quatre ont voté contre le Roi. Maintenant que le trône venait d'être déclaré vacant, la première chose à faire devait être

de le remplir. A cet effet, on a proposé que le prince et la princesse d'Orange fussent déclarés roi et reine. Cette proposition a été combattue, sur le motif qu'elle changeait l'ordre de succession; mais on n'a voulu rien entendre, et la question a été posée; mais quoique, autant que j'aie pu les compter, il y ait eu environ trente membres pour la négative, et permission demandée pour ceux qui voudraient faire enregistrer leur protestation, néanmoins on n'a pas jugé à propos de procéder à la division de la chambre. Lord Nottingham a fait la motion de substituer de nouveaux sermens aux anciens sermens d'allégeance et de suprématie, qu'il croyait que peu de personnes voudraient prêter à un nouveau roi. D'après cette motion, un comité a été nommé, et a reçu ordre de se retirer sur-le-champ pour préparer son rapport. Il est promptement rentré avec deux nouveaux sermens qu'on a ordonné d'envoyer, en même temps que le vote, à la chambre des communes, pour obtenir son approbation. La chambre s'est ensuite ajournée à demain matin; il était alors plus de six heures du soir. Je me suis trouvé, par hasard, assis à côté du comte de Thanet, et, comme nous sortions, je lui ai demandé comment il se faisait qu'il nous eût abandonnés à ce dernier vote; car il avait toujours été avec nous dans tous les votes (c'est un homme d'un grand mérite). Il m'a dit

qu'il était de notre avis, et croyait que nous avions fait mal en admettant que la monarchie était élective, car ce vote l'avait rendue telle; mais qu'il pensait qu'il y avait nécessité absolue d'avoir un gouvernement, et qu'il ne voyait pas pour cela d'autre moyen que celui-ci. Le comte de Huntington et lord Mulgrave ont tout le temps voté contre le Roi. L'évêque d'Ely est venu souper avec moi; nous n'avions pas mangé de toute la journée. Je pense que voilà le jour le plus triste que j'aie passé de ma vie. Dieu nous assiste! Nous sommes certainement un peuple misérable et perdu.

Jeudi 7. Les votes d'hier ont été envoyés à la chambre des communes. Vers midi, les lords se sont ajournés jusqu'à quatre heures. La chambre s'est réunie alors, et a siégé jusqu'à sept heures, dans l'attente d'un message de la chambre des communes, d'après la nouvelle méthode; car les lords n'avaient rien à faire, et n'avaient reçu aucune invitation de siéger de la part des communes. La chambre des communes était très-occupée à préparer de nouveaux articles de gouvernement pour être présentés au nouveau roi, afin qu'il connût à quelles conditions il devait avoir la couronne. J'ai donné par écrit à la princesse de Danemarck un court précis de ce qui s'était passé hier; mais je n'ai pas voulu l'importuner en la pressant de nouveau.

Vendredi 8. Je suis allé à la chambre des lords; mais il y avait très-peu de chose à faire, et d'ailleurs je n'étais guères disposé à m'occuper de rien.

Samedi 9. Je suis encore allé à Westminster; mais je ne me suis mêlé de rien. Aujourd'hui, comme hier, les deux chambres ont passé le temps à régler le nouveau système de gouvernement. Les lords ont siégé jusqu'à près de cinq heures.

Dimanche 10. Je ne suis allé qu'à l'Église, excepté dans l'après-midi que j'ai fait ma visite à lady Essex, qui était arrivée en ville jeudi; mais je n'avais pas eu le temps de la voir plus tôt.

Lundi 11. Le nouveau système de gouvernement se règle avec facilité, et est presque arrangé; de sorte que j'ai résolu de ne plus aller à la chambre dans l'état où sont les choses aujourd'hui. J'ai dîné à Lambeth, où étaient l'évêque de Londres et plusieurs autres évêques. L'évêque de Norwich a dit à l'évêque de Londres que dimanche prochain était le premier dimanche de carême, jour où il avait été désigné pour prêcher à la cour, et qu'il désirait savoir comment on comptait qu'il prierait, dans le cas où, avant ce temps, le prince et la princesse d'Orange seraient proclamés roi et reine; qu'il était disposé à prier pour le Roi, la Reine et toute la famille royale, sans nommer personne; mais qu'il ne

prierait pas pour le roi Guillaume et la reine Marie. L'évêque de Londres a répondu qu'il lui dirait cela demain.

Mardi 12. Dans la matinée, mistriss Phelips est venue dire à ma femme que la princesse d'Orange était arrivée dans la Tamise, et serait à Whitehall cet après-midi. Conformément à la résolution que j'avais prise, je suis allé tout seul à Swallow-Field, où je suis arrivé à cinq heures du soir, ayant passé une heure à Egham. J'ai laissé à ma femme une lettre pour la princesse d'Orange.

Mercredi 13. Il a fait si mauvais temps que je n'ai pu aller à l'église, quoique ce fût le mercredi des cendres. Dans la soirée, j'ai reçu une lettre de ma femme, qui m'apprenait que la princesse d'Orange était arrivée hier dans l'après-midi; qu'elle était allée la voir et en avait été reçue très-civilement; mais qu'elle se trouvait dans la foule, et par conséquent n'avait pu avoir de conversation particulière.

Jeudi 14. Ce matin, avant d'être levé, j'ai reçu une lettre que ma femme m'avait envoyée par un exprès qui avait couru toute la nuit; il y en avait une autre de mon frère. Tous deux m'annonçaient que le Roi et la Reine avaient été proclamés hier matin, et en même temps ils me priaient de me hâter de revenir.

Vendredi 15. Dans l'après-midi j'ai reçu une

autre lettre de ma femme, m'annonçant que le nouveau Roi avait nommé son conseil privé. J'ai été un peu étonné d'y trouver le nom de lord Nottingham.

Samedi 16. Pour faire plaisir à mes amis, j'ai quitté Swallow-Field ce matin, et je suis arrivé à Londres vers six heures du soir, ayant fait un peu reposer mes chevaux à Egham. Ma femme m'a dit qu'elle avait eu une conversation avec la princesse d'Orange, jeudi matin; qu'elle était très-mécontente de moi, et avait demandé ce que j'avais à faire avec la succession. Ma femme lui a dit que ce que j'avais fait c'était pour son service et celui de sa sœur, et qu'elle ne doutait point que je me justifierais très-bien; qu'elle comptait que je serais de retour en ville le soir ou le lendemain matin, et priait Sa Majesté de me fixer un moment où je pourrais aller la voir; ce à quoi la nouvelle Reine avait répondu qu'elle ne voulait rien fixer. Ma femme a dit qu'elle espérait que Sa Majesté ne me défendrait pas de la voir. La Reine a répondu qu'elle n'avait l'intention d'empêcher personne de venir dans son salon; mais qu'elle ne voulait pas me voir ailleurs, ni me parler en particulier. Mon frère m'a dit qu'elle avait refusé de le voir, mais qu'il avait baisé la main du nouveau Roi, qui l'avait reçu civilement. Ma femme m'a dit que mon frère lui avait conseillé de ne point remettre ma lettre.

Dimanche 17. Je ne suis allé qu'à l'église, si ce n'est que dans la soirée j'ai fait une visite à lady Ranalagh. M. de La Bastide est venu me voir. Il m'a témoigné une grande affection et m'a extrêmement pressé d'aller à la cour, prétendant avoir quelque raison de croire que si j'y allais, j'y serais très-bien accueilli, et que j'aurais quel emploi je voudrais. Je l'ai remercié de cette marque d'amitié.

Lundi 18. Le roi Guillaume est allé à la chambre des pairs, en grande pompe, revêtu de ses habits royaux et la couronne sur la tête. Il a adressé un discours aux deux chambres. Je n'y étais pas.

Mardi 19. Dans la matinée, le roi Guillaume est allé à Hyde-Park, pour inspecter sept de ses régimens hollandais, qu'il allait renvoyer en Hollande, les Etats-généraux les ayant redemandés. Ma femme m'a dit que la nouvelle Reine avait refusé de voir les enfans de mon frère.

Mercredi 20. Dans la matinée, je suis allé faire visite à lord Chesterfield. Il m'a dit qu'il avait été engagé par lord Falconberg et lord Mordaunt à demander d'être du conseil privé; ils l'ont assuré qu'ils savaient que ce serait agréable au roi Guillaume. Milord m'a dit qu'un autre grand personnage (qu'il ne m'a pas nommé) était venu le trouver de la part du nouveau Roi pour savoir quel emploi il avait envie d'obtenir, et lui dire

que le roi Guillaume voulait l'avoir dans sa maison ; mais qu'il était allé trouver le Roi à ce sujet et l'avait prié de l'excuser à cause de ses infirmités. Je lui ai demandé s'il comptait prêter les nouveaux sermens quand ils auraient été réglés. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore bien réfléchi sur ce point ; mais qu'il pensait qu'il le ferait, parce qu'ils ne lui paraissaient signifier rien de plus que de jurer de prêter au nouveau Roi une obéissance légale ; ce qui ne serait plus le cas, si jamais le roi Jacques revenait ; car il a dit qu'il était de mon avis, savoir qu'il ne pouvait être affranchi de son allégeance envers le roi Jacques tant qu'il serait possible de la lui prêter.

Jeudi 21. Dans l'après-midi, ma femme et moi sommes allés à Chelsea pour voir la duchesse de Beaufort. Le duc y était et paraissait assez bien portant ; mais il avait été très-mal. La présidence du pays de Galles a été promise aujourd'hui à lord Macclesfield, mais il y a eu (à ce qu'on m'a dit) une motion faite dans la chambre des communes pour la supprimer.

Vendredi 22. Dans la soirée, milord Chesterfield m'a fait une visite. Il m'a dit qu'il n'était pas allé à la cour depuis qu'il avait baisé la main à leurs nouvelles Majestés, ce qu'il a fait deux jours après leur couronnement ; qu'il n'aimait pas les affaires, et était décidé à partir pour la campagne à la fin d'avril ; qu'il serait même parti

sur-le-champ, mais que sa famille venait d'arriver en ville.

Samedi 23. Dans la matinée, je suis allé voir l'archevêque à Lambeth. Le roi Guillaume a rendu ce matin l'acte qui transforme la convention en parlement. Il est stipulé dans cet acte que les nouveaux sermens devront être prêtés par les membres des deux chambres pour le 1er. mars. On a présenté à la chambre des communes un bill pour supprimer la présidence du pays de Galles. M. Buscowen et sir W. Williams se sont opposés à cette mesure par intérêt pour lord Macclesfield. Dans l'après-midi, le Roi et la Reine sont allés à Hampton-Court.

Dimanche 24. Je suis allé à l'église, et dans l'après-midi j'ai été faire visite à lady Essex et lady Ranalagh.

Lundi 25. Lord Bath a reçu de Plymouth la nouvelle apportée par un navire parti de Brest, que le roi Jacques était allé en Irlande. Cette nouvelle a excité un peu d'agitation dans la ville. Comme je me promenais dans le parc, j'ai rencontré W. P., qui me l'a confirmée et m'a dit qu'il la croyait vraie. J'ai dîné chez mon frère. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à lord Arran, qui gardait encore la chambre par suite de la blessure qu'il avait reçue il y a quelques jours en revenant de chez son père. Il m'a montré la lettre qu'il avait reçue de lord Dunbarton, qui lui

rendait compte du départ du Roi de Paris pour Brest, d'où il comptait passer en Irlande, le Roi de France lui ayant fourni des vaisseaux, de l'argent, des armes et des munitions pour cette expédition.

Mardi 26. Ce matin, le jeune lord Ossory est mort. Dans l'après-midi, M. Ferg. Graham est arrivé de France. Il a confirmé la nouvelle du départ du Roi pour Brest.

Mercredi 27. On parle beaucoup en ville des préparatifs du roi Jacques pour une descente en Irlande. Les pauvres gentilshommes protestans de ce royaume sont très-peinés qu'on n'ait rien fait pour eux ici. Sir Mich. Cole m'a dit que si le roi Jacques leur offrait de bonnes conditions, il irait en Irlande, pourvu qu'il pût passer; il m'a dit que beaucoup d'autres de ses compatriotes en feraient autant.

Jeudi 28. Dans la matinée, lord Arran a été arrêté dans son logement à Whitehall. Il a été amené devant le Roi, au bureau de lord Shrewsbury. On m'a dit que la seule question qu'on lui ait adressée était si MM. Grahme et William Pen n'avaient pas dîné hier chez lui. Il a répondu que oui. On lui a ordonné de se retirer, et il a été sur-le-champ conduit à la Tour. Tous ceux qui se trouvaient chez lui, ont été également arrêtés. De sorte que le comte de Penmore, son beau-frère, et sir Rob. Hamilton, qui était venu lui

rendre visite, sont détenus à leurs logemens respectifs. J'ai de nouveau été voir l'archevêque, et j'ai beaucoup conversé avec lui au sujet des nouveaux sermens, d'après quoi j'ai résolu de ne les point prêter. Il m'a dit que l'évêque de St.-Asaph lui avait déclaré qu'il ne les prêterait pas, ce dont Sa Grâce paraissait très-satisfaite. Il est étrange de voir combien d'honnêtes gens se méfient de l'évêque de Saint-Asaph, comme s'il n'était pas dans la bonne voie.

Vendredi 1er. *Mars*. Lord Penmore a été mis en liberté, et est parti pour l'Ecosse, afin de se trouver à la convention. Sir Rob. Hamilton est resté sous la garde d'un messager d'État. Dans l'après-midi, le duc de Queensbury est venu me voir. Il m'a paru très-mécontent du traitement que lui et le parti honnête avaient éprouvé ici; mais il s'est montré très-réservé sur ce qu'il ferait quand il viendrait à la convention. L'évêque de Saint-Asaph est venu chez moi. La conversation est bientôt tombée sur les nouveaux sermens. Je lui ai dit que je ne pouvais pas les prêter, me croyant lié par les sermens d'allégeance et de suprématie que j'avais déjà prêtés. Il m'a dit que ces sermens ne me liaient plus à présent; que le Roi, à qui je les avais prêtés, ne pouvait me protéger; que j'étais affranchi de mon allégeance envers le roi Jacques, et que ces nouveaux

sermens n'obligeaient à rien de plus qu'à vivre paisiblement sous le roi Guillaume; et je crois qu'il m'aurait volontiers exhorté à les prêter. Je lui ai répondu que j'étais pleinement convaincu que je ne pouvais être délié des sermens que j'avais prêtés, et auxquels les nouveaux étaient contraires; qu'ayant prêté les premiers, je devais mon allégeance au roi Jacques, et qu'il n'était pas en mon pouvoir d'en disposer; que j'avais prêté ces sermens dans le sens clair et précis qu'ils présentaient, et que je ne pouvais admettre aucune des interprétations qu'on voulait leur donner, ce qui paraîtrait, à mon avis, équivoquer sur la lettre de ces sermens, de la manière que nous condamnons si justement chez les jésuites; par là je l'ai empêché d'argumenter plus long-temps avec moi sur ce sujet. L'évêque m'a dit alors qu'il pourrait très-bien prêter les nouveaux sermens, et que dans l'état où étaient les choses, il se croyait entièrement dégagé de toute obligation envers le roi Jacques. Etrange doctrine, à mon avis, de la part d'un évêque! Cependant il m'a dit qu'il ne les prêterait pas encore, parce qu'il ne voulait pas se séparer du reste des évêques. Je lui ai rappelé qu'il avait dit à l'archevêque de Cantorbéry qu'il ne prêterait pas les nouveaux sermens; qu'il l'avait dit à d'autres, qui en avaient parlé, et que je l'avais entendu dire dans la ville; et que s'il les prêtait

ensuite, on serait porté à croire que Burnet avait réussi auprès de lui, et avait eu raison de dire qu'il ferait faire tout à l'évêque de St.-Asaph. Il a paru un peu déconcerté de m'entendre lui parler si franchement, ce dont je lui ai demandé pardon, lui disant que c'était l'intérêt que je lui portais qui me l'avait fait faire. Comme il se faisait tard, et que je n'avais pas mangé de toute la journée, nous nous sommes séparés.

Samedi 2. On a prêté aujourd'hui les nouveaux sermens dans les deux chambres. Mon frère m'a dit que soixante-treize lords les avaient prêtés dans cette séance, et qu'on avait décidé qu'on enverrait dire à tous les lords qui se trouvaient en ville de se rendre à la chambre lundi; on devait en même temps écrire à ceux qui étaient en province de se présenter à la chambre de lundi en quinze.

Dimanche 3. Dans la matinée, je suis allé à l'église, et j'ai passé le reste du jour à la maison. Dans la soirée, mon frère est venu me voir. Il m'a dit qu'il était allé à Hampton-Court, et qu'à la fin le Roi l'avait présenté à la Reine, mais que c'était dans la foule et au moment où elle revenait de l'église; il n'avait pu que lui baiser la main. L'évêque d'Ely est venu chez moi, et m'a dit que lui et plusieurs des évêques qui avaient résolu de ne point prêter les nouveaux sermens, comptaient partir demain de Londres, afin que, quelque chose qui arrivât, on les trouvât à leur

poste. Il m'a beaucoup pressé de quitter l'Angleterre pour le moment, parce qu'il croyait, d'après ce que lord Danby avait donné à entendre à milord de Cantorbéry dans une visite qu'il lui avait faite vendredi dernier, qu'on me traiterait plus sévèrement que personne. D'après cela, j'ai parlé à mon frère de passer la mer. Il m'a dit qu'il y penserait. En attendant je suis résolu à sortir de la ville demain, ayant reçu ce soir une invitation de me rendre demain à la chambre des lords.

Lundi 4. Je suis allé à Swallowfield, où je suis arrivé à près de cinq heures, ayant fait reposer mes chevaux à Egham. A peine étais-je arrivé que l'enseigne Richards est arrivé de son quartier de Farnham; il m'a dit qu'un messager d'État s'était présenté hier à Bagshot pour arrêter M. Graham; mais qu'il n'était pas chez lui.

Mardi 5. Je suis allé au moulin de Risley et chez mes autres fermiers pour voir les réparations qu'il y avait à faire chez eux. J'ai ordonné de les faire et de couper du bois pour cet objet. Je n'ai eu personne avec moi.

Mercredi 6. Le temps étant très-mauvais, je suis resté toute la journée à la maison et je n'ai eu personne. Richards est allé à Londres. Dans la soirée, j'ai reçu des lettres de ma femme et de mon frère, qui me priaient vivement de revenir en toute hâte à la ville.

Jeudi 7. Je suis revenu à Londres. J'étais de

retour vers quatre heures. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme et ma famille en bonne santé. Dans la soirée, mon frère est venu me trouver. Il m'a dit quels étaient les lords qui avaient prêté les nouveaux sermens depuis samedi, et m'a annoncé qu'on avait décidé de présenter un bill pour imposer ces sermens à tout le monde sous des peines sévères; mais voyant que j'étais résolu à ne point les prêter, il est convenu avec moi qu'il prierait lord Nottingham de me faire avoir un passe-port pour traverser la mer.

Vendredi 8. Je suis resté toute la journée chez moi. Dans l'après-midi, mon frère est venu me voir. Il m'a dit qu'il avait parlé à lord Nottingham au sujet de mon passe-port, que milord avait paru très-étonné que je fusse entré dans l'association de Salisbury, et que je refusasse aujourd'hui de prêter les sermens; mais qu'il avait engagé mon frère à me conseiller de ne rien faire jusqu'à que nous vissions ce que deviendraient les bills proposés au sujet des sermens.

Samedi 9. J'ai dîné chez lord Abingdon où se trouvait l'évêque de Bristol. Il était très-mécontent de ce qu'il n'aurait pas l'évêché de Sarum, qu'il disait lui avoir été promis, et il a invoqué le témoignage de lord Abingdon à ce sujet. Lord Abingdon m'a dit qu'il avait pris congé du Roi, et lui avait parlé très-librement touchant ses griefs. Il m'a assuré avec de grandes protesta-

tions que, s'il eût pensé que ce changement de gouvernement fût arrivé, il n'aurait jamais été joindre le prince d'Orange; qu'il craignait que nous ne nous trouvassions bientôt dans de grands troubles, qu'il pensait que le roi Jacques pourrait faire quelque chose de l'Irlande et de l'Écosse, ce qui amènerait de grands désordres; et qu'il souhaiterait d'après cela que nous trouvassions le moyen de pourvoir à notre sûreté. Je lui ai dit que le meilleur moyen était de nous tenir tranquilles et de n'avoir rien à démêler avec le gouvernement; mais que puisqu'il avait prêté les sermens, je désirais qu'il acceptât la lieutenance du comté d'Oxford; ce qui le mettrait à même de servir la bonne cause quand il le jugerait convenable (ce que j'étais sûr qu'il avait l'intention de faire), et d'abandonner le reste au Tout-Puissant qui dirigerait et achèverait cette grande œuvre comme il l'avait commencée. J'ai ajouté que si lord Abingdon n'acceptait pas cet emploi, il nous ferait tomber inévitablement sous l'autorité du lord Lovelace. Il a dit qu'il y songerait.

Dimanche 10. Je suis allé à l'église, et j'ai reçu la communion. Dans la soirée, je suis allé faire visite à lord Burlington, chez qui j'ai trouvé sir Jo. Reresby. Il m'a dit que son frère, capitaine dans le régiment des gardes commandé par le duc de Grafton, était arrivé d'Oxford avec six

compagnies de ce régiment qui se rendaient à Gravesend ; qu'elles avaient couché la nuit dernière à Branford ; que le capitaine était venu en ville pour rendre compte au duc de Grafton qu'il n'avait pas plus de quarante hommes dans sa compagnie ; que les autres compagnies n'en avaient pas plus de quinze ou vingt chacune ; que les soldats désertaient journellement et déclaraient publiquement qu'ils n'iraient ni en Hollande, ni en Irlande, et qu'ils ne se battraient point contre le roi Jacques.

Lundi 11. Dans l'après-midi, l'évêque de Saint-Asaph est venu me voir. Il m'a encore parlé au sujet des sermens qu'il avait prêtés, il y a aujourd'hui une semaine. Je lui ai dit que j'avais mûrement réfléchi et que je ne les prêterais pas; qu'en conséquence je le priais de ne plus prendre la peine de m'en parler. Je lui ai ensuite demandé s'il n'assisterait pas au couronnement. Il m'a répondu que non, parce que, par la grâce de Dieu, il ne voulait avoir aucune part à faire des rois et des reines ; ce à quoi je n'ai pu m'empêcher de rire. Je lui ai demandé ensuite s'il pensait avoir rendu service à l'église en faisant Burnet évêque de Sarum (1) ; sur quoi, après une longue pause qui ne lui est que trop familière, il m'a demandé pourquoi je pensais qu'il

(1) Salisbury.

avait fait Burnet évêque de Sarum. Je lui ai dit que c'était répondre à une question par une autre ; mais que puisqu'il lui plaisait de répondre ainsi, j'allais lui donner une réponse directe, espérant qu'il ferait de même à mon égard. Je lui ai donc dit que je savais de bonne part que, quand on avait parlé au roi Guillaume de cet évêché, et qu'on lui avait rappelé qu'il l'avait promis à la fois à l'évêque de Bristol et au docteur Patrick, il avait répondu qu'en effet il l'avait promis à l'évêque de Bristol, mais que l'évêque de St.-Asaph le pressait tellement qu'il ne pourrait mettre fin à ses importunités qu'en donnant cet évêché à Burnet. L'évêque a dit à cela qu'il ne pouvait répondre de ce qu'il plaisait au roi Guillaume de dire; mais il n'a pas nié la chose, et ne m'a pas fait d'autre réponse. Dans la soirée, je suis allé voir lord Abingdon, et j'ai pris congé de lui. Milord était très-affligé pour l'église et très-courroucé au sujet du bill de tolérance. L'évêque de Saint-Asaph est venu avec moi ; il est enfoncé jusqu'au cou dans ce projet.

Mardi 12. Lord Abingdon est parti pour le comité de Worth. Dans la matinée, je suis allé à Lambeth, rendre visite à l'archevêque. Je l'ai questionné au sujet de la conversation qu'il avait eue avec lord Danby. Il m'a dit que vendredi lord Danby était revenu lui rendre visite, qu'il lui avait dit être arrivé en ville seulement de la

veille; qu'on lui avait dit à son logement que la princesse de Danemarck avait envoyé plusieurs fois dire qu'elle désirait lui parler; qu'il s'était rendu sur-le-champ auprès d'elle; qu'elle l'avait prié d'aller trouver l'archevêque, et de lui dire qu'il était possible qu'il eût entendu dire à lord Clarendon qu'elle n'était pas satisfaite de la manière dont on avait disposé de la couronne; tandis qu'au contraire elle désirait qu'il sût qu'elle était extrêmement contente de ce qu'on avait fait. L'archevêque lui dit que pendant qu'on arrangeait les choses, cet arrangement faisait généralement le sujet de la conversation des personnes qui venaient à sa table, et que beaucoup d'entre elles semblaient s'étonner que la princesse de Danemarck pût être contente de voir mettre ses droits de côté et changer l'ordre de succession; qu'un jour où je me trouvais là, il m'avait entendu dire que la princesse n'y avait pas donné son consentement comme le bruit en courait, ce qu'il avait été très-satisfait d'entendre, parce qu'il lui semblait trop étrange que cela fût. Il a ajouté que lord Danby avait répondu que lord Clarendon avait un motif plausible pour parler de la sorte, et paraissait s'intéresser consciencieusement à l'ordre de succession, tandis que ce n'était que par hypocrisie; car il pouvait l'assurer que la princesse était extrêmement satisfaite. C'est un rôle admirable de la part de la princesse, et montre une

grande faveur pour moi. En voilà assez, je pense, pour me faire songer à moi-même.

Mercredi 13. Je suis resté toute la journée à la maison.

Jeudi 14. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Peterborough et à mistriss Dawson.

Vendredi 15. Dans la matinée, je suis parti pour Swallowfield où je suis arrivé à six heures du soir. J'ai dîné en chemin à Bagshot avec M. Grahme.

Samedi 16. Le temps était très-pluvieux, de sorte que je ne suis pas sorti de la journée; je n'ai eu personne.

Dimanche 17. Je ne suis allé qu'à l'église.

Lundi 18. Le temps étant beau, j'ai monté à cheval. Je n'ai pas eu de compagnie.

Mardi 19. M. Tutt et M. Richards sont venus me voir; ils ont dîné avec moi.

Mercredi 20. M. Harrison de Beachill a dîné avec moi.

Jeudi 21. Je suis allé à Oxford où je suis arrivé à cinq heures du soir, m'étant arrêté à Benson. J'ai pris des chevaux de louage, parce que mon cocher était malade. J'ai logé à Oxford chez mon cousin Hyde. J'ai appris que l'évêque de Man n'était revenu de son île que depuis mardi. J'ai trouvé ici la nouvelle que le roi Jacques avait débarqué à Kinsale le 11 de ce mois.

Vendredi 22. Dans la matinée, je suis allé

faire visite au docteur Turner, au collége de *Corpus Christi*. Il m'a dit que l'évêque d'Ely était dans le comté de Warwick avec sa mère. Après avoir dîné chez mon cousin Hyde, je suis parti pour Cornbury, où je suis arrivé à cinq heures du soir. J'y ai trouvé des lettres de Londres qui me donnaient la certitude que le Roi avait débarqué à Kinsale le 11 du courant; elles m'annonçaient aussi que la convention d'Ecosse s'était assemblée le 14, et avait choisi pour président le duc de Hamilton, après quoi elle s'était ajournée pour une semaine. Mon frère me faisait savoir qu'on avait passé doucement par-dessus les noms des lords qui ne s'étaient pas présentés lundi pour prêter les nouveaux sermens. J'ai emmené le docteur Haslewood avec moi à Cornbury.

Samedi 23. Le temps a été extrêmement mauvais; beaucoup de pluie et de neige. Dans la soirée, M. Cole, le ministre, est venu me voir.

Dimanche 24. Je suis resté tout le jour à la maison, et j'ai fait dire les prières dans ma chapelle. Je ne suis pas allé à l'église, faute de quelqu'un pour conduire mon carrosse; j'avais laissé mon cocher malade à Swallowfield. M. Mayott est venu me voir cet après midi; vers le soir, je me suis promené à cheval dans le parc.

Lundi 25. Dans la matinée, je me suis promené à cheval dans le parc. Sir Litt. Osbaldiston,

M. Jourdan le jeune et M. Mayott ont dîné avec moi.

Mardi 26. Dans la matinée, je me suis promené à cheval dans la forêt. M. Warren, l'un des inspecteurs, a dîné avec moi. Il était venu me parler de quelques dégâts qui avaient été commis dernièrement dans la forêt. Je lui ai dit que j'examinerais son rapport, et que je le ferais appeler avec Littleton et quelques autres inspecteurs, avant de quitter la campagne. Dans l'après-midi, je suis allé à Langley et à Leafield, pour arranger quelques affaires que j'y avais.

Mercredi 27. Le temps était si mauvais que je n'ai pas bougé de toute la journée.

Jeudi 28. Je suis resté toute la journée à la maison. Dans la soirée, M. Mayott est venu me voir; il arrivait de la course à Chipingnorton.

Vendredi saint 29. Je suis allé à l'église à Charlbury. Il y avait dans ce bourg un lieutenant et un sergent qui faisaient battre le tambour afin de recruter des hommes pour milord Drogheda et servir en Irlande; ils n'ont levé là qu'un seul homme. M. Cole, le ministre, a soupé avec moi.

Samedi 30. Littleton, M. Cary et M. Warren ont dîné avec moi. J'ai eu les gardes aussi chez moi, et j'ai réglé avec M. Warren les moyens de remédier aux abus qui se commettaient dans la forêt, et au sujet desquels il doit venir me trouver à Londres le prochain quartier.

Dimanche 31, jour de Pâques. Je suis allé à l'église à Charlbury et j'y ai reçu la communion.

Lundi 1er. avril. M. Mayott, M. Tom-Jordan et M. Shorter ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, sir W. Walter est venu me voir. Il m'a dit qu'il s'attendait à être écarté de son emploi de shériff; qu'il savait qu'on avait pris en mauvaise part qu'il ne se fût point trouvé à la proclamation du Roi et de la Reine à Oxford, etc. Un messager de la cour m'a apporté ma lettre de convocation pour le couronnement; je ne l'ai pas vu. Il a dit à mes domestiques qu'il était allé pour le même objet chez lord Abingdon et lord Stowell et qu'ils lui avaient donné quelque chose pour sa peine; je lui ai fait donner une guinée. Le régiment du colonel Fitz Patrick est arrivé samedi à Witney et se proposait de marcher demain vers Londres. Les soldats étaient très-turbulens, à ce que m'a dit M. Shorter. Ils entraient de force dans les maisons et enlevaient les chevaux pour leurs officiers.

Mardi 2. J'ai envoyé Tom. Apprice à Londres pour accompagner ma femme à Swallowfield. Je n'ai pu bouger de la maison à cause du mauvais temps.

Mercredi 3. L'évêque de Man a dîné avec moi, et dans l'après-midi il est retourné à Oxford. Il faisait tant de pluie et de vent que je n'ai pu sortir.

Jeudi 4. Dans la matinée, je suis parti de Cornbury. J'ai dîné à Oxford avec l'évêque de Man, chez qui j'ai passé la nuit. Le vice-chancelier de l'université, et les présidens des colléges de St.-Jean et de la Madeleine ont dîné avec nous. Sur le soir, je me suis promené dans les allées de la Madeleine.

Vendredi 5. Dans la matinée, j'ai quitté Oxford. J'ai fait une halte à Benson, où j'ai trouvé les recrues de lord Drogheda. Un enseigne nommé Fitzmorrice était l'officier qui se trouvait avec eux. Il m'a dit qu'ils allaient à Breknock, lieu du rendez-vous général. Les hommes paraissaient très-ordinaires; la plupart même étaient, pour ainsi dire, des enfans. J'ai rencontré également à Benson M. Trumbull, ministre à Witney; il est venu avec moi dans mon carrosse jusqu'à Reading. Il m'a dit qu'il allait à Easthamsted pour donner l'œil à des affaires que son frère, sir William, avait là. Je suis arrivé à Swallowfield à quatre heures après midi. Dans la soirée, M. Keightley est arrivé de Londres et m'a dit que ma femme était un peu indisposée, mais qu'elle serait ici demain. Il m'a apporté une lettre de mon frère, qui m'annonçait qu'il devait se trouver aujourd'hui à Windsor pour la réception du duc d'Ormond, et que, s'il le pouvait, il viendrait de là ici.

Samedi 6. Je n'ai pu bouger de toute la journée à cause du mauvais temps. Dans la soirée, ma femme est arrivée en bonne santé, Dieu merci.

Dimanche 7. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église. M. Pocock, de Reading, a dîné avec nous.

Lundi 8. Je suis sorti à cheval pour prendre l'air. Le docteur Hungerford a dîné avec nous.

Mardi 9. M. Bromstead et sa femme, M. Richards de Reading et M. James ont dîné avec nous.

Mercredi 10. Je suis sorti à cheval, le matin et l'après-midi, pour prendre l'air. Nous n'avons eu personne aujourd'hui.

Jeudi 11. M. Grahme et sa femme sont venus de Bagshot et ont dîné avec nous, ainsi que le docteur Offley, M. Hamly, M. Baron et M. Lake. Dans la soirée, M. Talman est venu de Londres pour me voir. Comme c'était aujourd'hui le jour du couronnement, les cloches ont sonné toute la journée, et le soir il y a eu des feux de joie dans la paroisse.

Vendredi 12. Je suis resté à la maison. Il ne nous est venu personne.

Samedi 13. Nous sommes partis de Swallowfield. Nous avons dîné à Bagshot, chez M. Grahme, et nous sommes arrivés à Londres vers huit heures du soir. Dieu merci, j'ai trouvé ma famille en bonne santé. Mon frère est venu me voir, mais ne m'a rien dit de nouveau.

Dimanche 14. Je suis allé à l'église. J'ai dîné à la maison. Le baron Worth a dîné à la maison. Il était arrivé hier soir de Chester. Il rapportait quantité d'histoires épouvantables de l'Irlande;

mais il n'a rien pu me dire de certain. Dans l'après-midi je suis allé rendre visite à l'archevêque de Dublin, à lady Essex et à lady Ranalagh.

Lundi 15. J'ai dîné chez mon frère. Dans l'après-midi, ma femme et moi sommes allés faire visite à la duchesse de Beaufort.

Mardi 16. L'archevêque de Dublin a dîné avec moi.

Mercredi 17. Premier jour de la session des tribunaux. Au banc du roi siégeaient sir John Holt et sir William Dolbn; aux plaids communs, Sir-Powell et Sir-Gregory; à l'échiquier, sir Robert Atkins, grand juge et sir Edward Nevill. C'étaient là tous les juges qui avaient encore été faits, le reste de ceux qu'on voulait nommer n'étant pas encore sergens de loi. J'ai dîné avec sir R. Bellings. Dans l'après-midi, je me suis trouvé avec sir Fran. Winnington et M. Ward, qui tous deux m'ont dit avoir refusé d'être juges.

Jeudi 18. J'ai dîné avec un ami à Hammersmith.

Vendredi 19. Ma femme et moi avons scellé le contrat de vente des six actions que nous avions dans la *moiety* du Roi. M. Temple s'est noyé; voici comment: Il avait pris un bateau à deux rames aux escaliers du Temple, et avait commandé aux bateliers de le conduire à Greenwich. En passant sur le pont, et pendant que les hommes rangeaient leurs rames, il a sauté dans la Tamise, laissant dans le bateau un papier sur le

quel on lisait ces mots : « La folie que j'ai faite « d'entreprendre ce que je n'étais pas capable « d'exécuter, a porté un grand préjudice au Roi. « Puisse-t-il réussir dans ses entreprises et avoir « un serviteur plus capable que moi ! » Ceci était écrit à la mine de plomb sur le dos d'une lettre à son adresse ; ce qui a fait découvrir qui il était, car les bateliers ne le connaissaient pas.

Samedi 20. Dans l'après-midi, lady Cath. O'-Brien, sir Ch. Bickerstaffe et M. Slone sont venus me trouver pour les comptes relatifs au bien de ma fille. Nous sommes restés trois heures ensemble ; mais nous n'avons rien fait ; nous sommes seulement convenus de nous réunir de nouveau mercredi prochain. Dans la soirée, lord Bellasis est venu me voir. On parlait très-diversement aujourd'hui de la mort de M. Temple. Quelques personnes l'attribuaient au chagrin d'avoir entretenu une correspondance en Irlande avec M. Ellis, afin d'obtenir que ce royaume se déclarât pour le Roi, et que, voyant ses desseins frustrés, et qu'à cause d'eux on avait négligé d'autres moyens, il avait pris ce parti désespéré ; mais d'autres disaient que c'était l'effet d'une pure frénésie, parce qu'il était attaqué d'une maladie fébrile depuis quelques jours, ce qui était vrai.

Dimanche 21. Je ne suis allé qu'à l'église, et j'ai passé le reste de la journée à la maison.

Lundi 22. Je devais dîner chez mon frère ; mais la chambre des lords a siégé jusqu'après quatre heures, ce qui a été cause que je n'ai point dîné. Dans l'après-midi, je suis allé à Chelsea voir la duchesse de Beaufort.

Mardi 23. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à M. Roper.

Mercredi 24. Je suis resté toute la journée à la maison.

Jeudi 25. Dans la matinée, je suis allé voir le docteur Sherlock. Lady Dorchester a dîné avec moi. Dans l'après-midi, je suis allé au jardin des apothicaires avec le docteur Tennison. Nous avons beaucoup parlé au sujet de la tolérance projetée, dont je m'étonne qu'un si honnête homme soit partisan.

Vendredi 26. Je suis resté à la maison toute la journée. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à lady Ranalagh. Dans la soirée, ma femme et moi sommes allés au jardin des apothicaires.

Samedi 27. J'ai dîné à Lambeth, où se trouvaient les archevêques d'York et de Dublin, lord Aylesbury et l'évêque de Glocester. W. m'a fait part des nouvelles qu'il avait reçues d'Irlande à la date du 6 de ce mois.

Dimanche 28. Je ne suis allé qu'à l'église, et j'ai passé le reste de la journée à la maison.

Lundi 29. Sir Stephen Fox et moi, avons dîné avec sir R. B.

Mardi 30. Dans l'après-midi, je suis allé à Guildhall pour un procès dans lequel ma fille est intéressée; mais il a été renvoyé à jeudi.

Mercredi 1er. *Mai*. Je suis resté toute la journée à la maison et n'ai vu personne.

Jeudi 2. J'ai dîné chez sir R. Bellings. Dans l'après-midi, je suis allé de nouveau à Guildhall. La cause entre Borthwick, demandeur, et sir Ch. Bickerstaffe, défendeur (au nom de ma fille et comme exécuteur testamentaire du feu duc de Richmond), a été entendue, et Borthwick a été débouté.

Vendredi 3. Je n'ai pas dîné. Je suis resté toute la journée à la maison et n'ai vu personne.

Samedi 4. Dans la matinée, je suis allé voir l'évêque d'Ely, qui était arrivé en ville hier soir. Il a dîné avec moi. Un bill qui avait passé dans la chambre des lords, et qui spécifiait de nouveaux crimes de haute trahison, a été rejeté par la chambre des communes.

Dimanche 5. Je ne suis allé qu'à l'église; j'ai passé le reste de la journée à la maison; mais dans la soirée, je suis allé voir lady Ranalagh.

Lundi 6. Je suis resté toute la journée à la maison, et n'ai vu personne.

Mardi 7. J'ai dîné chez mon frère. Il est arrivé à la cour des dépêches annonçant qu'il était certain que la flotte française avait mis à la voile

pour l'Irlande. J'avais reçu une invitation de me trouver cet après-midi à une assemblée des gouverneurs de Charter-House, à Whitehall; mais j'ai pensé qu'il valait mieux n'y pas aller. Le comte de Shrewsbury a été nommé à la place du comte de Sunderland, et le lord grand juge Holt à la place du lord chancelier Jeffreys. Le capitaine Aylmer est arrivé ce soir de la flotte. Il a apporté la nouvelle qu'Herbert avait eu un engagement avec la flotte française, dans la baie de Bantry; mais que les Français avaient débarqué leurs troupes et leur argent. On tient ces choses sous silence, et on nous laisse apprendre la vérité comme nous pouvons.

Mercredi 8. Le Roi et la Reine sont venus en ville ce matin, et en sont repartis dans l'après-midi. J'ai dîné avec sir R. B.

Jeudi 9, *jour de l'Ascension*. Dans la matinée, je suis allé à l'église; j'ai passé tout le reste du jour à la maison. Seulement, dans la soirée, je suis allé voir le sergent Pemberton pour quelques affaires personnelles concernant le nouveau canal.

Vendredi 10. Dans la matinée, ma femme et moi sommes partis pour Swallowfield.

Samedi 11. Nous n'avons eu personne. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval pour prendre l'air.

Dimanche 12. Nous sommes allés à l'église.

Dans l'après-midi, le docteur Hungerford est venu me voir.

Lundi 13. Nous sommes revenus à Londres.

Mardi 14. Le Roi et le prince de Danemarck sont partis pour Portsmouth. La Reine est venue à Whitehall pour y rester jusqu'au retour du Roi. J'ai dîné avec sir R. B.; il m'a dit que lord Hallifax avait proposé, dans le conseil de la Reine, de reprendre le procès de la Reine contre moi, et qu'on avait chargé M. Marryott de venir me trouver pour savoir si je voulais abandonner mon privilége, le parlement étant assemblé. Lord Devonshire et M. de Schomberg ont été installés aujourd'hui à Windsor.

Mercredi 15. J'ai dîné chez mon frère. J'ai pris la liberté de lui dire que j'étais très-fâché qu'il fût allé hier à la réception du duc d'Ormond, ce que j'ai vu qu'il ne prenait pas bien; en conséquence je ne lui en ai plus parlé.

Jeudi 16. Je suis resté toute la journée à la maison, et n'ai vu personne.

Vendredi 17. Comme c'était aujourd'hui mon jour de jeûne accoutumé, je suis allé passer plus de trois heures dans le jardin des apothicaires à Chelsea, où je n'ai été troublé par personne. La chambre des lords s'est ajournée à mercredi. Mon frère et ses enfans sont allés à New-Park. Dans la soirée, M. Marryott m'a apporté l'ordre du conseil de la Reine douairière, qui le chargeait

de me demander si je voulais faire valoir mon privilége dans le procès entre Sa Majesté et moi; ce à quoi j'ai répondu que c'était une affaire de grande importance pour moi, et que je réfléchirais avant de donner une réponse. Il m'a dit alors qu'il reviendrait me voir à la fin de la semaine prochaine.

Samedi 18. Je suis resté toute la journée à la maison, et n'ai vu personne.

Dimanche 19. Je ne suis allé qu'à l'église, et j'ai passé le reste de la journée à la maison.

Lundi 20. Je suis resté toute la journée à la maison. Vers le soir, je suis allé au jardin des apothicaires.

Mardi 21. J'ai dîné chez lord Aylesbury, où dînaient également les duchesses d'Ormond et de Beaufort.

Mercredi 22. Je suis resté toute la journée à la maison, et n'ai vù personne.

Jeudi 23. Je suis allé à Lambeth voir l'archevêque que j'ai trouvé très-bien portant. Il s'est beaucoup plaint à moi de ce que l'évêque de St.-Asaph le tourmentait pour obtenir de lui amener Burnet, et de ce qu'il travaillait avec une étrange activité à persuader aux membres du clergé de prêter les nouveaux sermens.

Vendredi et *Samedi* 24 et 25. J'ai passé tout mon temps à la maison, et n'ai vu personne.

Dimanche 26. Je suis allé à l'église. Dans l'a-

près-midi, je suis allé voir M. Fraser au collége de Chelsea, où je n'avais jamais été auparavant.

Lundi 27. Dans l'après-midi, ma femme et moi sommes allés à Chelsea voir la duchesse de Beaufort, que nous avons trouvée seule. Elle m'a conté toute l'histoire de lady Essex; que cette dame l'avait envoyé chercher, ainsi que son mari et tous les parens, lord Bedford, lord Devonshire, l'évêque Burnet et le jeune M. Hampden, au sujet de l'affaire relative à la mort de lord Essex, laquelle affaire était pendante devant le comité de la chambre des lords; qu'elle avait déclaré qu'elle croyait qu'il s'était tué lui-même, et qu'en conséquence elle désirait qu'on laissât tomber l'affaire. Elle m'a dit que Burnet et Hampden avaient tous deux avoué la conspiration contre Charles II. J'aurais bien voulu être là, si j'avais été en ville. Capell s'était excusé, sous prétexte qu'il était indisposé, ce qui avait paru très-singulier.

Mardi 28. Je suis allé à Finchley, pour voir l'évêque d'Ely. J'ai dîné avec lui. Dans l'après-midi, nous sommes allés ensemble faire visite au docteur Sherlock à Highgate. En revenant le soir à la maison, j'ai appris que la chambre des lords avait ordonné d'envoyer des lettres à tous les pairs qui n'avaient pas prêté les sermens, pour leur intimer de se présenter à la chambre de jeudi en huit.

Mercredi 29. Dans la matinée, lord Wharton est venu me voir. Il m'a témoigné extrêmement d'obligeance, et m'a assuré de ses bonnes dispositions à mon égard dans cette affaire des sermens, mais il m'a conseillé de ne point rester en ville et d'envoyer une excuse à lord Hallifax. Dans la matinée, j'ai reçu mon intimation de me présenter à la chambre, de demain en huit. C'était une lettre de lord Hallifax, mais sans signature; elle m'a été apportée par un messager d'Etat. Je suppose que le défaut de signature est l'effet d'une erreur; toutefois je ne compte pas en tirer avantage. Nous avons tous dîné chez mon frère à New-Park. Après avoir conféré avec lui, j'ai résolu de m'en aller hors de la ville, mais d'envoyer chez lord Exeter pour lui faire savoir ce que je pensais que nous avions de mieux à faire, en lui annonçant néanmoins que je me joindrais à lui et ferais ce qu'il croirait le mieux. En conséquence, aussitôt que j'ai été de retour à la maison, ce soir, j'ai dépêché Tom. Apprice vers lord Exeter.

Jeudi 30. L'archevêque de Dublin, l'évêque de Lachlin et mon frère ont dîné avec moi.

Vendredi 31. Dans la matinée, je suis allé faire à l'évêque Burnet une visite de politesse, au sujet des dispositions que mon frère m'a dit qu'il avait témoignées à mon égard dans cette affaire des sermens. Je suis allé rendre visite à lord Hal-

lifax pour le même motif; il m'avait adressé plusieurs messages polis par sir Thomas Clarges et sir P. Rycaut; mais on ne m'avait pas trouvé à la maison.

Samedi 1er. *Juin*. Comme je finissais de dîner, Tom. Apprice est revenu de chez lord Exeter. Il m'a dit que milord était allé à la maison de M. Novell, à Lufton, pour éviter de rencontrer lord Devonshire, qui couchait à Burley, en passant pour aller dans le nord, et parce que lord Mordaunt et le reste des commissaires pour l'armée dînaient là. Tom. Apprice m'a dit qu'en revenant il s'était croisé, à Ware, avec un messager d'État qui allait porter à lord Exeter son intimation de se présenter à la chambre; qu'il avait trouvé sur toute la route les ordres les plus stricts de ne laisser aller en poste nulle part sans un passe-port du secrétaire d'État. Lord Exeter m'écrivait très-longuement qu'il ne prêterait pas les sermens, et qu'il ferait tout ce que je ferais moi-même, etc. Dans la soirée, je me suis trouvé avec lord Nottingham, qui m'a conseillé d'aller à la campagne et d'envoyer une excuse, plutôt que de venir à la chambre et de déclarer que je ne prêterais pas les sermens.

Dimanche 2. Je suis allé à l'église. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance. J'ai maintenant cinquante et un ans accomplis : il est

temps de se préparer pour un monde meilleur. Dans la soirée, mon frère est venu chez moi. J'ai pris la résolution de partir demain pour la campagne. J'ai écrit une lettre à lord Hallifax pour m'excuser de ne point me présenter devant la chambre conformément à ses ordres. J'ai dépêché de nouveau Tom. Apprice à lord Exeter pour l'informer de ma résolution et le prier de faire de même.

Lundi 3. Dans la matinée, je suis allé voir lord Abingdon, et je l'ai informé de la résolution que j'avais prise; il l'a approuvée et a promis de me rendre tous les services qu'il pourrait, et dans toutes les occasions. Cet après-midi, je suis parti de Londres et j'ai couché à Bagshot. J'ai emmené M. Ch. Leslie avec moi.

Mardi 4. Dans la matinée, nous sommes partis de Bagshot et sommes arrivés à Swallowfield pour dîner.

Mercredi 5. Je suis resté toute la journée à la maison et n'ai point eu de compagnie.

Jeudi 6. Dans la matinée quelques marchands et ouvriers de Reading sont venus à la maison. Je suis convenu avec eux de remplacer les vieilles glaces et les vieux lambris. Lady Dorchester et M. Graham sont venus de Chertsey dîner avec moi, et s'en sont retournés dans l'après-midi. Lady Dorchester m'a dit qu'on avait intercepté quelques lettres du roi Jacques, entre autres une

pour elle. Lord Shrewsbury lui en avait donné avis, mais n'avait pas voulu lui donner cette lettre, ce dont elle était très-mécontente.

Vendredi 7. Nous avons quitté Swallowfield, ce matin, et sommes arrivés à Oxford dans la soirée. A Benson, où nous nous sommes arrêtés, j'ai trouvé lord Derby, qui m'a dit qu'il allait à Bibery, dans le comté de Glocester, où il loue une maison, et qu'il faisait ce voyage pour aller rendre visite à lord et lady Atholl, à qui il l'avait prêtée. Nous avons soupé avec le docteur Levett à la Madeleine; nous sommes ensuite allés voir l'évêque de Man et les bonnes gens qui sont avec lui. J'ai couché à l'*Ange*.

Samedi 8. Dans la matinée, nous avons quitté Oxford, et sommes arrivés à Cornbury pour dîner.

Dimanche 9. Je suis allé à l'église. M. Mayott a dîné avec nous. Dans la soirée, l'évêque de Man est venu me voir, et est resté ici toute la nuit.

Lundi 10. L'évêque de Man est allé à Bibery rendre visite au comte de Derby. Il est revenu me voir dans la soirée. Je n'ai pas eu de compagnie aujourd'hui.

Mardi 11. L'évêque de Man est reparti pour Oxford. M. Mayott a dîné avec moi. Dans l'après-midi j'ai consommé l'achat de plusieurs champs situés de l'autre côté de la prairie, et près

du nouveau pont; je les ai payés 100 liv. sterl.

Mercredi 12. Sir Rowl. Lacy et M. Cole ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, le colonel Heyling est venu me voir. Je suis allé rendre visite à sir William Walter.

Jeudi 13. Sir Litt. Osbaldiston et M. Blake ont dîné avec moi.

Vendredi 14. M. Evans de Pegbroke et son neveu d'Enston ont dîné avec moi. Un moment avant le dîner Tom. Apprice est arrivé de Londres; il m'a apporté des lettres de ma femme et de mon frère, qui m'invitaient à revenir en toute hâte à Londres. Dans l'après-midi, j'ai donc quitté Cornbury, et suis arrivé à sept heures du soir à Tetsworth, où j'ai passé la nuit.

Samedi 15. Dans la matinée, je suis parti pour Londres, où je suis arrivé le soir, m'étant arrêté à Uxbridge. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme et ma famille en bonne santé; mon frère était allé à New-Park. M. Belson, qui était arrivé de France depuis peu de jours, est venu me voir.

Dimanche 16. J'ai dîné avec mon frère à New-Park. Il m'a rendu compte de ce qui s'était passé à la chambre des lords, et m'a dit que l'affaire des lords absens paraissait assoupie pour le moment; sur quoi j'ai pris la résolution de partir sur-le-champ pour Tunbridge.

Lundi 17. Dans la matinée, je suis allé voir

l'archevêque à Lambeth ; et de là j'ai pris une voiture pour aller aux eaux, où je suis arrivé vers sept heures du soir. Je me suis arrêté au *Taureau*, dans le petit bois. A Tunbridge, j'ai été rejoint par M. Keightley ; il était arrivé dans une calèche. A environ deux cent cinquante pas de notre logement, le cheval du pauvre Sydenham s'est abattu et est tombé sur lui ; le cavalier a eu la cuisse cassée à environ six pouces au-dessus du genou. Je l'ai fait porter dans ma chambre et j'ai envoyé chercher un chirurgien, qui lui a très-bien remis la cuisse, à ce que je pense ; car il s'est senti à son aise immédiatement après ; par la grâce de Dieu, j'espère qu'il sera bientôt guéri : jamais on n'a vu un meilleur jeune homme.

Mardi 18. J'ai pris médecine. Nous avons appris la nouvelle de la reddition du château d'Edimbourg.

Mercredi 19. Aujourd'hui c'est le jour fixé pour le jeûne qui doit être observé dans tout le pays, à cause de la guerre avec la France. J'ai pris des eaux d'Epsum et ne suis sorti que le soir.

Jeudi 20. J'ai commencé à prendre les eaux. Le docteur Dove et M. Strong ont dîné avec moi. Dans la soirée, lady Lanesborough est arrivée de Londres aux eaux.

Vendredi 21. Je suis allé aux eaux. M. Bellasis, petit-fils de lord Bellasis, qui était à la maison de lord Abergaveny à Eridge, est tombé dans

des convulsions au point qu'on a cru qu'il allait mourir.

Samedi 22. Je suis allé aux eaux. Dans l'après-midi, j'ai monté à cheval.

Dimanche 23. J'ai continué à me promener jusqu'à l'heure d'aller à l'église. M. Cornwell, ministre du lieu, a prêché. Lady Lanesborough, mistriss Roche et mistriss Deane ont dîné avec moi. Dans la soirée, je suis sorti à cheval.

Lundi 24. Dans la matinée, je suis allé aux eaux. Dans l'après-midi, je suis allé avec lord Blesenton et M. Keightley à Eridge, pour voir lady Abergaveny et mistriss Bellasis.

Mardi 25. Dans la matinée, je suis allé aux eaux. J'ai dîné avec lord Blesenton. Dans la soirée, ma femme est arrivée. M. Bellasis était si bien remis qu'il est venu me voir pour me remercier de m'être informé de lui. Il doit son rétablissement aux soins du docteur Peck, qui est un très-honnête homme, théologien ainsi que médecin, et qui fréquente les eaux dans la saison.

Mercredi 26. J'ai passé l'après-midi aux eaux. Mistriss Roche a dîné avec nous. Dans la soirée, je suis sorti à cheval.

Jeudi 27. Je suis allé aux eaux seulement le matin, et j'ai passé tout le reste du jour à la maison pour tenir compagnie à ma femme, qui était indisposée. Dans l'après-midi, lady Abergaveny et M. Bellasis sont venus la voir.

Vendredi 28. Dans la matinée, je suis allé aux eaux. L'évêque de Kilmore et sa femme, mistriss Morton et M. Donelan ont dîné avec nous; ma femme se portait très-bien.

Samedi 29. Je suis allé aux eaux. M. Strong et le docteur Peck ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, lord et lady Bristol sont venus nous rendre visite.

Dimanche 30. Dans la matinée, je suis allé aux eaux; et ensuite à l'église. L'évêque de Kilmore a prêché. Lady Lanesborough et sa compagnie, ainsi que lady Bellew, ont dîné avec nous.

Lundi 1er. *Juillet*. Je suis allé aux eaux. Lord et lady Blesenton ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, nous sommes allés voir lord et lady Bristol; mais ils n'étaient point chez eux.

Mardi 2. Il a fait si mauvais temps que j'ai bu les eaux à la maison.

Mercredi 3. J'ai encore bu les eaux à la maison, à cause de la pluie.

Jeudi 4. Ma femme est partie pour Londres. J'ai bu les eaux à la maison, et ensuite je l'ai accompagnée jusqu'à Farnborough, où M. Keightley et M. Belson nous ont rejoints. Je suis revenu dans la soirée à Mount-Sion.

Vendredi 5. Je suis allé aux eaux. Le docteur Dove a dîné avec moi. Il m'a paru toujours très-éloigné de prêter les sermens.

Samedi 6. Je suis allé aux eaux. M. Coote a dîné avec moi.

Dimanche 7. Le docteur Dove a prêché. Le petit Knatchbull et le docteur Peck ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, j'ai reçu une visite de lord Abergaveny. Je suis sorti à cheval.

Lundi 8. Le docteur Hitch et M. Buchannon, ministre en Irlande, ont dîné avec moi. Dans la soirée, je suis sorti à cheval.

Mardi 9. M. Coote a dîné avec moi. Je me suis senti un peu indisposé; cependant j'ai monté à cheval dans l'après-midi.

Mercredi 10. J'ai pris médecine, et suis resté toute la journée à la maison.

Jeudi 11. Je suis allé aux eaux, mais je n'en ai pas bu. J'ai dîné chez lord Blesenton.

Vendredi 12. Je suis encore retourné aux eaux.

Samedi 13. Le docteur Hitch et le docteur Peck ont dîné avec moi. Dans la soirée, ma femme est revenue de Londres : l'évêque de Kildare est arrivé aux eaux.

Dimanche 14. Le chapelain de lord Bristol a prêché. Mistriss Roche et le petit Knatchbull ont dîné avec nous. L'évêque de Kildare m'a annoncé la mort de l'évêque de Worcester, et l'injonction qu'il avait donnée aux membres de son clergé de ne point prêter les sermens et de conserver leur allégeance au roi Jacques.

Lundi 15. Le docteur Dove a reparu aux pro-

menades. Il était allé à Londres mercredi et était revenu samedi. L'objet de son voyage était de prêter les nouveaux sermens ; ce qu'il a fait dans un sens à lui, avec une explication. Je me suis promené avec lui; mais il ne m'a rien dit de ce qu'il avait fait.

Mardi 16. Je suis allé aux eaux. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lord Twedale, qui était arrivé samedi. Il m'a reçu très-poliment et m'a paru parler fort librement des affaires d'Ecosse; quant à moi, j'ai parlé très-prudemment. D'après ce que j'ai pu recueillir de lui, je crois qu'il n'est pas content de la direction actuelle des affaires, quoiqu'il soit assez mécontent du gouvernement du roi Jacques, dont néanmoins il parle avec respect; mais il regrette qu'il se soit trop laissé influencer par des hommes méchans et imprudens, qui n'avaient aucune expérience des affaires. Il a parlé très-amèrement de lord Melford en particulier.

Mercredi 17. Nous avons appris aux promenades la découverte d'un complot tramé en Ecosse, pour assassiner le commissaire et la plupart des membres du parlement, et que plusieurs personnes avaient été arrêtées à cette occasion.

Jeudi 18. Dans l'après-midi, lord Twedale est venu me voir. Il m'a dit qu'il regardait le complot d'Ecosse comme l'ouvrage de quelques

hommes qui voulaient exciter une insurrection et aller rejoindre lord Dundee avec tout ce qu'ils pourraient ramasser de monde; mais il m'a dit qu'il croyait vrai que quelques troupes venant d'Irlande avaient débarqué en Ecosse, et que leur nombre était d'environ mille hommes.

Vendredi 19. Les lettres que j'ai reçues aujourd'hui m'annoncent qu'on a ôté à mon fils le régiment qu'il commandait pour le donner à son lieutenant-colonel, ce dont je ne saurais être fâché. Dieu veuille que cela fasse réfléchir mon fils, comme il l'aurait dû faire, sur l'abominable action qu'il a commise en désertant le Roi; ce qui sera une tache dans sa vie, et me pèsera sur le cœur tant que je vivrai.

Samedi 20. M. Coote et sa femme ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval pour prendre l'air.

Dimanche 21. M. Elsby, ministre de Chiswick, a prêché. Mistriss Roche, le petit Knatchbull et le docteur Peck ont dîné avec nous. Dans la soirée, je suis sorti à cheval.

Lundi 22. L'évêque de Kildare et sa femme, sir Jo. Parker et la sienne ont dîné avec nous. Je suis sorti pour prendre l'air avec ma femme.

Mardi 23. Dans la matinée, je suis allé aux eaux. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite à lord Hatton et à lord Twedale, et je suis sorti à cheval pour prendre l'air.

Mercredi 24. Dans l'après midi, ma femme et moi sommes sortis pour prendre l'air.

Jeudi 25. La poste m'a apporté la nouvelle que la princesse de Danemarck était accouchée d'un fils, hier vers cinq heures du matin, ce dont toute la compagnie a paru extrêmement contente. Le soir, il y a eu des feux de joie partout.

Vendredi 26. Dans l'après-midi, lord Twedale est venu me faire visite. Il m'a dit qu'il apprenait par ses lettres que ce n'était pas grand'chose que la conspiration qu'on disait avoir découverte contre le commissaire et le parlement, mais que Dundee se renforçait considérablement dans les montagnes.

Samedi 27. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval. Lord Hatton est venu me rendre visite.

Dimanche 28. Après avoir bu les eaux, je suis allé à l'église. M. Johnson a dîné avec moi. Il était arrivé hier soir aux eaux. Il paraissait très-mécontent, comme la plupart de ses compatriotes le sont. Dans l'après-midi, je suis allé voir lord Twedale pour prendre congé de lui.

Lundi 29. Dans la matinée, je suis allé aux promenades. J'ai bu cinq verres d'eau, après quoi j'ai quitté Tunbridge, ma santé étant considérablement améliorée, Dieu merci, et la difficulté que j'éprouvais à respirer tout-à-fait dissipée. Nous avons dîné à Farnborough et sommes arrivés vers sept heures du soir à Londres, où,

Dieu merci, nous avons trouvé notre famille bien portante. Mon frère est venu me voir ce soir, et m'a dit qu'on avait fait revivre, samedi dernier, l'affaire des lords absens; mais que cela s'était terminé par une adresse au Roi pour réclamer une proclamation dans laquelle lord Griffin fût sommé de se présenter; on n'avait plus reparlé du reste.

Mardi 30. L'évêque de Durham, dont personne n'avait entendu parler depuis plusieurs mois, et qu'on croyait généralement avoir passé la mer, s'est présenté à Guild-Hall et y a prêté les sermens. Dans l'après-midi, je suis allé voir l'archevêque de Cantorbéry, que j'ai trouvé en parfaite santé, et pleinement résolu à encourir la suspension; il s'est montré très-affectueux envers moi.

Mercredi 31. J'ai dîné chez sir R. Bellings, où j'ai rencontré sir Step. Fox. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à lady Ranalagh et à M. Boyle. J'y ai vu venir lord Falconberg et Burnet qui ont été extrêmement polis à mon égard. Je leur ai dit que je n'étais en ville que depuis deux jours, et que je n'y resterais pas plus de deux jours encore; que c'était là la raison qui m'avait empêché d'aller les voir pour leur faire mes remercîmens de leur obligeance envers moi dans la chambre à l'occasion de l'intimation de me présenter; obligeance que je les ai priés de me con-

tinuer, parce que je n'avais pas encore pu me décider à prêter les sermens. Les lords ont eu aujourd'hui une conférence avec les communes sur le bill relatif à Oates; ils ont ensuite tenu ferme pour leurs amendemens qui ont été adoptés à la chambre haute à la majorité de deux votes et dix procurations. La chambre s'est ensuite ajournée à vendredi.

Jeudi 1er. *Août*. Dans la matinée, je suis allé voir lord Wharton et je l'ai remercié de son obligeance pour moi dans la chambre. Il m'a donné de grandes assurances de la continuation de son amitié, et m'a conseillé de ne point me montrer en ville. Aujourd'hui, j'ai reçu la nouvelle d'un engagement en Ecosse, entre Dundee et Makay. Le succès paraît avoir été douteux, quelques uns disant que c'est Dundee qui a eu l'avantage et d'autres soutenant tout le contraire.

Vendredi 2. Les lettres d'Ecosse contiennent un récit de l'engagement avec Dundee, et disent qu'il a été tué; mais elles ne donnent aucun détail du combat; du moins on n'a pas pensé qu'il y en eût qui valussent la peine d'être publiés. Sir Jo. Guise a proposé, dans la chambre des communes, de présenter une adresse au Roi, pour renvoyer lord Hallifax; mais cette tentative a encore échoué.

Samedi 3. Je suis allé à Lambeth pour prendre

congé de l'archevêque. Pendant que je me trouvais chez lui, l'archevêque de Saint-David y est venu et lui a annoncé que le chef et vingt-quatre membres du collége de Saint-Jean à Cambridge avaient refusé de prêter les nouveaux sermens. On a repris dans la chambre des communes l'affaire relative à une adresse contre lord Hallifax. La question mise aux voix, a été décidée négativement à la majorité de onze voix. La chambre a siégé jusqu'à près de six heures du soir.

Dimanche 4. Dans la matinée, je suis allé à l'église. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Ranalagh et prendre congé d'elle. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir, et m'a rendu un compte détaillé du débat d'hier relativement à lord Hallifax. Il m'a dit que milord l'avait chargé de faire des remercîmens à mon fils pour avoir voté en sa faveur. J'ai prié sir Thomas de m'excuser auprès de milord, si je n'étais pas allé le voir, ce que j'avais évité parce que la chambre était assemblée. Mon fils m'a dit que dans les débats d'hier sir H. Capell s'était montré très-animé contre lord Hallifax, et qu'entre autres choses qui lui étaient échappées, il avait dit qu'il avait siégé dans cette chambre pendant qu'on provoquait des adresses contre deux de ses proches parens (voulant dire le duc de Beaufort et moi), et qu'il ne s'était pas intéressé à eux parce qu'ils ne le méritaient pas de sa part.

Lundi 5. Dans la matinée, ma femme et moi sommes partis pour Swallowfield, où nous sommes arrivés vers sept heures du soir. Nous avons trouvé la maison presque abattue et les fondemens du bâtiment du côté du jardin élevés à trois pieds au-dessus du sol.

Mardi 6. Dans la matinée, M. Talman est venu chez nous pour inspecter les travaux du bâtiment.

Mercredi 7. M. Talman est retourné à Londres. J'ai envoyé Tom. Apprice avec lui, pour son voyage à l'île de Wight.

Lundi 8. Dans la matinée, ma femme est partie pour Londres et moi pour Oxford, où je suis arrivé vers quatre heures de l'après-midi. J'ai couché à l'*Ange*. Le docteur Levett et le docteur Haslewood ont soupé avec moi.

Vendredi 9. J'ai dîné chez le docteur Levett, et, dans l'après-midi, je suis parti pour Cornbury; le docteur Haslewood est venu avec moi.

Samedi 10. Je me suis promené à cheval autour du parc et dans la forêt.

Dimanche 11. Dans la matinée, je suis allé à l'église à Charlbury. C'était un étranger qui officiait, M. Cole n'ayant pas prêté serment. M. Marryott a dîné avec moi. Dans l'après-midi, le colonel Heyling est venu me voir. Il m'a dit qu'il faisait partie de la commission de paix, mais qu'il n'avait pas prêté serment et était décidé à ne point le faire.

Lundi 12. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval pour prendre l'air.

Mardi 13. Dans la matinée, je suis allé à Langley. M. Blake de Coggs a dîné avec moi; ce dernier s'est montré plus que jamais ennemi de l'église. Dans la soirée, je suis sorti à cheval pour aller voir les eaux d'Enston.

Meroredi 14. Je suis allé chez mon cousin Parker, où j'ai trouvé le cousin Rob. Hyde et sa femme; j'ai dîné avec eux, et suis revenu le soir à la maison.

Jeudi 15. Dans la matinée, je suis allé à Oxford, d'où j'ai envoyé mes chevaux au-devant de ma femme. Je suis allé à Ricott faire visite à lord Abingdon, et j'ai dîné avec lui. Dans la soirée, milord m'a ramené à Oxford où j'ai couché à l'*Ange*. Je suis allé voir le capitaine Bertie qui était malade en ville. L'évêque de Killala est venu me voir; il a couché dans la même maison que moi.

Vendredi 16. Dans la matinée, je suis allé assister aux prières au nouveau collége, où j'ai rencontré l'évêque de Lechlin et Fernes, et M. Dodwell. Ma femme est arrivée après avoir dîné; nous sommes partis pour Cornbury; sir Rob. Jenkinson et sa famille étaient arrivés de Londres.

Samedi 17. Sir Litt. Osbaldiston et M. Cary ont dîné avec nous.

Dimanche 18. Dans la matinée, nous sommes

allés à l'église. M. Mayott a dîné avec nous. Dans l'après-midi, sir Rob. Jenkinson et ses dames sont venus nous rendre visite.

Lundi 19. Lord Abingdon, lord Norris, sir Ch. Cottrell, et M. Mayott ont dîné avec nous. Lord Abingdon m'a dit que quelques personnes de la cour du roi Guillaume, mécontentes de ma conduite dans la convention, avaient répondu que nonobstant toutes mes protestations actuelles, j'avais été aussi contraire au roi Jacques que qui que ce fût, et que j'avais conseillé de l'emprisonner et de l'envoyer à la Tour. Milord m'a dit qu'il avait démenti ces bruits, et aurait peut-être l'occasion de me rendre de nouveaux services à ce sujet, si je voulais lui dire quelque chose qui le mît à même de le faire; sur quoi je lui ai dit une grande partie de ce qui s'était passé à Windsor, mais en lui faisant observer que nous avions tous promis le secret sur ce qui avait été dit à cette époque. Je l'ai assuré, en outre, qu'excepté en cette occasion à Windsor, je n'avais jamais été présent à aucune conférence sur ce qui devait être fait à l'égard du roi Jacques; mais je lui ai dit que le fait est que j'étais contre son renvoi. Milord a été satisfait de ce que je lui ai dit, et nous sommes convenus de ne parler à personne de ce que nous venions de nous dire.

Mardi 20. Je suis resté à la maison; seulement,

dans l'après-midi, je me suis promené à cheval dans la place.

Mercredi 21. M. James Perrot, M. Mayott et le fils de M. Rob. Perrot ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, ma femme et moi sommes allés rendre visite à lady Jenkinson.

Jeudi 22. Des lettres que j'ai reçues aujourd'hui de Londres m'annoncent que le parlement a été ajourné jusqu'au 20 septembre. Ma femme et moi, nous avons dîné à Adderbury, où nous avions rendez-vous avec lord Abingdon. Sa femme y était ainsi que lord et lady Sandwich.

Vendredi 23. Dans l'après-midi, je suis allé voir M. Mayott. Nous nous sommes promenés à cheval dans les champs, et nous avons fait courir un levrier.

Samedi 24. M. Ant. Evans de Pegbrook a dîné avec moi. Dans l'après-midi, j'étais en route pour aller voir le colonel Heyling; mais, dans la forêt, je l'ai rencontré avec sa femme qui venaient chez nous; je m'en suis retourné avec eux.

Dimanche 25. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église à Charlbury. Le docteur Haslewood a prêché. Dans l'après-midi, il a plu très-abondamment

Lundi 26. Dans l'après-midi M. Oakes et sa femme sont venus de Swallowfield.

Mardi 27. Je n'ai pas bougé de toute la journée; seulement, dans la soirée, ma femme et

moi, nous sommes promenés en calèche dans le parc. Le docteur Haslewood est parti pour Oxford.

Mercredi 28. Dans la matinée, je suis allé à Witney-Park. Dans l'après-midi, mistriss Roche est arrivée de Londres.

Jeudi 29. La comtesse de Rochester, lord et lady Sandwich ont dîné avec nous.

Vendredi 30. Je me suis promené à cheval autour du parc et je suis allé à Langley. Le docteur Levett est venu nous voir.

Samedi 31. M. Leslie et Tom. Apprice sont arrivés de Londres, ayant été à l'île de Wight chez ma sœur Franke. Ils sont arrivés avant dîner. M. Talman était arrivé avec eux. Dans la soirée, M. Keightley et le baron Worth sont arrivés de Londres.

Dimanche 1er. *Septembre*. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église, et nous avons reçu la communion. Le docteur Levett a prêché. Dans l'après-midi, M. Talman est parti.

Lundi 2. Dans la matinée, M. London est arrivé; mais il est reparti le soir. Je l'ai décidé à préparer le terrain pour faire les plantations au-dessus de la fontaine, et où est le bain, ainsi qu'à arranger les promenades du côté des étangs.

Mardi 3. Je me suis promené à cheval dans la forêt.

Mercredi 4. Dans l'après-midi, je me promenais à cheval autour du parc, quand mon frère et ses enfans sont arrivés. Ils avaient laissé mistriss Gednie malade à Oxford.

Jeudi 5. Dans l'après-midi, mon frère et moi nous sommes promenés à cheval autour du parc, et nous sommes allés voir sir Robert Jenkinson.

Vendredi 6. Dans l'après-midi, lord Abingdon et lord Norris sont venus voir mon frère; ils s'en sont retournés aussitôt après. Dans la soirée, sir Rob. Jenkinson est venu me voir.

Samedi 7. Dans l'après-midi, sir Ed. Read et sa femme sont venus me voir. Dans la soirée, nous sommes sortis à cheval.

Dimanche 8. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église à Charlbury, où M. Leslie a prêché. M. Mayott a dîné avec nous.

Lundi 9. M. Rob. Perrot et le docteur Bourcher ont dîné avec nous. Dans la soirée, nous nous sommes promenés à cheval dans la forêt pour prendre l'air. Les maçons ont commencé aujourd'hui à travailler au mur de la terrasse entre le nouveau bâtiment et les écuries, et ont promis que cet ouvrage serait fini dans un mois.

Mardi 10. Dans la matinée, mon frère et moi sommes allés à Blunsden. Giles Cleeve et quelques voisins nous ont rejoint à Letchlade.

Mercredi 11. Dans la matinée, nous sommes allés à Preston, pour inspecter les bains

que j'ai là. La maison avait grandement besoin de réparations. J'ai ordonné de raccommoder la couverture en ardoise, et je compte envoyer un charpentier pour la visiter et faire une estimation de ce qu'il est nécessaire d'y faire. Nous sommes ensuite allés à Vasterne voir les biens de mon frère. Nous sommes retournés dîner à Blunsden où nous avons trouvé l'évêque de Man, et je crois environ vingt personnes du voisinage qui ont dîné avec nous.

Jeudi 12. Dans la matinée, nous avons parcouru à cheval tout le domaine de Blunsden. J'ai beaucoup pressé Giles Cleeve de le prendre à bail, mais il n'a pas voulu s'y décider. Il s'est plaint de la dureté des temps et m'a importuné pour une réduction de fermage; mais j'ai absolument refusé. Après dîner, nous sommes retournés à Cornbury, où, Dieu merci, nous avons trouvé tout notre monde bien portant. J'ai reçu des lettres de Londres annonçant que les confédérés ont pris Mayence.

Vendredi 13. Dans l'après-midi, nous sommes sortis à cheval pour prendre l'air.

Samedi 14. Comme c'est aujourd'hui le jour de la Sainte-Croix, nous sommes allés ce matin, mon frère et moi, à la chasse dans la forêt; ce que je suis sûr que je n'avais pas fait depuis quinze ans au moins. Nous avons tué une bête et nous sommes revenus dîner. Dans l'après-midi,

nous avons tous été prendre l'air dans la forêt.

Dimanche 15. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église. M. Leslie a encore prêché. M. Mayott et sa femme ont dîné avec nous.

Lundi 16. Il y a eu toute la journée grande pluie et grand vent, et un peu de tonnerre.

Mardi 17. Dans l'après-midi, nous nous sommes un peu promenés dans le parc.

Mercredi 18. Dans la matinée, j'ai reçu une lettre de sir G. Mackenzie. Elle était datée de Witney, par où il passait, se rendant de Bath à Oxford. Il comptait passer quelques jours dans cette dernière ville, et me priait de l'excuser s'il ne venait pas me voir, mais qu'il ne le pouvait pas, parce qu'il voyageait dans une voiture publique. J'ai envoyé Tom. Apprice lui faire mes complimens à Oxford. Tom. est revenu dans la soirée et m'a annoncé que sir George serait chez moi demain, et me priait de lui envoyer une voiture dans le cas où il pleuvrait. Dans l'après-midi, sir William Walter est venu nous rendre visite.

Jeudi 19. Pendant que nous dînions, sir G. Mackenzie est arrivé. Il a passé la nuit. Dans l'après-midi, nous sommes allés nous promener dans le parc, et nous avons beaucoup parlé des affaires publiques. Il m'a paru imputer la manière dont les choses allaient dans la convention d'Écosse, à ce que lord Atholl n'était pas prési-

dent; ce que le parti honnête aurait pu obtenir, mais lord Atholl s'y est refusé. Il m'a dit que si le roi Jacques était venu en Écosse quand lord Dundée vivait, ou s'il lui eût envoyé cinq mille hommes, tout le royaume se serait déclaré pour lui. Il m'a dit encore que lord Melford avait perdu le Roi, et ne laissait rien parvenir jusqu'à lui que ce qui venait de son parti.

Vendredi 20. Mon cousin R. Hyde de Hatch et mon cousin Parker et leurs femmes ont dîné avec nous. Pendant que nous dînions, M. Saint-John et sa femme sont arrivés des eaux d'Astrop. Dans l'après-midi, sir G. Mackenzie est retourné à Oxford.

Samedi 21. Mon frère, M. Keightley, le baron Worth et M. Leslie sont allés à Astrop, où ils ont dîné avec M. Saint-John.

Dimanche 22. Dans la matinée, nous sommes allés à l'église, et, dans l'après-midi, nous nous sommes promenés dans le parc.

Lundi 23. Mon frère, M. Keightley et moi sommes allés à Ricott et avons dîné chez lord Abingdon. M. Mayott est venu aussi avec nous. Dans l'après-midi, nous sommes allés à Oxford et nous y avons couché. Nous avons reçu la nouvelle que le parlement était ajourné au 19 octobre; mais que, bien certainement, il siégerait à cette époque. J'ai demandé à lord Abingdon s'il se trouverait à la rentrée, ce à quoi il

m'a dit qu'il n'était pas encore décidé d'une manière absolue, mais qu'il allait passer deux jours dans le Wiltshire, et qu'il me ferait dire, une semaine avant le temps, ce qu'il comptait faire.

Mardi 24. Nous avons dîné chez le doyen de Bristol, et, dans l'après-midi, nous sommes revenus à Cornbury.

Mercredi 25. On a commencé à tailler les ormes du parc. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à sir William Walter. M. Leslie et le baron Worth sont partis pour Londres.

Jeudi 26. Le maire et les aldermen d'Abingdon ont dîné chez moi, ainsi que M. Mayott.

Vendredi 27. Nous avons tous dîné chez mon cousin Parker. Nous sommes revenus à la nuit. Il a plu toute la journée.

Samedi 28. Nous avons tous dîné chez sir Robert Jenkinson.

Dimanche 29. Nous sommes allés à l'église. Dans l'après-midi, sir Rob. Jenkinson est venu nous voir.

Lundi 30. Lord Wenman et sa femme ont dîné avec nous.

Mardi 1er. *Octobre*. M. Mayott a dîné avec nous. Dans l'après-midi, je me suis promené à cheval autour du parc.

Mercredi 2. Mon frère et ses enfans nous ont quittés. Je n'avais pas, depuis long-temps,

éprouvé autant d'agrément dans la société de mes proches parens. Mes neveux sont de bons enfans. Dieu les bénisse ; leur père est un très-bon frère, et je lui sais infiniment de gré de m'avoir fait si souvent compagnie, dans ces circonstances si tristes pour moi. Dieu seul sait si je jouirai encore d'une aussi agréable société, et mon cœur ne devrait pas y compter. Ma femme a voulu partir en même temps; sa tendresse l'appelait auprès de ma fille qui approche du terme de sa grossesse, et moi-même je ne pouvais choisir un meilleur temps pour aller à Londres, la cour étant à New-Market; nous sommes donc partis tous ensemble. Nous avons dîné chez le doyen de Bristol et couché à Oxford.

Jeudi 3. Ma femme et moi avons dîné chez sir Thomas Tipping. Lady Abergaveny et lord Aston y sont venus en visite. Dans la soirée, nous sommes arrivés à Wickham, où nous nous sommes retrouvés avec mon frère. Nous avons couché là.

Vendredi 4. Nous avons dîné tous ensemble à Uxbridge. Mon frère a quitté la route près d'Acton pour gagner New-Park. Nous sommes arrivés vers six heures du soir à Londres, où, Dieu merci, j'ai trouvé ma fille très-bien portante et très-grosse. Mon fils était allé avec sir Jos. Williamson et lady Catherine voir les biens de sa femme à Sutton-Marsh.

Samedi 5. Dans la matinée, je suis allé rendre visite à lord Hallifax. Il m'a beaucoup pressé de venir au parlement, me disant quel bien je pourrais faire à l'église d'Angleterre, que quelques personnes croyaient en danger par l'effet de la bienveillance du Roi envers quelques uns des dissidens; mais qu'il croyait que ces craintes n'étaient pas fondées. Je l'ai prié de me continuer ses bons offices, afin que je ne fusse point troublé à la campagne, où je désirais vivre tranquille. Il m'a promis de faire tout ce qui serait en son pouvoir; mais il m'a dit qu'il ne présiderait pas cette fois. Il est parti de là pour se plaindre des duretés qu'il avait éprouvées de la part de quelques membres de la chambre des communes qui s'étaient efforcés de le perdre; il a dit qu'il n'oublierait jamais la conduite généreuse de mon fils dans cette occasion. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Ranalagh. Le soir, mon fils est revenu en ville, il avait passé par New-Market.

Dimanche 6. Dans la matinée, je suis allé à l'église; après quoi je me suis promené dans le parc, où j'ai rencontré le duc de Hamilton. Nous nous sommes salués, mais sans nous parler longuement. Il m'a dit qu'il ne savait pas que je fusse en ville. J'ai répondu que je ne faisais qu'arriver, et que je n'y resterais qu'un jour ou deux. Dans la soirée, mon frère est arrivé ici.

Lundi 7. Dans la matinée, lord Masserine est venu me voir. J'ai dîné à Lambeth, où se trouvait l'évêque d'Ely. Mon fils est allé à Cobham.

Mardi 8. Mon frère a dîné avec nous, et est retourné dans l'après-midi à New-Park.

Mercredi 9. Dans la matinée, je suis allé rendre visite à sir Ant. Keck. L'évêque d'Ely a dîné avec nous. Dans la soirée, mon fils est revenu de Cobham.

Jeudi 10. Dans la matinée, je suis allé voir sir G. Mackenzie. Il m'a dit qu'il y aurait certainement de grands désordres en Ecosse, et que tous ceux de ses compatriotes qui se trouvaient ici (et il y en a beaucoup) partiraient à la fois pour le pays. Il m'a dit ensuite comme un grand secret que lord Hallifax ne présiderait pas la chambre des lords à la prochaine session, et qu'aussitôt que le parlement cesserait de siéger, il se retirerait tout-à-fait des emplois. J'ai dîné à Sommerset-House avec sir R. B.

Vendredi 11. Je suis allé à Bagshot. M. Keightley est venu avec moi. Nous avons passé la nuit là. Il y avait sir Gab. Sylvius et sa femme, et dans la soirée, M. Cro. et M. Bude y sont venus.

Samedi 12. Je suis parti pour Oxford, où je suis arrivé vers cinq heures du soir; j'ai couché à la Madeleine. M. Keightley est allé à Londres.

Dimanche 13. Je suis allé à Sainte-Marie, où l'évêque de Lechlin et Fernes a prêché, et sans

habit. J'ai dîné chez le docteur Levett. L'évêque de Man, sa femme et sa mère ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, l'évêque de Fernes et le vice-chancelier sont venus me voir. Dans la soirée, je suis allé voir mistriss Gednie. J'ai soupé chez le docteur Haslewood.

Lundi 14. Dans la matinée, je suis allé rendre visite au vice-chancelier. J'ai dîné chez l'évêque de Man, et dans l'après-midi, je suis retourné à Cornbury. M. Bath de Purton est venu avec moi. Il faisait une pluie horrible.

Mardi 15. Dans la matinée, Giles Cleeve est venu de Blunsden pour me parler. L'objet de son voyage était de me presser pour une diminution de fermage; mais je n'ai pas voulu l'écouter. Le colonel Heyling a dîné avec moi. Dans l'après-midi, je me suis promené à cheval autour du parc.

Mercredi 16. Je n'ai pas eu de compagnie aujourd'hui. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à sir Robert Jenkinson.

Jeudi 17. J'ai dîné chez le colonel Heyling. Sir Robert Jenkinson et l'inspecteur des forêts sont venus avec moi.

Vendredi 18. Je suis resté seul à la maison.

Samedi 19. Je n'ai pas eu de compagnie. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval.

Dimanche 20. Dans la matinée, je suis allé à l'église. Dans l'après-midi, sir William Walter et sir Robert Jenkinson sont venus me voir.

Lundi 21. J'ai reçu de Londres les détails de l'ouverture du parlement. On m'annonçait que sir Robert Atkyns présidait la chambre des lords. J'ai dîné chez M. Mayott, où se trouvaient sir William Walter, sir Robert Jenkinson, le colonel Heyling et M. Ja. Perrott.

Mardi 22. Dans la matinée, je suis allé à Langley pour donner quelques ordres au sujet de la maison de Jo. Day, dont une partie était tombée.

Mercredi 23. Après-dîné je suis allé à Oxford pour me divertir un peu, étant seul. J'ai couché à la Madeleine. Je suis allé voir mistriss Gednie.

Jeudi 24. Dans la matinée, je suis allé voir l'évêque de Man. J'ai dîné avec le docteur Levett, après quoi je suis retourné à Cornbury.

Vendredi 25. J'ai dîné chez sir Robert Jenkinson, où étaient sir Will. Walter et sa femme, ainsi que M. Ja. Perrott.

Samedi 26. J'ai dîné chez sir Will. Walter. L'inspecteur et M. Mayott sont venus avec moi. Sir Robert Jenkinson et sa femme y dînaient également.

Dimanche 27. Dans la matinée, je suis allé à l'église; dans l'après-midi, je suis allé prendre congé de sir Robert Jenkinson, qui se propose de partir demain pour Londres.

Lundi 28. Dans l'après-midi, je suis allé à Oxford; j'ai couché à la Madeleine.

Mardi 29. Je suis allé à Reading. J'ai couché

chez M. Pocock. M. Blagrave et M. Aldworth sont venus me voir l'un après l'autre; nous ne nous sommes rien dit de particulier. Dans la soirée, M. Keightley est revenu de Londres. Dieu merci, il m'a assuré que ma femme et ma famille étaient en bonne santé. Mon frère m'a fait savoir que l'on avait fait hier l'appel de la chambre des lords, et qu'on avait décidé que les lords absens seraient sommés de se présenter à un jour fixé; en conséquence il me conseillait de ne point venir en ville.

Mercredi 30. Je suis allé à Swallowfield, pour voir le bâtiment. J'ai dîné avec M. Oakes, et, dans l'après-midi, je suis revenu à Reading. Le docteur Hungerford a soupé avec moi chez M. Pocock.

Jeudi 31. Je suis retourné à Oxford. M. Keightley est reparti pour Londres. J'ai couché à la Madeleine.

Vendredi 1er. *Novembre*. Dans la matinée, je suis allé à l'église de Sainte-Marie. J'ai dîné chez l'évêque de Man. Dans l'après-midi, je suis revenu à Cornbury.

Samedi 2. Dans la matinée, je suis sorti à cheval. M. Cole a dîné avec moi. Dans la soirée, mon cousin Hyde et sa fille Levins, mon cousin Venn et ma cousine Marie de Saint-Lo sont arrivés d'Oxford.

Dimanche 3. Comme il faisait mauvais temps,

nous ne sommes pas allés à l'église; nous avons dit la prière à la maison.

Lundi 4. Dans la matinée, l'évêque de Man est venu d'Oxford. M. Collier de Witney a dîné avec moi. Dans l'après-midi, je suis allé avec l'évêque et les femmes voir les eaux d'Enston.

Mardi 5. Je suis resté tout le jour à la maison.

Mercredi 6. Je suis sorti à cheval avec l'évêque de Man. M. Shorter de Witney a dîné avec moi.

Jeudi 7. Pendant que nous dînions, nous avons reçu la nouvelle que la maison de Sarsden avait été entièrement brûlée hier soir. J'ai envoyé Tom. Apprice trouver sir Will. Walter et l'inviter à venir ici avec sa femme. Il m'a fait dire qu'ils allaient chez sir Will. Juxton, que la maison avait été totalement brûlée, sauf deux chambres, et que cela avait été l'affaire de trois heures. Sir William Walter ajoutait qu'il avait sauvé ses papiers et ses livres; mais qu'il craignait que la plupart de ses meubles ne fussent sinon brûlés, au moins gâtés. Dieu merci, personne n'a été blessé. Dans l'après-midi, l'évêque de Man et sa compagnie sont partis.

Vendredi 8. Je suis resté tout seul à la maison.

Samedi 9. Sir Litt. Osbaldiston a dîné avec moi.

Dimanche 10. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Jenkinson.

Lundi 11. Dans la matinée, je suis sorti à che-

val. M. Crisp, le docteur Hinton et M. Cole ont dîné avec moi.

Mardi 12. Je me suis promené à cheval dans la forêt.

Mercredi 13. Je suis allé à Oxford. J'ai couché chez l'évêque de Man.

Jeudi 14. Je suis resté à Oxford. J'ai dîné chez mon cousin Venn avec le reste de la parenté.

Vendredi 15. Je suis allé à Reading. J'ai couché chez M. Pocock. Vers huit heures du soir, un domestique de mon fils m'a apporté une lettre de mon frère, qui m'annonçait que ma femme avait été très-mal cette semaine, et en conséquence m'engageait à me rendre en toute hâte à Londres.

Samedi 16. Je suis parti pour Londres, où je suis arrivé à cinq heures du soir. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme très-bien portante et hors de danger, mais très-faible. Elle avait été bien bas. Mon frère était parti pour New-Park.

Dimanche 7. Je suis resté toute la journée à la maison avec ma femme, qui, Dieu merci, est beaucoup mieux. Le doyen de Bristol a dîné avec moi. Dans l'après-midi, mon frère est venu me voir. Il m'a dit que l'évêque de Sarum lui avait dit que j'avais pris beaucoup de peine pour déconcerter les opérations qui devaient amener à la tolérance, et que le refus des doyens de Glocester et Ch. Church de faire partie de la commission ecclésiastique était imputé à mon

influence sur eux; tandis que Dieu sait que je ne connais pas du tout le dernier, même de vue, que je connais très-peu le premier, et que je ne lui ai pas parlé depuis un an. Dans la soirée, sir Robert Hamilton est venu me voir.

Lundi 18. Dans la matinée, je suis allé rendre visite à lady Essex et à lady Ranalagh.

Mardi 19. Ma femme s'est très-bien portée aujourd'hui. Lord Burlington et lord Abingdon sont venus me voir, ainsi que sir Robert Jenkinson et M. Grahme.

Mercredi 20. J'ai dîné à Lambeth, où étaient les évêques de Glocester, d'Ely et de Bath et Wells, le capitaine Hatton, M. Fr. Cholmeley, sir Jo. Tredenham et l'auditeur Dove. La *convocation* s'est assemblée conformément à son ajournement. Le docteur Beverige a prêché le sermon latin. Le docteur Jane a été élu *prolocuteur* par une grande majorité en opposition au docteur Tillotson; après quoi l'assemblée s'est ajournée à lundi prochain. Ma bru est accouchée d'une grosse fille, vers sept heures du soir, n'ayant pas été deux heures en travail. Dieu merci! cette œuvre est bien accomplie. Ma femme a été très-indisposée toute la journée. La nuit dernière on a coupé la couronne et le sceptre au portrait du roi Guillaume à Guildhall.

Jeudi 21. Ma femme a passé une assez bonne nuit. Je suis resté toute la journée à la maison.

Vendredi 22. Ma femme a eu une bonne nuit, et, Dieu merci, est beaucoup mieux. Je suis resté toute la journée à la maison. Mon frère m'a dit que lord Mordaunt l'avait engagé à être contre lord Hallifax; mais je lui ai conseillé de ne se laisser influencer que par le pur désir de servir la cause, et de ne rien faire qui pût avoir l'air de sacrifier la vérité à la vengeance.

Samedi 23. Je suis resté toute la journée à la maison, et n'ai point eu de compagnie.

Dimanche 24. Je n'ai pas bougé de chez moi. Ma femme n'était pas aussi bien aujourd'hui que ces jours derniers. Mon frère a dîné avec moi. Dans la soirée, lord Falconberg est venu me voir, et m'a fait de grandes protestations d'amitié. Sir G. Mackenzie est aussi venu me voir.

Lundi 25. Je n'ai pas bougé de chez moi. Ma petite-fille a été baptisée. Lady Catherine, ma femme et mon frère ont été parrain et marraines. On a donné à l'enfant le nom de Catherine; c'est le docteur Tennison qui l'a baptisé. Dieu merci! ma femme s'est assez bien portée aujourd'hui.

Mardi 26. J'ai dîné avec sir R. B. Dans la soirée, je suis allé parler à quelqu'un dans Lombard-Street.

Mercredi 27. Je n'ai pas bougé de la maison. Lord Preston a été mis en liberté par la chambre des pairs, d'après sa pétition.

Jeudi 28. Comme c'est aujourd'hui le dernier

jour de la session des tribunaux, tous les prisonniers qui avaient été cautionnés ont été déchargés de leur caution, excepté sir Robert Hamilton qui, en conséquence de la motion de sir G. Treby, restera sous caution jusqu'à la prochaine session. Lady Worcester, M. Grahme, le docteur Offley et M. Baron ont dîné avec moi. Ma femme a été très-indisposée aujourd'hui; mais les docteurs m'ont assuré qu'il n'y avait point de danger.

Vendredi 29. Ma femme continue d'être indisposée. Dans la matinée, je suis allé voir sir G. Mackenzie. Dans l'après-midi, lord Preston est venu me voir. Dans la soirée, je suis allé parler à M. Lawson.

Samedi 30. Dieu merci! ma femme a passé une assez bonne nuit et est beaucoup mieux. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Dimanche 1er. *Décembre*. Dieu merci! ma femmeest beaucoup mieux. Je suis resté toute la journée à la maison.

Lundi 2. Dans la matinée, sir G. Mackenzie est venu me voir. Il était très-affligé de la nouvelle qu'il avait reçue d'Ecosse, que son fils avait été arrêté pour avoir entretenu une correspondance avec Cannon. Dans la soirée, l'évêque d'Ely est venu me voir; mon frère est arrivé peu de temps après, et nous a dit que lord Nottingham lui

avait fait une visite hier, qu'il lui avait dit que le roi Guillaume était maintenant convaincu qu'il avait eu tort de tant compter sur les dissidens, et que désormais il se mettrait entre les mains de l'église d'Angleterre. Voilà de beaux contes répandus pour amuser et endormir le peuple. On a fait la même chose dans l'été après la prorogation du parlement. Je n'ai pas bougé de toute la journée.

Mardi 3. Lady Worcester a dîné avec nous. Je suis resté à la maison.

Mercredi 4. Depuis le 20 du mois dernier, la *convocation* avait été ajournée d'un jour à un autre sans rien faire. Aujourd'hui, elle s'est assemblée, et le comte de Nottingham lui a apporté une commission et un message du Roi. J'ai dîné à Lambeth, où était l'évêque d'Ely.

Jeudi 5. Je suis resté toute la journée à la maison. Dans la soirée, lord Abingdon est venu me voir. Lord Carnarvon a soupé avec nous.

Vendredi 6. Je n'ai pas bougé de chez moi. Dans la soirée, sir Edw. Seymour est venu me voir.

Samedi 7. Dieu merci, ma femme était si bien aujourd'hui qu'elle a dîné en bas. Lady Lisle a dîné avec nous.

Dimanche 8. Ma femme a été indisposée. Je ne suis point sorti. Dans la soirée, sir Thomas Clarges et M. de La Bastide sont venus me voir.

Lundi 9. Ma femme s'est beaucoup plainte de la colique. Je suis resté à la maison. Dans la soirée, lord Pembroke est venu me voir.

Mardi 10. Dieu merci, ma femme est beaucoup mieux aujourd'hui. Je n'ai pas bougé de la maison.

Mercredi 11. Dans l'après-midi, je suis allé faire visite à lady Wiseman à l'occasion de la mort de son frère.

Jeudi 12. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, la convocation a présenté son adresse au Roi. Dans la soirée, lord Abingdon est venu me voir, ainsi que lord Talbot. Ce dernier parle beaucoup d'aller demeurer à Orkney, et dit qu'il est positivement décidé à ne pas prendre d'emploi.

Vendredi 13. Sir William Walter a dîné avec nous. Je ne suis point sorti.

Samedi 14. La convocation a été ajournée au 24 janvier, avec notification que, si elle devait siéger alors, on lui en donnerait avis. Je suis resté toute la journée à la maison.

Dimanche 15. Je n'ai pas bougé de chez moi. Dans l'après-midi, j'ai eu beaucoup de monde, lord Falconberg, l'évêque de St.-Asaph, le docteur Tennison, sir H. Capell et sir Edw. Seymour étant venus me voir. Dans la soirée, l'évêque d'Ely et lord Abingdon sont venus aussi. Le dernier m'a dit qu'il était bien aise de rencontrer

l'évêque, et lui a annoncé qu'il y avait un bill pendant pour donner au Roi le pouvoir de dispenser dans quelques cas, et qu'il pensait que c'était une bonne occasion pour donner au Roi, dans cet acte, le pouvoir de dispenser les évêques et les autres membres du clergé qu'on avait suspendus. Il a prié l'évêque d'Ely de lui dire comment il fallait procéder, et qu'ils le feraient. Il a proposé qu'ils présentassent une pétition au Roi. J'ai répondu que je pensais qu'il n'était nullement convenable que les évêques adressassent une pétition, que cette démarche serait mal interprétée, mais que si milord voulait en parler à lord Danby, et si lord Danby venait à se convaincre qu'il n'est pas utile au Roi que les évêques soient privés de leurs prérogatives, il serait possible qu'il en résultât quelque chose. Milord a dit qu'il le ferait.

Lundi 16. Lord et lady Worcester, l'évêque d'Ely, sir Rob. Jenkinson, sir Thomas Clarges, mon cousin Parker et M. H. Seymour ont dîné avec nous. Dans la soirée, l'évêque de Sarum est venu me voir; nous n'avons parlé que de choses indifférentes.

Mardi 17. Dans la matinée, je suis allé voir le docteur Sherlock.

Mercredi 18. J'ai dîné à Lambeth, où étaient les évêques de Norwich et d'Ely. Dans l'après-midi, l'évêque d'Ely et moi sommes allés voir M. Pepys. Ma fille est allée à l'église pour ses re-

levailles. Nous avons soupé chez sir Joseph Williamson.

Jeudi 19. Je n'ai pas bougé de la maison. Dans la matinée, le duc de Queensbury est venu me voir.

Vendredi 20. Dans la matinée, je suis parti de Londres. Je me suis arrêté à Uxbridge, et dans la soirée je suis arrivé à Wicomb; j'y ai couché à *l'Antélope*. Les doyens de Glocester et de Christ-Church y étaient arrivés avant moi; ils s'en retournaient à Oxford. Après souper, ils sont venus me voir. M. Clarke, juge avocat, était avec eux.

Samedi 21. Je suis arrivé à Oxford vers quatre heures après midi. Il était trop tard pour aller plus loin, les chemins étant très-mauvais; de sorte que j'ai couché chez l'évêque de Man.

Dimanche 22. Dans la matinée, je suis allé à l'église, à Sainte-Marie, et aux prières, au nouveau collége, dans l'après-midi.

Lundi 23. Je suis arrivé à Cornbury, mais après cinq heures du soir, à cause du mauvais état des chemins, et parce qu'il y a eu quelque chose de cassé dans les ressorts de mon carrosse; mais comme il gelait, j'ai fait environ deux milles à pied pendant qu'on les réparait.

Mardi 24.

Mercredi 25. Je suis allé à l'église à Charlbury, où j'ai reçu la communion. M. Mayott,

M. Cole, le ministre et son vicaire, M. Osbaldiston ont dîné avec moi.

Jeudi 26. Je me suis promené à cheval autour du parc. L'inspecteur et M. Cole ont dîné avec moi.

Vendredi 27.

Samedi 28. Je suis allé dans le parc; j'ai arrêté l'ouvrage à faire près du ruisseau, et pris les arrangemens en conséquence.

Dimanche 29. La pluie m'a fait rester toute la journée à la maison. Dans l'après-midi, M. Mayott est venu me voir.

Lundi 30. Vers les sept heures du matin, je suis parti de Cornbury, et je suis arrivé à Oxford à onze heures moins un quart. Je me suis arrêté là, et je suis reparti pour Wicomb, où je suis arrivé un peu avant six heures. Les chemins étaient extrêmement mauvais, et il a plu toute la journée.

Mardi 31. Je suis arrivé à Londres vers quatre heures après midi. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme beaucoup mieux portante, et le reste de ma famille en bonne santé. Dans la soirée, l'évêque d'Ely est venu me voir, et m'a dit que les évêques de Londres et de Saint-Asaph avaient été, il y a quelques jours, trouver l'archevêque de Cantorbéry, et l'avaient pressé pour savoir ce que lui et le reste des évêques pouvaient faire pour qu'on ne les privât pas de leurs prérogatives, parce que le premier février approchait.

Ils ont demandé s'ils ne pourraient pas faire des démarches auprès du gouvernement. Ils ont aussi proposé quelques expédiens, tels que de faire passer un bill qui donnerait au Roi le pouvoir de les dispenser aussi long-temps qu'il voudrait. A tout cela, l'archevêque et ceux qui étaient avec lui, savoir les évêques de Norwich et d'Ely, ont répondu qu'ils ne pouvaient rien faire; que si le Roi croyait convenable, dans son propre intérêt, qu'ils ne fussent pas privés de leurs prérogatives, il devait en faire son affaire; que, quant à eux, ils ne pouvaient dévier de ce qu'ils avaient fait; qu'en outre, ils n'étaient pas alors tous rassemblés, et que par conséquent ils ne pouvaient faire d'autre réponse. Sir William Walter et sa fille, sir Rob. Jenkinson et sa femme ont soupé avec nous.

Ainsi se termine cette année; Dieu fasse que la prochaine soit meilleure!

ANNÉE 1690.

Mercredi 1er. *Janvier*. Je suis allé rendre visite à mes amis à Sommerset-House. Dans la soirée, je suis allé voir une dame du voisinage chez laquelle j'ai trouvé M. Hill. Mon frère a dîné avec nous.

Jeudi 2. Je suis allé voir M. Grant chez qui j'ai trouvé W. et j'ai lu les lettres de Hollande que nous avions reçues de M. Weston. Dans la

soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Vendredi 3. Je suis resté toute la journée à la maison; seulement, dans la soirée, je suis allé de nouveau chez ma voisine. Le docteur Horneck a soupé avec moi.

Samedi 4. Dans la matinée, je suis allé à Lambeth rendre visite à l'archevêque, à qui j'ai dit ce qui s'était passé entre Hill et moi.

Dimanche 5. Je suis allé à l'église à Ely-House, où j'ai reçu la communion. Il y avait le marquis d'Atholl, sa femme et sa famille, et environ une douzaine de personnes. J'ai dit à l'évêque d'Ely que M. Hill irait chez lui dans la soirée.

Lundi 6. J'ai dîné à Lambeth où étaient les évêques d'Ely et de Kilmore, lord Forbes, le doyen de Worcester et M. Hatton.

Mardi 7. Les évêques de Saint-Asaph et d'Ely, le doyen de Worcester et le docteur Tennison ont dîné avec moi. Après dîner, en conversant ensemble, nous sommes venus à parler des affaires du jour, et particulièrement des évêques qui devaient être privés de leurs prérogatives. Le docteur est convenu qu'il y avait eu des irrégularités dans l'arrangement des affaires; qu'il aurait été à désirer que les choses fussent réglées autrement; mais que maintenant on devait en tirer le meilleur parti possible, et se joindre au gouvernement pour le soutenir tel qu'il était, de peur

d'en avoir un pire. Etrange doctrine ! Le doyen de Worcester était parti. L'évêque de St.-Asaph a dit qu'il était connu que quand les choses étaient en délibération, il avait voté contre l'abdication et pour une régence ; mais qu'aujourd'hui, les choses étant comme elles sont, et le prince d'Orange ayant été couronné roi, il regardait que l'acquisition constituait un droit ; sur quoi je l'ai interrompu et j'ai dit avec une grande chaleur que s'il voulait prêcher une pareille doctrine, il ne devait pas le faire devant moi. L'évêque d'Ely s'est interposé. J'avoue que j'ai été trop emporté, ce dont je suis très-fâché ; mais, en vérité, il est impossible de voir, sans se mettre en colère, des ecclésiastiques s'écarter autant, dans la pratique, de ce qu'ils enseignent, comme si nous devions changer de principes aussi souvent qu'ils changent d'humeur. Je ne me rappelle pas ce qui s'est passé entre ces deux évêques ; mais la conversation a bientôt pris fin, et nous nous en sommes tous allés.

Mercredi 8. Je suis resté toute la journée à la maison ; lady Dorchester a dîné avec nous.

Jeudi 9. Je ne suis pas sorti. M. Fr. Cholmeley s'est présenté à la chambre des communes en vertu de l'ordre qu'il en avait reçu ; mais il a refusé de prêter les sermens, et il a été envoyé à la Tour. Certes, voilà un parti très-arbitraire, et même en opposition avec leurs nouvelles lois aussi bien qu'a-

vec les anciennes. A cette occasion, une motion a été faite et approuvée pour présenter les sermens à tous les individus des deux sexes au-dessus de l'âge de seize ans, et M. Hawles a eu ordre de faire le rapport. Mon frère m'a parlé d'une conférence que lord Danby avait eue avec lui au sujet du bill pendant à la chambre des communes, relativement aux corporations. Milord lui a dit que ce bill ne plaisait pas au Roi; il lui a dit aussi que le Roi comptait aller lui-même en Irlande.

Vendredi 10. La chambre des communes a siégé jusqu'après neuf heures du soir, au sujet de l'acte relatif aux corporations. Il y a eu une grande lutte d'adresse entre les courtisans et les fanatiques d'une part, et le parti de l'Église de l'autre. Le dernier l'a emporté.

Samedi 11. Dans la matinée, j'ai mené ma femme prendre l'air à Hyde-Parck. Lady Dorchester a dîné avec nous. Dans la soirée, ma fille m'a envoyé chercher pour que je vinsse trouver sa mère. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé là mon fils et M. Slone qui étaient occupés à régler leurs comptes avec sir Jo. Williamson. Lady Catherine, ma fille et les domestiques étaient dans la chambre. On parlait très-haut et avec beaucoup de chaleur, et, d'après ce que j'ai pu apprendre, mon fils avait tort; mais, dans l'humeur où ils étaient, il n'y avait pas moyen de

leur parler; de sorte que je les ai quittés, après avoir fait sortir mon fils. Dieu veuille qu'il ne se jette point un jour dans quelque grand embarras par suite de son caractère emporté et colérique!

Dimanche 12. Dans la nuit, il a fait un temps affreux, un vent et une pluie tels que je n'en avais jamais vu. Vers minuit, ma femme m'a éveillé. Notre chambre étant tournée du côté du vent, les châssis des fenêtres ont été jetés en dedans et les contre-vents ouverts; enfin, nous étions en plein air comme dans la rue. Nous avons été obligés de nous lever et de passer dans la grande salle qui donne de l'autre côté. Mon fils et ma fille ont été obligés d'en faire autant. Les domestiques qui couchaient dans les combles ont été inondés dans leurs lits, le vent ayant enlevé les tuiles et découvert la maison. Nous sommes restés debout jusqu'à trois heures du matin, que le vent s'est apaisé et que nous avons été nous recoucher. Je suis allé ce matin au service divin à Ély-House. J'ai remarqué dans toutes les rues que le vent avait fait beaucoup de dégâts.

Lundi 13. Ma femme et moi avons dîné chez M. Graham. Lady Dorchester y a dîné aussi; elle a soupé avec nous. Dans l'après-midi, je suis allé voir lord Atholl.

Mardi 14. Dans la matinée, je suis allé voir le colonel Werden. J'ai passé tout le reste du jour

à la maison. Dans la soirée, sir Thomas Clarges venu me voir.

Mercredi 15. Je n'ai pas bougé de chez moi. L'évêque d'Ely est venu me voir; il m'a dit qu'il avait donné sa réponse à M. Hill, et qu'elle était très-claire.

Jeudi 16. J'ai dîné chez sir R. B.; dans l'après-midi, je suis allé au Temple pour quelques affaires.

Vendredi 17. Je ne suis pas sorti.

Samedi 18. Dans la matinée, les évêques d'Ely et de Bath sont venus me voir. Mon frère a dîné avec nous. Dans l'après-midi, nous sommes allés, lui et moi, voir lady Finetta Hyde.

Dimanche 19. Je suis allé au service divin à Ely-House, où étaient les évêques de Glocester et de Bath et environ une vingtaine d'étrangers. Worcester a dîné avec nous.

Lundi 20. Dans la matinée, je suis allé prendre l'air jusqu'à Hammersmith. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Mardi 21. Dans la matinée, mon fils est allé à Portsmouth pour complimenter la reine d'Espagne de la part du prince de Danemarck. M. Berkeley y est allé de la part de la princesse, et le duc de Norfolk, de la part du Roi et de la Reine. Dans l'après-midi, je suis allé chez ma voisine voir un ami arrivé nouvellement de l'autre côté de la mer.

Mercredi 22. Je ne suis pas sorti de toute la journée. Lady Worcester a dîné avec nous.

Jeudi 23. Vers trois heures du matin, j'ai été réveillé par une violente colique, chose que je n'avais jamais éprouvée de ma vie. Cela m'a purgé et fait vomir considérablement. Vers huit heures, le mal a cessé; mais je suis resté indisposé. J'ai envoyé chercher le docteur Lower qui m'a ordonné de prendre un peu de thériaque de Venise et de transpirer. J'ai pris sa drogue; mais je n'ai pu parvenir à suer.

Vendredi 24. Je ne suis pas sorti. J'ai été très-faible et très-mal à mon aise toute la journée, et sans appétit.

Samedi 25. J'ai bien reposé la nuit dernière, et je me suis trouvé bien portant aujourd'hui. Je suis allé faire visite à l'archevêque de Dublin et à mes amis de Sommerset-House.

Dimanche 26. Dans la matinée, je suis allé à l'office à Ely-House. Dans l'après-midi, lady Atholl m'a fait une visite.

Lundi 27. Lady Dorchester et sa fille ont dîné avec nous. Le parlement a été prorogé aujourd'hui jusqu'au 2 avril, à la grande surprise de tout le monde. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Mardi 28. Dans la matinée, je suis allé voir mon frère. Je n'étais pas allé chez lui de tout cet hiver, parce que j'avais résolu de ne point me montrer aux environs de Whitehall pendant

la session du parlement. Mon frère a dîné avec nous ainsi que lady Dorchester et sa fille. Dans l'après-midi, je suis allé voir M. Grant.

Mercredi 29. Je ne suis pas sorti de la journée. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Jeudi 30. Comme c'est aujourd'hui l'anniversaire du meurtre de Charles 1er, je suis allé à l'office à Ely-House, où M. Leslie a prêché d'après mon désir. Il a fait un sermon excellent. Je crois qu'il y avait environ soixante personnes, ce qui est un nombreux auditoire au temps présent.

Vendredi 31. Je ne suis pas sorti dans l'après-midi. Mon fils est revenu de faire les comptes dont il était chargé par la reine d'Espagne.

Samedi 1er. *Février*. J'ai reçu la visite de lord Falconberg qui s'est confondu en complimens; il m'a dit qu'il n'était sorti qu'une seule fois depuis sa maladie, et pour aller à la cour, sans quoi il serait venu plus tôt me voir. Je n'ai pas mis le pied dehors aujourd'hui. Dans l'après-midi, lord Abingdon est venu me voir. Il m'a paru très-mécontent, et disposé à renoncer à sa place de lord lieutenant, ce dont je l'ai dissuadé. J'ai obtenu de lui la promesse qu'il ne le ferait pas sans m'en avoir reparlé. Dans la soirée, je suis allé prendre congé de M. Croke qui doit partir de Londres demain.

Dimanche 2. Je suis allé recevoir la communion à Ely-House. Dans la soirée, sir G. Mackenzie est venu me voir.

Lundi 3. J'ai dîné avec lord Atholl chez M. Graham. L'évêque d'Ely est venu me voir dans la soirée, et m'a dit que l'évêque de Saint-Asaph était venu le trouver, et lui avait dit que le Roi avait été informé du grand concours de peuple qui se rendait à sa chapelle; qu'en conséquence il lui conseillait de la fermer. Il est bien étrange que ce pauvre évêque se soit chargé d'une pareille mission, que certainement il aurait bien pu éluder.

Mardi 4. Je suis allé avec ma femme dîner chez M. Graham qui l'avait invitée avec lady Dorchester.

Mercredi 5. Lord et lady Worcester, le colonel Phelips et sa femme ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, lord Atholl est venu me voir. Ma femme et moi avons soupé chez mistriss Gilly, où se trouvaient lord Fanshaw et sir Rob. Jenkinson.

Jeudi 6. Je suis allé à Bagshot avec lord Worcester, lord Aylesbury et M. Keightley.

Vendredi 7. Nous nous sommes rendus tous à Swallowfield pour voir comment allaient les travaux, et nous avons été de retour à Bagshot vers quatre heures après midi. Vous y avons trouvé des lettres de Londres annonçant que le

parlement avait été dissous hier, et un autre convoqué pour le 20 du mois prochain.

Samedi 8. Vers dix heures du matin, nous avons quitté Bagshot. Nous avons déposé lord Worcester à Putney, chez l'évêque d'Ely, où sa voiture est venue le prendre pour le conduire à Stretham, sa femme se trouvant là avec sa sœur. L'évêque est venu à Londres avec nous. Dieu merci, j'ai trouvé ma femme et ma famille en bonne santé. Mon fils s'était déjà engagé à se porter candidat pour continuer de représenter le comté de Wilts.

Dimanche 9. Je suis allé à l'office à Ely-House. J'ai passé chez moi le reste du jour. L'évêque d'Ely a dîné avec moi. Plusieurs de mes amis sont venus me voir dans l'après-midi, et m'ont dit que le Roi s'était déclaré pour l'église d'Angleterre, et avait publiquement encouragé tous les gentilshommes qui étaient venus prendre congé de lui avant de partir pour les provinces, à élire des hommes attachés à l'église d'Angleterre; ce qui avait étonnamment plu. Etrange aveuglement!

Lundi 10. Je suis allé avec l'évêque d'Ely dîner à Lambeth.

Mardi 11. L'évêque d'Ely a dîné avec moi; il m'a dit que l'évêque de St.-Asaph était venu le trouver de nouveau, et lui avait dit ouvertement qu'il ne devait plus laisser venir de monde à sa

chapelle. Je m'aperçois, d'après cela, que tout le monde jouira de la liberté de conscience, excepté les personnes attachées à la véritable église d'Angleterre. L'évêque d'Ely m'a dit également que les évêques de Londres, de St.-Asaph et de Bangor avaient été à Lambeth informer l'archevêque que le Roi maintiendrait dans leurs siéges les évêques privés et n'en mettrait pas d'autres à leur place; qu'ils continueraient de jouir de leurs revenus, et que le Roi leur ferait payer leurs rentes. Beau projet pour arranger l'affaire! Dans l'après-midi, lord Worcester est venu me trouver. Il était dans une grande affliction. Il m'a dit que son frère Arthur s'était évadé de la maison; qu'il était venu à Londres samedi, et s'était marié dimanche à la veuve Cotton, fille de sir William Russell; que ni lui (lord W.) ni lady Ormond n'avaient rien su de cela avant aujourd'hui. C'est une chose très-triste, et j'ai bien peur que le jeune lord ne soit ruiné! Je n'ai pas bougé de chez moi de toute la journée.

Mercredi 12. Aujourd'hui étant le dernier jour de la session judiciaire, je suis allé dans la matinée à Westminster-Hall, pour servir de caution au colonel Lundie. Sir William Walter, M. Keightley et M. Vyner ont répondu avec moi, chacun de nous pour une somme de 2000 liv. sterl., et Lundie pour 4000 liv., qu'il se représen-

terait le premier jour de la prochaine session. Dans l'après-midi, j'ai été faire visite à lord Atholl et à lord Falconberg.

Jeudi 13. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lord Aylesbury, à lord Weymouth et à lady Ormond.

Vendredi 14. J'ai envoyé Tom. Apprice à Christ-Church pour avoir l'œil sur mes affaires concernant les élections de cet endroit, où, d'après ce que j'avais appris, le marquis de Winchester devait me donner beaucoup d'embarras, ayant recommandé Dore de Lymington et Tom. Hooper, et s'arrogeant la prétention de recommander des candidats parce qu'il est lord-lieutenant du comté. Je n'ai pas bougé de toute la journée.

Samedi 15. M. Gwyn est parti ce matin pour Christ-Church pour s'y faire élire, d'après ma recommandation. Je suis allé rendre visite à lord Falconberg et à lord Weymouth; ce dernier n'était pas chez lui.

Dimanche 16. L'évêque d'Ely a lu les prières à la maison, et a dîné avec moi. Dans l'après-midi, mon fils est parti avec mon cousin Hyde, pour Sarum, pour aller travailler à son élection. L'évêque d'Ely et moi sommes allés rendre visite à lord Weymouth.

Lundi 17. L'évêque d'Ely et moi sommes allés

dîner à Lambeth, où dînaient également lord Weymouth et les évêques de Norwich et de Peterborough.

Mardi 18. Je n'ai pas bougé de chez moi.

Mercredi 19. J'ai dîné avec sir R. B. Dans l'après-midi, je suis allé avec M. Grant à Hammersmith.

Jeudi 20. Lady Finetta Hyde a dîné avec nous. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lord Atholl.

Vendredi 21. Je suis allé voir le colonel Werden.

Samedi 22. L'évêque d'Ely et moi sommes allés voir M. Graham, à Bagshot.

Dimanche 23. Dans l'après-midi, j'ai quitté Bagshot, et je suis allé à Reading pour me trouver à l'élection des membres pour le comté, laquelle a lieu demain. J'ai couché chez M. Pocock.

Lundi 24. Entre sept et huit heures du matin, il a paru dans le ciel trois soleils et trois arcs-en-ciel, ce qui m'a semblé très-étrange. Vers neuf heures, lord Abingdon est venu à Reading. Les candidats pour le comté étaient lord Norris, sir Humphrey Foster, sir Henry Winchcomb, sir Robert Pye et M. Richard Neville. Je suis allé avec lord Abingdon assister à la proclamation du *writ;* lord Lovelace s'y trouvait également. Tous les cinq candidats ont demandé le *poll;* cela convenu, j'ai pris congé de lord Abingdon, et je

suis reparti pour Londres, où je suis arrivé vers huit heures du soir.

Mardi 25. Je suis allé rendre visite à mes amis à Sommerset-House, ainsi qu'à lady Thanet et à lord Preston, qui étaient nouvellement arrivés en ville. Le *poll* pour les élections de la Cité qui avait été ajourné de vendredi à aujourd'hui a été clos ce soir; les shériffs ont scellé les registres et ont dit que l'élection ne serait publiée que d'aujourd'hui en huit.

Mercredi 26. Je n'ai pas bougé de toute la journée. J'ai été visité par sir Thomas Clarges et sir Stephen-Fox. J'ai dit au dernier que j'avais ouï dire qu'il devait y avoir un changement dans la commission de la trésorerie, et qu'il devait y entrer. Il m'a répondu qu'on lui en avait fait part; qu'il était accablé de ses propres affaires, et qu'il serait très-incommode pour lui d'accepter cet emploi; mais qu'il n'avait encore rien résolu.

Jeudi 27. J'ai pris médecine, et ne suis pas sorti de la maison. Lord Preston et mon frère ont dîné avec moi.

Vendredi 28. Je suis allé voir mes amis à Sommerset-House.

Samedi 1er. *Mars*. Lady Dorchester et lady Wiseman ont dîné avec nous. Je n'ai pas bougé de la journée.

Dimanche 2. Je suis resté tout le jour à la mai-

son. Dans la soirée, j'ai reçu de Sarum un exprès par lequel mon fils m'apprenait qu'il était probable que son élection rencontrerait beaucoup d'opposition; sur quoi j'ai fait partir ce soir même un homme pour le nord du comté de Wilts, afin de voir quels amis je pourrais réunir là. M. Croke est arrivé aujourd'hui en ville.

Lundi 3. J'ai dîné à Lambeth.

Mardi 4. Je suis resté toute la journée à la maison. Il n'est bruit dans la ville que de l'arrestation d'un certain Morgan qui a été pris dans le pays de Galles, comme il se rendait en Irlande; on dit qu'on a trouvé sur lui plusieurs lettres qui ont été envoyées par exprès à lord Shrewsbury, et que ce Morgan est arrivé ici dimanche, quoiqu'on n'ait pas parlé de son affaire avant aujourd'hui.

Mercredi 5, *jour des Cendres*. J'ai soupé chez lord Aylesbury, et ensuite je suis allé voir un ami dans le voisinage de chez moi.

Jeudi 6. La maison d'une mistriss Clifford a été fouillée hier à minuit pour chercher un certain Crone, qu'on disait être arrivé de France dernièrement. Il avait été trahi par un nommé Fowler, qui avait voyagé avec lui. N'ayant point trouvé Crone, le messager d'Etat s'est emparé de la personne de mistriss Clifford, et l'a emmenée ce matin à sa maison. Vers midi, Crone a été arrêté à la Bourse, et conduit devant lord Shrews-

bury, qui l'a fait enfermer étroitement à la Tour, comme accusé de haute trahison pour avoir fomenté la guerre contre Leurs Majestés. J'ai dîné avec sir R. B.

Vendredi 7. Lord Aylesbury, lord Preston, l'évêque d'Ely et moi sommes allés ensemble chez lord Worcester et avons dîné avec lui à Southgate.

Samedi 8. Je ne suis point sorti. Lord Worcester et le capitaine Lloyd ont dîné avec moi.

Dimanche 6. Je n'ai pas quitté la maison. L'évêque d'Ely a dîné avec moi. Dans la soirée, sir Thomas Clarges et sir Stephen-Fox sont venus me voir.

Lundi 10. Je suis allé faire visite à lord Burlington et à lord Atholl.

Mardi 11. Ma femme a été extrêmement malade de la colique. Mistriss Clifford a été cautionnée.

Mercredi 12. C'est aujourd'hui le jour de jeûne indiqué par les proclamations du Roi pour la soumission de l'Irlande; il a été observé très-strictement. Je devais rejoindre mon frère ce soir à Wycomb, pour aller ensemble à Cornbury; mais j'ai envoyé un exprès lui annoncer que je ne pouvais faire ce voyage à cause de l'indisposition de ma femme. Dieu merci, elle est beaucoup mieux aujourd'hui qu'hier, mais je ne crois pas convenable de la quitter encore.

Jeudi 13. Je ne suis pas sorti. Dans la soirée, mon fils est revenu de Sarum. Il avait emporté son élection, mais avec beaucoup de peines et de dépenses, par la grande malveillance de sir Walt. Saint-John. Mais il n'y a ni services ni amitié qui puissent attacher certains hommes.

Vendredi 14. J'ai mené ma femme à Hyde-Park pour prendre l'air. Je suis allé rendre visite à lady Ranalagh.

Samedi 15. Je suis resté toute la journée à la maison et n'ai vu personne.

Dimanche 16. Je suis resté toute la journée à la maison. Dans l'après-midi, lord Atholl et sir Thomas Clarges sont venus me voir.

Lundi 17. Dans la matinée, je suis parti de Londres, et je couche cette nuit à Wycomb.

Mardi 18. Vers huit heures du matin, je suis parti de Wycomb. J'ai fait reposer mes chevaux à Islip, et je suis arrivé vers cinq heures du soir à Cornbury, où j'espérais trouver mon frère, ce qui m'avait empêché de passer par Oxford; mais il était reparti cet après-midi, deux ou trois heures avant mon arrivée, ce dont j'ai été très-fâché. Il était resté à Cornbury depuis vendredi.

Mercredi 19. Dans l'après-midi, mon voisin M. Mayott est venu me voir; M. Cole a dîné avec moi, ainsi que l'inspecteur. Je me suis promené à cheval dans le parc.

Jeudi 20. M. Mayott et M. Crispe ont dîné avec

moi. Dans la soirée, je me suis promené un peu à pied dans le parc; mais le vent de nord-est était si piquant et si froid que je me suis hâté de rentrer.

Vendredi 21. Sir Littleton Osbaldiston et M. Cary ont dîné avec moi.

Samedi 22. Etant seul, je suis allé dîner chez l'inspecteur; j'ai mené M. Mayott avec moi. M. Collyer est venu chez moi pour renouveler son bail. Il m'a dit que lord Wenman était mort la nuit dernière. C'est une grande perte pour le comté, car c'était un homme qui avait de très-bons principes. Il a laissé un fils âgé d'environ douze ans, et deux filles.

Dimanche 23. Le vent était si piquant que je suis resté à la maison.

Lundi 24. L'évêque de Man est arrivé d'Oxford; il a dîné avec moi et est reparti à la nuit. Je l'ai accompagné à cheval jusqu'à Woodstock, et je suis revenu à la maison. M. Shorter est venu de Witney pour me voir.

Mardi 25. Je suis allé à Oxford, où j'ai dîné avec l'évêque de Man. J'étais de retour à Cornbury dans la soirée. Comme je sortais d'Oxford, j'ai trouvé Tom. Apprice qui venait à ma rencontre, il arrivait de Londres et m'apportait la nouvelle que ma femme et toute ma famille se portaient bien. Dieu soit loué!

Mercredi 26. M. Blake, le haut shériff, a dîné

avec moi; il est devenu plus amer que jamais dans ses propos contre l'Eglise. M. Warren est venu me voir; il m'a rendu compte de quelques délits commis récemment dans la forêt.

Jeudi 27. Je suis allé ce matin à Langley, et j'ai décidé qu'on abattrait la partie dela maison qu'occupe John Day. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite à lady Jenkinson.

Vendredi 28. M. Mayott et l'inspecteur ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, je suis sorti à cheval pour prendre l'air.

Samedi 29. Je me suis promené à cheval dans la forêt. J'ai envoyé Tom. Apprice à Londres avec ma voiture pour amener ma femme.

Dimanche 30. Je suis allé à l'église.

Lundi 31. M. Jam. Perrott, M. Mayott, M. Crispe, M. Wheeler et M. Warren ont dîné avec moi.

Mardi 1er. *Avril*. Je suis allé à cheval jusqu'à Swallowfield; j'y ai trouvé ma femme qui, Dieu merci, est beaucoup mieux portante que je ne l'avais laissée, quoiqu'elle soit un peu tourmentée par un rhume. M. Keightley était venu avec elle. Nous avons trouvé le bâtiment bien avancé.

Mercredi 2. M. H. et moi sommes allés dîner à Bagshot, où nous avons trouvé M. Nos. et son

parent C., qui allaient faire un grand voyage dans l'ouest.

Jeudi 3. M. Keigthley est retourné à Londres, et moi je suis allé à Oxford, où j'ai couché chez l'évêque de Man.

Vendredi 4. Ma femme est retournée à Londres.

Samedi 5. Dans la matinée, ma cousine Levens est accouchée d'une fille. Après dîner je suis allé à Cornbury.

Dimanche 6. Etant un peu indisposé, je n'ai pas bougé de la maison.

Lundi 7. M. Goodier, M. Cole d'Enston, M. Eyans, M. Mayott et le ministre de Chipping Norton ont dîné avec moi.

Mardi 8. Dans l'après-midi, je suis allé rendre visite aux dames à Walcott.

Mercredi 9. J'ai dîné chez l'inspecteur, où se trouvaient sir R. Lacy, M. T. Jordan, M. Mayott et M. Cole, le ministre. Tom. Apprice est revenu de Londres.

Jeudi 10. J'ai renvoyé Tom. Apprice à Londres. J'ai dîné chez M. James Perrott; il n'y avait personne avec lui que l'inspecteur et M. Mayott. Nous avions un très-grand dîner; mais je n'ai pu manger, ayant été très-indisposé depuis mon retour de Swallowfield. En retournant à la maison, je suis allé voir mistriss Mayott qui m'a

donné un peu d'eau cordiale et de thériaque de Venise, qu'elle m'a conseillé de prendre en me mettant au lit, ce que j'ai fait.

Vendredi 11. Dieu merci, j'ai passé une très-bonne nuit, et je me suis trouvé beaucoup mieux ce matin, grâce à la thériaque de mistriss Mayott. Cette dame a dîné aujourd'hui avec moi.

Samedi 12. L'évêque de Man a dîné avec moi, et est retourné à Oxford, dans la soirée.

Dimanche 13. Je n'ai pas bougé de la maison.

Lundi 14. M. Trumbul et M. J. Jordan ont dîné avec moi. Le pauvre capitaine Eastwood est venu me demander une recommandation pour les commissaires irlandais. Il est venu à pied de Londres.

Mardi 15. J'ai envoyé mes chevaux de carrosse à Dorchester, au-devant de l'évêque d'Ely, qui m'avait fait savoir qu'il viendrait passer les fêtes de Pâques avec moi. J'ai fait mettre à sec les deux étangs voisins de la garenne, afin de les nettoyer. Le poisson a été mis dans l'étang de l'île.

Mercredi 16. Dans la soirée, l'évêque d'Ély, M. Keightley, M. Hescott et M. As. sont arrivés ici.

Jeudi 17. Dans la matinée, M. As. est parti pour Londres.

Vendredi saint 18. Dans la matinée, nous sommes allés à l'Église.

Samedi 19. M. Hescott est parti. M. Thomas Jordan a dîné avec moi.

Dimanche 20, *jour de Pâques*. Nous sommes allés à l'Église, où nous avons tous reçu la communion.

Lundi 21. Nous sommes allés à l'Église. L'évêque de Man, le docteur Turner, le docteur Aleworth et M. Waren ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, l'évêque d'Ély et moi sommes allés rendre visite à lady Jenkinson.

Mardi 22. Nous sommes allés à l'Église. M. Mayott a dîné avec nous. Dans l'après-midi, je suis allé à Witney.

Mercredi 23. Le colonel Heyling a dîné avec moi. Dans l'après-midi, l'évêque de Glocester est arrivé ici.

Jeudi 24. M. Eyans de Bagbrook et M. Jordan ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, M. Mildmay et son fils sont venus me voir.

Vendredi 25. Je ne suis pas sorti.

Samedi 26. Dans la matinée, nous sommes partis de Cornbury. Nous avons déjeûné chez M. Mayott. L'évêque de Glocester est retourné chez lui, ainsi que l'évêque d'Ely. M. Keightley et moi sommes allés à Bagshot, où nous avons couché.

Dimanche 27. Nous sommes restés à Bagshot.

Lundi 28. Nous sommes partis pour Londres, où nous sommes arrivés vers midi. Lord Tiveott et l'évêque de St.-David étaient venus pour me voir. Dans la soirée, mon frère est venu à la

maison. Le bruit général, dans la ville, était que lord Shrewsbury allait abandonner sa place et se retirer de la cour; qu'il avait informé aujourd'hui le Roi de ses intentions, et avait offert de lui remettre les sceaux; on disait que le Roi en avait semblé fort surpris, et l'avait invité à y penser jusqu'à demain. Cela semble très-mystérieux.

Mardi 29. Dans la matinée, je suis allé voir mes amis à Sommerset-House. Des personnes croyables m'assurent que lord Shrewsbury est allé à Kensington avec les sceaux, mais que le Roi n'a pas voulu les reprendre, et lui a dit de réfléchir encore. Lord Aylesbury est venu me voir, ainsi que l'évêque de Kildare, l'évêque de Man et le baron Worth. Dans la soirée, je suis allé faire visite à lady Essex.

Mercredi 30. Dans la matinée, je suis allé voir l'archevêque de Dublin, lady Thanet et lady Orrery. Dans l'après-midi, lord Abingdon, l'évêque d'Ély, l'évêque de Kildare, sir Ol. St.-Georges, sir Thomas Clarges, M. Leslie et le capitaine Ferd. Gorges sont venus me voir.

Jeudi 1er. *Mai*. Dans la matinée, je suis allé au Temple pour une petite affaire. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Vendredi 2. Lady Sylvius a dîné avec nous. La chambre des lords a siégé jusqu'après cinq

heures du soir. Lord Churchill et lord Godolphin s'en sont allés, et n'ont pas voté sur l'affaire qui était en discussion.

Samedi 3. Dans la matinée, je suis allé voir lady Essex qui était sur le point de partir de Londres. Les lords ont siégé jusqu'à neuf heures du soir.

Dimanche 4. Je ne suis pas sorti.

Lundi 5. Dans la soirée, lord Crew et l'évêque de St.-David sont venus me voir, pleins de joie de la victoire qu'ils avaient obtenue, les pairs ayant décidé qu'on n'imposerait aux pairs aucun serment ni aucune souscription qui leur fît perdre leur siége dans le parlement en cas de refus.

Mardi 6. Dans la soirée, lord Falconberg m'a fait une visite. Je suis allé voir lady Ranalagh.

Mercredi 7. Comme c'était aujourd'hui le premier jour de la session judiciaire, je suis allé à Westminster pour le colonel Lundie, dont la caution a été prolongée jusqu'à la fin de la session. Dans l'après-midi, je suis allé à Lambeth rendre visite à l'archevêque.

Jeudi 8. Dans l'après-midi, je suis allé trouver M. Phelips, qui m'apportait un message de M. Banks. La chambre des lords a siégé jusqu'à sept heures du soir.

Vendredi 9. Je n'ai pas bougé de la maison. Lady Dorchester et M. Graham ont soupé avec nous.

Samedi 10. Dans la matinée, je suis allé voir

M. Phelips. Le bruit courait que M. Tempest avait été arrêté à Cantorbéry, arrivant de France, et qu'il avait sur lui beaucoup de lettres qu'on avait envoyées au secrétaire d'État. On a appris aussi que le colonel Butler, le major Mathew, M. Ashton et un ou deux autres officiers avaient été arrêtés au moment où ils allaient passer en France, et avaient été conduits au château de Douvres.

Dimanche 11. Je ne suis pas sorti.

Lundi 12. Je suis allé voir l'évêque d'Ély, ainsi que mes amis de Sommerset-House et lady Ranalagh. M. Tempest a été amené à Londres, et déposé à la prison du Banc du Roi.

Mardi 13. Dans la matinée, je suis allé au Temple pour affaire.

Mercredi 14. Je n'ai pas bougé de chez moi. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Jeudi 15. Lady Dorchester a dîné avec nous. Le colonel Butler, Mathews et Ashton on été amenés ici.

Vendredi 16. Je ne suis pas sorti.

Samedi 17. On m'a saigné. Je suis allé dans le Strand parler à M. Giles. Lady Dorchester a dîné avec nous. Dans la soirée, lord Huntingdon et l'évêque de St.-David sont venus me voir. Ils m'ont dit qu'ils étaient informés qu'eux et quelques autres devaient être exceptés de l'acte de

grâce qu'on avait en vue, et ils m'ont prié de leur dire ce qu'on pouvait faire dans ce cas. Je leur ai dit que des bills de grâce, bien qu'ils vinssent du Roi, avaient quelquefois été discutés et modifiés, et je leur en ai cité plusieurs exemples.

Dimanche 18. Lady Dorchester, lady Howard et M. Fraser ont dîné avec nous. Je ne suis point sorti.

Lundi 19. Dans la matinée, je suis allé voir lady Ranalagh. Lady Dorchester, lord Aylesbury et lord Dunmore ont dîné avec nous, et sont allés ensuite assister au procès de Crone qui avait déjà été ajourné. Cette fois encore, d'après l'observation qu'on n'avait pu trouver un des témoins pour le commencer, il a été ajourné jusqu'au vendredi 6 du mois prochain.

Mardi 20. L'acte de grâce a été lu dans la chambre des lords et vivement combattu; mais il a passé, lord Huntingdon ayant retiré sa motion.

Mercredi 21. Dans la matinée, je suis allé parler à sir William Sharp. C'était aujourd'hui le jeûne du Roi; il a été observé strictement dans la ville.

Jeudi 22. Dans la matinée, je suis allé voir l'évêque d'Ély. J'ai dîné avec sir R. B.

Vendredi 23. Le parlement a été ajourné au 7 juillet. Dans l'après-midi, j'ai été visité par

lord Wharton, les évêques de Saint-Asaph et d'Ély, et M. La Bastide.

Samedi 24. Lady Dorchester a dîné avec nous.

Dimanche 25. Lady Dorchester, mon cousin Dean et M. Hungerford ont dîné avec nous. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Lundi 26. Dans la matinée, je suis allé à Westminster. Lord et lady Worcester ont dîné avec nous.

Mardi 27. Lady Dorchester a dîné avec nous. Lord Salisbury et lord Peterborough ont été amenés à la barre de la cour du Banc du Roi en vertu d'un *habeas corpus;* mais les juges ont décidé de prendre jusqu'à vendredi pour examiner ce que les avocats avaient dit, et ont donné l'ordre de ramener les lords susdits devant la cour au jour fixé. M. Tempest a été également amené devant la cour en vertu d'un *habeas corpus;* mais son affaire a été remise à lundi, à cause d'un long procès.

Mercredi 28. Je n'ai pas bougé de chez moi. Dans la soirée, l'évêque d'Ély est venu me voir.

Jeudi 29. Dans l'après-midi, je suis allé au Temple pour quelques affaires.

Vendredi 30. M. Tempest a été cautionné. Lord Salisbury et lord Peterborough ont été renvoyés à plus ample informé, les juges ayant déclaré qu'ils n'avaient sous les yeux rien d'après quoi ils pussent prononcer. Je suis allé avec l'é-

vêque de Saint-Asaph et l'évêque de Winchester arranger une affaire. Mon frère est arrivé de New-Park. Il m'a dit qu'il avait été chez le Roi lundi dernier, et avait été long-temps en particulier avec Sa Majesté; que le Roi lui avait parlé très-librement de plusieurs choses, et à la fin lui avait dit que j'avais été très-actif à cabaler contre lui; qu'il en était convaincu et pourrait en fournir des preuves de ma main; qu'il avait été pressé de m'excepter de l'acte de grâce, mais qu'il n'avait pas voulu le faire à cause de la Reine; que je ferais bien de prendre garde à ce que je ferais, parce que ceci n'était pas plaisanterie. Mon frère m'a dit que le Roi lui avait dit tout cela comme s'il eût voulu qu'il vînt me le redire, et qu'il croyait nécessaire de pouvoir dire quelque chose au Roi de ma part; ce qui m'a paru très-indifférent, pensant que tout ce que je pourrais dire ne signifierait pas grand'chose; car je suis parfaitement convaincu que la cour est plus courroucée contre moi que contre aucun autre de ceux qui n'ont pas prêté serment, à cause de ce que j'ai l'honneur d'être à la Reine. Au reste, j'ai prié mon frère, s'il revoyait le Roi et avait une bonne occasion pour lui parler, de lui faire savoir qu'il m'avait informé de tout ce que Sa Majesté lui avait dit, et qu'il était très-persuadé que je ne désirais rien que de vivre tranquille et de me montrer aussi soumis

au gouvernement que qui que ce fût. Dans l'après-midi, mon fils est allé trouver le prince pour lui exposer la raison qui lui faisait désirer de ne point accompagner Son Altesse en Irlande. Cette raison était que le régiment qu'il avait commandé se trouvait en Irlande, et qu'il ne croyait pas compatible avec son honneur d'aller dans ce pays, lorsque le Roi lui avait donné une marque de disgrâce aussi forte que de lui ôter son régiment, après ce qu'il avait fait lors de la première invasion. Le prince a entendu tout cela et a répondu à mon fils que d'autres étaient dans le même cas que lui, et cependant allaient en Irlande, et il a cité les ducs de Grafton et d'Ormond. Mon fils a répliqué que, quant au premier, si on lui avait retiré son régiment, il avait reçu le commandement d'un vaisseau avec de grandes marques de faveur, et, à l'égard du second, qu'il était serviteur du Roi et allait dans son propre pays. Le prince a dit qu'il y penserait, et mon fils s'est retiré. Mon frère est allé trouver la princesse pour l'informer de tout ceci, et a trouvé que le prince lui en avait déjà rendu compte. Elle a dit qu'il fallait que le prince fût accompagné, et qu'il ne pouvait partir pour une pareille expédition sans un écuyer ni un gentilhomme de la chambre. Mon frère a répondu qu'il n'avait rien à dire à cela; qu'il n'était pas venu pour donner des conseils

à la princesse, mais qu'il avait ouï dire que le prince avait donné permission à lord Falkland de rester ici sur le simple motif d'affaires privées, et qu'il espérait que le prince serait aussi favorable à lord Cornbury, considérant qu'il y avait beaucoup de raison dans ce qu'il avait allégué pour ne point partir. La princesse a dit que le prince était si bon qu'il donnait à ses serviteurs la permission de tout faire et ne regardait pas comment il était servi, pourvu qu'il le fût; qu'elle avait été très-fâchée quand elle avait appris qu'il avait donné à lord Falkland permission de rester, et qu'elle espérait qu'il révoquerait cette permission. Sur cela mon frère s'est retiré. Dans la soirée, lord Hallifax est venu me voir.

Samedi 31. Dans la matinée, M. Tempest est venu me voir. Je suis allé voir mon frère et ensuite j'ai été au Temple pour quelque affaire.

Dimanche 1er. *Juin*. Je ne suis pas sorti. Lady Dorchester a dîné avec nous.

Lundi 2. Je ne suis pas sorti. Dans la soirée, mon frère est venu me voir. Il m'a dit qu'il venait de chez la princesse qui l'avait chargé de dire à mon fils que le prince ne pouvait partir pour son expédition sans avoir quelqu'un qui remplît sa place; qu'en conséquence il l'avait donnée à lord Lexington, et qu'il comptait pa-

reillement disposer de celle de lord Falkland. On croit généralement que lord Berkeley doit l'avoir. Ce soir, lord Nottingham est allé trouver la Reine douairière avec un message du Roi qui l'avait chargé de lui dire qu'on avait remarqué qu'il y avait à Sommerset-House de grandes réunions et de grandes cabales contre le gouvernement; qu'en conséquence, le Roi la priait de quitter la ville et d'aller habiter Windsor ou Audleyend. La Reine a paru surprise et a dit qu'elle aurait désiré aller en Portugal, si le Roi eût voulu lui accorder des vaisseaux; mais que pour quitter sa maison qui était à elle en vertu d'un traité, elle ne pouvait le faire; qu'elle enverrait demain quelqu'un auprès du Roi pour cette affaire.

Mardi 3. Dans la matinée le prince s'est mis en route pour Chester. Mon fils est allé le voir avant le départ. Lord Lexington n'est pas parti avec Son Altesse. Lord Hallifax et lord Feversham sont allés trouver le Roi au sujet du message qu'il avait envoyé hier à la Reine douairière; lord Nottingham était présent. On a discuté l'affaire très-librement avec le Roi et on lui a fait sentir la frivolité des renseignemens qui lui avaient été donnés. Le Roi a dit qu'il y penserait, et, en conséquence, il a ordonné à lord Feversham de dire à la Reine qu'elle pouvait rester, annonce qu'il a fait accompagner de quantité de beaux

complimens. Ce soir, lord Shrewsbury a envoyé les sceaux au Roi par M. Russell; de sorte que cette affaire qui avait fait l'entretien de la ville depuis quelques semaines, et qui, pour beaucoup de gens, est encore un mystère, se trouve décidée. Aujourd'hui, le Roi a amené la Reine au conseil, et a désigné les neuf membres qui doivent l'assister dans le gouvernement.

Mercredi 4. Le Roi a commencé son voyage pour l'Irlande. Sir Robert Southwell est parti avec lui en qualité de secrétaire pour cette expédition. La Reine s'est rendue à Whitehall où elle résidera pendant l'absence du Roi. Lady Dorchester a dîné avec nous.

Jeudi 5. Dans la matinée, je suis allé voir sir Henry Capell qui m'a parlé beaucoup plus librement qu'il ne l'avait fait depuis long-temps. Lady Lisle et mon cousin Venn ont dîné avec nous. Je suis allé au Temple pour quelque affaire. Dans l'après-midi, je suis allé avec ma femme au jardin de M. Vespriet près Lambeth. Sir Jo. Cockran et M. Ferguson ont été arrêtés comme accusés de haute trahison sur des ordres expédiés par lord Nottingham.

Vendredi 6. Dans la matinée, j'ai été faire visite à lord Hallifax, lord Chesterfield et lord Wharton. Le dernier n'était pas chez lui. Le procès de Crone a commencé; il a présenté des incidens remarquables. Les juges ont été très-

sévères, surtout le président. Le jury a siégé toute la nuit.

Samedi 7. Vers midi, le jury a rendu son verdict, et a déclaré Crone coupable, quoique un des jurés ait déclaré qu'il n'était pas convaincu que les dépositions fussent vraies, et ait fait valoir le livre que sir Rob. Atkyns avait publié pour prouver l'innocence de lord Russell; mais cela n'a servi à rien. Lorsqu'on a demandé au prisonnier s'il avait quelque chose à objecter contre la sentence qu'on allait rendre, il a dit qu'il y avait une erreur dans l'acte d'accusation porté par le grand jury; que le bill était intitulé : *Billa verra*, au lieu de *vera*. Les conseils du Roi n'étant pas présens, on a ajourné la séance à cinq heures du soir, et le prisonnier insistant pour être entendu, la cour a décidé qu'elle l'entendrait jeudi prochain et lui a désigné un conseil. En attendant, la sentence est suspendue.

Dimanche 8, *jour de la Pentecôte*. Ce matin de bonne heure, M. Tempest m'a fait savoir qu'il était très-mal et qu'il croyait n'avoir pas long-temps à vivre; on m'a dit qu'il désirait me parler et me priait de lui envoyer un ecclésiastique. Je suis allé sur-le-champ le voir, et j'ai amené M. Leslie avec moi. Je l'ai trouvé dévoré d'une fièvre violente, mais conservant sa connaissance; quoique M. Ridley qui avait passé la nuit auprès de lui m'ait dit qu'il avait été dans

le délire, M. Tempest m'a dit qu'il chercherait à se recueillir jusqu'à dix heures, qu'il attendait les médecins, et que s'ils ne montraient pas plus d'espérance qu'il n'en avait lui-même, il demanderait à me voir encore. Il m'a demandé si le ministre que je lui amenais (M. Leslie) avait prêté les sermens. J'ai répondu que non; il m'a dit que c'était bien, et l'a prié de revenir dans l'après-midi. Alors nous l'avons quitté. Je suis allé communier à Ély-House, où j'ai trouvé les évêques d'Ely, de Glocester et de Peterborough. Dans l'après-midi, je suis retourné voir M. Tempest, mais il était dans le délire, et je ne l'ai point vu. Dans la matinée, mistriss Cl. est venue chez moi. Elle m'a dit qu'elle était allée voir Crone; qu'il était enragé de penser à la mort; qu'il disait qu'il était trop jeune pour faire un martyr, et qu'elle croyait que plutôt que de mourir, il révélerait tout ce qu'il savait.

Lundi 9. Ce matin de bonne heure, M. Ridley est venu me dire que le pauvre Tempest était mort. Je suis allé chez sir Bart. Showers. Lady Dorchester a dîné avec nous. Mistriss Cl. m'a dit qu'elle était allée voir Crone de nouveau; qu'il était de meilleure humeur et parlait plus courageusement. L'évêque de Saint-Asaph et sir Thomas Clarges sont venus me voir. J'ai envoyé un exprès dans le Westmoreland.

Mardi 10. Ce matin, je suis allé dans Lombard-

Street pour quelque affaire. J'ai été rendre visite à mes amis de Sommerset-House. Mon frère a dîné avec moi. Dans l'après-midi, sir H. Capell est venu me voir.

Mercredi 11. Dans la matinée, je suis allé chez mon frère. Mes deux nièces ont dîné avec moi. Cet après-midi, je suis allé dans la cité.

Jeudi 12. Dans la matinée, l'exception proposée par Crone a été plaidée et rejetée. Les trois grands juges et le juge Ayres se trouvaient à la cour. Je suis allé dans la cité, et j'ai dîné à la Merveille.

Vendredi 13. Je ne suis pas sorti.

Samedi 14. Je suis allé voir M. de La Bastide, l'évêque d'Ely et mes amis de Sommerset-House dont l'enfant est mort hier.

Dimanche 15. J'ai dîné avec mon frère à New-Park. Dans l'après-midi, nous sommes revenus ensemble en ville; en passant à Putney, nous avons fait visite à l'évêque d'Ely. Les évêques de Peterborough et de Bath étaient avec lui.

Lundi 16.

Mardi 17. Dans la matinée, je suis allé voir lord Essex. J'ai dîné avec sir R. B. Sur le soir, je suis allé avec sir H. Capell me promener au jardin de Chelsea.

Mercredi 18. Jour de jeûne. Je l'ai très-strictement observé. Je ne suis point sorti. On a reçu

la nouvelle que le Roi était débarqué en Irlande samedi dernier.

Jeudi 19. Je ne suis point sorti. Dans la matinée, lord Nothingham est allé trouver Crone à Newgate, en conséquence d'une lettre qu'il avait reçue de lui (du moins à ce qu'on dit). Milord, dit-on encore, l'a beaucoup pressé d'avouer, afin de mériter la vie; mais le condamné a dit qu'il avait déclaré tout lors de son procès, et qu'il ne savait rien de plus. Milord lui a dit qu'il pensait bien qu'il ne le verrait plus, parce que certainement il mourrait demain s'il n'avouait pas, mais qu'on informerait la Reine de ce qu'il avait dit. Dans la soirée, lord Monmouth et lord Lincoln sont allés à Newgate pour presser de nouveau Crone de faire une confession pleine et entière, en lui faisant quantité de belles promesses s'il voulait être sincère; mais il a persisté à déclarer qu'il ne pouvait rien dire. A dix heures du soir, M. Finch lui a apporté un sursis pour jusqu'à mercredi prochain.

Vendredi 20. C'est aujourd'hui le premier jour de la session des tribunaux. Sir Francis Winnington a parlé à la cour du banc du Roi, en faveur de Ferguson qui avait été arrêté sur l'ordre de lord Nottingham comme soupçonné de haute trahison. Je suis allé avec ma femme à Kensington voir l'enfant de ma fille. Dans la soirée,

les évêques d'Ely et de Bath et sir Thomas Clarges sont venus me voir.

Samedi 21. L'affaire de Ferguson a été de nouveau plaidée à la cour du banc du Roi, et le mandat du secrétaire d'Etat sévèrement qualifié. Lord Worcester, ainsi que les évêques d'Ely et de Bath, ont dîné avec nous. Dans l'après-midi, je suis allé à Lambeth.

Dimanche 22. Je ne suis pas sorti. Dans la soirée, sir Thomas Clarges est venu me voir.

Lundi 23. J'ai dîné chez sir R. B. J'ai été trouver M. Terry à Charring Cross, et j'ai tout arrangé avec lui, parce qu'il doit partir demain pour le nord.

Mardi 24. Vers dix heures du soir, mon frère étant chez moi, Tom. Apprice est venu me dire que le sergent Topham était à la porte et désirait me parler. Il m'a dit en même temps qu'on avait lancé plusieurs mandats pour m'arrêter ainsi que d'autres personnes. Après avoir un peu délibéré avec mon frère, j'ai pensé que le mieux était de ne pas s'évader, et en conséquence j'ai ordonné de faire entrer le sergent. Après m'avoir tourné un compliment et témoigné son regret de venir me voir pour un pareil motif, il m'a montré un ordre du conseil privé pour m'arrêter et me conduire à la Tour, comme prévenu de haute trahison. J'ai demandé au sergent si je ne pouvais pas passer la nuit dans ma maison, mon frère

répondant que je ne m'enfuirais point. L'homme de justice a été très-poli, mais il a dit qu'il n'osait pas me laisser coucher chez moi; de sorte qu'après avoir informé ma femme de ce qui m'arrivait, j'ai suivi le sergent jusqu'à sa maison dans Berkeley-Garden, Holborne, où j'ai couché, parce qu'il était trop tard pour entrer à la Tour. Le sergent m'a dit qu'il avait un mandat d'arrêt contre lord Lichtfield, mais qu'on ne pouvait pas le trouver.

Mercredi 25. Dans la matinée, mon frère et mon fils sont venus me voir chez le sergent. Je leur ai donné copie de l'ordre de mon emprisonnement, afin qu'ils pussent conférer avec des avocats, pour savoir s'il convenait que je fisse quelque chose cette session. Vers onze heures, je suis arrivé à la Tour. Milord Lucas ni son lieutenant n'étaient chez eux, mais ils sont venus au bout d'une heure. Pendant tout ce temps, je suis resté dans une chambre de la maison du gouverneur. Après m'avoir adressé quelques complimens, milord m'a demandé s'il y avait quelque maison où j'eusse envie d'être logé. J'ai répondu que je ne connaissais personne à la Tour, mais que j'étais venu une fois chez le chapelain, et que je regarderais comme une faveur qu'il me logeât là. Milord m'a dit que le chapelain n'était pas à Londres, et en conséquence il m'a conduit chez un gardien nommé Sap, où j'ai dû prendre

mon logement. Comme je traversais la place d'armes, j'ai demandé à milord qui occupait la maison où avait autrefois logé la duchesse de Monmouth. Il m'a dit que c'était sir Jo. Fenwick, mais qu'il n'avait pas été poli à son égard, et qu'en conséquence il le ferait déloger; sur quoi j'ai dit que j'espérais que milord ne se vengerait pas d'une petite pique qu'il avait éprouvée, sur un homme qui était aujourd'hui son prisonnier; je l'ai assuré en outre que je ne voudrais pas loger là. M. Francis Morley est venu me voir et a dîné avec moi. J'ai eu un gigot de mouton de chez le vivandier. Dans l'après-midi, ma femme, lady Thanet, lady Orrery, mon frère et mon fils sont venus me voir; mais le portier, M. Hawley a resté tout le temps avec nous, en ayant reçu, a-t-il dit, l'ordre de lord Lucas; ce que j'ai trouvé un peu étrange, parce que mon mandat d'arrêt ne faisait point mention que je dusse être gardé strictement. Mon frère m'a dit qu'il avait parlé à mes avocats, et qu'ils devaient se réunir de nouveau le soir pour prendre une résolution définitive concernant mon affaire. Il m'a dit qu'il était allé trouver lord Nottingham; mais qu'il n'espérait pas qu'on me mît en liberté avant que la flotte française ne se fût éloignée de nos côtes. Crone devait être exécuté aujourd'hui. La claie sur laquelle il devait être traîné était à Newgate, et le peuple amassé en foule

comme de coutume dans ces occasions; mais on a accordé au condamné un nouveau sursis, dans l'espoir qu'il racheterait sa vie par la confession qu'il ferait. Vers dix heures du soir, comme je venais de me mettre au lit, M. Dod, le geôlier, est venu mettre un cadenas à la porte de ma chambre; de sorte que si je me fusse trouvé mal, mon domestique n'aurait pu venir à mon secours. J'avoue que cela m'a paru un peu bizarre. M. Stafford et le colonel Hastings avaient été amenés à la Tour, ce matin, un peu avant moi; lord Newburgh et sir John Fenwick y avaient été amenés hier.

Jeudi 26. Dans la matinée, le major Mathews a été amené ici. Lord Worcester et sir H. Capell sont venus me voir, ainsi que sir St.-Jo. Brodrick et son fils, et M. Firmin. Le colonel Jarvell, gouverneur lieutenant, est resté tout le temps avec nous. Mon frère Capell m'a fait beaucoup de protestations d'amitié et m'a dit qu'il espérait que je ne prendrais pas en mauvaise part qu'il eût signé l'ordre de mon emprisonnement, parce que tout le monde avait eu l'ordre de le signer. Je lui ai dit que je n'avais pas lieu de prendre cela mal de sa part, puisque tout le conseil avait eu ordre de le faire, mais que j'étais très-sûr qu'on ne pourrait rien prouver contre moi, et qu'en pareil cas il était très-dur d'être emprisonné, de quoi il n'a rien dit. M. Fraser est venu

me voir; et ayant invité le major Hawley à dîner, j'ai envoyé demander au gouverneur-lieutenant la permission pour M. Fraser de dîner avec moi, mais elle m'a été refusée. Dans la soirée, lord Lucas est venu me voir. Je lui ai dit que j'étais un peu surpris de me voir étroitement gardé, quand rien de pareil n'était mentionné dans l'ordre de mon emprisonnement; mais il m'a montré un ordre du conseil en date du 24 du courant, enjoignant à lord Lucas de ne permettre à personne de visiter aucun des prisonniers détenus alors, ou qu'on viendrait à détenir à la Tour pour haute trahison, sans la permission, etc. Il m'a dit en outre que je ne devais avoir qu'un seul domestique, et qu'il devait être étroitement gardé comme moi. Néanmoins il m'a dit que cette rigidité ne durerait que quelques jours. Dans la soirée, ma femme est venue me trouver avec un ordre pour être enfermée avec moi. M. Dod m'a apporté une note des bien-venues à payer, montant à 130 liv. sterl.; au gouverneur 100 liv., au portier, 20 liv., au geôlier, 10 liv. Ce soir, assez tard, on a amené ici le capitaine Hatton.

Vendredi 27. Dans la soirée, lord Lucas est venu me voir, et, après beaucoup de complimens, m'a dit qu'il avait ordonné qu'on ne mît pas le cadenas sur ma porte par respect pour ma femme. Le major Hawley a soupé avec nous.

Samedi 28. Mon frère m'a fait dire qu'il n'avait pu obtenir la permission de me venir voir, et qu'en conséquence il irait passer deux ou trois jours à New-Park, et laisserait M. Shaw solliciter lord Nottingham.

Dimanche 29. On a reçu la nouvelle que les Français avaient remporté une grande victoire en Flandre. Le major Hawley a dîné avec nous. Dans la soirée, ma femme est retournée à la maison, étant indisposée par le manque d'air, la petitesse du logement et la chaleur du temps.

Lundi 30. Le docteur Hawkins m'a fait savoir qu'il serait venu me visiter, mais que lord Lucas n'avait pas voulu le lui permettre.

Mardi 1er. *Juillet*. Le major Hawley a dîné avec moi. Dans l'après-midi, M. Dod a dit à mes domestiques (car un laquais venait tous les jours m'apporter ce qui m'était nécessaire) que le cuisinier et le laquais ne pourraient plus sortir et rentrer comme ils le faisaient. Ils lui ont demandé (car il avait dîné avec eux tous les jours depuis mon entrée à la Tour) comment je pourrais me procurer des vivres. Il a répondu que le vivandier m'en fournirait. J'ai en conséquence renvoyé mon cuisinier et mon laquais à la maison, et leur ai dit de ne plus revenir. J'ai fait dire à ma femme que je désirais qu'on m'envoyât tous les jours un morceau de viande froide.

Dieu merci, peu m'importe ce que je mange.

Mercredi 2. Dans la matinée, j'ai envoyé dire à lord Lucas que je voulais lui parler. Il est venu sur-le-champ. Je lui ai dit ce qui s'était passé hier entre M. Dod et mes domestiques concernant mon cuisinier. Il m'a paru un peu troublé; mais il m'a dit que les ordres étaient très-stricts; qu'aucun prisonnier ne pouvait avoir plus d'un domestique, qui devait d'ailleurs être prisonnier comme lui. J'ai répondu qu'un cuisinier était un serviteur inutile s'il n'avait pas de mets à apprêter, et que je ne savais comment me procurer des vivres, si mon cuisinier ne pouvait pas sortir, parce que je n'avais personne autre pour faire mes provisions, que d'un autre côté mon logement était trop petit pour lui. J'ai affirmé à milord que jamais je n'avais parlé à mon cuisinier, et qu'il pourrait le faire fouiller tous les jours quand il entrerait ou sortirait; mais milord m'a répondu que les ordres étaient très-stricts, et qu'il ne pouvait y rien faire; sur quoi il m'a quitté.

Jeudi 3. Dans la matinée, lord Lucas a envoyé M. Dod me dire qu'il allait sortir pour une affaire importante, et qu'ainsi il ne pouvait venir me voir; mais que mon cuisinier pourrait aller et venir comme il me plairait; mais j'ai dit à M. Dod que s'il n'y avait pas d'ordre par écrit pour cela, je ne voudrais pas être cause

que milord trangressât ses ordres. Dans la soirée, on a amené ici lord Yarmouth.

Vendredi 4.

Samedi 5. Dans l'après-midi, ma fille est venue à la fenêtre pour me voir.

Dimanche 6. Ma femme m'a envoyé dire qu'elle aurait un ordre pour venir me trouver demain.

Lundi 7. Dans la matinée, lord Yarmouth est allé à Westminster, en vertu d'un *habeas corpus;* mais il a été renvoyé avec un ordre de la cour pour être ramené demain devant elle. Vers midi, ma femme est venue me trouver, mais avec un ordre d'être retenue prisonnière comme la dernière fois. On a eu la nouvelle que le Roi avait passé la Boyne; que la veille, un boulet de canon avait effleuré son épaule sans lui faire grand mal; qu'il marchait sur Dublin; que le roi Jacques avait été totalement défait et avait pris la fuite; enfin que Schomberg avait été tué. Ce soir, les gros canons placés sur le quai de la Tour ont tiré.

Mardi 8. Lord Yarmouth est retourné devant la cour du banc du Roi; mais il a été renvoyé. Lorsque son avocat a représenté qu'on l'avait emprisonné, sans déposition, sans serment, les juges ont répondu que cela ne paraissait pas évident, et qu'ils devaient présumer que le mandat d'arrêt était valable. L'avocat du Roi a dit qu'on avait mis beaucoup de gens à mort pour moins

de charges qu'il n'y en avait contre quelques uns des lords qui se trouvaient à la Tour.

Mercredi 9. Dans l'après-midi, on a amené prisonnier ici M. Bern. Howard et le colonel Butler.

Jeudi 10. A midi, lord Griffin a été amené prisonnier ici, et, dans la soirée, lord Torrington; son mandat portait, pour délit grave.

Vendredi 11. Dans l'après-midi, lord Ross d'Ecosse a été amené prisonnier ici, pour haute trahison.

Samedi 12. Le major Hawley a dîné avec nous.

Dimanche 13. Mon frère a dîné avec moi. Il avait annoncé à lord Nottingham qu'il allait à Tunbridge, et qu'en conséquence il désirait avoir la permission de prendre congé de moi; sur quoi milord est allé trouver la Reine et a ensuite donné à mon frère un ordre pour venir me voir et être seul avec moi. C'a été pour moi un jour de jubilation. C'était le vingtième jour depuis mon arrestation, et pendant tout ce temps j'avais été gardé étroitement, et on n'avait laissé personne seul auprès de moi. Dans l'après-midi, lord Lucas est venu à mon logement pour voir mon frère. Dans la soirée, sir John Gage a été amené prisonnier ici.

Lundi 14. Lord Lucas a dîné avec nous.

Mardi 15. Le major Hawley a soupé avec nous.

Mercredi 16. Jour de jeûne. Mon frère est venu me voir. Il m'a dit qu'il avait demandé à lord Nottingham si les prisonniers seraient détenus jusqu'à la session des tribunaux, et que milord lui avait répondu qu'il ne le croyait pas, et qu'il pensait qu'on les élargirait quand notre flotte aurait pris la mer. Dans l'après-midi, ma femme ayant besoin d'air, est retournée à la maison avec mon frère.

Jeudi 17. Dans la matinée, M. Evelyn et M. Rustat sont venus me voir à la fenêtre. Mon fils a dîné avec moi ; il venait de se procurer un ordre pour être avec moi en présence d'un gardien. Il m'a dit qu'il ne faisait que d'être délivré d'une attaque de la pierre, et qu'il en avait rendu une très-grosse hier. Ma femme m'a fait dire que l'évêque était venu la voir, et avait été très-aigre et très-sévère dans ses propos sur mon compte.

Vendredi 18. Mon frère a dîné avec moi. Dans l'après-midi, l'évêque de Saint-Asaph est venu me voir ; son ordre portait qu'il me verrait en présence d'un gardien. Mon frère m'a conseillé d'écrire à la duchesse de Monmouth une lettre qu'elle pût montrer à la Reine. Dans la soirée, le docteur Lower est venu me voir. Son ordre portait qu'il me verrait en présence du médecin de la Tour, un certain docteur Gid. Hervey ; ce dont le docteur Lower était très-courroucé et di-

sait qu'il s'en plaindrait. Lord Lucas est venu me voir. Le major Hawley a soupé avec moi.

Samedi 19. Dans l'après-midi, M. Longueville est venu me voir. Etant mon avocat, il avait obtenu un ordre pour me voir en présence d'un gardien, ordre pour lequel on lui avait demandé quarante shellings, que mon fils a payés. Mes deux domestiques Heyton et Apprice sont également venus me voir, ayant obtenu un pareil ordre. Dans la soirée, mon fils a été avec moi. J'ai envoyé à mon frère la lettre destinée pour la duchesse de Monmouth, comme nous en étions convenus. Dans la soirée, lord Lucas est venu me voir. Il m'a montré l'ordre du conseil accordant aux prisonniers ce qu'il appelle la liberté de la Tour, qui consiste à se promener dans l'enceinte de la Tour avec leur gardien, mais sans pouvoir se parler les uns aux autres, ni parler à qui que ce soit. J'ai une copie de cet ordre.

Dimanche 20. Etant très-indisposé, j'ai pris les eaux d'Epsom; mais elles ne m'ont pas fait de bien. Dans l'après-midi, ma femme et mon frère sont venus me voir et m'ont dit qu'ils préparaient une pétition à la Reine en son conseil pour réclamer mon élargissement; ce qu'ils faisaient d'après un avis que l'évêque de Sarum avait donné à lady Ranalagh. Dans la soirée, je me suis promené dans la Tour, pour la première fois.

Lundi 21. M. Longueville a dîné avec moi. Dans l'après-midi, mon frère est venu me voir. Il m'a dit qu'il y avait eu un malentendu dans l'idée de ma femme au sujet de la pétition qu'elle devait adresser à la Reine en son conseil; que cette pétition n'était pas pour réclamer mon élargissement, mais seulement pour obtenir la liberté de venir me voir quand elle voudrait. Mon frère m'a dit aussi que la duchesse de Monmouth avait montré ma lettre à la Reine, mais sans aucun résultat. Dans la soirée, l'évêque de Saint-Asaph est venu me voir. Le docteur Lower est venu également. Il avait fait changer son ordre; c'est maintenant en présence du geôlier ou d'un gardien qu'il peut me voir. On a eu la nouvelle que le roi Jacques était débarqué à Dieppe et parti pour Paris.

Mardi 22. Mon frère est allé à Tunbridge. Dans l'après-midi, mon fils est venu me voir et m'a dit que ma femme avait donné sa pétition à lady Ranalagh, qui avait promis de la recommander efficacement à lord Nottingham.

Mercredi 23. Mon fils a dîné avec moi.

Jeudi 24. On a eu la nouvelle que la flotte française avait paru devant Torbay. Dans la soirée, sir Walter Vavasor a été amené prisonnier ici.

Vendredi 25. Dans la soirée, l'évêque de St.-Asaph et mon fils sont venus me voir.

Samedi 26. Le major Hawley a dîné avec moi.

Dimanche 27. Dans la matinée, le major

Hawley est venu me voir et m'a dit que lord Lucas s'était montré hier soir très-fâché contre lui de ce qu'il était si souvent avec les prisonniers; en conséquence il m'a dit qu'il ne viendrait plus me voir comme il l'avait fait.

Lundi 28. J'ai appris que lord Aylesbury s'était présenté de lui-même et avait été admis à caution. Le parlement s'est assemblé et a été prorogé au 18 août.

Mardi 29. Mon fils a dîné avec moi. Ma femme m'a fait dire que la Reine avait défendu à l'évêque de Saint-Asaph de venir me voir. Dans la soirée, le docteur Lower est venu. Il m'a dit que les voitures du Roi étaient allées à Chester au devant de Sa Majesté.

Mercredi 30. Dans la matinée, M. Dod est venu à mon logement, et a dit au gardien que ni mon fils, ni mes domestiques, qui avaient des ordres pour communiquer avec moi, ne devaient plus être admis sans de nouveaux ordres; sur quoi j'ai envoyé dire à M. Dod que je désirais lui parler. Je crois que le pauvre homme était peiné de ce qui m'arrivait, car il l'a dit, et qu'il en était très-étonné; mais il devait obéir aux commandemens de lord Lucas. Je lui ai dit qu'il était obligé de le faire; mais j'ai demandé à voir l'ordre. Il m'a dit qu'il n'y en avait pas par écrit; mais que mon mandat d'arrêt ne portant pas la clause que tels ou tels pourraient venir me

voir de temps à autre, milord ne se croyait pas suffisamment autorisé à souffrir que personne vînt me voir davantage sans de nouveaux ordres; sur quoi je l'ai prié de dire à lord Lucas que je désirais lui parler à son loisir. J'avoue que voilà un bon moyen de procurer de l'argent au secrétaire d'état, pourvu que le gouverneur de la Tour et lui s'entendent. Dans la soirée, ma femme est venue me voir à la fenêtre, elle n'avait pas encore entendu parler de sa pétition.

Jeudi 31. Dans la matinée, M. Dod est venu me voir. Il m'a dit que lord Lucas l'avait chargé de me dire qu'il avait été réprimandé à la cour pour avoir laissé mon fils me venir voir si souvent; mais que, si je voulais m'adresser à lord Nottingham, l'ordre serait facilement renouvelé et qu'on y insérerait les mots *de temps à autre*. Il m'a dit en outre que milord l'avait chargé de me dire que j'aurais tel autre logement qui me plairait. J'ai répondu que je n'avais pas envoyé demander un autre logement à lord Lucas; que j'avais seulement désiré la faveur de m'entretenir avec lui. M. Dod a répliqué que milord comptait venir me voir dans la journée, s'il en avait le temps. Je crois en vérité que le pauvre lord Lucas ne sait quelle contenance tenir vis-à-vis de moi. Dans la soirée il est venu, et m'a fait quantité d'excuses de ce qu'il ne venait pas me voir plus souvent; il m'a dit que quant à ce qu'on ne

permettait pas à mon fils ni à mes domestiques de venir me voir, il ne pouvait y rien faire; mais qu'il avait parlé ce matin pour qu'on changeât les ordres et qu'il ne doutait pas qu'on ne le fît. Je lui ai dit qu'il devait me permettre de lui parler un peu franchement en faveur de notre ancienne connaissance; que j'étais parfaitement convaincu qu'il avait lui-même provoqué l'ordre de ne plus souffrir que mon fils, etc., vinssent me voir; ce qui a paru le confondre. Je lui ai dit qu'il pensait se mettre bien en cour, en paraissant rigide envers les prisonniers, en quoi il verrait qu'il se trompait; qu'il était de son intérêt d'être bon et obligeant envers eux, s'il espérait quelques gratifications de leur part, et qu'il devait solliciter des grâces de la cour pour eux, comme ses prédécesseurs avaient toujours fait; et que je lui conseillais, en vieil ami, de ne jamais apporter à des prisonniers de distinction des ordres désobligeans autrement que par écrit; que ceux-là, il ne pouvait s'empêcher de les exécuter; mais que des ordres rigoureux et purement verbaux seraient toujours pris mal, parce qu'on croirait qu'il ne tiendrait qu'à lui de les éluder. Il a semblé prendre ce que je lui ai dit en bonne part, et nous nous sommes quittés bons amis. Lord Falconberg a envoyé un gentilhomme pour me voir.

Vendredi 1er. *Août*. Le conseil étant assemblé,

la Reine lui a envoyé annoncer qu'elle avait quelque raison de croire que le Roi était débarqué, et qu'en conséquence elle ne viendrait point présider, et ne s'occuperait d'aucune affaire publique. Ma femme m'a fait dire qu'elle n'avait pas de réponse à sa pétition, et qu'elle croyait qu'elle n'en aurait plus que lorsque le Roi serait arrivé à Londres. Dans l'après midi, M. Per. Bertie est venu me voir à la fenêtre, et m'a fait beaucoup de complimens affectueux de la part de lord Abingdon.

Samedi 2. On a appris que le Roi ne serait pas ici aussitôt qu'on y avait compté, et qu'il était allé à Limmerick. Dans la soirée, le docteur Hawkins est venu me voir.

Dimanche 3. Le docteur Hawkins a dîné avec moi. Il m'a dit qu'il serait venu me trouver plus tôt et plus souvent, mais que lord Lucas le lui avait défendu, ce qu'on n'avait jamais fait depuis dix-sept ans qu'il était chapelain de la Tour. Dans l'après-midi, ma femme et mon fils sont venus me voir à la fenêtre. Ma femme m'a dit qu'elle n'avait encore aucune nouvelle de sa pétition; sur quoi je l'ai engagée, comme c'est demain jour de conseil, à y aller et à présenter une pétition elle-même à la Reine, qu'elle serait sûre alors d'avoir une réponse quelconque. Dans la soirée, lord Castlemaine a été amené prisonnier ici.

Lundi 4. Un pauvre homme qu'on dit fou a sauté dans le fossé et s'est noyé. Ma femme est allée au conseil et a remis sa pétition. Lord et lady Lovelace ont été très-polis à son égard, et l'ont accompagnée jusqu'à la salle du conseil. Avant la levée du conseil, lord Lovelace lui a apporté un ordre pour venir me voir; lord Nottingham avait sa pétition depuis trois semaines et n'avait pas eu l'humanité de la présenter; il avait traité ma femme d'une manière très-incivile, lorsqu'elle était allée le trouver.

Mardi 5. Vers midi, ma femme est venue me voir. Son ordre, comme le premier, portait qu'elle serait prisonnière avec moi.

Mercredi 6. Il est venu à ma femme une lettre de mistriss Nicholas; mais M. Dod n'a pas voulu la lui remettre avant de l'avoir ouverte. Il est survenu une querelle entre lord Newburgh et son gardien; sur quoi milord a changé de logement. Cet incident a fait beaucoup de bruit.

Jeudi 7. On a reçu la nouvelle que la flotte française s'était éloignée de nos côtes. Dans la soirée, le docteur Lower est venu me voir.

Vendredi 8.

Samedi 9. Lord Lucas est venu me voir. Je lui ai demandé de me faire venir Rotier, le graveur. Il m'a dit que M. Dod viendrait toutes les fois avec lui, et qu'on ne pouvait le laisser seul

avec moi, parce qu'il était papiste. Voilà qui est très-plaisant !

Dimanche 10. Le docteur Hawkins a dîné avec moi.

Lundi 11. Dans la matinée, lord Lucas est venu me voir avant de sortir, et m'a dit qu'il allait à la cour; que le conseil devait s'assembler, et qu'il comptait proposer que les prisonniers eussent permission de recevoir leurs amis. Sir Jo. Talbot a envoyé savoir de mes nouvelles. Dans la soirée, lord Lucas est revenu me voir, et m'a dit que le débat concernant les prisonniers avait été ajourné à mercredi, parce que les jurisconsultes étaient auprès de lord Torrington.

Mardi 12.

Mercredi 13. Pendant que nous étions à dîner, Tom. Apprice est arrivé et m'a dit que le conseil avait rendu un ordre portant que tous les prisonniers seraient reçus à caution. Dans l'après-midi, mon fils et ma fille sont venus me voir. J'ai fait visite à lord Peterborough. A présent tous les prisonniers peuvent se parler les uns aux autres sur la place d'armes. Dans la soirée, lord Lucas est venu me voir, et m'a dit la même nouvelle, savoir, que le lord grand juge devait admettre à caution tous les prisonniers de la Tour, excepté lord Castlemaine, lord Ross et M. Hatton, et que l'ordre serait signé vendredi.

Jeudi 14. J'ai reçu la visite de lord Peterborough

et de sir Jo. Gage. Mon fils et ma fille ont dîné avec moi. J'ai donné à mon fils une liste de plusieurs personnes qui pourraient me servir de caution, afin de la faire approuver par M. Ar. Smith. Dans la soirée, lord Newburgh et M. Hoar de la monnaie sont venus me voir.

Vendredi 15. Lord et lady Montrath, et mon fils et ma fille ont dîné avec moi. Dans l'après-midi, je leur ai montré la Monnaie et les ateliers qui en dépendent. Lord Worcester, lord Bulkeley, sir Jo. Parsons et sir Peter Rich se sont portés mes répondans. Vers six heures du soir lord Lucas est venu avec moi chez le lord grand juge Holt. Mon frère venait d'arriver de Tunbridge, et m'a accompagné; ma femme est restée dans la voiture. Le lord grand juge a pris ma promesse de me présenter à la cour du banc du Roi, le premier jour de la prochaine session, et en même temps m'a fait donner ma parole d'honneur de ne point troubler le gouvernement et de garder la paix. J'ai dit que je consentais à tout, excepté à la dernière clause, qui paraissait très-bizarre, et que je ne pouvais rien dire à cet égard. D'après le désir de lord Lucas, j'ai parlé au lord grand juge de la caution de lord Forbes qui ne pouvait avoir pour répondans que des gentilshommes d'Irlande. Le lord grand juge s'est montré très-revêche et a dit qu'il n'en accepterait aucun sans l'approbation de M. Ar.

Smith. Je suis rentré chez moi avant neuf heures. La duchesse de Monmouth est venue sur-le-champ me voir. Je lui ai eu beaucoup d'obligations pendant tout le temps de mon emprisonnement. Mistriss Philips est venue également.

Samedi 16. Dans la matinée, je suis allé voir lady Ranalagh et M. Boyle. Dans l'après-midi, je suis allé voir la duchesse de Monmouth.

Dimanche 17. Le major Hawley a dîné avec moi. Dans l'après-midi, lord Ranalagh, lord Bulkeley et M. Blathwait sont venus chez moi. Je suis allé voir mes amis à Sommerset-Rouse, où j'ai trouvé M. G.

FIN DU JOURNAL.

ÉCLAIRCISSEMENS

ET

PIÈCES HISTORIQUES.

ÉCLAIRCISSEMENS

ET

PIÈCES HISTORIQUES (1).

I.

Discours de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Winchester, au duc d'York (depuis Jacques II) pour l'arracher au papisme, prononcé dans le cabinet de Son Altesse royale, à Saint-James, le 21 février 1678.

Avec le bon plaisir de Votre Altesse royale;

Nous nous présentons ce matin, mon révérend frère et moi, devant Son Altesse royale, avec sa permission; c'est pourquoi nous osons réclamer son indulgence et la prier d'écouter patiemment le peu de mots que nous avons à lui dire. Nous venons à vous avec cet humilité et ce profond respect qui conviennent à

(1) Ces importans documens doivent être considérés comme le complément du Journal de lord Henri Clarendon; et c'est par ce motif que nous les avons imprimés dans le même caractère. (Voir la *notice* en tête de ce volume.)

(*Note de l'Editeur.*)

ceux qui ont l'honneur de parler à un si grand prince, et le cœur plein de cette obéissance et de cette loyauté que, à tant de titres, nous devons particulièrement à votre très-illustre famille. Nous venons aussi échauffés, animés et encouragés par le zèle ardent et cette vraie dévotion qui sont dus à l'excellente religion que nous professons, et à cette très-sainte foi de laquelle nos Rois ont l'honneur de se proclamer les défenseurs. Ce que nous allons dire à Votre Altesse royale, est ce que le ciel et la terre attendent depuis long-temps que nous lui disions, et ce dont nous deviendrions responsables envers Dieu et les hommes, si nous omettions ou négligions de le faire, quand nous en avons une occasion comme celle qu'il a plu à Votre Altesse royale de nous accorder aujourd'hui. Ecoutez-nous donc, nous vous en supplions, afin que Dieu vous écoute, et que votre cœur ne s'afflige ni ne s'offense si, avec cette liberté qui convient à de bons chrétiens, de loyaux sujets et véritables Anglais, nous vous soumettons quelques uns des griefs et des justes plaintes de notre mère commune, la sainte mais très-affligée Eglise d'Angleterre.

S'il existe aujourd'hui dans le monde une Église à laquelle cet éloge, qu'elle est un lis florissant au milieu des épines, soit dû et convenable, c'est l'Eglise dont nous sommes membres,

telle qu'elle a été réformée et est établie chez nous. Elle est certainement la plus pure qu'il y ait sur la terre, ayant été purifiée des nombreux abus et corruptions que la suite des temps, la malice du diable et la perversité des hommes avaient insensiblement introduits dans sa doctrine, son culte et gouvernement. Avec tout cela, néanmoins, ce lys de pureté a, depuis nombre d'années (par les malicieuses et subtiles machinations de ses infatigables et implacables ennemis), été de toutes parts entouré d'épines; et même aujourd'hui, elle porte sur son corps les marques de Notre-Seigneur Jésus, d'anciennes cicatrices et les traces de blessures plus récentes et plus dangereuses; et ainsi elle voit chaque jour diminuer de plus en plus l'intervalle qui existe entre ses souffrances et celles de notre Sauveur crucifié.

Et, pourtant, dans la multitude des chagrins qui déchirent son cœur (permettez-nous de vous le dire parce que cela est ainsi), il n'y a guère de choses qui l'aient si profondément et si douloureusement blessée, que de voir que Votre Altesse ait jugé à propos de l'abandonner même dans son affliction. C'est son sein qui vous a porté; c'est son lait qui vous a nourri. Vous êtes né dans sa communion alors heureuse, et avez été baptisé dans sa sainte foi. Vous avez sucé d'elle les premiers principes du christianisme, les principes des oracles de Dieu, ce lait pur de la parole,

non altéré par aucune espèce de substance hétérogène. Votre royal père, ce bienheureux martyr d'immortelle et glorieuse mémoire, qui l'aimait et savait l'apprécier, et qui a perdu pour elle tout ce qu'il possédait au monde et même sa vie, votre royal père, au dernier moment, vous l'a léguée. Lorsqu'il était prêt à quitter ce monde impie et ingrat, et qu'il ne lui restait plus rien que cette excellente religion (qu'il croyait d'un plus grand prix non-seulement que ses trois royaumes, mais même que dix mille mondes), il a laissé cette Reine du monde comme un legs à partager entre vous; car voici comment il a parlé au Roi votre frère et en lui à tous les siens (paroles qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or et gravées sur l'airain ou sur le marbre): « Si vous ne me re-
« voyez jamais, je vous ordonne et vous prie,
« comme votre père et votre roi, de ne jamais
« souffrir que votre cœur ressente la moindre
« désaffection ou le moindre éloignement pour
« la vraie religion établie dans l'Eglise d'Angle-
« terre. Je vous le dis, parce que je l'ai éprouvé,
« et, après beaucoup de recherches et de dispu-
« tes, j'ai conclu qu'elle était la meilleure qu'il
« y eût au monde. »

En vertu de cette royale et paternelle injonction, nous vous avons possédé pendant nombre d'années à notre extrême satisfaction, et, nous en

sommes sûrs, à la vôtre. Nous vous avons vu dans ces heureux jours fréquenter avec une constante assiduité les chapelles et les oratoires du palais.

Semblable à l'étoile du matin et du soir, on vous voyait toujours vous lever et vous coucher avec notre soleil, et briller avec lui dans le même orbite céleste (1). Vous vous teniez, comme il convenait, près de ce trône où siége le fils aîné de cette Eglise aujourd'hui méprisée, et vous sembliez destiné par votre rang à devenir un jour son père nourricier; et nous disions, dans le fond de nos cœurs : Il pourra se faire qu'à l'ombre de son sceptre, nous vivions encore en paix et à l'abri des dangers.

Mais, hélas! vous n'avez pas été long-temps avant de vous éloigner de là par degrés (nous ne savons comment ni pourquoi, Dieu seul le sait); et, bien que dans l'origine il nous ait répugné d'ajouter foi à nos craintes, elles sont devenues à la fin trop fortes pour ne pas y croire; et quand nos yeux fatigués de vous chercher dans la maison de notre Dieu, ne vous y ont plus trouvé, là

(1) C'est Vénus qu'on désigne ici sous le nom de l'étoile du matin et du soir. Cette planète, dans son cours, nous paraît s'écarter très-peu du soleil, ce qui fait que nous la voyons pendant un temps se lever un peu avant cet astre, et pendant un autre se coucher un peu après.

(*Note du Traducteur.*)

tristesse au lieu de la crainte a rempli nos cœurs; depuis ce moment, nous n'avons cessé de pleurer votre absence et nous n'avons pu nous consoler. Et dans cette autre auguste assemblée, dans la maison du royaume, la plus sacrée de toutes après celle de Dieu, songez, nous vous en supplions (et nous sommes sûrs que vous serez attendri et ému de quelque pitié, quand vous l'aurez fait), songez comment vous nous avez frappé au cœur, combien même vous avez brisé nos cœurs, quand nous avons vu, ainsi que tout le monde, qu'à peine venions-nous d'invoquer le Ciel pour qu'il bénît nos affaires publiques (dans lesquelles vous avez une si grande part et qui doivent vous inspirer un si puissant intérêt), que vous nous avez sur-le-champ tourné le dos.

Avons-nous oublié le nom de notre Dieu, ou levons-nous nos mains vers un Dieu étranger? Dieu ne l'aurait-il pas découvert? car il connaît les secrets les plus cachés de notre cœur. Mais, si nous adorons le même Dieu, et si nous nous adressons à lui par ce médiateur entre Dieu et l'homme que vous ne pouvez renier, y a-t-il rien dans l'objet de nos prières qui puisse être justement blâmé par aucun chrétien? Nous prions expressément pour Votre Altesse royale, ainsi que le font chaque jour des milliers de bons chrétiens, dans les domaines de Sa Majesté. Pouvez-vous trouver dans votre cœur (ce cœur si noble,

si généreux et si courtois) la force de rejeter toutes les prières et de les repousser comme autant d'affronts et d'outrages pour le Ciel et pour vous-même? Si nous, qui sommes ici devant vous, déclarions (comme nous le faisons en effet, et nous espérons que cela ne nous messied point) que nous élevons nos cœurs et nos mains vers le Dieu du ciel, pour le supplier qu'il lui plaise de vous douer de son saint esprit, de vous enrichir de sa grâce céleste, de vous combler de toutes les prospérités et de vous appeler à son royaume éternel, pourriez-vous empêcher votre âme de s'unir aux nôtres pour invoquer le Ciel, dans un but si louable et si saint? Ou, si vous le pouvez (ce qui semble malheureusement vrai), Dieu tout-puissant, que devons-nous dire? Apprenez-nous donc, s'il vous plaît, ce que nous devons imaginer que vous pensez de nous. Nos prières, si estimées auparavant, se sont-elles non-seulement échangées en péchés pour nous, mais encore sont-elles devenues capables de détruire la sainteté des vôtres et de les souiller de leur contagion? Sommes-nous donc devenus pour vous ainsi que des payens et des publicains? méritons-nous d'être fuis comme des tisons d'enfer et voués à la damnation? Ou plutôt (car quelle patience et quel stoïcisme il faudrait pour passer cela sous silence!) ceux à qui vous avez malheusement remis la direction de votre conscience

n'ont-ils pas dépouillé tout d'un coup toute raison et tout sens commun, tous sentimens de charité et de miséricorde chrétienne, et même la modestie la plus ordinaire et l'humilité la plus commune? Béni soit Dieu! Que ces hommes ne soient pas chargés de juger les vivans et les morts; car nul ne serait sauvé, excepté le petit nombre (je dis petit par rapport à tout le monde chrétien), le petit nombre de ceux qui se dévouent absolument à servir les intérêts séculiers et les desseins de la plus cruelle et de la plus anti-charitable église qui existe dans le monde.

Il est plus que temps que vous examiniez sérieusement, entre Dieu et votre âme (quand ils se trouvent seuls ensemble au sein de la nuit), ce que vous avez fait, et où vous êtes. Il est plus que temps de vous souvenir d'où vous êtes tombé, de vous repentir et de faire les premières œuvres. Il est temps qu'à la fin vous ouvriez les yeux et les oreilles (et nous supplions le Tout-Puissant, qui seul le peut, d'ouvrir aussi votre cœur) à des impressions plus sages et plus impartiales. Il se peut (car nous savons que c'est la manière habituelle dont certaines gens traitent leurs prosélytes), il se peut qu'on vous ait dit que vous deviez fermer vos yeux et donner votre main pour qu'on vous conduisît où l'on voudrait, et prêter une foi entière et implicite et une obéis-

sance aveugle à tous les ordres impérieux qu'on vous donnerait, et que vous ne deviez ni écouter, ni lire, encore moins examiner ce que tout autre que le directeur de votre conscience pourrait vous insinuer de contraire. Voilà, certes, la soumission la plus basse et la plus dégradante de la raison, de la foi et de toutes les puissances de l'âme aux impostures arbitraires d'une faction insolente et tyrannique. A moins que la clarté ne puisse vous venir du dehors (ce qui est peut-être impossible dans cette triste et universelle interdiction de tout secours humain), que Dieu ne daigne faire pénétrer son Saint-Esprit dans le sanctuaire de vos pensées, les frapper, afin que de ce chaos jaillisse une étincelle, et dire que la lumière se fasse, pour que cette lumière vous montre l'erreur ou le péché de ce qu'on vous a forcé de croire; à moins de cela, dis-je, vous devez (disent certains casuistes sévères dans ce cas, mais assez indulgens dans d'autres) résister à ces émotions, repousser cette lumière, secouer de votre sein ces lueurs brillantes descendues du ciel, et maudire tout cela comme des suggestions et des tentations du diable. A coup sûr il ne peut y avoir de présomption plus forte (j'ai presque dit de démonstration plus claire) du défaut de bonté et de la faiblesse de sa cause, qu'une manière d'agir si vile et si peu sincère. Si vous êtes à présent dans l'état que je viens de

dépeindre, il ne nous reste plus rien à faire que de pleurer en secret sur vous et de vous recommander à la miséricorde extraordinaire et miraculeuse de Dieu, qui seule peut vous racheter d'un si grand esclavage.

Cependant, quoique nous vous parlions ainsi, nous espérons de vous des choses meilleures, des choses qui accompagnent le salut. Vous possédez une intelligence trop bonne et un trop grand courage pour souffrir qu'on vous traite d'une manière aussi avilissante et qu'on vous mette à si bas prix. Un esprit noble et généreux ne peut s'en laisser imposer de la sorte et se laisser mater par des imposteurs si injustes et si arrogans. Ils sont non-seulement cruels, mais même impudens et insensés, ceux qui prétendent agir avec une grande bonté quand ils arrachent les yeux à un homme ou du moins le fascinent et l'aveuglent, l'emploient à tourner leurs meules, et s'en servent comme d'un vil instrument pour exécuter leurs pernicieux desseins. Au contraire, la véritable religion chrétienne est franche, honnête et désintéressée, pleine d'une douce candeur et d'une sainte simplicité; elle ne connaît pas de ruses ni de supercheries; elle n'a d'autres desseins sur l'homme que de le rendre sage, bon et heureux à jamais. Il ne convient nullement à son caractère noble, franc et sincère de prétendre ou de désirer qu'on l'adopte de confiance et sans examen.

Les choses d'une aussi grande importance ne doivent point être faites dans les ténèbres, ni présentées d'une manière aussi confuse et aussi embrouillée. La monnaie qu'on refuse d'approcher de la pierre de touche ou de la balance est justement soupçonnée d'être fausse et altérée, et n'aura jamais cours parmi ceux qui entendent leurs intérêts et prennent soin de leurs affaires. Ainsi donc pour l'amour du Ciel et de votre âme, regardez autour de vous, et usez des facultés que Dieu vous a données. Vous devez vous former une conviction, ainsi que le doit un honnête homme dans tout ce qu'il fait; et quand tout a été dit et expliqué, qu'il se laisse seulement aller à penser, examiner et réfléchir, et il finira par asseoir son jugement. Tel était le conseil de saint Paul à ses Thessaloniciens (c'est aussi le nôtre vis-à-vis de vous et l'essence de ce que nous voulons vous dire): « Éprouvez toutes choses, et attachez-vous forte-« ment à celle qui est bonne; » ou à ces Béréens plus nobles que leurs voisins : « Cherchez dans « les Ecritures si ces choses sont ainsi ou non. »

Si c'est là votre résolution ou votre inclination présente (comme nous l'espérons), nous sommes venus ici, en notre propre nom et au nom du reste de nos frères habitant aujourd'hui cette ville et ses environs, pour vous offrir très-humblement toute notre assistance; et afin que la consultation soit facile et puisse amener un prompt

résultat, nous ne vous engagerons pas dans d'obscures argumentations, nous ne vous présenterons pas des questions ardues et épineuses; nous ne vous embarrasserons pas avec les subtilités scholastiques, avec rien qui soit au-dessus d'une intelligence commune ou hors de la portée d'une attention ordinaire. Un seul ou deux textes bien clairs de l'Ecriture, et quelques faits évidens mentionnés dans cent livres qui sont écrits dans notre langue et se trouvent dans les mains de tout le monde, voilà tout ce dont nous importunerons Votre Altesse royale; et, d'après ces simples prémisses, nous ne doutons pas de pouvoir, avec l'assistance de Dieu, prouver que vous êtes obligé en conscience, et pour le salut de votre âme immortelle, d'abandonner sur-le-champ la communion et la tutelle de votre marâtre, l'Eglise de Rome, et de rentrer dans le sein de votre véritable, tendre et sainte mère, l'Eglise d'Angleterre. Et voici comment nous prouvons la première de ces propositions, savoir que vous devez abandonner sur-le-champ la communion de l'Eglise de Rome.

L'église qui enseigne et pratique des maximes destructives du salut doit être abandonnée; or l'Eglise de Rome enseigne et pratique des maximes destructives du salut; donc l'église de Rome doit être abandonnée.

II.

Pétition de quelques évêques au roi Jacques II, contre la publication et lecture de sa déclaration en faveur de la liberté de conscience, avec la relation d'une partie de ce qui s'est passé au sujet de cette pétition.

Le vendredi 18 mai 1686 une pétition a été dressée à Lambeth par William, lord archevêque de Cantorbéry, et plusieurs évêques suffragans de ce siége, savoir : Henri, lord-évêque de Londres, William de Saint-Asaph, Francis d'Ely, John de Chester, Thomas de Bath et Wells, Thomas de Peterborough et Jonathan de Bristol; en présence et avec le consentement de John Tillotson, docteur en théologie, doyen de Cantorbéry, Edward Stillingfleet, doyen de Saint-Paul, Simon Patrick, doyen de Peterborough, Thomas Tennison, vicaire de Saint-Martin-des-Champs, Robert Grove, recteur de Saint-André, à Undershaft, et William Sherlock, maître du Temple.

Voici le texte de cette pétition :

Au Roi.

L'humble pétition de William, archevêque de Cantorbéry, et de divers évêques suffragans de ce siége, de présent avec lui, en notre propre nom, ainsi qu'au nom de nos frères absens et du

clergé de nos diocèses respectifs, humblement remontre que la grande aversion qu'ils éprouvent en eux-mêmes à distribuer et publier dans toutes leurs églises la déclaration récente de Votre Majesté en faveur de la liberté de conscience, ne provient ni d'un manque de respect et d'obéissance envers Votre Majesté (notre sainte mère l'Eglise d'Angleterre étant, par ses principes et par sa constante pratique, incontestablement loyale, et ayant à son grand honneur été plus d'une fois reconnue publiquement pour telle par Votre Gracieuse Majesté), ni d'un manque d'affection raisonnable envers les dissidens, à l'égard desquels ils sont disposés à adopter tel tempérament qui sera jugé convenable, après que cet objet aura été examiné et réglé en parlement et convocation; mais, entre autres considérations, spécialement de ce que cette déclaration est fondée sur un pouvoir de dispenser des lois qui a souvent été déclaré illégal en parlement, et particulièrement dans les années 1662 et 1672 et au commencement du règne de Votre Majesté, et c'est un objet d'une si grande importance pour toute la nation, tant dans l'Eglise que dans l'Etat, que vos pétitionnaires ne peuvent en raison, honneur et conscience, se rendre participans à cet acte, comme sa distribution parmi toute la nation, et sa publication solennelle et réitérée dans la maison de Dieu, devraient raisonnablement le faire penser.

Vos pétitionnaires supplient donc très-humblement et très-ardemment Votre Majesté qu'il lui plaise ne point insister sur la distribution et lecture de ladite déclaration de Votre Majesté, et vos pétitionnaires, comme ils y sont obligés par devoir, prieront toujours, etc.

W. Cant., W. Asaph., Fr. Ely, J. Cicestr., Tho. B. et W., Tho. Petriburgens., Jon. Bristol., etc.

Dans la soirée du même jour, la pétition étant rédigée, tous les signataires, excepté l'archevêque à qui on avait défendu depuis près de deux ans de paraître à la cour, allèrent à Whitehall pour la présenter au Roi. A cet effet l'évêque de Saint-Asaph alla d'abord trouver le comte de Middleton, principal secrétaire d'Etat, pour le prier, au nom de tous les signataires, de les introduire auprès de Sa Majesté; mais il était malade depuis une quinzaine et gardait la chambre. L'évêque de St.-Asaph alla donc (pendant que ses frères attendaient dans la maison du comte de Dartmouth) adresser la même demande au comte de Sunderland en le priant de jeter les yeux sur la pétition et d'en annoncer l'objet au Roi, afin que Sa Majesté ne fût pas surprise quand on la lui présenterait, et en même temps de supplier Sa Majesté de fixer le temps et le lieu où ils pourraient tous être admis en sa présence et lui remettre leur pétition. Le comte refusa de parcourir la pétition, et alla sur-le-champ informer le Roi de leur désir; ils

furent immédiatement conduits devant le Roi, dans le cabinet voisin de la chambre à coucher. L'évêque de Saint-Asaph et tous les autres se mirent à genoux et présentèrent la pétition à Sa Majesté. Le Roi daigna d'abord recevoir gracieusement les pétitionnaires et leur pétition, et dire en l'ouvrant : « Elle est de la main de milord de Cantorbéry. » Les évêques répondirent : « Oui, sire, elle est de sa propre main. » Mais le Roi, après l'avoir lue et repliée, parla à peu près ainsi :

Le Roi. Ceci me cause une grande surprise. Il y a là-dedans d'étranges paroles ; je ne m'attendais pas à ceci de votre part ; spécialement de la part de quelques uns de vous. C'est lever l'étendard de la rébellion.

L'évêque de *Saint-Asaph* et quelques autres répondirent qu'ils avaient hasardé leur vie pour Sa Majesté, et qu'ils perdraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang plutôt que de lever un doigt contre lui.

Le Roi. Je vous dis que c'est lever l'étendard de la rébellion; je n'ai jamais vu une pareille adresse.

L'évêque de *Bristol* se jetant à deux genoux a dit : Rébellion, sire ! je vous en supplie, ne dites pas une chose si dure pour nous. Pour l'amour de Dieu, ne croyez pas que nous soyions ou puissions être coupables de rébellion. Il est impossible que moi ni aucun de ma famille puisse l'être. Votre Majesté ne peut manquer de se souvenir qu'elle m'a

envoyé en Cornouailles pour étouffer la rébellion de Monmouth, et je suis encore tout prêt à faire ce que je pourrai pour en étouffer une autre, s'il y avait lieu.

L'évêque de *Chichester*. Sire, nous avons étouffé une rébellion, nous n'en exciterons pas une autre.

L'évêque d'*Ely*. Nous rebelles ! sire, nous sommes prêts à mourir à vos pieds.

L'évêque de *Bath et Wells*. Sire, j'espère que vous nous donnerez la liberté que vous accordez à tout le monde.

L'évêque de *Peterborough*. Sire, vous accordez la liberté de conscience à tout le monde, la lecture de cette déclaration est contre notre conscience.

Le Roi. Je garderai ce papier. C'est la plus étrange adresse que j'aie jamais vue; elle tend à la rébellion. Mettez-vous en question mon pouvoir dispensateur? Quelques uns d'entre vous ont écrit et prêché en faveur de ce pouvoir, quand il servait vos desseins.

Peterborough. Sire, ce que nous disons du pouvoir dispensateur ne se rapporte qu'à ce qui a été déclaré en parlement.

Le Roi. Le pouvoir dispensateur n'a jamais été contesté par les membres de l'Église d'Angleterre.

Saint-Asaph. On s'est prononcé contre dans le premier parlement convoqué par le feu Roi, et dans celui qui a été convoqué par Votre Majesté.

Le Roi insistant sur la tendance de la pétition

à la rébellion, a dit qu'il voulait que sa déclaration fût publiée.

B. et *W.* Nous sommes obligés de craindre Dieu et d'honorer le Roi, nous devons faire l'un et l'autre; nous vous honorons; nous devons craindre Dieu.

Bristol. Nous remplirons jusqu'à l'extrémité notre devoir envers Votre Majesté en toute chose qui ne touche pas à notre devoir envers Dieu.

Le Roi. Est-ce là ce que j'ai mérité de vous, moi qui ai soutenu l'Eglise d'Angleterre et la soutiendrai? Je me souviendrai de ceux qui ont signé ce papier; je le garderai, je ne veux pas m'en dessaisir. Je n'attendais pas cela de vous, surtout de quelques uns de vous. Je veux être obéi; on publiera ma déclaration.

B. et *W.* La volonté de Dieu soit faite!

Le Roi. Qu'est-ce à dire?

B. et *W.* et *Peterborough.* La volonté de Dieu soit faite!

Le Roi. Si je juge à propos de changer d'avis, je vous ferai mander. Dieu m'a donné ce pouvoir dispensateur, et je le maintiendrai. Je vous dis qu'il y a sept mille hommes, et de l'Église d'Angleterre aussi, qui n'ont pas fléchi le genoux devant Baal.

Voici en somme ce qui s'est passé, autant que les évêques ont pu s'en souvenir; et cela dit, on les a renvoyés.

La pétition fut ensuite approuvée et signée par plusieurs des évêques absens, savoir, par Henri de Londres, le 23 mai; Will. de Norwich, le même jour; Robert de Glocester, le 21 mai; Seth de Sarum, le 26 mai; William de Landaff, le 27 mai; William de Worcester, le 3 juin; Peter de Winchester, le 28 mai; Tho. d'Exeter, le 29 mai.

Les choses demeurèrent en cet état pendant quelque temps; et, bien qu'on parlât dans la ville de diverses mesures de sévérité qu'on se proposait d'adopter contre nous, il paraît que rien n'avait été résolu; au moins rien ne fut fait jusqu'au dimanche 27 mai. Un peu tard, dans la soirée de ce jour, un des messagers du Roi apporta à l'archevêque de Cantorbéry la sommation suivante :

« A sir John Taylor, l'un des messagers ordinaires de Sa Majesté :

« Robert, comte de Sunderland, baron Spencer de Wormleighton, président du très-honorable conseil privé de Sa Majesté, principal secrétaire d'Etat, et chevalier du très-noble ordre de la Jarretière;

« Les présentes sont pour requérir, au nom de Sa Majesté, William lord archevêque de Cantorbéry, de se présenter en personne devant Sa Majesté, en son conseil, le huitième jour du mois de juin prochain, à cinq heures après midi, pour répondre aux questions qui lui seront alors adressées au

nom de Sa Majesté sur certaines matières de délits ; et vous êtes ici requis de sommer ledit William, lord archevêque de Cantorbéry, de se présenter conformément à cette sommation ; et pour ainsi faire, ceci sera votre garant.

« Donné à la cour à Whitehall, le vingt-septième jour de mai.

« SUNDERLAND P. »

Tous ceux des pétitionnaires qui se trouvaient en ville, savoir, les évêques d'Ely, de Chichester et de Peterborough, reçurent de semblables sommations par d'autres messagers du Roi, et l'on en expédia également à ceux qui étaient retournés dans leurs diocèses.

Le vendredi 8 juin, à cinq heures du soir, le Roi vint au conseil privé. Environ une demi-heure après, l'archevêque et six évêques qui attendaient dans une salle voisine furent appelés dans la chambre du conseil et reçus gracieusement par Sa Majesté. Le lord chancelier prit un papier qui était sur la table, et, le montrant à l'archevêque, lui demanda : « Est-ce là la pétition qui a été écrite et signée par Votre Grâce et que ces évêques ont présentée à Sa Majesté ? » L'archevêque reçut le papier des mains du lord-chancelier, et, s'adressant au Roi, dit : « Sire, je suis appelé ici comme un criminel, ce qui ne m'était encore jamais arrivé dans le cours de

ma vie, et je ne croyais guère que je le serais, surtout devant Votre Majesté; mais, puisque j'ai le malheur de l'être aujourd'hui, j'espère que Votre Majesté ne s'offensera pas que je me garde de répondre à des questions. Nul homme n'est obligé de répondre à des questions qui tendent à le faire s'accuser lui-même. » Le Roi traita cela de chicane et dit qu'il espérait que l'archevêque ne nierait pas son écriture. L'archevêque insistant toujours sur ce que cette question ne pouvait avoir d'autre objet que de tirer de lui une réponse qui pût servir de base à une accusation, pria, en conséquence, qu'on n'exigeât pas de réponse de lui. L'évêque de St.-Asaph dit : « Les théologiens de toutes les églises chétiennes sont d'accord sur ce point que tout homme placé dans les mêmes circonstances que nous n'est pas obligé de répondre à de semblables questions. » Le Roi pressant toujours l'archevêque et avec un air d'impatience, pour en obtenir une réponse, l'archevêque dit : « Sire, quoique nous ne soyons pas obligés de faire de réponse à cette question, si Votre Majesté nous le commande positivement, nous y répondrons, nous confiant en la justice et en la générosité de Votre Majesté pour que nous ne souffrions pas par l'effet de notre obéissance, comme cela serait si l'on pouvait apporter notre réponse en témoignage contre nous. » Le Roi a dit : « Non, je ne vous le com-

manderai pas : si vous voulez renier votre écriture, je ne sais que vous dire, etc. » Le lord-chancelier leur dit alors de se retirer. Au bout d'un demi-quart d'heure on les rappela. Le lord-chancelier leur dit : « Le Roi m'a commandé d'exiger que vous répondiez à cette question : Sont-ce vos écritures et signatures qui se trouvent à cette pétition ? » Le Roi lui-même a ajouté : « Je vous commande de répondre à cette question. » Alors l'archevêque prit la pétition, et l'ayant lue dit : « J'avoue que j'ai écrit cette pétition et que ceci est mon écriture. » Le lord-chancelier interrogea ensuite chacun des évêques, et tous reconnurent avoir signé et présenté cette pétition. On leur ordonna de sortir. Au bout de quelques momens, on les appela une troisième fois. Le lord-chancelier leur dit : « Le bon plaisir du Roi est qu'on procède contre vous pour cette pétition ; mais cela se fera en toute équité à Westminster-Hall. Là il y aura contre vous une information en règle, à laquelle vous devrez répondre ; et, à cet effet, il faut que vous donniez des cautions et preniez un engagement. » L'archevêque dit que sans prendre d'engagement ils seraient prêts à comparaître et à répondre toutes fois et quantes on les appellerait. Un des évêques dit que lord Lovelace avait été appelé devant le conseil pour répondre à une plainte portée contre lui, et qu'on lui avait permis d'y

répondre à Westminster-Hall sans qu'il donnât aucune caution, et qu'il espérait qu'on les traiterait de la même manière. Le lord-chancelier dit que lord Lovelace avait bravé Sa Majesté et s'était comporté très-grossièrement devant le conseil, et que, en conséquence, le Roi avait voulu qu'on procédât contre lui sans suivre la voie commune; mais que, quant aux évêques présens, il plaisait à Sa Majesté de les traiter avec toute la faveur possible par égard pour leur caractère, et qu'en conséquence elle désirait qu'ils signassent un engagement. Le Roi ajoute : « Je vous offre ceci comme une faveur, et je ne voudrais pas vous la voir refuser. » L'évêque de St.-Asaph a dit : « Quelque faveur que Votre Majesté daigne offrir à quelqu'un, elle doit lui laisser la liberté de l'accepter ou non, et Votre Majesté ne doit pas compter qu'il l'accepte à son préjudice. Nous pensons que souscrire l'engagement qu'on demande pourrait nous être préjudiciable, et nous espérons que Votre Majesté ne s'offensera pas de nous le voir refuser. » Le lord-chancelier dit alors : « Il n'y a que trois manières de procéder dans des affaires de cette espèce, ou par emprisonnement, ou par engagement sous caution, ou par *subpœna* de la cour du banc du Roi. Sa Majesté n'a pas voulu prendre la voie commune pour procéder contre vous; mais elle vous permet de fournir caution. Je vous conseille encore

une fois d'accepter cette faveur. » Quelques uns des évêques dirent qu'ils savaient que nul homme ne pouvait être obligé de fournir caution, à moins que quelque chose ne lui eût été imputée et qu'on n'eût reçu sur ce fait spécial des dépositions sous serment contre lui. Ils dirent cela sans considérer qu'alors la pétition était devenue l'objet spécial nécessaire, et que leur aveu équivalait à des dépositions sous serment. Mais, en dernier lieu, ils insistèrent sur ce point qu'il était sans exemple qu'aucun membre de la chambre des pairs eût été obligé de fournir caution pour simple délit. Le lord-chancelier répondit qu'il y avait des précédens à cet égard; mais lorsqu'on l'invita à en citer un, il n'en cita aucun. Les évêques demandèrent qu'on procédât contre eux en s'écartant de la voie commune; mais on ne le leur accorda pas et on leur commanda une troisième fois de sortir.

Au bout d'un certain espace de temps, on les appela pour la quatrième fois, et on leur demanda s'ils avaient mieux envisagé leur affaire, et s'ils voulaient accepter la faveur offerte par Sa Majesté. L'archevêque dit qu'il avait pris l'avis des meilleurs avocats de la capitale et qu'ils l'avaient prémuni contre cette démarche, en l'assurant qu'elle lui porterait préjudice, et qu'en conséquence il priait qu'on n'exigeât pas de caution, offrant de nouveau sa promesse de paraître

et de répondre toutes fois et quantes il serait appelé. Mais le Roi se montra mécontent et dit : « Vous voulez en croire d'autres plutôt que de me croire; » et on leur commanda pour la quatrième fois de sortir.

Assez long-temps après, le comte de Berkeley vint trouver les évêques, et essaya de persuader l'archevêque de souscrire un engagement, ce qu'il croyait avoir été convenu entre eux antérieurement, parce que jeudi soir, presqu'à l'heure du coucher de l'archevêque, il était venu le trouver à Lambeth, et, après une demi-heure de conversation, lui avait parlé de son apparition devant le conseil pour le lendemain, et avait conseillé à Sa Grâce d'offrir caution, et que Sa Grâce avait répondu : « On me l'a conseillé; » il avait dit à l'archevêque, c'est bien; et peu d'instans après avait pris congé de lui; d'après cela il lui semblait un peu étrange que Sa Grâce refusât de souscrire un engagement; mais, trouvant sa Grâce irrévocablement fixée, il chercha à persuader les autres évêques. Il leur dit qu'il ferait ce qu'on exigeait d'eux, s'il était à leur place; mais, les trouvant tous d'accord, il sortit comme pour aller dehors, et revenant bientôt après par le même chemin rentra dans la chambre du conseil, d'où, au bout d'environ une demi-heure, sortit M. Riley, sergent d'armes, avec un ordre portant quinze

signatures pour conduire les évêques à la Tour, et un autre ordre revêtu de dix-neuf signatures et sceaux intimant au lieutenant gouverneur de la Tour de les tenir sous bonne et sûre garde.

III.

Autre version du dialogue entre le Roi et les évêques.

A. Sire, nous paraissons devant vous aujourd'hui en vertu de vos ordres, et comme criminels. C'est la première fois que j'aie jamais paru en criminel devant qui que ce soit, et je suis fâché que ce soit devant mon Souverain Seigneur et maître. Nos conseils nous ont dit, Sire, que ceux qui se trouvent dans cette condition de criminels ne sont pas obligés de répondre aux questions qui pourraient tourner à leur préjudice. Néanmoins, si Votre Majesté l'exige de nous, nous lui dirons la vérité du fait, nous confiant dans la justice et à la générosité de Sa Majesté pour qu'on ne tire pas avantage contre nous de notre confession.

D. Est-ce là votre pétition?

R. Permettez, Sire, que nous la voyions, et si, en la voyant, il nous paraît que ce soit la même..... Oui, Sire, c'est là notre pétition, et ce sont là nos signatures.

D. Quels sont ceux qui étaient présens quand on l'a rédigée?

R. C'est un grand malheur pour nous de pa-

raître ici en criminels; et Votre Majesté est assez juste et généreuse pour ne pas exiger que nous nous accusions nous-mêmes.

D. Pour quel motif êtes-vous venu à Londres?

R. J'ai reçu un ordre de la part de l'archevêque de me rendre chez lui, parce que mon avis et mon assistance étaient réclamés pour les affaires de l'Église.

D. Quelles sont les affaires sur lesquelles vous vous vous êtes consultés?

R. L'objet de la pétition.

D. Quel est le tempérament auquel vous êtes prêts à consentir vis-à-vis des dissidens?

R. Nous nous référons à la pétition.

D. Que voulez-vous dire par ces mots : le pouvoir dispensateur ayant été déclaré illégal en parlement?

R. Les mots sont si clairs que nous n'en pourrions employer qui le fussent davantage.

D. Quel manque de prudence ou d'honneur y a-t-il à obéir au Roi?

R. Ce qui est contre la conscience est contre la prudence, et aussi contre l'honneur, surtout chez des personnes de notre caractère.

D. Pourquoi est-ce contre la conscience?

R. Parce que notre conscience nous oblige (autant que cela est en notre pouvoir) de maintenir nos lois et notre religion conformément à la réformation.

D. Le pouvoir dispensateur est-il donc contraire à la loi?

R. Nous nous référons à la pétition.

D. Comment la distribution et la lecture de la déclaration vous feraient-elles concourir à cet acte?

R. Nous nous référons à notre pétition sur la question de savoir si l'on ne devrait pas naturellement et raisonnablement les interpréter ainsi.

D. Avez-vous répandu dans le pays une lettre imprimée, ou avez-vous, de quelque autre manière, dissuadé quelque membre du clergé de lire la déclaration?

R. Si ceci est un des articles du délit allégué contre nous, nous désirons y répondre avec le reste.

Tous les évêques. Nous reconnaissons notre pétition. Nous avons été sommés de paraître ici pour répondre aux questions qui nous seront faites sur certaines matières de délit; nous prions donc humblement qu'on nous donne copie des charges portées contre nous, et qu'on nous accorde un temps convenable pour consulter sur ces charges et y répondre. Nous sommes ici d'après l'ordre du Roi pour recevoir les charges portées contre nous; mais nous prions humblement qu'on nous dispense de répondre à des questions dont on pourrait tirer avantage contre nous.

IV.

A l'archevêque de Cantorbéry.

Houslaerdyke, le 31 mai 1688.

J'espère que Votre Grâce m'a pardonné de l'avoir importunée d'une lettre depuis mon retour d'Angleterre; et dans cette confiance, je profite de l'occasion du départ pour Londres, d'un ami sur lequel je puis compter, pour prendre la liberté d'informer Votre Grâce de la grande satisfaction qu'a causée ici la nouvelle de la pétition que Votre Grâce et vos frères les évêques ont présentée au Roi. Tous ceux qui aiment l'Eglise ou la réformation s'en réjouissent, et en rendent grâce à Dieu, comme d'un acte de très-grande sagesse et résolution, et de toutes manières digne de votre rang et de votre caractère. Notre excellent prince et la princesse son épouse, entre autres, en ont été tellement satisfaits (nonobstant ce que le marquis d'Albeville, l'envoyé du Roi ici, a pu dire contre cet acte) que tous deux l'ont défendu devant lui, et m'ont ordonné d'en adresser à Votre Grâce leurs sincères remerciemens, et en même temps de vous témoigner le véritable intérêt qu'ils prennent à Votre Grâce et à vos frères, ainsi qu'à la bonne cause dans

laquelle vous êtes engagés; et j'ose dire que non-seulement ils sont grandement satisfaits de la conduite de Votre Grâce, mais même se regardent comme particulièrement obligés envers vous pour la fermeté avec laquelle vous soutenez l'Eglise; et votre refus d'obéir au Roi n'est nullement regardé par eux comme tendant à outrager ou à faire tort à la monarchie, parce qu'ils regardent la monarchie comme réellement outragée par toute action déraisonnable et illégale. En vérité, nous avons de grandes raisons de rendre grâce à Dieu de la fermeté avec laquelle Leurs Altesses soutiennent une si bonne cause. Elles nous offrent toute la consolante perspective que nous pouvons désirer, et je prie Dieu qu'en temps convenable elles remplissent les espérances que nous mettons en elles. Je ne veux point fatiguer Votre Grâce en lui envoyant des nouvelles détaillées de ce qui se passe ici, je l'informerai seulement qu'on a découvert dernièrement un grand complot contre la vie du prince, qu'on voulait faire périr par le poison. Celui qui devait commettre ce crime l'a révélé et a produit le poison, mais n'a jamais pu faire trouver la personne qui l'avait payé, parce qu'elle n'avait jamais voulu lui dire son nom ni conférer avec lui dans aucune maison. Elle lui avait donné quelque argent, et lui en avait promis davantage s'il voulait, seulement par forme

d'essai, empoisonner le maître de la maison où il logeait, et qu'ensuite il en aurait bien davantage pour en faire autant au prince; mais comme il avait apporté quelque délai dans cette opération, il avait été poignardé par une main inconnue, mais il n'en est pas mort. On en parle peu ici, mais il est très-vrai que ce noir complot avait été formé, et que, Dieu merci, il a été déjoué. Je prie Dieu de déjouer toujours les trames qui pourront être ourdies contre Leurs Altesses, et de les mettre à même de procurer de grands et durables avantages à notre Eglise et notre nation. C'est pourquoi je supplie humblement Votre Grâce d'adresser des prières à Dieu pour elles et d'accorder votre bénédiction à celui qui se dit avec un profond respect,

de Votre Grâce; le très-humble et très-obéissant serviteur,

WILL. STANLEY.

V.

Lettre de la princesse d'Orange à l'archevêque de Cantobéry.

Loo (sans date).

Quoique je n'aie pas l'avantage de vous connaître, milord de Cantorbéry, la réputation que vous avez me détermine à ne pas perdre cette occasion de me faire connaître de vous plus que je ne puis encore l'avoir été. Le docteur Stanley peut vous assurer que je prends plus d'intérêt à ce qui concerne l'Eglise d'Angleterre qu'à ce qui me touche moi-même, et que l'une des plus grandes satisfactions que j'aie pu éprouver a été d'apprendre que tous les membres du clergé se montrent aussi fermement attachés à leur religion qu'ils l'ont toujours été à leur Roi; ce qui me donne la confiance que Dieu préservera son Eglise, puisqu'il l'a si bien pourvue d'hommes capables. Je n'ai rien de plus à vous dire, que de vous demander vos prières et de solliciter de vous la justice de croire que je saisirai avec le plus grand plaisir toutes les occasions de vous témoigner l'estime et la vénération que j'ai pour vous.

MARIE.

VI.

L'évêque d'Ely à l'archevêque de Cantorbéry.

Sept heures du soir (sans date).

M. Thinne vient de m'apporter un message de lord Godolphin dont le crédit est grand aujourd'hui. Milord m'annonce que le Roi et la cour paraissent s'étonner de n'avoir reçu aujourd'hui aucune nouvelle demande de la part des évêques, ajoutant qu'il pense que, quelque chose que nous jugions convenable de demander, on nous l'accordera, du moins par degrés; qu'en conséquence nous devrions être francs, et proposer très-humblement, comme une chose commandée par notre devoir envers le Roi, ce que nous croirions nécessaire à la sécurité publique. J'ai jugé à propos d'en informer Votre Grâce pour sa consolation; mais, mon cher lord, je vous en prie, hâtez l'exposé de vos demandes en y joignant quelques expressions comme celle-ci : « Qu'autrement la trappe tombera sur nous avant que nous ne nous en doutions. »

Nous avons parlé, M. Thinne et moi, de leur fatale inadvertance d'avoir excepté, par conséquence immédiate, tout le clergé du pardon général. Il en est resté stupéfait; cependant il a

couru à Whitehall pour en parler, avant la levée du conseil.

Je dois à lord Clarendon la note suivante, savoir, que non-seulement un archevêché et trois évêchés d'Irlande, mais encore tous les doyennés, cures et vicariats qui sont à la disposition de la couronne, ont été maintenus vacans depuis que lord Tyrconnel est vice-roi de ce pays; que le Saint-Esprit guide Votre Grâce et vous fasse trouver faveur auprès du Roi! Puissiez-vous, mon cher lord, agir *fortiter in re, suaviter in modo*. Dieu accorde à Votre Grâce une bonne nuit et un heureux réveil!

Je suis, etc.

F. E.

VII.

Journal de ce qui s'est passé entre le Roi et quelques uns des évêques concernant les malédictions à prononcer contre les desseins du prince d'Orange.

Le mardi 16 octobre 1688, l'archevêque de Cantorbéry reçut un billet de M. Bridgeman qui l'informait que le Roi désirait lui parler ce matin même, si sa santé lui permettait de sortir. L'archevêque se rendit au palais à dix heures, et fut introduit auprès du Roi, qui lui parla de différentes choses, telles que le rétablissement du collége de la Madeleine à Oxford, et la réintégration des corporations dans les priviléges de leurs anciennes chartes; ce qui aurait été fait la veille, dit Sa Majesté, si les gens de loi n'eussent pas différé entre eux sur la manière de rédiger la proclamation, etc. L'archevêque dit au Roi qu'il avait reçu une lettre anonyme, dans laquelle on se plaignait de la triste situation de l'Eglise en Irlande, particulièrement de ce que quatre siéges épiscopaux demeuraient vacans depuis long-temps (c'était la septième fois que les évêques conseillaient à Sa Majesté de les faire occuper), et de quelques autres griefs. Le Roi témoigna le désir qu'on lui envoyât le détail de

ces plaintes, l'archevêque n'ayant pas la lettre sur lui. A la fin le Roi en vint à ce qu'on peut regarder comme son principal motif pour mander l'archevêque. Il lui dit qu'il avait reçu l'avis positif que le prince d'Orange allait venir envahir l'Angleterre et en faire la conquête, etc., et enfin que ce serait une chose très-utile au service de Sa Majesté, et très-convenable de la part des évêques, que de se réunir tous et de dresser un acte d'exécration de cette tentative du prince, etc. L'archevêque lui dit qu'aussitôt après leur dernière réunion chez lui, les évêques, supposant que Sa Majesté n'avait plus rien à leur ordonner, s'étaient hâtés de retourner dans leurs diocèses, de sorte qu'il n'y en avait aucun en ville, l'évêque de Londres n'étant pas encore revenu et l'évêque de Rochester étant allé dans le comté d'Essex. Le Roi répliqua qu'on pourrait promptement trouver ces deux derniers, et qu'on lui avait dit que l'évêque de Peterborough était encore en ville. L'archevêque répondit que c'était plus qu'il n'en savait, parce que cet évêque était venu quelque temps auparavant lui faire ses adieux, disant qu'il partait pour la province; de sorte que, selon toute probabilité, on ne pourrait réunir en ce moment un grand nombre d'évêques. Il est à remarquer que le Roi ne fit aucune mention des évêques de Chester, Saint-David, etc., quoiqu'il eût alors une occa-

sion si directe d'en parler. Toutefois le Roi insistant sur sa première proposition, et l'archevêque ayant demandé et obtenu la permission de parler librement, ce dernier a dit qu'il pensait qu'il n'y avait pas lieu, de la part des évêques, à faire une semblable déclaration; car, dit-il, je n'ai jamais pu croire, et je ne crois pas encore, que le prince ait un pareil dessein. Le Roi lui demanda pourquoi il ne le croyait pas, et l'archevêque lui donna plusieurs raisons trop longues pour être insérées ici. Voilà tout ce qui se passa alors à ce sujet.

Le mercredi 31 octobre, le Roi ordonna d'envoyer une lettre à l'évêque de Londres, qui était à Fulham, pour lui ordonner de se rendre sur-le-champ auprès du Roi; mais l'évêque étant allé faire une promenade dans la campagne, ne rentra que lorsqu'il était trop tard pour obéir aux ordres de Sa Majesté.

Le jeudi 1er. novembre, l'évêque de Londres se présenta chez le Roi; ce qui se passa dans cette entrevue est ainsi rapporté par l'évêque dans sa lettre en date du 6 novembre : « Lorsque je me « présentai chez le Roi, d'après son ordre, le « jeudi 1er. novembre, il me dit qu'il m'avait « envoyé chercher quand il n'avait rien que la « déclaration des Etats-généraux de Hollande; « mais que la déclaration du prince d'Orange « lui-même était tombée entre ses mains. Le Roi

« nous lut le passage où il est dit que les lords spi-
« rituels et temporels ont invité Son Altesse
« royale à venir en Angleterre. J'assurai Sa Ma-
« jesté que j'avais la confiance que tous les autres
« évêques seraient aussi disposés que moi à nier
« la chose. Le Roi a daigné alors me dire qu'il
« nous croyait tous innocens. Il me dit ensuite
« qu'il croyait à propos que nous fissions quel-
« que déclaration publique de notre innocence
« à ce sujet, ainsi que de notre exécration des
« desseins du prince. Je demandai alors à voir
« la déclaration ; mais le Roi s'y refusa. Je lui
« dis que la chose méritait d'être considérée.
« Chacun, dit le Roi, doit répondre pour lui-
« même ; mais je vais envoyer mander l'arche-
« vêque de Cantorbéry, qui vous réunira tous
« ensemble. »

Le même jour, l'archevêque reçut du comte de Middleton une sommation de se rendre auprès du Roi avec le reste des évêques, le lendemain à dix heures du matin.

Le vendredi 2 novembre, l'archevêque se rendit à Whitehall et trouva dans la chambre à coucher du Roi les évêques de Londres, Durham, Chester et Saint-David. Ayant tous été introduits dans le cabinet de Sa Majesté, le Roi leur dit qu'il avait fait arrêter un individu qui avait apporté dans la Cité un grand nombre de déclarations du prince d'Orange, et avait commencé à les

répandre; car Sa Majesté en avait reçu cinq ou six exemplaires de différentes personnes auxquelles on les avait envoyées par la petite poste. Le Roi dit qu'il les avait jetées au feu, à l'exception d'un exemplaire que lord Preston, qui était demeuré auprès du Roi depuis l'arrivée des évêques, tenait dans sa main. « Il y a dans cette pièce, dit le Roi aux évêques, un passage qui vous concerne; » sur quoi il commanda au secrétaire d'Etat de le leur lire, en lui indiquant du doigt l'endroit où il voulait qu'il commençât et celui où il devait s'arrêter. Ce passage portait en substance que le prince venait en Angleterre, invité, entre autres personnes de la nation anglaise, par une grande partie des lords spirituels et temporels. Le Roi daigna dire qu'il n'en croyait pas un mot, qu'il était pleinement convaincu de l'innocence des évêques, et que c'était une accusation fausse; mais que pourtant il avait jugé à propos de la leur faire connaître, et que c'était là le motif pour lequel il les avait mandés.

L'archevêque ayant remercié le Roi de la bonne opinion qu'il venait d'exprimer si franchement et si gracieusement à leur égard, dit qu'il devait naturellement obéissance et fidélité au Roi, étant né dans son royaume; qu'il avait souvent manifesté ces sentimens en prêtant volontairement les sermens de suprématie et d'allégeance, et qu'il ne pouvait avoir qu'un roi à la fois; que (ainsi

que Sa Majesté le savait bien) il n'avait jamais adoré le soleil levant, ni fait la cour à personne excepté à son Roi, et qu'il venait lui présenter ses hommages aussi souvent qu'il lui plaisait de les recevoir; que quant à l'accusation particulière dirigée contre les lords spirituels, et à sa participation personnelle au fait imputé, il affirmait que cette accusation était tout-à-fait fausse, ayant été si loin d'inviter d'aucune manière le prince à faire cette tentative, qu'il n'avait jamais eu de relation avec lui; enfin qu'il ne pouvait croire qu'aucun de ses frères les évêques eût jamais adressé au prince une pareille invitation. L'évêque de Londres dit qu'il avait donné la veille sa réponse au Roi. L'évêque de Durham dit : Je suis bien certain de n'en être pas; ni moi, ni moi, dirent les deux autres.

Après cela le Roi, tout en répétant plusieurs fois sa première déclaration qu'il croyait que l'imputation dirigée contre les évêques était tout-à-fait dénuée de fondement, exigea néanmoins qu'on publiât une espèce de désaveu, disant que cela lui rendrait service. Cependant il ne voulut pas permettre à l'archevêque de mander les évêques absens de la capitale, mais lui commanda de réunir tous ceux qui se trouvaient à portée, et de délibérer avec eux sur ce qu'il convenait de faire pour se justifier de cette accusation. L'archevêque dit à Sa Majesté qu'outre les évêques

présens, il n'y en avait pas d'autres dans le voisinage que l'évêque de Rochester, auquel il se chargeait d'envoyer le soir même un exprès pour le faire venir. L'évêque de St.-David prit alors la parole et affirma que l'évêque de Peterborough était en ville, qu'on l'avait vu la veille au Temple, et qu'il s'était informé de lui à son logement, où on était convenu de sa présence à Londres. L'archevêque dit au Roi que la chose était possible, mais qu'il l'ignorait; que s'il pouvait, il ferait venir cet évêque à la réunion.

Le Roi dit alors que si, lorsque nous nous réunirions, nous convenions de publier une apologie de notre conduite, avant de rien faire pour mettre cette idée à exécution, l'archevêque devrait lui apporter ce papier, ou plutôt le lui envoyer; car, dit-il à l'archevêque, je ne voudrais pas exposer votre santé; sur quoi l'archevêque le remercia de sa royale sollicitude. « Quand j'aurai approuvé ce papier, reprit le Roi, le métropolitain pourra l'envoyer aux évêques absens pour obtenir leur adhésion. »

Pendant tout ce temps, il n'y eut pas un mot de dit concernant les malédictions à prononcer; mais à la fin le Roi dit : « Vous feriez bien, et cela me rendrait un grand service, si dans votre papier vous exprimiez votre blâme des desseins du prince; » mais, bien que Sa Majesté répétât deux fois cette invitation, ni l'archevêque, ni l'évê-

que de Londres, ni aucun des trois autres (autant que je puis m'en souvenir) ne répondirent un mot. Après cela on les congédia.

Le mardi 3 novembre, l'évêque de Londres (qui la veille avait promis à l'archevêque de dîner ce jour-là avec lui) et l'évêque de Rochester qu'on avait envoyé chercher, vinrent à Lambeth; mais, apprenant à leur arrivée que les évêques de Chester et de Saint-David, quoique n'ayant pas été invités, étaient venus et se trouvaient avec l'archevêque, ils s'en allèrent dîner chez un ami dans le voisinage, et retournèrent chez l'archevêque vers trois ou quatre heures après-midi, lorsque les deux autres furent partis. Ils délibérèrent alors avec l'archevêque, et convinrent qu'il enverrait s'informer de l'évêque de Peterborough et qu'ils se réuniraient tous ensemble le lundi suivant pour décider ce qu'il était à propos de faire dans cette occasion.

L'archevêque s'étant assuré que, nonobstant l'assertion de l'évêque de Saint-David, l'évêque de Peterborough n'était pas à Londres, mais qu'on pourrait peut-être le trouver à une campagne peu éloignée de la ville, il fit monter à cheval un domestique qu'il chargea d'une lettre pour l'évêque, qu'on trouva effectivement. Il se rendit dans la soirée chez l'archevêque qui lui donna avis de la réunion convenue pour le lendemain,

à laquelle il promit de se trouver. Sur ces entrefaites, le Roi envoya avant dîner lord Preston prier l'archevêque de se hâter le plus possible de répondre aux désirs de Sa Majesté. L'archevêque fit part à milord de ce qui avait été fait jusqu'à ce moment. Milord convint que c'était tout ce qu'on pouvait faire et dit qu'il allait en rendre compte sur-le-champ à Sa Majesté.

Le lundi 5 novembre, les évêques se réunirent tous à Lambeth comme cela avait été décidé; et, après mûre délibération, ils convinrent unanimement des mesures à prendre et des choses à insérer dans leur réponse. On verra à la prochaine audience en quoi le tout consistait.

Le soir du même jour l'archevêque envoya annoncer à lord Preston que les évêques s'étaient assemblés et étaient prêts à se rendre auprès du Roi, le lendemain entre dix et onze heures du matin, si cela était conforme à l'agrément et à la commodité de Sa Majesté. Le secrétaire d'Etat alla immédiatement trouver le Roi, et, lui ayant communiqué la chose, revint annoncer que l'heure convenait à Sa Majesté et qu'elle attendrait les évêques le mardi 6 novembre. Quand les évêques arrivèrent à Whitehall, ils trouvèrent l'évêque de Saint-David qui les attendait dans la salle des gardes pour entrer avec eux chez le Roi; mais très-heureusement lord Preston se trouvant là, l'archevêque le prit à part et le

pria de leur procurer une audience particulière. Milord comprit le motif de cette demande; il alla sur-le-champ trouver le Roi, et revint avec l'ordre de Sa Majesté à l'évêque de Saint-David de se retirer; ce qu'il fit.

Quand les évêques furent entrés dans le cabinet..... (1).

---

(1) Ici se termine la relation écrite de la main de l'archevêque.

VIII.

Relation de l'évêque de Rochester.

(Voici, autant que je puis m'en souvenir, la substance de ce qui s'est passé entre le Roi, l'archevêque de C., milord de L., milord de P., et moi le mardi 6 novembre 1688.)

Ayant été introduits tous quatre dans le cabinet voisin de la chambre à coucher du Roi où Sa Majesté était entrée avant nous, l'archevêque prit la parole en ces termes :

L'archevêque. Sire, nous croyons avoir fait tout ce que Votre Majesté attendait de nous dans cette affaire. Puisque Votre Majesté a déclaré qu'elle était convaincue de notre innocence, nous ne tenons pas compte de la censure des autres personnes.

En ce moment, l'évêque de Peterborough et moi qui étions absens lors de la dernière audience, adressâmes au Roi les mêmes protestations qu'avaient faites avant nous l'archevêque et milord de L., savoir que nous n'avions ni verbalement, ni par écrit, ni directement, ni indirectement invité le prince d'Orange à envahir les États de Sa Majesté et que nous ne savions pas que personne l'eût fait.

Le Roi. Milords, je suis très-satisfait de vous tous à cet égard. Je n'ai jamais eu le moindre soupçon contre vous; mais où est le papier que je vous ai prié de rédiger et de m'apporter?

Les évêques. Sire, nous n'avons apporté aucun papier; et avec la permission de Votre Majesté, nous dirons que nous n'avons pas jugé nécessaire ni convenable de le faire. Puisque Votre Majesté a daigné nous dire qu'elle nous croyait innocens, nous méprisons ce que le reste du monde peut dire. Que d'autres se défient de nous tant qu'ils voudront, nous n'en tenons pas compte; nous sommes forts du témoignage de notre conscience et de la bonne opinion de Votre Majesté.

Le Roi. Cependant j'attendais un papier de votre part. Je suis certain que vous avez promis de m'en apporter un. Je considère cela comme absolument nécessaire pour mon service; et, comme vous êtes cités dans la déclaration du prince d'Orange, vous devez convaincre les autres aussi bien que moi.

Le Roi se souvenant alors que milord Peterborough et moi ne nous étions pas trouvés à la précédente audience, prit la déclaration et nous lut ce qui concernait la naissance du prince de Galles, et la résolution du prince d'Orange de venir ici pour assurer le maintien de notre religion et de nos lois, y ayant été invité par une grande partie des lords spirituels et temporels.

Les évêques. Sire, nous ne pouvons nous croire obligés de publier une déclaration authentique contre un papier parvenu d'une manière aussi secrète, que personne n'avoue encore, et qui, au dire de beaucoup de gens, ressemble plutôt à un factum d'avocat qu'à la déclaration d'un prince. Nous pouvons assurer Votre Majesté que, sur cinq cents personnes, il y en a à peine une qui le regarde comme étant véritablement la déclaration du prince.

Le Roi. (Avec une grande véhémence.) Non! c'est donc à dire que cinq cents personnes voudraient me couper la gorge, ou faire venir le prince d'Orange pour me la couper.

Les évêques. A Dieu ne plaise!

Le Roi. Quoi! ne doit-on pas me croire? ma véracité doit-elle être mise en question?

En disant ces mots le Roi tournait et retournait dans ses mains le papier en question. Sur quoi l'un de nous demanda s'il portait les armes du prince d'Orange.

Le Roi répondit qu'on y trouvait tous les signes d'une véritable déclaration.

Les évêques. Sire, votre véracité n'est nullement compromise ici; il suffit de savoir que vos officiers ont saisi ce papier.

L'archevêque. Sire, nous avons de bonnes raisons pour soupçonner que ce papier n'est pas la déclaration du prince, d'après la phrase même

où il est dit qu'il a été invité à venir ici par une grande partie des lords spirituels et temporels; car de deux choses l'une : ou cela est vrai, ou cela est faux. Si c'était vrai, il serait très-inconséquent de la part du prince de le faire connaître sitôt. Si c'est faux, on ne saurait imaginer qu'un grand prince voulût publier une fausseté manifeste, et en faire le motif fondamental de son entreprise.

Le Roi. Vous pensez que celui qui agit comme il fait reculerait devant un mensonge? Vous devez tous savoir combien il est ordinaire, en pareil cas, d'affirmer toute espèce de fausseté pour l'avantage de sa cause.

Les évêques. Au surplus, sire, ceci est une affaire d'Etat qui proprement ne nous concerne pas. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de déclarer la guerre ou de conclure la paix; c'est en Votre Majesté seule que réside ce pouvoir. Dieu vous a confié le glaive.

L'archevêque. En vérité, sire, quelques uns de nous, et d'autres de mes frères absens, avons été si sévèrement punis pour nous être mêlés des affaires d'Etat et du gouvernement, que cela a dû nous rendre extrêmement prudens, et nous engager à y regarder à deux fois avant de le faire encore. Et en effet, bien que nous ayons présenté à Votre Majesté une pétition de la nature la plus innocente, et de la manière la plus humble qu'on

puisse imaginer, nous avons néanmoins été poursuivis avec tant de violence, que nous aurions fini par être perdus sans retour, si la bonté de Dieu ne nous eût préservés; et je puis assurer à Votre Majesté que toute l'accusation roulait sur ce seul point. Vos officiers de justice ont tous deux affirmé « que le papier le plus innocent concernant des « matières de gouvernement civil devenait un li- « belle séditieux, lorsqu'il était présenté par des « personnes qui n'avaient pas le droit de s'occu- « per de ces matières; » et ils ont dit que nous ne l'avions que dans le parlement. Et véritablement, Sire, ils nous ont poursuivis avec tant d'acharnement, dans cette occasion, que, pour mon compte, je me suis cru tout-à-fait perdu.

Le Roi. Je vous remercie, milord de Cantorbéry. Je n'avais pas imaginé que vous pussiez vous croire perdu en tombant entre mes mains.

Les évêques. Sire, milord de Cantorbéry veut dire qu'il se regardait comme perdu devant les tribunaux, perdu à Westminster-Hall.

L'archevêque. Sire, l'injustice des poursuites n'a pas cessé là. Après avoir été acquittés par un jury, et après que notre acquittement avait été enregistré, et que par conséquent nous étions innocens aux yeux de la loi, nous avons été de nouveau accusés, et condamnés comme libellistes séditieux par divers d'entre vos juges, dans leurs

tournées par toute l'Angleterre. D'après cela, Sire, je prendrai la liberté de vous dire que, si les tribunaux eussent été accessibles (c'est-à-dire, comme milord de Cantorbéry l'expliqua ensuite, si les mêmes personnes n'eussent pas été juges et parties), et que le moindre des sujets de Votre Majesté eût été traité comme nous l'avons été, il aurait obtenu, dans vos cours de justice, une ample réparation pour une aussi grande calomnie.

Je citerai particulièrement à Votre Majesté ce qu'un de ses juges, le baron H., a dit en quittant le tribunal du haut duquel il avait déclaré que notre pétition était un libelle factieux. Un gentilhomme lui ayant demandé comment il avait pu en conscience dire cela, après que les évêques avaient été légalement acquittés, il répondit : « Vous ne devez pas vous inquiéter de ce que j'ai dit du haut du tribunal ; j'avais ordre de le dire, et j'aurais perdu ma place si je ne l'avais point fait. » Sire, j'espère que le fait n'est pas vrai ; mais il est vrai qu'il l'a dit. Un autre de vos juges, Sire, le baron R., nous a attaqués d'une manière différente ; il a cherché à nous tourner en ridicule, prétendant que nous n'écrivions pas en bon anglais, et que nous aurions besoin que le docteur Busby corrigeât nos fautes de grammaire.

Les évêques. Ce n'est pas tout, Sire ; le même juge, ainsi que nous en avons été informés d'une

manière certaine, a osé outrager toute l'Église d'Angleterre de la manière la plus scandaleuse, affirmant que cette Église, que Votre Majesté a si souvent honorée en promettant de l'aimer et de la protéger, est une Église cruelle et sanguinaire.

Le Roi s'adressant à l'archevêque, a dit : « Milord, ceci est une querelle d'Allemand. Toutes ces choses sont absolument hors de propos. Je croyais que cela avait été complétement oublié. Pour mon compte je ne suis pas légiste ; je suis obligé de m'en rapporter à ce que font mes juges conformément à la loi ; mais si vous vous plaignez encore à ce sujet, je pense que j'ai raison de me plaindre aussi. Vos avocats n'ont pas été civils envers moi. Je sais qu'on dit communément qu'il est d'usage que les avocats disent tout ce qu'ils peuvent en faveur de leurs cliens ; mais les vôtres sont allés trop loin, et se sont mêlés d'affaires qui ne les regardaient en rien. Quant à ce que vous dites qu'il est dangereux de se mêler des affaires d'État, c'est vrai, quand je ne vous y invite pas ; mais je puis demander conseil ou assistance à tout le monde, comme je le fais maintenant à votre égard, et alors il ne peut y avoir de danger. »

Le Roi continua de nous presser vivement de lui présenter, signé de notre main, ce qu'il avait appelé tantôt un blâme, tantôt une exécration des actes du prince d'Orange ; et Sa Majesté insista

beaucoup sur une promesse de cette nature que lui auraient faite milords de Cantorbéry et de Londres, en l'absence des deux autres; ils ont, avec tout le respect possible, soutenu qu'ils n'avaient jamais promis ce papier d'une manière positive; qu'ils s'étaient seulement engagés à délibérer, avec ceux de leurs frères qui se trouvaient aux environs de la ville, et en qui ils avaient confiance, sur la question de dresser cet écrit, et s'ils convenaient d'en dresser un, de l'apporter ou de l'envoyer à Sa Majesté. Le Roi a demandé alors à lord Preston, qu'il avait envoyé chercher peu d'instans auparavant, si milords de Cantorbéry et de Londres ne lui avaient pas promis un papier, bien qu'ils le niassent maintenant.

Autant que je puis m'en souvenir, lord Preston répondit à peu près ainsi : que les deux évêques avaient promis que, s'ils consentaient ou s'accordaient à dresser un papier, ils le présenteraient à Sa Majesté avant de le publier.

Les évêques. Nous avons dit alors qu'il y avait très-peu d'évêques en ville, avec qui nous pussions conférer, et que, dans une affaire aussi grave, nous pensions qu'il serait à propos que le Roi daignât convoquer le reste de nos frères.

Le Roi répondit qu'il avait dit auparavant à milord de Cantorbéry qu'il faudrait trop de temps pour envoyer à Carlisle, Exeter et d'autres villes éloignées; mais que si ceux des évêques qui

étaient présens voulaient signer le papier en question, on l'enverrait ensuite aux autres pour obtenir leur adhésion.

Les évêques. Nous avons supplié très-humblement Votre Majesté de ne pas séparer du reste le petit nombre d'évêques présens, comme si nous étions plus soupçonnés que les autres; nous avons dit en outre que les lords temporels et spirituels étaient également compris dans l'accusation, et nous avons prié de les convoquer pour qu'ils se réunissent à nous, afin de délibérer sur la protestation qu'on exigeait de nous seuls.

Le Roi s'est hâté de répondre : « Je crois en effet que quelques lords temporels ont déjà conféré avec vous, et vous ont fait changer d'avis. »

Nous avons tous solennellement déclaré le contraire; et le Roi répliqua qu'il savait que quelques lords, entre autres milord Preston, avaient été avec nous.

Nous avons dit que nous avions appris que divers lords temporels étaient venus chez Sa Majesté pour cette même affaire, et nous avons très-humblement prié Sa Majesté de nous dire si elle leur avait demandé rien de semblable à ce qu'il lui plaisait d'exiger de nous.

Le Roi a dit que non; mais qu'il serait plus avantageux pour son service que nous le fissions, parce que nous avions une plus grande influence sur le peuple.

Nous avons répondu que, pour des objets de cette nature concernant le gouvernement civil, et touchant à la question de la paix ou de la guerre, il était très-probable que la noblesse aurait une influence beaucoup plus grande que nous sur la nation, parce que les personnes de cette classe avaient beaucoup plus à risquer que nous, et que la direction de ces affaires leur appartenait plus proprement qu'à nous.

Le Roi. Je tiens à la méthode que j'ai proposée. Je suis votre roi : c'est à moi de juger ce qui me convient le mieux. Je veux faire les choses à ma manière, et je désire que vous m'assistiez dans celle-ci.

Les évêques. Sire, nous avons déjà présenté notre justification personnelle à Votre Majesté. Vous avez daigné nous dire que vous en étiez pleinement satisfait. Maintenant, Sire, il est en votre pouvoir de publier ce que nous vous avons dit, et de le faire connaître à tout le monde, dans la déclaration royale que nous avons appris que vous alliez faire paraître.

Il y a eu ici quelque chose d'ajouté dont je ne me souviens pas parfaitement; mais je crois que le sens en était à peu près que cette manière de sommer des individus de se purger d'une accusation était une chose très-délicate, relativement aux libertés des sujets de Sa Majesté, et principalement des pairs, et qu'en conséquence

nous suppliions Sa Majesté de ne rien exiger de plus de notre part, et de se contenter de publier la déclaration de notre innocence.

Le Roi. Non; si je la publiais, le peuple ne voudrait pas me croire.

Les évêques. La parole d'un roi est sacrée. Il doit être cru sur sa simple assertion. Il y aurait de la présomption de notre part à prétendre lui donner du poids; et le peuple ne peut manquer de croire Votre Majesté à ce sujet.

Le Roi. Que n'imagineront pas ceux qui ont pu me croire capable de supposer un enfant?

Les évêques. Mais, Sire, toute la cour nous voit aller et venir, et toute la ville saura ce qui a été fait et dit, et nous l'avouerons partout.

Le Roi. Et toute la ville saura ce que j'ai désiré de vous; de sorte que cela portera grand préjudice à mes affaires, si vous me le refusez.

Les évêques. Nous supplions de nouveau Votre Majesté, et de la manière la plus instante, de ne nous pas séparer d'avec les lords temporels, et du moins d'en désigner un certain nombre pour conférer avec nous.

Le Roi refusant toujours d'entendre parler de cela, nous lui dîmes que le lieu où nous pourrions servir le plus efficacement Sa Majesté était le parlement, et que quand il plairait à Sa Majesté d'en convoquer un pour remédier aux maux qui affligeaient ses royaumes, elle verrait que, si

nous avions toujours témoigné notre affection personnelle pour notre souverain, les vrais intérêts de l'Église d'Angleterre étaient inséparables des vrais intérêts de la couronne.

Le Roi. Ceci est une chose qui demande plus de temps; ce que je désire maintenant est d'un intérêt pressant pour mes propres affaires. Au reste, je vous le demande pour la dernière fois, je ne vous presserai pas davantage. Si vous ne voulez pas m'assister comme je le désire, je serai obligé de ne compter que sur moi-même et sur le secours de mes armes.

La substance de notre réponse fut que, comme évêques, nous assisterions Sa Majesté de nos prières, et que, comme pairs, nous la conjurions de nous mettre à même de la servir conjointement avec les autres pairs, ou en convoquant promptement un parlement, ou bien, si cela paraissait trop long, en réunissant à nous tous les lords temporels qui se trouvaient dans la ville et aux environs. Le Roi ne voulut pas nous écouter à cet égard et nous congédia.

IX.

Motifs de l'évêque de Londres pour refuser de souscrire un acte d'exécration.

1°. Nous supplions humblement Votre Majesté d'interpréter dans un sens favorable ce que nous lui représentons, puisque nous n'avons rien fait qui puisse justement être interprété à mal.

2°. Nous croyons, en toute humilité, qu'une imputation vague, dans une déclaration non avouée et non publiée, n'est pas une preuve ni un motif suffisant pour qu'un homme, ou un certain nombre d'hommes s'en justifient, comme si elle les concernait. Et en outre, si cette déclaration devait être avouée et publiée par le prince d'Orange, nous prierions Votre Majesté de nous permettre d'exprimer l'opinion que ce serait une chose nouvelle et un précédent dangereux, que de donner à une accusation étrangère et d'une nature vague, le pouvoir d'obliger des sujets de Votre Majesté à se justifier, comme s'ils étaient accusés dans les formes et jugés légalement pour une correspondance criminelle.

3°. Si Votre Majesté jugeait à propos de considérer comme punissable la lecture ou publication de cette déclaration, en faisant ce qu'on exige

de nous, nous ferions un acte basé sur une pièce qui ne devrait point être produite ; et en conséquence nous n'aurions pas la liberté d'alléguer nos motifs pour le faire, ce qui nous exposerait inévitablement, non-seulement à la censure, mais même aux soupçons.

4°. Etant, dans tous les temps, demeurés fermement attachés à notre devoir et à notre allégeance, nous sommes d'autant moins disposés à rien faire maintenant qui puisse nous faire envisager comme des personnes particulièrement en butte aux soupçons ; et nous pensons que notre loyauté serait moins ternie en ne la mettant pas en question, que par la justification la plus claire que nous pussions offrir dans ce cas.

5°. Nous prenons la liberté de représenter à Votre Majesté qu'une adresse de quelques uns d'entre nous, sans le concours du plus grand nombre de nos frères qui sont absens, pourrait faire croire au monde que les évêques (qui, nous nous en flattons, sont parfaitement unis) étaient d'opinion différente, ou que nous, qui sommes ici présens, avions plus particulièrement besoin de justification que le reste, ce qui raisonnablement nous porte à ne pas nous exposer au danger d'une semblable interprétation.

6°. Nous remarquons que la phrase en question dans la déclaration parle à la fois des lords spirituels et temporels; de sorte que, si elle signifie

quelque chose, c'est qu'un certain nombre de personnes des deux ordres se sont réunies pour inviter à la tentative dont on parle; ce qui rendrait inconvenant de notre part, tous les évêques fussent-ils rassemblés ici, d'offrir une justification séparée, lorsque l'accusation est collective et comprend avec nous les lords temporels. D'après cela, si l'on doit tenir quelque compte de cette accusation, cela ne peut se faire nulle part aussi naturellement et d'une manière aussi efficace que dans le parlement; et, à quelque époque que Votre Majesté juge à propos d'en convoquer un, nous sommes résolus à y faire notre devoir, et à employer tous nos efforts pour le bien de l'État et de l'Église, et pour prévenir les malheurs qui semblent menacer ces royaumes; et aussi à nous comporter en toutes choses, dans les opérations de cette assemblée, comme il convient, etc.

X.

L'évêque d'Ély à Sa Grâce le lord archevêque de Cantorbéry.

Ely-House, le 11 Janvier 1689.

Milord, si Votre Grâce a bien voulu pardonner à mon frère et à moi de l'avoir importunée hier, nous ne lui présentons rien, en ce moment, que nous croyions inconvenant, mais au contraire quelque chose qui s'accorde avec ses pensées et ses sentimens. Il s'agit, milord, d'exécuter notre projet de dresser un exposé de notre doctrine contre la déposition et l'élection des Rois et contre le changement de l'ordre de la succession. Nous vous supplions très-humblement et très-ardemment de mettre pour nous ces idées en ordre. Sans complimens, Votre Grâce est plus versée qu'aucun de nous dans la connaissance des canons et des statuts sur lesquels nos propositions doivent être appuyées. Je vous prie, milord, de jeter les yeux sur la petite note que j'ai faite sur nos sermens. Votre Grâce verra, en la parcourant, ce que je désire d'elle, et j'espère qu'elle nous rendra le service de le faire. Le reste de la loi commune fournira à Votre Grâce des argumens de cette espèce. Si Votre Grâce pouvait avoir terminé de manière à ce que nous pussions nous réunir et arranger la chose demain, en y

ajoutant, soit en manière de préface, soit comme notes à la fin, quelques mots rédigés par milord de Bath et Wells, alors nous pourrions communiquer le tout à quelques uns de nos plus habiles conseillers, et être prêts à le présenter, si l'occasion l'exigeait. Nous sommes revenus de Lambeth quatre évêques dans mon carrosse, et nous n'avons pu nous empêcher de regretter de n'être pas d'accord sur quelque chose, et encore sur une chose que tout le monde verra; mais cette circonstance rend d'autant plus nécessaire pour nous et notre propre justification que nous imaginions quelque chose sur quoi nous puissions tous nous accorder, afin que le monde remarque notre accord. Je ne vois rien qui paraisse plus propre à nous réunir et à satisfaire les honnêtes gens qui sont dans l'attente de ce que nous ferons, et qui fixent leurs espérances et leurs regards sur nous comme sur le corps qui doit soutenir le Roi, que la représentation que je propose.

Si Votre Grâce daigne employer son temps et ses pensées pour nous, nous ne demeurerons pas oisifs pendant ce temps; j'espère au contraire que nous serons très-occupés cet après-midi, car il doit y avoir à Ely-House une réunion des ecclésiastiques les plus respectables de la cité, les docteurs Patrick, Tennison, Sherlock et Scott. Nous sommes sûrs que les trois derniers partagent tout-à-fait nos sentimens, ainsi que beaucoup, sinon

la plus grande partie, des ministres de Londres. Trois évêques seront présens : Saint-Asaph, Peterborough et moi, et le docteur Burnet doit défendre ses idées sur la déchéance. Puisque j'ai promis à Votre Grâce le papier que j'ai lu à Lambeth sur la manière dont nous devions procéder, je le lui envoie, quoiqu'il signifie peu de chose et que Votre Grâce n'en ait pas besoin; j'y joins un autre papier qui doit être tenu très-secret, mais qui pourra être publié un jour pour montrer que nous n'avons pas manqué de servir fidèlement un maître dur, et que nous l'avons fait, même dans les extrémités auxquelles il était réduit. Quant à présent cela prouvera suffisamment à Votre Grâce que bien que j'aie fait envers notre nouveau maître quelques démarches que vous ne pouviez faire, je ne l'ai fait uniquement que pour servir l'ancien et sauver le peuple.

Je prie Votre Grâce, etc.

FRAN. ELY.

XI.

Extrait des journaux de la chambre des communes.

Veneris 1°. die feb. 1689.

Résolu, *nemine contradicente*, que les remercîmens de cette chambre seront adressés aux membres du clergé de l'Eglise d'Angleterre qui ont prêché et écrit contre le papisme et refusé de lire dans leurs églises la déclaration du Roi sur la tolérance, ont combattu le pouvoir dispensateur réclamé sous le règne du roi Jacques II, et se sont opposés à l'action illégale des commissions ecclésiastiques.

Ordonné que M. Levison Gower et l'auditeur Done se rendront auprès des deux archevêques avec la présente résolution, à l'effet que Leurs Grâces la communiquent au clergé de leurs diocèses respectifs.

PAUL JODRELL.

XII.

Réponse des archevêques de Cantorbéri et d'York.

2 février 1689.

M. le président, nous ne croyons pas suffisant d'avoir exprimé verbalement notre reconnaissance du vote flatteur que votre honorable chambre nous a transmis hier par deux de ses membres. Nous en réitérons aujourd'hui l'expression et nous vous assurons qu'autant que nous avons été à même de le remarquer, les évêques et le clergé d'Angleterre sont immuablement attachés à la religion protestante, et irréconciliablement ennemis du papisme et du pouvoir arbitraire. Sur ce, priant le Tout-Puissant de diriger vos conseils et vos résolutions pour qu'elles tournent à la plus grande gloire, ainsi qu'à l'avantage et au bien-être de l'Etat et de l'Eglise, nous prenons humblement la liberté de nous dire

Vos très-affectionnés serviteurs, W. Cant.

Tho. York.

XIII.

Copie d'une lettre du frère C. au provincial des Jésuites à Rome.

Londra, dec. 10 1688.

Signor Guilielmo, mio padrone;

Ecco finite tutte le belle speranze del progresso della santa religione in questo paëse; il Re e la Regina fuggiti, tutti li loro adherenti abandonati, un nuovo principe entrato, con una armata straniera senza una minima oppositione, una cosa non più vista, ni udita, ni mentionata nell'historia, un Rè pacifico possessore del suo regno con una armata di trenta mila combatenti huomini e quaranta vascelli di guerra uscir del suo regno senza tirar un colpo di pistola; gli stranieri medesimi che sono qui entrati restano attoniti, e si burlano degl'Inglesi per la loro poltroneria, e infedeltà a lor principe. Pare che il cielo e la terra hanno conspirato contra di noi; ma non è questo tutto, il gran male viene da noi medesimi, la nostra imprudenza, avarizia, ambitione, hanno attirato addosso tutto questo; il buon Re s'è servito d'huomini deboli, furbi e sciocchi, e il vostro gran ministro che avete mandato quì n'a contribuito anche la parte sua; in vece d'un ministro

attemperato, prudente e sagace, havete mandato un giovinetto, un bel coram vobis *per far l'amore alle donne.*

Egregiam vero laudem et spolia ampla tulistis.

Basta, caro amico mio, qui è finito; mi rincresce esser venuto fra tanti matti, i quali non hanno saputo regere ne governare; adesso torno con la piccola famiglia come posso a terra di christiani; mi costa caro questo infelice viaggio, ma non v'è remedio. Le speranze erano belle, s'il negozio fosse stato nelle mani d'huomini prudenti; ma per disgrazia nostra li furbi stavano al timone. Ho dato il buon anno ai nostri signori padroni come do anche a voi e a tutti amici. Si Dio mi conduce salvo oltra mare, udirà anche delle mie nuove. Resto al solito.

P. S. *Un gentilhuomo Scozzese arrivato qui con il signore P. D. O. chiamato Salton, si raccomanda a voi e al signore Tomaso. La confusione qui è grande, non si sa quel ch'ha da essere, ne quel che sara, ma per noi non v'è più ne fede ne speranza; siamo futti per questa volta; i padri della santa compagnia hanno contribuito la parte loro a questa ruina; gli altri, vescovi, confessori, frati, monachi, hanno caminato con poca prudenza.*

Traduction de la lettre ci-dessus.

Signor Guilielmo, mon révérend père,

Toutes les belles espérances de voir notre sainte religion faire des progrès dans ce pays ont

pris fin. Le Roi et la Reine sont en fuite, et tous leurs adhérens abandonnés à eux-mêmes; un nouveau prince est entré avec une armée étrangère, sans la moindre opposition, chose qu'on n'a jamais ni vue, ni ouïe, et dont l'histoire ne présente point d'exemple; un Roi paisible possesseur de son trône, et ayant une armée de trente mille combattans et quarante vaisseaux de guerre, s'enfuyant de son royaume sans tirer un coup de pistolet. Les étrangers mêmes qui sont entrés ici en demeurent étonnés, et se moquent des Anglais, pour leur poltronnerie et leur infidélité à leur prince. On dirait que le ciel et la terre ont conspiré contre nous; mais ce n'est pas tout, le plus grand mal vient de nous-mêmes; notre imprudence, notre avarice et notre ambition nous ont attiré tout cela. Le Roi s'est servi d'hommes faibles, fourbes et sots; et le grand ministre que vous avez envoyé ici y a contribué pour sa part. Au lieu d'un ministre modéré, prudent et fin, vous avez envoyé un adolescent, un beau *coram vobis*, pour faire l'amour aux dames.

Egregiam vero laudem et spolia ampla tulistis.

En voilà assez, mon cher ami, tout est fini ici. Je regrette d'être venu parmi tant de fous, qui n'ont su ni commander ni gouverner; maintenant je retourne comme je puis avec la petite

famille dans des pays de chrétiens; ce malheureux voyage me coûte cher, mais il n'y a pas de remède. Les espérances étaient belles, si l'affaire eût été entre les mains d'hommes prudens; mais, pour notre malheur, des coquins tenaient le timon. J'ai souhaité la bonne année à nos pères, comme je vous la souhaite ainsi qu'à tous les amis. Si Dieu me conduit sain et sauf outre mer, vous apprendrez encore de mes nouvelles. Je demeure ainsi que j'ai toujours eu l'honneur d'être, etc.

P. S. Un gentilhomme écossais nommé Salton, et qui est arrivé avec le signor P. D. O., se recommande à vous et au signor Tomaso. La confusion est grande ici; il n'y a plus ni foi ni espérance; nous sommes f..... pour cette fois; et les pères de notre sainte compagnie ont contribué pour leur bonne part à ce désastre; tous les autres, évêques, confesseurs, frères et moines, se sont conduits avec peu de prudence.

XIV.

A Son Altesse royale, le très-illustre Guillaume Henri, *prince* d'Orange, *par la grâce de Dieu, lord protecteur* d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France, défenseur de la vraie foi chrétienne protestante.

De ma chambre, dans la Grande-Ambrerie, près le menuisier, non loin de l'abbaye de Westminster, le 18 janvier 1689.

Votre Altesse royale saura qu'hier soir, vers dix heures, j'ai entendu le jésuite Colbran dire qu'il empoisonnerait ou tuerait Votre Altesse royale, et que les gens de l'Eglise d'Angleterre étaient des hérétiques, etc. Il a dit encore que, quand les protestans furent massacrés en Irlande, il y a environ quarante ans, on avait eu raison de le faire, etc., et que les trente mille hommes de l'armée anglaise qui sont passés du côté de Votre Altesse royale l'avaient fait parce qu'ils étaient hérétiques; mais que nonobstant ce qui était arrivé, les papistes espéraient encore voir un temps où les hérétiques auraient à souffrir. Je déclarerai sous serment qu'il a dit cela dans une chambre du café de M. Dyer, près le *Dragon Vert*, dans White-Friars. Colbran écrit là tous les mardi, jeudi et samedi. Je suppose que ce sont des lettres qu'il écrit, et qu'il écrit en

faveur de l'Eglise catholique, etc. Je préviens que demain il y sera très-occupé à écrire, et Votre Altesse royale fera bien de m'envoyer un messager d'État et un fort piquet de fusiliers pour le prendre, par la raison qu'il m'a mis hier soir un canif sous la gorge, parce que je n'avais pas voulu me faire papiste et que je m'étais déclaré fermement attaché à la sainte et loyale Église d'Angleterre, ainsi qu'à Votre Altesse royale.

Sur ce, avec mes ardentes prières au Dieu Tout-Puissant, mon Roi éternel (à qui seul tout honneur, gloire et louange appartient), pour qu'il daigne accorder ici bas à Votre Altesse royale et à votre royale, pieuse, protestante et vertueuse épouse, toutes les félicités et prospérités possibles, et un diadême éternel de tranquillité toujours florissante dans le monde à venir, par la grâce des pieux mérites, amère mort et sanglante agonie de notre benoît Seigneur et unique Sauveur et Rédempteur; je demeure, de Votre Altesse royale, le constant, solide, sûr et fidèle ami et serviteur, et très-humble et très-obéissant agent. JOB. STEVENS.

Αφθαρτω βασιλει πιστοτι δοξα Θεω.

Vera copia comparata et revisa.

FIN.